# LE CINQUIÈME ÉVANGILE

## SELON

# SAINT OSCAR WILDE

## — DIX-NEUF CONTES INÉDITS[1] —

> **... Si ce merveilleux inquiet était venu assez tôt dans un monde assez jeune, il ne serait pas impossible qu'un des trois cent soixante-cinq jours de l'année ecclésiastique fût consacré à honorer saint Oscar Wilde.**
>
> **HAN RYNER.**

Oscar Wilde, que sa mère avait fait baptiser dès sa petite enfance et qui devait, à son lit de mort, recevoir un second baptême de l'église catholique, aimait à répéter :

— Je suis le treizième disciple, et je veux écrire le cinquième Evangile.

Il n'en fixa pourtant sur le papier que quelques pages dans ses *Poèmes en Prose*, pages qui faisaient dire à Pierre Louys :

— En vérité, cela est beau comme l'Evangile de saint Jean.

Cet Evangile, s'il ne l'écrivit point, il le parla du moins en partie. Et comme c'était le plus communément au cours d'entretiens nocturnes, car Oscar Wilde était un noctambule invétéré, on aurait pu baptiser le livre qu'il rêvait d'écrire : *L'Evangile de Minuit.*

André Gide a noté ceci :

— L'Evangile inquiétait et tourmentait le païen Wilde. Il ne lui pardonnait pas ses miracles. Le miracle païen, c'est l'œuvre d'art : le Christianisme empiétait. Tout irréalisme

artistique robuste exige un réalisme convaincu dans la vie.

» Ses apologues les plus ingénieux, ses plus inquiétantes ironies, étaient pour confronter les deux morales, je veux dire le naturalisme païen et l'idéalisme chrétien, et décontenancer celui-ci de tout sens. »

Henri D. Davray ajoute :

— Est-ce cette familiarité avec l'existence de Jésus-Christ qui donna à Wilde l'extraordinaire pressentiment de la catastrophe vers laquelle il allait? Mais si la multitude suivait le « Fils de l'Homme » pour entendre de ses lèvres les Paraboles et les Béatitudes, Wilde exerçait plus volontiers sa séduction sur des auditeurs de choix.

Plus tard, en relisant les Evangiles dans l'ombre de la geôle de Reading, l'illustre prisonnier essayait de respirer, à travers l'enchevêtrement des mots, le parfum du véritable esprit chrétien.

Il note dans la longue lettre à Bosie, publiée partiellement sous le titre *De Profundis,* donné par Robert Ross :

— Je vois un rapport bien plus intime et immédiat entre la vraie vie de Christ et la vraie vie de l'artiste, et j'éprouve un vif plaisir à songer que, longtemps avant que la douleur ait fait siens mes jours et m'ait lié à son char, j'avais écrit, dans *l'Ame de l'Homme,* que celui qui voudrait mener une vie semblable à celle du Christ devrait être entièrement, absolument lui-même, j'avais pris pour types non seulement le berger sur la colline et le prisonnier dans sa cellule, mais aussi le peintre pour qui le monde est un cortège de parade, et le poète pour qui le monde est un chant... La place du Christ est assurément avec les poètes. Il est le Prince des amants. Il vit que l'amour est le secret primordial du monde, le secret que cherchaient les sages.

...Depuis quelque temps, écrit-il encore, j'étudie avec diligence les quatre « poèmes en prose » concernant le Christ. A Noël, j'ai réussi à me procurer un Testament grec, et, chaque matin, après que j'ai nettoyé ma cellule et fourbi mes ustensiles, je lis un passage des Evangiles, une douzaine de versets prise n'importe où, au hasard. C'est une délicieuse façon de commencer la journée. Quand on revient au texte grec, on croirait pénétrer dans un parterre de lys au sortir d'une maison étroite et sombre.

Je me contenterai de grouper ici la suite des histoires éparses qu'au cours d'une longue enquête j'ai pu réunir, et

auxquelles j'ai essayé de rendre le ton même et le rythme que leur conférait le poète, en me réservant de publier par ailleurs l'origine détaillée de ces contes, puis de confronter leurs différentes versions.

### I. LES DEUX BOULES [2]

Dieu est si grand, si grand qu'il ne sait pas, — ainsi qu'il est dit au Livre de Job — ce qui se passe en ce petit univers. Aussi a-t-il chargé le jeune et beau Satan, son favori, de le renseigner à ce sujet.

Et le jeune Satan s'en revint tout essoufflé de son voyage à travers l'espace. Et il trouva Dieu allongé sur un lit de nuages dans la chambre bleue de la curiosité. Et Dieu lui demanda en caressant ses boucles :

— Dis-moi, mon beau Satan, qu'est-ce que tu as vu?

Et le jeune Satan répondit en riant :

— Seigneur, j'ai vu deux boules.

— Deux boules?

— Oui, deux boules qui tournent : l'une qui fait du bruit, on l'appelle la terre; l'autre qui n'en fait pas, on l'appelle la lune.

— Petit farceur! s'écria Dieu, je ne croirai jamais un mensonge pareil.

— Il te faut donc, Seigneur, y aller voir toi-même.

— J'y vais.

Et c'est alors que Dieu descendit sur la terre.

### II. LE RESSUSCITÉ [3]

En ce temps-là, Jésus, à la prière des siens, venait de tirer Lazare de l'éternel sommeil.

Alors, Jésus, seul près du ressuscité, qui se débarrassait lentement de ses bandelettes enduites de natron et de myrrhe, se pencha tendrement vers celui-là qui revenait de chez les morts, et, l'interrogeant avec anxiété, lui demanda tout bas :

(2) Rapporté par Léonard Sarluis.
(3) Rapporté par Jean Lorrain et Georges Maurevert.

— Dis-moi, Lazare, toi qui reviens de chez les morts, qu'y a-t-il par delà les ombres du tombeau?

Et Lazare lui répondit :

— Rabbi, il n'y a rien.

Et Jésus, se penchant davantage, murmura dans un souffle à l'oreille de Lazare en désignant ceux qui les entouraient :

— Ne le leur dis pas!

### III. LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE [4]

Le Christ était venu d'une blanche plaine, dans une cité de pourpre, et comme il passait dans la première rue, il entendit des voix au-dessus de sa tête, et vit un jeune homme étendu, ivre, contre l'appui d'une terrasse.

— Pourquoi perds-tu ton âme dans l'ivresse? lui demanda-t-il.

— Seigneur, j'étais lépreux et toi tu m'as guéri. Que puis-je faire d'autre?

Un peu plus loin, dans la ville, il vit un jeune homme qui suivait une courtisane, et il lui dit :

— Pourquoi perds-tu ton âme dans la débauche?

Et le jeune homme répondit :

— Seigneur, j'étais aveugle, et toi tu m'as guéri. Que puis-je faire d'autre?

Enfin, au cœur de la cité, il vit un vieillard accroupi sur le sol et pleurant, et il lui demanda :

— Pourquoi épuises-tu tes forces dans les larmes?

Et le vieillard lui répondit :

— O Seigneur, j'étais mort, tu m'as rendu la vie. Que puis-je faire d'autre ici que de pleurer?

### IV. LA VIERGE [5]

Ce jour-là, Jésus, qui venait d'être parfumé par une autre Marie, rencontra sa mère, et sa mère le regarda avec des yeux pleins de tristesse.

(4) Rapporté sous ce titre par Yeats, ce conte a été rédigé différemment par Oscar Wilde lui-même sous le titre : *Le Faiseur de Bien.*

(5) Rapporté par Eugène Tardieu.

Et Jésus lui demanda :

— O ma mère, pourquoi tes yeux sont-ils si tristes?

Et la Vierge lui répondit :

— Mes yeux sont tristes, ô mon fils, parce que tu ne m'aimes pas. Déjà quand tu me quittais pour courir au Temple discuter avec les docteurs et les prêtres, tu m'as dit un mot qui s'est planté dans mon cœur comme un glaive : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? » Et maintenant, non content de courir les routes avec les pêcheurs, tu t'arrêtes sur le chemin pour parler à des pécheresses.

Mais Jésus l'embrassa tendrement et lui dit :

— Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et elles? Un médecin ne s'intéresse qu'aux malades. Je suis le médecin des âmes. Puisque je suis venu racheter les péchés, si toutes les femmes étaient pures comme tu l'es toi-même, ma venue ici-bas eût été inutile.

### V. JEAN ET JUDAS [6]

En ce temps-là, à Bethsaïde, ville de Galilée, vivait Jean, frère de Jacques, tous deux fils de Zébédée le Pêcheur. Et Zébédée possédait plusieurs barques sur lesquelles il employait des mercenaires.

Un jour que lui et ses fils étaient dans leur barque peinte avec ses hommes à raccommoder des filets en chantant, Jésus vint à eux et leur dit :

— Laissez tout et suivez-moi. Désormais, vous serez pêcheurs d'hommes.

Et, laissant leur père et les ouvriers dans la barque, Jean et Jacques le suivirent.

Or, Judas était alors le disciple aimé entre tous. Mais, dès que Jean se joignit aux apôtres, il devint, à cause de sa douceur même, le préféré.

Et depuis lors, Judas fut torturé par la jalousie. Et comme il aimait Jésus et croyait en lui, il voulut, tout en se vengeant, lui permettre de réaliser les prophéties et de manifester à tous sa divinité.

(6) Rapporté par Léonard Sarluis.

Et c'est ansi que Judas trahit parce qu'il avait cru et parce qu'il avait aimé, car on finit toujours par tuer ce qu'on aime.

### VI. JÉSUS ET LES FEMMES [7]

Tandis qu'il était traîné de Caïphe à Pilate, et de Pilate à Caïphe, Jésus fut surpris d'entendre les femmes juives qui criaient contre lui :

— Regardez celui-là qui se disait le Fils de Dieu, le Roi des Juifs, et qui ne se plaisait qu'avec des pêcheurs et des filles! S'il est vraiment le Fils de Dieu, qu'il se délivre de ses liens et qu'il s'évade!

Jésus, en remarquant que les femmes criaient contre lui bien plus fort que les hommes, en souffrit profondément dans son cœur.

Aussi demanda-t-il à l'une d'elles :

— O femme, pourquoi toi et tes sœurs vous montrez-vous si cruelles envers moi qui ne vous ai fait que du bien?

Et la femme lui répondit en grimaçant :

— Ne comprends-tu pas, ô Nazaréen, que, si nous reconnaissions en toi le Messie, chacune de nous perdrait alors le merveilleux espoir de porter dans ses flancs Celui-là qui doit naître?

Et Jésus, se taisant, pencha plus lourdement la tête.

### VII. SIMON LE CYRÉNÉEN [8]

La tête basse et le dos patient, le vieillard demeurait sur son escabeau, les oreilles assourdies par les futiles récriminations de son épouse.

Sans répit, l'acariâtre vieille grommelait les mêmes reproches :

— Stupide barbon, pourquoi as-tu perdu ton temps à flâner en chemin? Ton père, et le père de ton père, et tous avant eux, ont été gardiens à la porte du Temple.

(7) Rapporté par Ernest La Jeunesse.
(8) Rapporté par Miss aimée Lowther.

Si tu avais été plus prompt quand on t'a envoyé chercher, tu aurais certainement été nommé, toi aussi, gardien à la porte du Temple. Mais, à présent, on a choisi un homme plus pressé que toi. O vieillard imbécile, pourquoi t'es-tu donc attardé? Quel besoin avais-tu vraiment de porter la croix d'un jeune charpentier séditieux et criminel?

— C'est vrai, admit le vieillard, j'ai croisé en chemin le jeune homme qu'on allait crucifier, et le centurion m'a requis de porter sa croix. Et quand je l'eus portée jusqu'au sommet de la colline, je me suis attardé, c'est vrai, à cause des paroles que ce jeune homme proférait. Il était accablé de douleur, mais il ne s'apitoyait pas sur lui-même, et ses étranges paroles m'ont fait oublier tout le reste...

— Oui, vraiment, tu as oublié tout le reste, jusqu'au peu de bon sens que tu as jamais eu, et tu es arrivé trop tard pour être nommé gardien à la porte du Temple! N'as-tu pas honte de penser que ton père, et le père de ton père, et tous ceux qui les ont précédés, ont été gardiens à la porte du Temple, et que leurs noms y sont gravés en lettres d'or, et transmis, pour les siècles des siècles, à la mémoire des hommes? Mais toi, vieux benêt radoteur, et seul de ta lignée, tu passeras vite à l'oubli, car qui donc jamais quand tu seras mort, qui entendra parler de Simon de Cyrène?

### VIII. LES TRENTE DENIERS [9]

Après sa trahison, Judas s'en allait pour se pendre quand plusieurs disciples le rencontrèrent et, le voyant hors de lui-même, lui en demandèrent la cause. Judas, la face toute noire, leur répondit :

— Ce sont de terribles gens que ces Princes des Prêtres! Ils m'ont promis dix pièces d'argent pour leur livrer le Maître.

— Et qu'as-tu fait, Judas?

(9) Rapporté par André Gide à Alfred Vallette.

— Naturellement, j'ai refusé. Mais ce sont de terribles gens que ces Princes des Prêtres! Ils m'ont alors proposé vingt pièces d'argent.

— Et qu'as-tu fait, Judas?

— Naturellement, j'ai refusé. Mais, en vérité, ce sont de terribles terribles gens que ces Princes des Prêtres! Ils m'ont alors proposé trente deniers.

— Et qu'as-tu fait, Judas?

— Naturellement, j'ai accepté.

— Nous comprenons dans ce cas que tu ailles te pendre, car ce que tu as fait là mérite plus que la mort.

— Oh! ce n'est pas pour cela que je vais me pendre, s'écria Judas fou de rage, mais c'est parce que les trente pièces qu'ils m'ont données, les trente pièces étaient fausses!

### IX. LA PUISSANCE DU DOUTE [10]

Lorsque Thomas, nommé en grec « Didyme », c'est-à-dire « le Jumeau », eut vu de ses yeux la marque des clous dans les deux poignets de Jésus, et mis le doigt dans les trous rouges de ces clous, et la main dans la plaie ouverte à son côté, il devint le plus zélé des apôtres. Et, de jour et de nuit, il allait par les routes pour porter à tous et partout l'effet de la bonne parole.

Et Simon-Pierre, le voyant si plein tout à la fois d'ardeur et de fatigue, lui dit :

— Mon frère, au nom du Ciel, il faut te ménager; pourquoi plus que nous tous dépenses-tu tes forces?

Et Thomas le Jumeau lui répondit alors :

— C'est que vous tous, toi, Pierre, avec Nathanaël, et le frère de Zébédée, et les autres disciples, vous croyez simplement que Jésus est le fils de Dieu, mais moi je dois me dépenser doublement, et doublement souffrir, parce que je crois qu'il est peut-être le Fils de Dieu.

Et si, par la suite, Thomas s'en fut trouver la mort au fond des vieilles Indes, c'est que ses pieds et sa parole étaient portés, non point par la puissance aveugle de la foi, mais par la puissance du doute.

(10) Rapporté par Gomez Carrillo.

## X. LE MIRACLE DES STIGMATES [11]

Quand Jésus était sur la croix, Joseph d'Arimathée, qui était riche, soudoya les gardes et fit remplacer par l'un d'eux sur l'éponge qu'il devait tendre au bout de sa lance le fiel par une essence magique qui, mêlée au sang, donnerait au condamné l'apparence de la mort.

Après la descente de la croix, et sous prétexte d'aller embaumer le corps, les saintes femmes firent évader du tombeau le supplicié, enfin tiré d'un long sommeil. Jésus, réconforté par elles, s'en fut loin de l'ingrate Jérusalem, et se réfugia dans une ville obscure où il reprit son ancien métier de charpentier. Et nul n'était plus habile à construire des crèches et des croix.

Un jour, l'apôtre Paul, au cours de sa première tournée évangélique, vint prêcher dans cette ville, et, seul de sa corporation, le charpentier mystérieux n'alla point l'écouter, car il savait trop bien d'avance tout ce que l'homme pouvait dire.

Quand les autres revinrent, ils lui parlèrent du Sauveur du Monde, que ses frères, là-bas, avaient crucifié en lui plantant des clous dans les pieds et les mains.

A ces mots, Jésus baissa la tête en rentrant les mains dans les manches de sa tunique, et tous remarquèrent qu'à partir de ce jour-là, pour une raison inconnue, il eut toujours les mains couvertes.

Jésus vécut encore bien des années de travail et de silence, et il était le seul homme sur la terre à connaître la fausseté de la religion nouvelle.

Mais lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, les premiers chrétiens, ses camarades, en l'ensevelissant découvrirent sur son corps les marques des plaies aux mains, aux pieds, et au côté, et s'agenouillant comme devant un saint, ils murmurèrent :

— En vérité, c'est un miracle, un grand miracle!

(11) Rapporté par B. Yeats.

### XI. LE MAITRE [11 bis]

Il y avait une fois un homme qui s'était senti appelé, après le Christ, à tenter de nouveau la rédemption des hommes.

Lui aussi, il fit voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les paralytiques et ressusciter les morts. Mais tout le monde se moqua de lui, et il mourut de vieillesse dans la solitude en disant :

—J'ai manqué ma vie, ils n'ont pas voulu me prendre assez au sérieux pour me crucifier.

### XII. LA MORT DE SALOMÉ [12]

Hérode, furieux de voir la Princesse Salomé baiser sur la bouche la tête du Décollé, voulut faire écraser la belle par ses gardes sous le poids amassé des lourds boucliers noirs, mais à la supplication d'Hérodias, il suspendit leur geste meurtrier et se contenta de chasser l'impure créature. Elle alla droit devant elle jusqu'au désert où, pendant des ans et des ans, elle vécut maudite, solitaire, vêtue d'une toison de bête et nourrie seulement de baies, de racines et de sauterelles, comme le Prophète lui-même.

Et quand Jésus passa par là, elle reconnut Celui que la voix morte avait annoncé, et elle crut en Lui. Mais, se jugeant indigne de vivre dans son ombre, elle s'en fut alors à nouveau droit devant elle afin de porter au loin la bonne parole. Et, ayant passé des fleuves et des mers, elle connut, après les déserts de feu, les déserts de neige. Si bien qu'un jour, en traversant un lac gelé, la glace se rompit sous ses pieds, elle fut précipitée dans l'eau, et le glaçon coupant, pénétrant dans sa chair, la décapita net, non sans qu'elle eût le temps de prononcer les noms de Jésus et de Jean.

(11 bis) Rapporté par Jules Bois à Claire de Pratz, ce conte est un des quatre qui furent rédigés sous une autre forme par Oscar Wilde. C'est un exemple de la forme concise dont le poète usait pour ces contes avant de les faire passer dans le moule de l'écriture.

(12) Rapporté par Jean Lorrain.

Et ceux-là qui passèrent plus tard au long du fleuve virent sur le plat d'argent des glaces refermées briller, comme une fleur aux étamines de rubis, une tête coupée sur laquelle resplendissait la couronne d'un nimbe d'or.

### XIII. NOTRE-DAME DES DOULEURS [13]

Sur les bords argentés de la mer ionienne s'élevait autrefois une humble petite chapelle consacrée à Notre-Dame des Douleurs. Le peuple des pêcheurs du pays l'honorait, lui apportait des pommes d'or et des coquillages d'argent pour que la pêche fût prospère, car la statue était très ancienne et faisait souvent des miracles.

Une veille de la Saint-Jean, le soleil couchant frappa le visage de la statue, et elle, ouvrant les yeux, tendit les bras en avant pour détacher la boucle de son lourd manteau sur lequel les sept glaives des sept douleurs qui avaient percé le cœur de Marie, avaient été brodés par les femmes des pêcheurs; de son front, elle écarta son voile bleu, et blanche et nue alors, elle se leva et descendit de la chapelle.

Et comme elle passait sur les bords argentés de la mer ionienne, des Néréides, ô merveille! se montrèrent parmi les vagues, et des tritons ardents soufflèrent dans leurs conques polies pour saluer Celle qui jadis avait surgi de l'écume; des forêts et des champs, s'en vinrent des dryades et des faunes aux pieds fourchus; des collines creusées de cavernes, bondirent de piaffants centaures portant de splendides présents. Et le bel Eros, son fils aux ailes de flamme écarlate, accourut à tire d'aile pour embrasser Vénus, et tous se réjouirent que la beauté fût enfin rendue à la dolente terre qui l'attendait.

Toute la nuit, il y eut de grandes réjouissances, les nymphes de la mer chantèrent, et les centaures dansèrent jusqu'à l'aube où le coq lança par trois fois son cri.

Alors, la déesse devint très pâle, et, s'arrachant à ses adorateurs, se dirigea vers la petite chapelle qui s'élevait sur le rivage.

(13) Rapporté par Charles Ricketts.

En vain les faunes et les dryades la conjurèrent-ils de rester. Elle ne fit aucune attention à leurs prières, mais elle enveloppa ses beaux membres de marbre dans le manteau de la douleur.

Les centaures pleurèrent, et les tritons pleurèrent. Mais elle, ne prenant pas garde à leurs larmes, plaça sur son front blanc le grand voile de deuil.

Et quand Eros, à son tour, la conjura de ne pas les quitter, elle se pencha vers lui pour lui dire : « Il me faut remonter sur le trône d'où je suis descendue, car j'ai un autre fils qui a beaucoup souffert. »

### XIV. LA DOUBLE DÉCOLLATION [14]

Elle était la petite-nièce de la princesse Salomé; comme elle, elle était belle, amoureuse et fantasque, comme elle également princesse de Judée.

Elle avait pour amant un jeune philosophe venu de Rome, mais nourri du lait et du miel de Platon.

Et comme un apôtre du Christ prêchait la religion nouvelle, elle entendit son jeune amant opposer de tout son lyrisme à ce culte de la douleur le culte ardent de la beauté.

Alors, pour lui faire plaisir, elle ordonna à l'un de ses esclaves noirs de trancher la tête de l'homme et la fit apporter au jeune philosophe sur un plat d'or, toute saignante.

Le jeune homme considéra cette offrande avec un frisson, puis dit en souriant à la belle princesse :

— Combien j'eusse mieux aimé que ce fût là ta propre tête, ô ma chérie!

Elle ouvrit de grands yeux, puis se mordit les lèvres et se retira, toute pâle.

Le soir même, l'esclave noir, exécutant l'ordre suprême de sa noble maîtresse, vint apporter sur un plat d'or au jeune philosophe la pauvre petite tête de la princesse.

Le jeune philosophe, en détournant les yeux, murmura :

(14) Rapporté par Gomez Carrillo.

— Pourquoi tant de sang répandu?

Et il fut au jardin en relisant Platon.

## XV. LA VÉRITABLE HISTOIRE D'ANDROCLÈS ET DU LION [15]

Aulu-Gelle, dans ses *Nuits Attiques,* a mal interprété l'histoire d'Androclès avec son lion. L'esclave Androclès était le plus habile dentiste de son époque et, comme tel, suivit l'Empereur dans une expédition africaine. Un jour, il rencontra, sur le bord du désert, un lion qui gémissait de douleur parce qu'il s'était brisé les dents en voulant dévorer un homme du Nord, un Angle qui déjà faisait par là, lui aussi, une petite expédition dans le but de coloniser. Androclès, ému, fabriqua pour le lion un râtelier modèle tout en or, en se disant : « C'est affreux. Après la chair humaine les lions aiment l'or et on ne leur en donne jamais. » Il lui en donna donc sous cette forme perfectionnée.

Et chacun retourna en paix à ses affaires.

Quelques années plus tard, Androclès qui était chrétien — c'était au temps des premières persécutions — fut dénoncé et exposé à Rome avec ses coreligionnaires afin d'être livré aux fauves.

Un lion, qu'on venait de sortir d'une cage dorée, se précipita sur lui, la gueule ouverte.

Androclès reconnut les dents d'or de son râtelier; il fit : « Ah! » (16) et le lion alors reconnut Androclès. Il se coucha à ses pieds, et, tout en les lui léchant, il réfléchit : « Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour prouver ma reconnaissance à ce bon Androclès à qui je dois la vie? »

Alors, il résolut de lui organiser une publicité énorme (17), et, devant la foule immense, il se dressa sur ses pattes, prit son courage à belles dents, et pour démontrer à tous l'excellence des appareils du dentiste, en quelques bouchées il le dévora.

(15) Rapporté par Léonard Sarluis.
(16) Wilde prononçait : « Aoh! »
(17) Il articulait : « énhaurme » comme Flaubert.

### XVI. LA VRAIE TENTATION DE SAINT ANTOINE [18]

Le Diable traversait un jour le désert de Libye, quand il arriva dans un lieu brûlé où un certain nombre de diablotins tourmentaient le saint anachorète Antoine qui résistait avec facilité à toutes leurs perfides suggestions.

Le Diable resta quelque temps à les contempler à l'œuvre et se divertit fort de leur déconvenue.

Puis, lorsqu'il les vit se concerter à l'écart, tout déçus et tout surpris d'être déçus, il haussa les épaules et s'avança pour leur donner une leçon.

— Les méthodes que vous employez sont trop simples et trop grossières, leur dit-il, vous manquez essentiellement de psychologie. Voici comment on doit s'y prendre...

Se couvrant alors d'une robe d'ermite, il s'approcha du saint homme et, les mains croisées sur la poitrine, se pencha vers lui pour lui murmurer à l'oreille :

— Mon frère, réjouissez-vous. Je vous apporte une heureuse nouvelle. Votre frère, que vous avez laissé là-bas, simple moine comme vous, votre frère vient d'être nommé patriarche d'Alexandrie.

Le visage, jusqu'alors serein, de l'ermite s'obscurcit; un instant même, il se plissa d'une contraction de jalousie perverse.

— Et voilà, dit en riant le Diable aux démons stupéfaits, voilà comment on induit en tentation les plus vertueuses personnes.

### XVII. LA FEMME COUVERTE DE JOYAUX [19]

En ce temps-là, vivait dans le désert, tout près d'Alexandrie, un jeune et bel ascète qui n'avait jamais voulu voir un visage de femme. Les nomades qui passaient près de la caverne où il demeurait le prenaient pour un fou et le respectaient à cause de sa folie même.

Un jour, la plus belle et la plus riche courtisane

(18) Rapporté par Conan Doyle.
(19) Rapporté par Robert Ross.

d'Alexandrie entendit parler du jeune et bel ascète qui n'avait jamais voulu voir un visage de femme, et, comme elle était sûre du pouvoir du sien, elle résolut de le tenter.

Myrrhina — elle s'appelait Myrrhina — se fit donc porter en litière, et parée de tous ses joyaux, jusqu'à la caverne du solitaire. Et les nomades, en la voyant passer, la prenaient pour une déesse, ou pour la fille de l'Empereur.

La femme couverte de joyaux appela l'homme qui était en prière et lui parla. Elle lui dit quels étaient ses plaisirs, ses richesses, ses charmes, mais en vain. Le jeune et bel ascète, gardant les yeux baissés, lui révéla le secret de l'amour de Dieu. Il l'entretint longuement de Celui-là qui a dit : « Donne tous tes biens aux pauvres, et suis-moi », puis il se retira pour prier. Mais, en se retirant, il regarda imprudemment le visage de Myrrhina.

Et, tandis que celle-ci ne songeait plus déjà qu'à l'amour de Dieu, il ne songeait plus, lui, dans l'ombre de sa caverne, qu'à l'amour de cette femme tombée à genoux et priant.

Poussé par le désir, il revint auprès d'elle et voulut la posséder, mais elle se refusa, car elle était devenue chrétienne de cœur et d'esprit. Alors, désespéré, le jeune et bel ascète courut vers Alexandrie pour y goûter aux joies que Myrrhina lui avait fait entrevoir.

Et la femme couverte de joyaux, ayant distribué tous ses joyaux aux pauvres nomades, demeura dans la caverne à prier pour celui qui lui avait révélé le secret de l'amour de Dieu.

### XVIII. SAINT NARCISSE [20]

La beauté, n'est-ce pas le plus terrible don que Dieu jamais ait fait à l'homme?

Le beau Narcisse n'est point mort, ainsi qu'on l'a trop

(20) Rapporté par Eugène Tardieu.

répété, lentement consumé d'Amour et de Désir au bord des eaux qui lui présentaient son image.

Jaloux des hommes et des femmes que troublait sa folle beauté, il résolut de sacrifier celle-ci, et s'en fut au désert de sable.

Mais là, privé de son reflet, Narcisse s'éprit de son ombre, plus belle que toutes les ombres. Alors il se creva les yeux.

Mais, aveugle, à tâtons, il se cherchait encore, et ses mains caressaient dans l'ombre son torse de statue et ses membres parfaits.

Alors il se coupa les mains.

Mais lorsque sa voix s'élevait pour prier le Seigneur, il admirait sa voix.

Alors il se creva le tympan.

Mais dans la nuit de sa caverne, la seule odeur de ses aisselles le troublait...

Alors il se brisa le nez aux rudes parois de son antre.

Mais dans sa bouche, il savourait encore le miel des baisers qu'il aurait voulu se donner.

Alors, d'un coup de dents, il se trancha la langue.

Désormais, mutilé, muet, aveugle et sourd, nourri par les oiseaux du ciel, il vécut et mourut en pieux solitaire et beau de sa seule pensée.

Et c'est pourquoi vous pouvez lire dans la liste des saints le nom de saint Narcisse.

## XIX. SAINT ROBERT DE PHILLIMORE [21]

Il était un certain saint, dont les livres n'ont point parlé, et qu'on appelait saint Robert de Phillimore.

Chaque nuit, quand le ciel était encore sombre, il sortait de son lit, et, tombant à genoux, il priait le Seigneur qu'en sa grande bonté, il donnât au soleil l'ordre de se lever et de faire briller la terre.

Et toujours, dès que le soleil apparaissait, saint Robert

(21) Rapporté par Charles Ricketts, ce conte s'applique à Robert Ross qui habitait alors Phillimore Gardens à Kensington.

se mettait à genoux de nouveau pour remercier le Seigneur de lui avoir fait la faveur d'un tel miracle.

Or, une nuit, saint Robert, fatigué par le grand nombre d'actions plus qu'habituellement bonnes qu'il avait faites ce jour-là, dormit d'un sommeil si profond que, lorsqu'il s'éveilla, le soleil s'était déjà levé, et la terre brillait déjà.

Pendant quelques instants, saint Robert demeura grave et préoccupé, mais soudain, il tomba de nouveau à genoux, et remercia le Seigneur d'avoir, malgré la négligence de son humble serviteur, fait lever le soleil pour éclairer la terre.



Le *Cinquième Evangile,* dont tant de récits, nés et morts le même soir, n'ont pas laissé de traces dans la mémoire des hommes, se serait clos sur *la Salle du Jugement,* qu'on pourra lire, ainsi que *le Maître de Sagesse,* dans l'excellente traduction publiée par Henry D. Davray. L'ensemble des « Histoires parlées » d'Oscar Wilde, de *La vérité du Mensonge* à *l'Auberge des Songes,* paraîtra sous le titre : *Les contes merveilleux du Dormeur éveillé.*

GUILLOT DE SAIX.

# JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Suite* [1])

—

## 1899

—

*3 février.* — Je pense aux individus qui n'ont pas parlé, qui n'ont pas écrit, qui n'ont fait que passer, qui n'ont rien laissé d'eux, n'ayant pas trouvé, peut-être, les mots dont ils avaient besoin. Un grand silence, savant, peut-être? Le mot de Valéry est peut-être vrai : Plus on écrit, moins on pense.

Quand une phrase sonne mal, n'est pas d'une ligne droite et claire, la raison en est toujours ou qu'elle contient des mots inutiles ou que sa construction est mauvaise. Ainsi d'une page, d'un chapitre, de tout un tout.

Ecrire : *La Couronne,* 1896.
*La Ceinture,* 1899.
*Les objets d'art,* 1899.
*Le Petit Livre des Prostituées,* 1896.

*23 février.* — Voyez des gens causer dans la rue. Ils ont l'air de comédiens qui récitent un rôle. Rien ne passe sur leurs visages des mots qu'ils disent. C'est qu'ils ne pensent pas, qu'ils ne pensent jamais, qu'ils se servent des mots de tout le monde, de phrases toutes faites, par habitude.

*3 mars.* — Si j'avais un enfant, je ne voudrais pas qu'il soit élevé dans un quartier comme Monceau ou le Champ de Mars. Il me semble qu'il ne serait pas un vrai Parisien.

(1) Voir *Mercure de France*, n° 993.

*6 mars.* — **Il me semble que si je possède une certaine intelligence, c'est l'intelligence de la bêtise. Je veux dire que je connais assez bien ce que c'est que la bêtise: bêtise de la mère de famille, bêtise de la maîtresse, bêtise de l'épouse, bêtise du petit bourgeois, bêtise du fidèle employé, bêtise de bien des particuliers différents.**

*9 avril.* — Lisant les premières lignes et quelques autres ailleurs dans le manuscrit du quatrième *Essai*. Vallette me dit : Oui... oui... On sent que c'est fait. C'est si rare... Cela doit vous faire souffrir, n'est-ce pas, les gens qui écrivent mal.

*11 avril.* — LE SILENCE A PARIS.

Rue Amyot, j'avais les enfants dans la rue.

Rue de Savoie, j'avais les enfants dans la rue, un piano en face jusqu'à onze heures du soir, le marteau du serrurier en face également, et souvent les bruyantes conversations de mes voisins d'en dessous.

N'y pouvant plus tenir, ayant vu un autre hôtel, rue d'Assas, d'aspect religieux, j'y loue une chambre, je paie un mois. En deux voyages, j'y apporte, après l'étude, mes affaires; ma lampe, mon petit poêle, ma quinzaine de livres et mon casier. J'avais compté sans les voitures, à la sortie de Bullier, dévalant entre minuit et une heure la rue d'Assas avec un train d'enfer. Le lendemain matin, à six heures, j'étais rue de Savoie, reprenant ma chambre. Trente francs de perdus.

Rue des Fossés-Saint-Jacques, j'avais la locataire d'en dessus, qui marchait pesamment, comme un éléphant, — dans la cour les marteaux des ouvriers en instruments chirurgicaux, — les gueulements incessants des étudiants de l'hôtel toujours à faire ripaille, et dans le voisinage le bruit encore d'un piano.

Rue de Condé, j'avais le matin, l'après-midi, le soir, à chaque instant, devant ma porte, mes deux voisines qui comméraient, s'empruntant l'une à l'autre, l'autre à l'une, ceci ou cela, du sel ou du poivre, ou du sucre, ou un peu de pain, passant la soirée ensemble, chez celle dont la chambre était contiguë à la mienne, ma table tout contre la cloison qui nous séparait, le bruit me parvenant encore de leurs bavardages à voix basse à la suite de mes réclamations, — le violon du fils du concierge de la maison d'en face, les enfants dans la rue, et, l'été, une chaleur si intense, ma chambre sous le toit, que je ne pouvais demeurer à ma table, et partais m'asseoir sur un banc du côté du Parc Montsouris pour ne rentrer qu'à minuit.

Rue Jacob, toute la gamme! J'ai un piano au-dessous de moi, un nouveau-né qui hurle, au-dessous également, — où donc se balade le microbe du croup?... — les bonnes habitant dans les mansardes du bâtiment d'en face et qui disent, avec leurs consœurs des chambres au-dessus de la mienne, du mal de leurs maîtres, — un escalier (je suis au premier, par rapport à cet escalier), un escalier, dis-je, en bois de violon : quand on le monte ou descend, tout vibre et résonne, une chambre, à côté de la mienne, dans laquelle des jeunes gens couchent jusqu'à trois, au-dessus une sorte de jeune rapin siffleur, chanteur, de pas lourds et, par dessus tout, le ronflement des omnibus de la rue Bonaparte.

Un tombeau, S. V. P.

*27 avril.* — Je redéménage. Je vais rue des Feuillantines. Chère, amoureuse et mélancolique maison. Là, habita quelque temps Jeanne M..., devenue la maîtresse de Fugère, installée là par lui en attendant qu'il ait divorcé pour l'épouser. Chaque samedi, quand j'étais soldat, je la retrouvais à minuit au coin de la rue de l'Abbé-de-l'Epée, à sa descente de tramway, retour de la Gaieté, et rentrais avec elle. Pendant mon séjour au Val-de-Grâce, le matin, je venais la voir de loin à sa fenêtre, me disant

bonjour d'un signe de main. La même chambre, que j'ai trouvée : à louer. Trouverai-je le silence dans cette maison moitié hôtel? On la dit habitée par quelques-unes de ces créatures qui me sont si chères.

J'ai besoin d'un lit. J'ai parlé à la bonne de la maison. Le propriétaire pourra m'en vendre un. Il vient de perdre sa femme. Il faut attendre quelques jours pour le voir.

J'ai vu le propriétaire. Une sorte de Tartuffe, bien soixante-dix ans, la barbe en éventail, onctueux de voix et de manières, parlant les yeux baissés et les mains croisées sur son ventre. Il m'a mené dans une pièce du rez-de-chaussée, sorte de remise à meubles. Je vois un lit, qui m'allait. Combien? Cinquante francs. A côté, un autre. Seule différence : plus frais. Combien? « Oh! celui-là, c'est le lit dans lequel ma pauvre femme est morte. Je ne pourrai pas vous le donner à moins de quatre-vingts francs ». J'ai pris le premier. J'étais ravi du trait en m'en allant. Je n'arrêtais pas : Merveilleux! merveilleux! J'emménagerai à la fin du mois.

*16 mai.* — Eh! bien, non, La chère, amoureuse et mélancolique maison n'est pas encore le rêve. C'est d'abord abusivement loin pour venir déjeuner, les jours que je pars de l'étude à onze heures pour y être de retour à midi. J'y suis ensuite assommé par les tintements de je ne sais quelles cloches qui appellent aux repas, aux récréations, aux levers et aux couchers les élèves d'une école religieuse située rue Saint-Jacques, et par les sonneries des quarts, demies et trois quarts des heures qui sonnent à quatre ou cinq horloges du quartier, Val de Grâce, couvent, collège, Sourds-Muets, etc. La maison est un peu, si peu que ce soit, hôtel meublé. Il n'y a que des chambres, et aucun appartement. Les uns sont en meublé, les autres sont dans leurs meubles, et elle est habitée par un tas de ces rustauds, laids et lourds, brutaux et stupides qu'on appelle « étudiants ». L'un, au-dessus de moi, fait son ménage à minuit, à l'heure où je me dispose à me coucher. L'autre, à côté de moi, le fait à six heures du matin. à l'heure où je commence à dormir avec efficacité. Et

dans les cours voisines, des enfants, constamment. Par dessus le marché, une découverte, dont je ne me doutais pas. Affreux de revenir vivre dans un endroit où on a vécu. Affreux et horrible. Un vrai supplice moral. On n'a qu'une idée : fuir... Moi qui croyais délicieux de me retrouver dans cette chambre où Jeanne et moi... Heureusement, nous sommes en mai. Nous serons bientôt dans les chaleurs. J'ai le défaut de travailler peu durant ces mois. En octobre, je déménagerai de nouveau. Je chercherai l'analogue de la rue de Condé comme chambre et dans la même région.

J'ai fait la connaissance, dans cette maison, d'un fils Longuet, le plus jeune, extrêmement vif et amusant de caractère et de façons. Une petite aventure aussi. Une locataire se tient chaque soir sur son palier, assise sur une chaise, à coudre ou à lire. Chaque fois que je passais, en sortant après mon dîner : « Vous allez vous promener? Vous êtes gentil. Vous devriez venir me voir ». Je répondais je ne sais quoi et m'en allais. Il y a deux ou trois soirs : « Alors, vous sortez encore, Vous ne voulez pas entrer un peu chez moi? Je vous trouve si gentil. Cela me ferait tant plaisir ». Je me laisse faire. Nous entrons chez elle. Toutes sortes d'amabilités. Sans y penser beaucoup, je passe une main sous sa jupe jusqu'à sa cuisse. Une peau!... comme une râpe!... Je me suis souvenu aussitôt d'un rendez-vous urgent que j'allais oublier et j'ai filé. Je guette maintenant quand je sors si elle est sur son palier, j'attends qu'elle soit rentrée où je passe rapidement, fort gêné de cette histoire.

*20 juin.* — « ... la gloire, qui est encore, quoi que l'on dise, ce qui a le plus de chance de n'être pas tout à fait une vanité. »

RENAN, *Discours de réception à l'Académie.*

« Avoir quelque chose à dire, ne pas gâter la beauté naturelle d'un sujet noble, d'une pensée vraie, par le désordre, l'obscurité, l'incertitude, le faux-goût, telle est la condition essentielle de cet art du bon langage... »

RENAN, *Discours de réception à l'Académie.*

« L'homme qui a obéi est à jamais perdu pour certaines délicatesses de la vie; il est diminué intellectuellement... L'état de conscrit est funeste au génie. »
E. Renan, *Discours et Conférences,* p. 58.

« ... en politique et en philosophie, quand je me trouve en présence d'idées arrêtées, je suis toujours de l'avis de mon interlocuteur. En ces délicates matières, chacun a raison par quelque côté... il faut se garder de parti-pris; il est bon de varier ses points de vue et d'écouter les bruits qui viennent de tous les côtés de l'horizon. »
E. Renan, *Discours et Conférences,* p. 75.

« ... ce qui fatigue, c'est la contention, c'est l'effort pénible. Laissez la pensée venir à vous, avec son vêtement naturel, qui est la parole.... ne mettez pas de bornes à votre curiosité; aspirez à tout savoir : les limites viendront d'elles-mêmes. »
E. Renan, *Discours et Conférences,* p. 238-239.
Volume intitulé : *Discours et Conférences.*

*2 juillet.* — La phrase doit être entière, d'une seule ligne, je veux dire non coupée par des point et virgule, ponctuation qui ne correspond à rien : autant commencer une autre phrase.

S'appliquer aux phrases longues, qui permettent seules l'harmonie. Cela, d'ailleurs, m'est plutôt aisé.

*20 juillet.* — Et ces soirs d'affaissement, où il suffit de relire quelques phrases d'un écrivain aimé pour sentir se ranimer en soi les éléments de l'harmonie et se réveiller l'intelligence.

*Juillet.* — Barrès.
Supérieur illusionniste. Le don d'assembler des mots qui ont l'air d'exprimer une idée.

Les lignes de Jean de Tinan, dans *Penses-tu réussir?* page 65, sur Barrès.

**L'intelligence de prendre autour de soi des parcelles de beauté et d'en construire de nouveau un tout qui, aux non initiés, semble une beauté neuve.**

**Ce qu'il y aurait à écrire sur ce sujet, mais combien difficile, et combien délicat surtout vis-à-vis de Barrès. Il faudrait, pour cela, ne pas aimer ses livres autant que je les aime, et ne pas vouloir, comme je le veux, observer vis-à-vis de lui une attitude silencieuse plutôt que désagréable.**

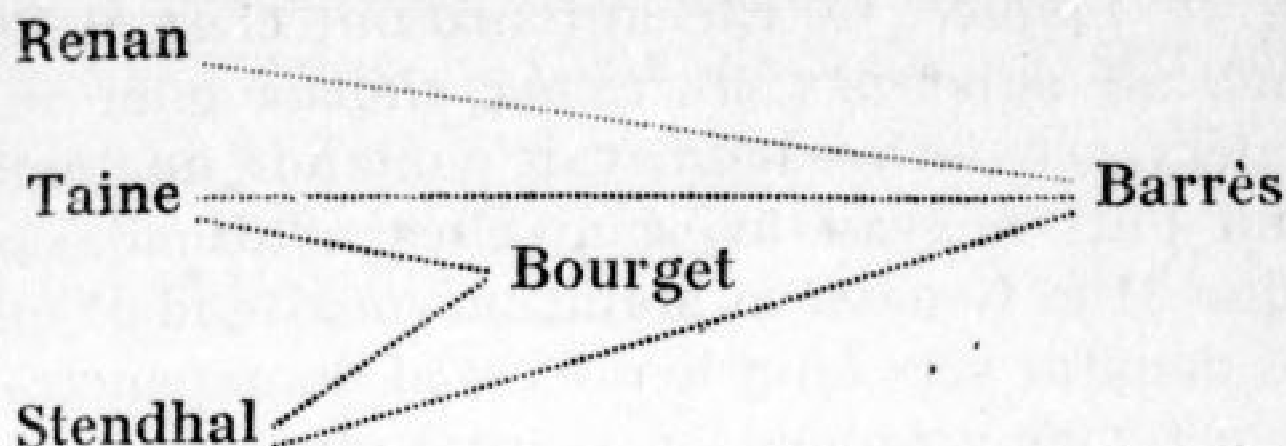
**Intelligence critique et par cela supérieure peut-être à l'intelligence qui crée une beauté neuve, car celle-ci comporte toujours une certaine part d'instinct, d'inconscient...**

**Oui, sur cette influence qu'indiscutablement Barrès a eue sur certains d'entre nous, et sur ce silence que ceux-là mêmes gardent à ce sujet, il y aurait d'intéressantes choses à écrire.**

Examiner d'abord la nature de cette influence, combien elle est diverse, dispersée, émiettée, jamais totale ni solide, combien elle est, si on peut dire, ratée. Cet enseignement du culte du moi, pris par Barrès dans Stendhal, et formulé par lui dans trois livres à jamais admirables, lequel de nous paraît avoir cherché à l'amplifier encore dans un livre? Les uns, les plus nombreux, ont pris à Barrès son style, certains adjectifs. D'autres, le goût de certaines sensations, etc. Moi, par exemple, il me semble bien que ce que me fut Barrès, c'est : un professeur de rhétorique.

Tout cela... il me semble que tout cela tend à démontrer que Barrès ne fut jamais ce qu'on appelle *vraiment* un *écrivain original*, c'est-à-dire un écrivain qui apporte, durable ou passagère, une *intellectualité nouvelle*. A peu près, il est une sorte de carrefour, où se croisent et se combinent les influences de Renan, de Taine, de Stendhal, de Goethe, de Baudelaire, un peu de Hegel, un peu de Ménard, un peu d'un tas de philosophes purs et de sociologues, d'où ce que Mauclair appela le *barréssisme*.

Ses presque pastiches de Renan, de Ménard, voire de Bourget. Mais, tout de même, que de beautés dans ses livres!




*20 août.* — Eté au Père La Chaise, à la tombe de Tinan.

Valéry, rencontré ce soir devant le café Rouge (2), m'a donné quelques indications de soins pour un léger échauffement qui m'est venu. C'est Blanche qui a dû me passer cela avec sa métrite.

*Octobre.* — Il était si timide et si délicat que lorsqu'il disait à quelqu'un des paroles aimables, il y mélangeait toujours des mots un peu méchants.

Et comme beaucoup de ses pareils, il avait cette naïveté de prêter aux femmes des délicatesses dont elles n'ont jamais rien.

Corps pâle et charmant, œuvre d'art inoubliable.

## 1900

—

*6 janvier.* — C'est une impression que j'ai quelquefois que les Goncourt ont dû avoir, à écrire leurs livres, plus de plaisir que nous les nôtres. Ces descriptions de quartiers, d'intérieurs, de costumes, ces notations de couleurs, de langage, d'habitudes, les types particuliers d'hommes et de femmes qu'ils ont peints, leur sens extrême de tout ce qui compose la beauté, le charme, l'attrait d'une femme dans les plus menus détails physiques, toute la fantaisie et la curiosité de l'un et tout le savoir de l'autre. Les livres d'aujourd'hui, à côté des leurs, ont un air de besognes de bureau.

(2) A l'emplacement de la Gare du Luxembourg actuelle.

*Mardi 16 janvier.* — Eté aujourd'hui chez Mesdames Mallarmé, au sujet des *Morceaux choisis* pour le Mercure. Valéry, par lettre, leur avait demandé une audience pour moi puis m'avait avisé qu'elles m'attendaient, ou plutôt que Mlle Geneviève Mallarmé m'attendait aujourd'hui ou demain vers cinq heures. J'ai donc pénétré dans l'exquis petit appartement où vécut Mallarmé et dans lequel je devais aller lui rendre visite, conduit par Valéry, si sa mort soudaine n'était survenue. J'ai vu la petite salle à manger avec son poêle de faïence blanche que je connaissais déjà par la photographie de *Nos contemporains chez eux*. J'ai vu la chaise Louis XV, sur laquelle, sur une autre photographie, Mallarmé est représenté assis. J'ai vu presque tout entier le cadre dans lequel il vécut longtemps et j'ai connu une part de l'impression que j'aurais ressentie, si j'y étais venu de son vivant avec Valéry. Cette petite salle à manger, cet étroit et lumineux salon où j'ai causé ce soir, tout ce charmant et coquet appartement, j'ai eu là une image parfaite de l'élégance vraie et simple dans la pauvreté ou presque.

Quant aux femmes qui, dans ce cadre, entretiennent le souvenir d'un époux et d'un père, quant à Mlle Mallarmé surtout, les mots élégance et grâce naturelle les peignent fidèlement. Aucune fausse tristesse, aucune parade mortuaire. Rien qu'un accueil aimable et mélancolique à moi qui venais les entretenir du poète et d'un travail à servir sa mémoire.

Entre autres paroles, je noterai les suivantes de Mlle Mallarmé, en réponse à ma demande de renseignements pour une nomenclature de tous les articles parus sur son père : « Nous avons gardé longtemps tous les *Argus*. Nous les gardions dans notre maison de Valvins. Je m'étais procuré, pour les y mettre, un grand sac de grosse toile, un sac à pommes de terre. J'appelais même ce sac le « *sac à gloire* ». Nous y enfournions au fur et à mesure des coupures de journaux... Et un beau jour, tout cela était si sale, si encombrant, si pauvre, que nous avons tout jeté. »

Cette photographie d'un tableau de Manet (femme sur un divan), que je viens d'acheter ce soir, chez un marchand de tableaux de la rue Le Peletier, en revenant de chez les dames Mallarmé, j'ai à la regarder un plaisir tout à fait particulier.

*18 janvier.* — 4 heures 20. Trouvé dans ma cour (3), en rentrant, France qui cherchait la concierge pour lui demander si un docteur Brissot (4), il me semble, demeurait dans la maison. Cherché la concierge, que France n'arrivait pas à découvrir. Remerciements de sa part, politesse exquise et simple. Moi : C'est avec plaisir que je vous renseigne, Monsieur. — A l'égard de la concierge la même politesse parfaite, lui parlant son chapeau à la main, s'inclinant à son départ.

*27 février.* — La seule foi qui me reste, et encore! c'est la foi dans les Dictionnaires.

*Jeudi 8 mars.* — Midi, en allant pour une affaire de l'étude à la justice de paix de la rue d'Anjou, contemplé la Comédie qui flambait. Je n'ai pu m'empêcher de dire, (pour moi) : Ces sociétaires, toujours de beaux *feux!*

Que de souvenirs de ma petite enfance : Victor Hugo, l'épée d'Hernani, les cadeaux de Mlle Bartet au jour de l'an, — et de mon adolescence... demeuraient pour moi dans tous ces couloirs, foyers, bureaux garnis de tableaux.

*15 avril.* — Ce soir, en écoutant Moréno dans Aricie, je pleurais tout bas.

(3) 9, rue Bonaparte, où j'étais venu habiter après la rue des Feuillantines. Une chambre comme un couloir, toute petite fenêtre sur la gouttière, mais la vue d'un jardin. Pierre Louys venu un soir pour me voir, à ma rentrée de l'étude, au sujet des *Poètes d'aujourd'hui* et de Valéry, je ne sais plus ce que j'inventai pour l'empêcher de monter et pour rester à parler dans la rue. Il me serait parfaitement indifférent d'être logé de même aujourd'hui. Ces choses ne comptent pas pour moi, si j'ai du silence.

(4) Exactement : Brissaud. Il demeurait au numéro 5. Je l'ai croisé souvent, corpulent, trapu, le visage coloré, moustache en brosse, haute-forme à bord plat, porté en arrière. Grand ami de France.

*Avril.* — Sous ce titre : *Ratures.*

Méfiance des écrivains qui écrivent trop bien.

Toutes les phrases qui m'ont plu.

Ah! comme je travaillerais bien, ce soir que je suis si loin de mes papiers.

et cette contemplation mentale de tel ou tel autrui, à chaque geste, à chaque pensée... et ce plaisir ou cette consolation selon que geste ou pensée sont bons ou mauvais.

la peur constamment de cette fièvre qui me prend et me tient pendant que j'écris.

N'ai-je pas trop sacrifié au goût des phrases, au goût de l'harmonie?

L'insipide Flaubert, et l'ennui que dégage la perfection, la perfection de la forme.

qu'il ne faut pas avoir peur de ses propres idées, ni peur de les exprimer, quand même elles vont à l'encontre des idées admises, surtout si elles vont à l'encontre des idées admises.

Il semble bien que nous sommes tous possédés exagérément de la manie niaise d'*écrire,* ou mieux, de surtout bien écrire.

S'il me fallait dire les livres que j'aime, pourrais-je même dire : des livres?... plutôt des pages... quelquefois même pas des pages... des phrases seulement.

Ah! la fortune qui permettrait de s'abandonner à ce culte des hôtels dont parlait Stendhal.

Et signer : Un Essayiste.

Et donner cela à la *Revue blanche.*

... il résolut de rompre avec le passé. Et pour commencer, son père étant venu à mourir, il s'abstint d'aller à l'enterrement.

*10 mai.* — Epigraphes pour les *Poètes d'aujourd'hui :*

*Ce sont des enfants qui se sucent le pouce.*

RENAN.

*L'alexandrin est un cache-sottise.*

STENDHAL.

*11 août.* — Van Bever m'avait toujours dit jusqu'ici bien du mal de Guédy, allant même jusqu'à prononcer le mot : mépris. Et il me disait hier que s'il rencontrait Guédy, il lui parlerait volontiers. Cela ne montre-t-il pas un individu qui, venant d'avoir son nom un peu répandu, souhaite de rencontrer quelqu'un perdu de vue depuis longtemps pour avoir le plaisir de s'offrir à sa vue et de se sentir peut-être envié?

*13 août.* — Quel ennui me donne une salle de spectacle! J'y vois tout de suite un grand jeu de massacre. J'aurais plaisir à choisir dans les spectateurs les plus grotesques pour les abattre avec une balle de crin. Mais surtout m'y ennuie le bruit que les acteurs font en parlant.

*14 août.* — On donnerait quelquefois beaucoup pour avoir écrit quelques pages vraiment belles.

*15 août.* — Je viens de découvrir aujourd'hui seulement, dans un livre que je relisais pour la vingtième fois au moins, deux fautes de français que je n'avais pas vues jusqu'ici. (*Le Jardin de Bérénice*). Mais le charme en est-il rompu? Une jolie femme est quelquefois plus jolie avec un léger défaut.

Je n'ai guère eu jusqu'ici l'esprit d'un jeune homme.

*Septembre.* — Il me semble qu'il faut lire avec un peu de défiance les éloges qu'on écrit de certains écrivains, de leur vivant, et dans lesquels il est dit qu'ils furent peu désireux d'être connus, qu'ils chérirent leur art avant tout, qu'ils gardèrent constamment le souci de leur dignité, etc., etc. Tout cela est d'une vérité bien incertaine. Le seul fait de parvenir à la notoriété fait supposer de leur part plus ou moins de petites choses basses, sans doute peu importantes, mais réelles tout de même. Ils ne gagnèrent cette notoriété que par la réclame que leur firent des écrivains de journaux, et ces derniers ne la leur

firent que parce qu'ils avaient été gagnés à la leur faire par des complaisances, par des services, ou simplement par des marques de sympathie ou d'estime hypocrites.

Et d'autre part, ce compliment qu'on adresse quelquefois à certains écrivains ignorés ou presque, d'avoir toujours eu une belle tenue littéraire, n'est le plus souvent qu'une charité pour les consoler de leur obscurité.

Les livres sont rares que j'ai pu achever de lire.

Pour *Ratures :*

Une constante illusion nous soutient, et je veux dire que nous n'agissons jamais que sous l'influence de cette illusion.

Epigraphe : *Les jets d'eau que je regarde retombent toujours.*

R. DE GOURMONT.

*Novembre.* — Les goûts de l'esprit ne dépendent en rien du tempérament qu'on a. J'en trouve une preuve dans mon indifférence actuelle pour tout ce qu'écrit maintenant Barrès. Et pourtant, combien j'ai aimé ses livres : *Sous l'œil des Barbares, Un Homme libre, Le jardin de Bérénice,* et combien je demeure aimer ce dernier! Mais l'attitude, les idées, toute la conduite de Barrès dans l'affaire Dreyfus m'ont tout à fait détourné de lui. J'aurais cru pourtant que mon goût pour ses écrits influencerait ma pensée et déciderait de mon attitude dans toute cette affaire et me ferait aller où lui-même il irait. Et voici qu'il n'en est rien. J'ai lu sans beaucoup de plaisir *Les Déracinés,* j'ai acheté *L'Appel au soldat* que j'ai revendu après en avoir lu trois pages, et je sens bien que je n'achèterai plus les livres de Barrès....

*Le Jardin de Bérénice* garde tout mon amour, alors que son auteur, par ses idées présentes, m'est devenu un étranger.

PAUL LÉAUTAUD.

(*A suivre.*)

# POÉSIES

—

*MIDI*

*Tous les oiseaux ont dû se taire :*
*mille rayons battant tambour,*
*le soleil luit comme un bouquet d'épis.*

*Au large de l'estuaire*
*les îles entre elles parlent de leurs amours.*

—

*AUBE*

Le lait léger du matin.
PAUL ELUARD.

*L'aube profile dans tes rideaux*
*ses moustaches de chat.*
*Ouvre les volets,*
*laisse entrer dans la chambre*
*le lait léger du matin.*

*En amont, en aval,*
*en bateau, à cheval,*
*on criera : vive la Reine,*
*vive le Roi!*

—

*FILS D'APOLLON...*

*Buvant sur le zinc et pissant sur l'ardoise,*
*fils d'Apollon sont légers d'or et d'argent*
*en Gascogne comme en Seine-et-Oise.*

—

### *ACTION DE GRACES*

*Dieu ne nous laisse jamais*
*sans fête, sans cadeau :*
*après l'asperge, le melon;*
*et toujours un compagnon :*
*le crapaud ne se tait qu'au tireli de l'alouette;*
*à midi, sauterelle à défaut de cigale;*
*le soir, le modeste, le fidèle grillon.*

—

### *HOFFMANNESQUE*

*Personne, oiseau qui n'est pas à peindre,*
*quand les cloches sonnent*
*comme des folles.*

*Cette cigarette, elle empoisonne;*
*elle est comme la vie, elle ne veut pas s'éteindre.*

*Certes, m'amie, nous n'irons pas à triples croches;*
*à la différence des belles-de-nuit*
*l'œil du crapaud parfois se ferme pendant la nuit;*
*cela n'ira pas sans ani-ani-anicroches.*

—

### *GILBERTE*

*Gilberte, Gilberte,*
*ne faites donc pas l'experte :*
*vous êtes nice, nice,*
*grâce à Dieu tout me l'atteste.*

—

### *DE NOS BREVES ESCALES...*

*De nos brèves escales,*
*nos longs appareillages,*
*où êtes-vous, goélands, goélettes?*

*Les mousses ont pris femme,*
*qui hissaient les cordages.*
*Il y a belle lurette*
*qu'Ulysse vint échouer*
*aux cuisses de Pénélope.*

—

*AINSI QUE MES PERES LEURS BLES...*

*Ainsi que mes pères leurs blés,*
*patient, impatient et joyeux,*
*un à un j'ai vanné les mots de ma chanson.*

*Accordés l'un à l'autre et quittés à regret,*
*que tous les mots que j'ai choisis*
*bourdonnent et cueillent leur miel*
*dessus tout ce que j'aime!*

ANDRÉ CASTAGNOU.

# LES ASTÉROIDES INFÉRIEURS
## ET LES TREMBLEMENTS DE TERRE

—

Actuellement, les physiciens n'ont pu se mettre d'accord sur la cause et le mécanisme des tremblements de terre. L'hypothèse du *feu central* ne pourrait être invoquée que comme une explication des éruptions volcaniques et des ébranlements qui se manifestent dans les zones volcaniques. La désagrégation des roches souterraines par l'eau qui en dissoudrait certains éléments, ou par des réactions chimiques qui en modifieraient la constitution ou la structure, serait à allure lente ou progressive et ne pourrait expliquer les ébranlements soudains qui se propagent avec une grande vitesse et à des distances considérables, et qui se manifestent quelquefois par des actions locales dirigées *de bas en haut*.

Voici quelques exemples qui sont inexplicables, aussi bien avec l'hypothèse du feu central qu'avec une désagrégation plus ou moins lente de roches souterraines :

1) Le 13 janvier 1583, dans le Dorsetshire, un chêne fut arraché et transporté à une distance de 100 mètres (Perrey).

2) En 1584 et 1838, dans le bassin du Rhône, des pierres et de la terre furent soulevées et lancées en l'air, comme par l'explosion d'une mine (*id.*).

3) En 1783, en Calabre, quelques maisons furent soulevées et transportées à une certaine distance sans éprouver de grands dommages, pendant que d'autres étaient violemment projetées en l'air et complètement détruites (Fuchs).

Autre particularité inconciliable avec une action souterraine : des tremblements de terre très violents et qui produisirent des dévastations formidables à la surface

du sol, passèrent inaperçus dans les mines situées au-dessous de la contrée ébranlée.

1) Le 28 juin 1763, un violent tremblement de terre à Schemnitz ne fut pas ressenti par les mineurs qui, au nombre de plus de 800, travaillaient dans les souterrains (Perrey).

2) En novembre 1823, les mineurs de Falun et de Persberg n'éprouvèrent aucune secousse au moment où, au-dessus de leurs têtes, un violent tremblement de terre jetait l'effroi parmi les habitants (de Humboldt).

3) Le 17 mai 1872, un violent tremblement de terre ébranla la partie sud-est de la Californie, la petite ville minière de Lone-Pine fut totalement détruite, *à l'exception des maisons de bois;* il y eut plus de cent secousses, et les ouvriers qui travaillaient dans les mines ne ressentirent même pas les plus violentes (Fuchs).

Ces exemples laissent clairement entrevoir le caractère superficiel de la force qui engendre les secousses.

Certains phénomènes qui accompagnent ces secousses ont manifestement leur siège dans l'atmosphère :

En 1638, à Chichester (Perrey), le 10 septembre 1688 à Smyrne (Perrey), le 20 septembre 1720 aux environs du lac de Constance (Bertrand), le 13 janvier 1729 à Lausanne (Bertrand), en novembre 1755 à Lisbonne (Bertrand), le 11 décembre 1799 en Silésie (Perrey), les tremblements de terre furent accompagnés d'*une forte odeur de soufre* ou de *vapeurs sulfureuses.*

Le 18 mai 1844, le navire *Victory* éprouva, par un temps parfaitement calme, une violente secousse en Méditerranée : des *émanations sulfureuses* incommodèrent l'équipage (Perrey).

En 1601 dans le pays de Vaud (Bertrand), le 18 septembre 1670 dans le canton de Glaris (Bertrand), le 17 février 1674 dans les Moluques (Perrey), en mars 1674 à Yverdon (Bertrand), le 16 septembre 1732 dans le Maryland (Perrey), le 9 décembre 1755 à Aigle-en-Neuville (Bertrand), le 18 février 1822 à Comorn (Garnier), le 22 avril 1822 en Ecosse (Garnier), les secousses furent accompagnées de *bruits dans l'air.*

Le 20 février 1835, au Chili, un tremblement de terre fut précédé d'un bruit semblable à celui qu'occasionnerait *un vol d'oiseau* ou *le frôlement des flammes d'un feu actif* (Amiral Dupetit-Thouars).

Le 15 et le 16 octobre 1841, à Vérone, chaque secousse fut accompagnée d'*une détonation* et d'*un sifflement* comme celui produit par *un trait qui traverserait rapidement les airs* (Perrey).

Le 14 septembre 1843, en Turquie, les secousses les plus fortes furent précédées de *détonations* et d'*un sifflement* dans l'air comme en produirait *le passage d'une troupe d'oiseaux* (Perrey).

On ne voit dans tout cela rien qui corresponde à une action souterraine.

Mais voici d'autres observations qui vont achever de détruire les anciennes croyances et suggérer de nouvelles théories basées non sur des hypothèses discutables, mais sur des faits authentiques dont il suffit de constater la concomitance et d'essayer de l'expliquer.

Les tremblements de terre sont en effet *presque toujours précédés ou accompagnés* de manifestations ignées des astéroïdes inférieurs, *apparitions de bolides* et *pluies d'étoiles filantes* (Perrey, Hales).

Nous nous contenterons de rappeler les principaux :

En 899 et en 983, en Egypte, tremblements de terre et apparitions de *nombreuses étoiles filantes* (Quételet).

En 1001 et 1120, en Suisse, mêmes phénomènes concomitants (Bertrand);

Le 5 décembre 1274, en Angleterre, commotions souterraines avec apparition d'*un dragon enflammé* et d'une comète (Perrey).

Le 5 février 1663, au Canada, secousses désastreuses avec apparitions de *spectres et de phantosmes de feu portant des flambeaux en main* (Perrey).

Le 31 mars 1671, à Shahamaki, grand tremblement de terre avec chute de nombreuses *boules de feu* dont il semblait que la ville dût être embrasée (Perrey).

Le 17 février 1674, dans les Moluques, le tremblement de terre fut précédé de l'apparition de *deux colonnes*

*lumineuses* qui s'élançaient l'une contre l'autre, du sud au nord (Perrey).

Le 1er novembre 1755, destruction de Lisbonne pendant qu'on voyait dans le ciel de *nombreuses traînées lumineuses.*

Le 3 et le 5 mars 1756, en Suisse, secousses sismiques et apparition d'un météore igné, ressemblant à une fusée terminée par *un globe brillant* d'une grandeur voisine de celle de la Lune (Bertrand).

Mêmes phénomènes le 13 novembre 1761 à Genève, le 1er décembre 1769 à Elbeuf, le 28 octobre 1776 à Northampton (Perrey).

Le 4 février 1797, à Quito, *pluie d'étoiles filantes* peu avant l'épouvantable tremblement de terre de Riobamba (de Humboldt).

Le 1er octobre 1802, à Beauvais, tremblement de terre pendant qu'*un globe de feu* traversait l'atmosphère de l'Est à l'Ouest (Perrey).

Phénomènes analogues du 2 avril au 17 mai 1808, en 1809 au Cap de Bonne-Espérance, le 22 novembre 1820 à Termoli, le 29 décembre 1820 en Morée (Perrey).

Le 22 mars 1821, à Rieti, violente secousse pendant qu'*une colonne de feu* sort du Fiume di Canera, passe sur la ville, et va se jeter dans le lac de Cantalize (Garnier).

Le 20 août 1823 à Raguse (Garnier), le 14 octobre 1824 à Mayence (Perrey), secousses avec apparitions de *globes de feu.*

Le 17 novembre 1831 en Suède, tremblement de terre pendant qu'on aperçoit à l'horizon *une lueur extraordinaire* (Garnier).

Le 15 et le 16 octobre 1841, à Vérone, secousses avec apparitions dans le ciel de *nombreux sillons enflammés* (Perrey).

Le 1er août 1847, à Parme, secousses avec apparitions de *nombreuses étoiles filantes* et d'*un globe de feu* de grandes dimensions (Perrey).

Le 2 janvier 1867, à Alger, tremblement de terre avec apparition d'*un bolide.*

La coïncidence, sur une même région, de phénomènes aussi exceptionnels, tremblements de terre et apparitions d'astéroïdes inférieurs, ne peut que suggérer l'idée que les premiers sont une conséquence des seconds, d'autant plus que, le plus souvent, les manifestations ignées devancent un peu les tremblements de terre, et que l'agitation du sol persiste, plus ou moins longtemps, après la disparition des météores.

Il convient de tenir compte également du fait que la tension électrique augmente sensiblement dans les zones ébranlées : de nombreuses observations en font foi.

Si, comme il est rationnel de l'admettre, la tension électrique ne diffère pas de la pression électronique, l'arrivée des électrons libres apportés par les astéroïdes dissociés ne peut qu'augmenter la tension électrique, et c'est en effet ce que montrent les électromètres, et ce qui résulte de divers phénomènes qui accompagnent généralement les chutes d'aérolithes et sur lesquels nous aurons peut-être l'occasion de revenir.

Ce que je désire examiner ici, c'est comment les chutes d'astéroïdes peuvent produire les tremblements de terre.

L'hypothèse qui se présente le plus naturellement à l'esprit, c'est que les secousses sismiques sont le résultat des percussions des bolides qui frappent le sol avec une grande vitesse restante : on a en effet observé en 1751 près d'Agram un fragment de 35 kilogrammes qui s'enterra avec une telle force que l'on crut à un tremblement de terre. Mais c'est là un cas exceptionnel, et la plupart des tremblements de terre ont eu lieu sans qu'on ait observé la chute de météorites suffisamment gros pour produire des ébranlements de quelque étendue.

D'autre part, de telles percussions ne se traduiraient pas par des mouvements élévatoires, comme ceux que nous avons signalés.

Il semble plutôt que c'est à la pression exercée sur l'air atmosphérique par les bolides ou les fragments cosmiques de toutes dimensions, qui le refoulent avec une vitesse moyenne de 40 kilomètres à la seconde, vitesse variant entre 12 et 71 kilomètres par seconde, pression

par centimètre carré qui est proportionnelle au produit de la densité de l'air par le carré de cette énorme vitesse, que l'on doit attribuer les poussées qui renversent les édifices et les arbres et ébranlent la surface terrestre.

Ces poussées sur la croûte terrestre sont d'autant plus violentes que la direction des bolides est plus voisine de la verticale.

Leurs composantes horizontales se traduisent souvent par des bandes parallèles sur lesquelles les édifices et les arbres sont renversés, et entre lesquelles les dégâts sont insignifiants ou nuls.

La compression et par suite l'échauffement en avant du bolide sont suivis d'une détente à l'arrière, où la pression et la température s'abaissent momentanément jusqu'au zéro absolu : il y a donc dans le sillage du bolide un afflux de l'air ambiant et de son humidité qui s'y condense ou même s'y congèle.

Ce sont là des phénomènes d'une nature particulière, qui accompagnent les chutes d'astéroïdes et par suite les tremblements de terre.

La poussée de l'air comprimé en avant des bolides s'exercera naturellement sur toutes les saillies, naturelles ou artificielles, qui se trouvent à la surface terrestre : montagnes ou collines, arbres ou édifices. D'après Mallet, ce sont les tremblements de terre et non les Barbares, qui auraient détruit de nombreux palais et temples romains pendant la période qui s'écoula du IV^e^ au X^e^ siècle. De même, dans les temps modernes, ce sont les cathédrales et les églises qui souffrent le plus de ces violentes poussées. C'est à tort qu'on a invoqué à cet égard le *pouvoir des pointes.*

La pression de l'air s'exerce sur les nappes liquides superficielles et aussi, par les crevasses du sol, sur les sources qu'elle tarit ou dont elle altère le débit, et les nappes souterraines qu'elle fait jaillir en des points où l'on ne les soupçonnait pas et où leurs eaux ne parviennent que chargées de matières minérales ou colorantes.

GÉNÉRAL CARTIER
Cadre de réserve.

# MORT D'UN PAON

—

Bien des gens, qui en eussent souri hier, se scandaliseront aujourd'hui qu'on puisse s'arrêter à la mort d'un oiseau. Les bêtes comme les gens prennent parfois mal leur temps pour mourir. Et nous, il nous faut demander pardon de ce que nos sentiments ne sont pas tous et sans cesse à la mesure des grands drames. Celui-ci est le drame très humble d'une très humble créature, — oui, humble en dépit des fables humaines.

Ce n'était pas non plus un oiseau ordinaire, c'était un oiseau que j'aimais. Pas plus sans doute que les autres bêtes avec qui il vivait et auxquelles, pourtant, je ne donne jamais assez d'attention et d'amitié; pas plus sans doute que la tourterelle que je néglige, et qui après sept mois d'absence, m'accueille en se cognant follement aux barreaux, chante à tue-tête, et donne mille signes de plaisir, d'attente fidèle et de gratitude.

Mais le paon est mort. Et sa place vide est bien plus grande que celle où il paraissait tenir. Je sais maintenant qu'il est un de mes fantômes. Au moment où je crois n'y plus penser, je revois son col admirable, ployé dans l'attente de la fenêtre qui va s'ouvrir, son bec dur et preste, et le grand œil fixé sur moi. J'aurais tort de croire qu'il réclamait de moi autre chose qu'une présence et qu'une nourriture dont il n'a plus besoin. Ainsi, ce n'est pas pour lui, c'est pour moi que je veux retenir les circonstances très ordinaires d'une vie qui ne fut en rien fabuleuse. Pour moi, et pour son souvenir, pour les mille choses qu'il m'a données, sa beauté, sa fidélité à hanter ma fenêtre, sa confiance si difficilement con-

quise, enfin sa très simple, sa très élémentaire amitié d'oiseau.

§

Il avait commencé sa vie dans un enclos herbu, derrière une belle grille, en compagnie de ses pareils, et aussi de petites gazelles et d'antilopes.

Ainsi tenait-il sa partie dans ce concert et ce beau tableau composé qu'est un jardin d'animaux, — de ces grands jardins qui offrent l'image de la terre aux premiers jours de la création. Et puis, il faut bien voir les fossés et les grillages. Mon imprudence aura-t-elle été de les abolir, à tout le moins de répugner aux barreaux et aux chaînes? Je n'ai point, il est vrai, introduit de fauve dans mon univers. Mais je découvre parfois avec tristesse le fauve, là où je l'attendais le moins.

Lui-même n'était rien moins que doux et pacifique. Il dominait la basse-cour et les coqs mêmes, et il tenait tête à un petit chien en des tournois étonnants où les combattants sautaient et tournaient sans cesse. Pourtant j'avais pu mettre entre eux une paix réticente, et l'oiseau, au moins aussi clairement que le chien, entendait les avertissements, les rappels à l'ordre, et cédait la place non sans gloussements irrités.

Mais cette docilité intelligente appartenait à ce qui devait être la dernière période de sa vie. Que de peines, d'efforts parfois décevants, pour en venir là!

Tant qu'il fut un oiseau de parc zoologique, il demeura, comme dans la nature, confondu avec l'espèce; nul ne le reconnaissait parmi ses pareils, il recevait des miettes de mains étrangères; il n'était qu'un plumage admiré.

Il commença une vie singulière quand il fut, pour son malheur, son tourment, et aussi, je voudrais l'espérer, son plaisir, attaché au destin d'un homme, et même d'un homme et d'une femme. Il ne fut plus un paon, il fut le paon; il reçut un nom, avec des abréviations, des variantes, et je ne les écrirai point. Les noms qu'on donne aux bêtes sont presque toujours ingénus ou insolites comme les noms de l'amour. Il n'est de beaux noms, faits

pour être imprimés, que ceux qu'on invente pour les animaux imaginaires.

Attaché, oui, il le fut d'abord. Mais peu à peu, très lentement, avec quelles hésitations et quels retours, ce fut lui qui s'attacha. Et c'est là, partout, toujours, qu'est l'humble et grande merveille.

Quand je songe à ce que furent nos rapports au début, comment s'étonner de sa méfiance, de sa crainte hostile? La première fois que je le vis, lui, qu'il m'apparut enfin entre les autres paons, il avait le corps dans un sac, les pattes repliées sous le ventre. Quand je le pris, il éloigna vivement la tête et demeura immobile, sa seule aigrette frémissant aux cahots de la voiture. Sa seconde station fut sur le dallage d'une salle de bains, et la troisième, la plus moelleuse en apparence, mais la plus pénible et la plus terrifiante sans doute pour lui, dans le filet d'un compartiment de chemin de fer. Il l'occupait tout entier, sa longue queue étalée, toujours aussi immobile et silencieux, avec parfois un bref sursaut, l'œil écarquillé. Il refusa de manger et de boire, et n'accepta les grains et l'eau qu'une fois libéré et seul. Nous l'avions mis dans un logement assez vaste et bien fermé. Ainsi s'habituerait-il à la maison.

Mais il ne cherchait que l'espace. Sitôt lâché, il partit. Alors commença cette patiente vigilance qu'il fallut pendant des semaines pour le retenir. Il restait sous les arbres, à cueillir des insectes à la pointe des graminées. On le voyait de partout, même couché, même enfoui dans l'herbe; le bleu de son col, ce bleu inouï, éclatait dans la nature, qui n'a rien de pareil.

On le croyait apprivoisé enfin; et insensiblement, il élargissait son cercle de chasse, jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue. Quand on l'avait découvert, le moindre appel, le moindre bruit de pas, lui faisait prendre sa course qui est plus rapide que celle de l'homme. Je le revois, filant très loin, au bout d'une prairie, sa petite tête de serpent émergeant seule, et traçant dans les hautes herbes un émouvant sillage de bête libre.

Il allait ainsi, tout droit. Vers où? Peut-être, à travers

l'espace, vers le jardin très lointain où il avait été choisi, où il avait laissé ses compagnons, les gazelles, ses paonnes? — Peut-être seulement voulait-il fuir une maison, des visages, alors pour lui inquiétants ou redoutables.

Presque chaque jour il s'échappait, et le plus souvent dans les bois, ce qui était plus grave. Il fallait attendre qu'il eût ralenti l'allure, faire de larges détours pour lui couper la retraite, le ramener doucement. Cela arrivait surtout à l'heure de le faire rentrer, de l'enfermer pour la nuit. Un soir, après une vaine poursuite, nous le découvrîmes couché au faite d'un talus dans une bruyère. Que de ruses pour l'approcher et le saisir! D'avoir porté la main sur lui avec la vigueur qu'il fallait, il me garda longtemps rancune; et alors même qu'il se laissait approcher par ma femme et mangeait dans sa main, il me fuyait, me reconnaissant de très loin, quel que fût mon vêtement, et au simple son de ma voix. Néanmoins, il avait osé assez vite rôder autour de nous, pourvu que nous restions immobiles dans l'herbe, piquant le pain de plus en plus près, et jusque dans la main bien ouverte.

Mais il demeurait rétif et sauvage, saisi par des paniques subites, par la nostalgie de la fuite et du vol.

Cet appel de la forêt qu'il entendait, j'en étais trop touché moi-même pour lui tenir rigueur d'y céder, et je trouvais beau qu'en dépit des soins et de la nourriture, il y courût avec tant de persévérance. N'était-il pas fait pour vivre au fond des futaies, pour mener ses chasses et ses amours dans les bruyères, et, ses ailes n'étant pas rognées, pour dormir au cœur des feuillages?

Mais, depuis trop longtemps déjà, sa race avait été détournée de ce destin. A la mauvaise saison il n'eût pas trouvé sa nourriture. Surtout, il fût devenu à coup sûr une proie. C'est pour qu'elles ne soient pas une proie, une chair guettée, que nous apprivoisons les bêtes; pour qu'elles retrouvent sous notre protection la dignité, en quelque sorte, de la créature vivante, la quiétude où le sentiment et l'intelligence peuvent s'éveiller. Notre pitié angoissée ne vient-elle pas du fond de l'ancienne nuit

où l'homme connaissait sur la terre un sort aussi misérable?

Et voilà que nous ne pouvons rien empêcher. Alors, avons-nous raison de capter les bêtes, de leur apprendre l'attachement, la fidélité, le besoin d'un être ou d'une maison, tout ce qui est, en somme, notre tourment?

§

Il ne voulut jamais des logis qu'on lui proposa, clairs ou obscurs, étroits ou vastes; il se scandalisa visiblement qu'on eût tenté de le loger avec les poules, société dont la plupart de ses pareils se contentent. Il entendait se percher librement, sur un arbre, une toiture, et c'était bien notre inquiétude. Nous entendions le protéger malgré lui des dangers de la nuit, de la saison. Mais il ne voulut jamais dormir sous un toit ou dans une clôture, avec un mépris égal de la pluie, du froid et des rôdeurs nocturnes.

Puis, un soir, il choisit une fenêtre, et non pas n'importe quelle fenêtre, celle qui ouvre près de la table où je travaille.

Il y revint, et il ne dormit plus ailleurs que là. Dès que l'ombre approchait, je l'entendais marcher dans la haie, il sautait sur le rebord, et, le cou allongé, mobile, il examinait l'intérieur. Puis, tranquille, les pattes repliées, il se couchait.

Pendant les nuits les plus rudes du dernier hiver, alors que les pattes des poules gelaient, il vint chercher asile dans la cuisine. Il savait frapper la vitre du bec pour se faire ouvrir ou demander sa provende.

Au printemps, la grande inquiétude le reprit. Entendit-il l'appel de paonnes voisines? Ou rien d'autre que l'appel, plus puissant, de son sang? — La compagne qu'il devait avoir était morte, et nous en attendions une autre.

Il fallut l'enfermer dans une grange. C'est là que je le retrouvai. Il me reconnut, mangea dans ma main; je lui rendis sa liberté, et, comme il ne s'éloignait point de la maison, je le laissai. Mais le soir, il n'était plus là.

Je ne le revis pas avec le matin. Je le crus perdu. Perdu pour moi. Lui, peut-être, pouvait subsister.

Ce retour qui me causa un plaisir si fort, je le regrette aujourd'hui. Donc, il revint deux jours plus tard, déplumé — après, certes, un long chemin, et quelles aventures, — et il m'appela du bec à la vitre.

Dès lors, le pacte était scellé. Il ne s'éloigna plus, rechercha notre compagnie. Il guettait, des heures, l'occasion de pénétrer dans la maison, entrait par la fenêtre ouverte, sautait sur la table servie et picorait près de nous. Il accourait à l'appel, suivait ma femme comme un chien, — si obstinément parfois qu'on avait de la peine à le renvoyer, — et non pas pour la nourriture qu'il ne recevait point, mais pour la présence.

Et quelles fêtes il nous a données! Son plumage changeait avec le temps, l'heure et la saison. L'été, vingt fois le jour — pour quelle mystérieuse séduction? — il déployait son immense queue solaire.

Les gens qui ont coutume de répéter ce qu'ils ont entendu dire parlent tous de la vanité des paons. C'est de la mythologie animale. Je n'ai jamais rien aperçu de tel, sous l'espèce d'âpre fierté. Quel mépris, au contraire, de sa parure, alors qu'il traînait dans les ronces et dans la boue sa queue royale. Vain, dans la cérémonie de la roue, il l'était moins que jamais. Il y avait plutôt dans cette parade amoureuse, dans ce trépignement et ce bec ouvert, je ne sais quelle frénésie haletante, quel accomplissement profond, et sans doute douloureux. Au contraire encore de ce qu'on raconte, il n'aimait pas, alors, qu'on le regardât. Qu'il était beau pourtant! La moindre de ses plumes était, à elle seule, une merveille inexplicable. Pour qui? pour quoi, cette beauté?

J'aimais aussi son cri, qu'on trouve désagréable je ne sais pourquoi, ce clairon sauvage qui précédait d'un jour ou d'une nuit le grand vent d'ouest chargé de pluie.

Les gens encore répandent le bruit que le paon est stupide. Comme ils ne voient qu'eux à travers toutes choses! Il n'est pas, d'ailleurs, de bêtes stupides. Il y

a, dans tout animal, une lueur prête à s'éveiller pour peu que l'homme le désire; il y a surtout une puissance d'abandon et de confiance en l'homme qui est bien la chose la plus bouleversante, et à quoi pourtant nous restons presque toujours indifférents.

Cette confiance, cette espèce d'appel à l'intelligence et à l'amour, je les ai aperçus jusque dans l'œil rond des volailles. Entre tant d'autres, j'ai eu un coq, non pas un coq brillant, un humble coq noir et maigre; il était venu chez nous en qualité de poulet, et donc — c'est ainsi, hélas! — pour être mangé. La servante l'avait mis à l'engrais sous une mue. Le lendemain, le coq n'y était plus. Il avait pu s'enfuir. On le chercha en vain, puis on n'y pensa plus. Or, le matin suivant, le coq avait regagné sa cage. Par quelle adresse avait-il pu la soulever, se glisser dessous? Une chose était claire : cette affreuse mue d'engrais où il n'était resté qu'un jour, c'était, à ses yeux, sa maison, son abri. Il va de soi qu'on ne le tua pas. Mais à peu de temps de là, le chien le happa; on arriva à temps pour le sauver; il avait une vilaine blessure pleine de vermine. Ma femme le lava, désinfecta la plaie; et malgré la douleur cuisante, il ne bougea pas. Que de choses encore dans cet œil! Il guérit. Dès lors, il ne quitta guère le seuil, guettant la sortie de ma femme, la suivant, sautant sur ses genoux quand elle s'asseyait. On ne pouvait, il faut croire, le sauver toujours. Il fut égorgé par un métayer, sournoisement, hâtivement, la nuit, à la lueur d'une lanterne, au fond d'une bergerie.

Si j'évoque l'ombre de ce coq, c'est que le paon a été, lui aussi, à des années de distance et dans une autre maison, la victime du même chien.

Presque toutes les bêtes ont une mort sanglante. Songe-t-on à ce qu'est une existence d'oiseau? Nous qui ne nous arrêtons qu'aux apparences, n'imaginons-nous jamais cette petite vie sans cesse guettée et poursuivie; ces nuits de perpétuelles alarmes, où le péril vient du ciel et de la terre, où céder une minute au sommeil c'est déjà se résigner à la mort? La mort, sans répit, suspend au-dessus des bêtes sa menace. Tant de menaces, contre

quoi, quand elles vivent près de nous, nous ne parvenons pas à les protéger.

La vie des bêtes est presque toujours plus courte que la nôtre, et presque toujours elle est, avant le terme, interrompue par quelque tragédie. Cette fin, cette tragédie même, nous touchent à peine quand nous les soupçonnons dans la nature. Elles font partie d'un ordre accepté et qui, même, nous émerveille. Nous ne voyons que l'espèce qui continue et qui dure.

En appelant à nous des bêtes, nous les arrachons à la vie de l'espèce, nous leur donnons une vie propre. Leur âme se découvre et s'éclaire. Et commencent, pour nous et pour elles, les plaisirs et les tourments. Les bêtes familières multiplient autour de nous la présence à peine saisissable de la mort. Avec innocence, elles l'évoquent presque sans cesse à nos yeux. Et chacune emporte avec elle quelques-uns de nos jours, un peu de notre part de la terre. Nous nous préparons mille déchirements qui chaque fois nous surprennent. Celui que nous attendions est à peine une griffure, et nous ne croyons pas, jusqu'à l'avoir éprouvé, que cet autre serait si tenacement à vif.

Qu'y avait-il entre cet oiseau et moi (un oiseau ne devrait-il pas être bien plus loin de nous qu'un chien?) pour que, bien après la nouvelle de sa fin, le regard de son œil fixe, ce regard traqué et surpris des premiers jours et qu'il dut avoir en mourant, me poursuive et ne me quitte pas?

§

Le paon n'était point venu sur la fenêtre; on ne l'avait pas vu de plusieurs heures; on avait trouvé quelques plumes, et le chien s'était lâché. Il n'en fallait pas davantage pour imaginer, pour voir presque avec certitude, un de ces petits drames poignants qu'on trouve souvent inscrits sur le sol, et que ceux qui n'y ont point été mêlés ne peuvent comprendre.

Je n'avais rien trouvé. J'espérais ne jamais trouver. Ainsi, nous pourrions croire que le besoin d'espace avait

repris l'oiseau, que sa fidélité s'était lassée et qu'il continuait de vivre ailleurs.

Je n'étais pas là quand on l'a découvert, la tête prise dans le grillage où il avait buté en fuyant, le corps déchiré de morsures.

Et le chien qui l'a tué est un bon chien. Je veux dire qu'il nous aime, que sa mâchoire pour nous se fait étonnamment douce; que je pourrais lui faire du mal, le tuer même, sans qu'il ait autre chose qu'un regard étonné. Et pourtant, il est cruel avec les autres bêtes. Il est coupable de bien des meurtres de chats et d'oiseaux. Je ne peux lui en vouloir d'être comme il est. Mais je sens que je l'aime moins. Et c'est une autre tristesse. Il est mon compagnon depuis bien des années; je ne peux me séparer de lui. Mais il a tué le paon. Il l'a tué sans avoir faim; il n'y a pas touché. Est-ce donc à vivre près de nous que l'animal prend le goût de tuer pour rien?

Et surtout, est-ce donc, mon Dieu! une entreprise impossible et peut-être défendue, que de faire vivre en paix, et s'il se peut en amitié entre elles, les bêtes qui vivent en paix et en amitié avec nous? — Je ne puis, non je ne puis en désespérer.

YVES FLORENNE.

# LA POLOGNE FUTURE

—

Les considérations qui suivent se proposent, tout d'abord, de mettre bien en évidence — les cartes qui accompagnent le texte y contribueront particulièrement — la raison ethnico-historique qui a constamment pesé sur le sort de la Pologne, puis de suggérer une modalité permettant d'éliminer ce facteur, au jour de la reconstitution de cet Etat.

## HISTOIRE

Au temps de sa splendeur territoriale, c'est-à-dire avant son premier partage en 1772, la Pologne se trouve dans une situation singulière. Après que la conscience ethnique polonaise se fut éveillée entre Oder et Vistule, sur le cours moyen de ces fleuves, le royaume polonais, reconnu indépendant en 1001 par l'empereur d'Allemagne Othon III, assura peu à peu ses établissements vers l'aval, tendant à prendre pied définitivement dans le *no man's land* qu'était la rive de la mer Baltique, de part et d'autre de l'embouchure de la Vistule, et cela principalement sur la rive gauche de ce fleuve.

Cependant, en même temps, cette région côtière commence à être colonisée — il faut insister sur ce terme — de l'Oder au golfe de Finlande, mais principalement sur la rive droite de la Vistule, par l'ordre des Chevaliers teutoniques : *colonisation germanique en pays slave* (et lithuanien), tout comme l'a été, par exemple, la colonisation française en Algérie. Non seulement il s'agissait d'une colonisation, mais celle-ci était effectuée par un ordre de chevalerie, comparable, de nos jours, en quelque sorte, à ce qu'a été la Compagnie des Indes pour l'Inde,

à savoir un organisme non officiel. Aussi, lorsque l'interpénétration du pouvoir politique polonais venant du Sud et de celui des Chevaliers teutoniques venant de la côte, provoqua la bataille de Tannenberg (1410), où l'Ordre




*CARTE 1*

LA RÉGION POLONAISE

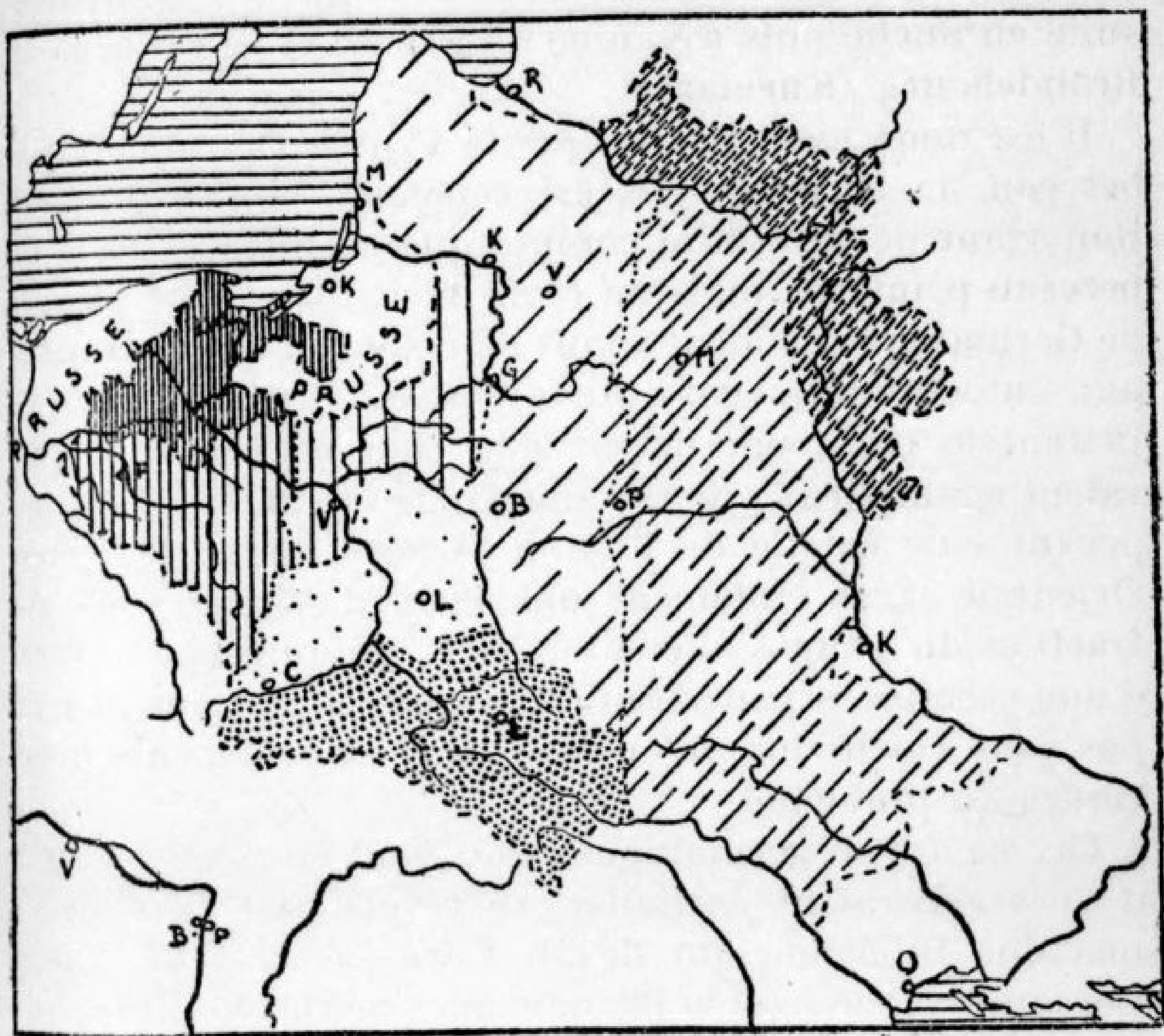
pour éclairer les données du texte et des cartes suivantes.

fut vaincu, le gant ne fut pas relevé par l'Empire germanique.

C'est à la suite de cette bataille que se délimitèrent les positions germanique (Empire), polonaise (Royaume) et teutonique (Ordre), et c'est alors que se produisit l'erreur ethnico-géographique qui devait être si néfaste à la Pologne.

Il fallait partager la côte entre l'Ordre teutonique et la Pologne. Or, cette dernière était victorieuse; c'est dire

qu'elle aurait pu renverser la modalité du partage. Par ce dernier, ce qui est aujourd'hui la Prusse occidentale ou Pomérellie fut attribué à la Pologne, ce qui est aujourd'hui la Prusse orientale à l'Ordre. Si le contraire avait




*CARTE 2*

LES TROIS PARTAGES DE LA POLOGNE AU XVIII^e^ SIÈCLE

Hachures verticales : annexions à la Prusse.

Pointillé........... — à l'Autriche.

Hachures obliques : — à la Russie.

Les régions les plus fortement ombrées sont celles du 1^er^ partage (1772).

Les régions moyennement ombrées sont celles du 2^me^ partage (1793). L'Autriche n'y prit pas part.

Les régions les plus faiblement ombrées sont celles du 3^me^ partage (1795).

eu lieu, si la Pologne avait concédé la Prusse Occidentale en se réservant l'Orientale, peut-être serait-elle encore aujourd'hui debout !

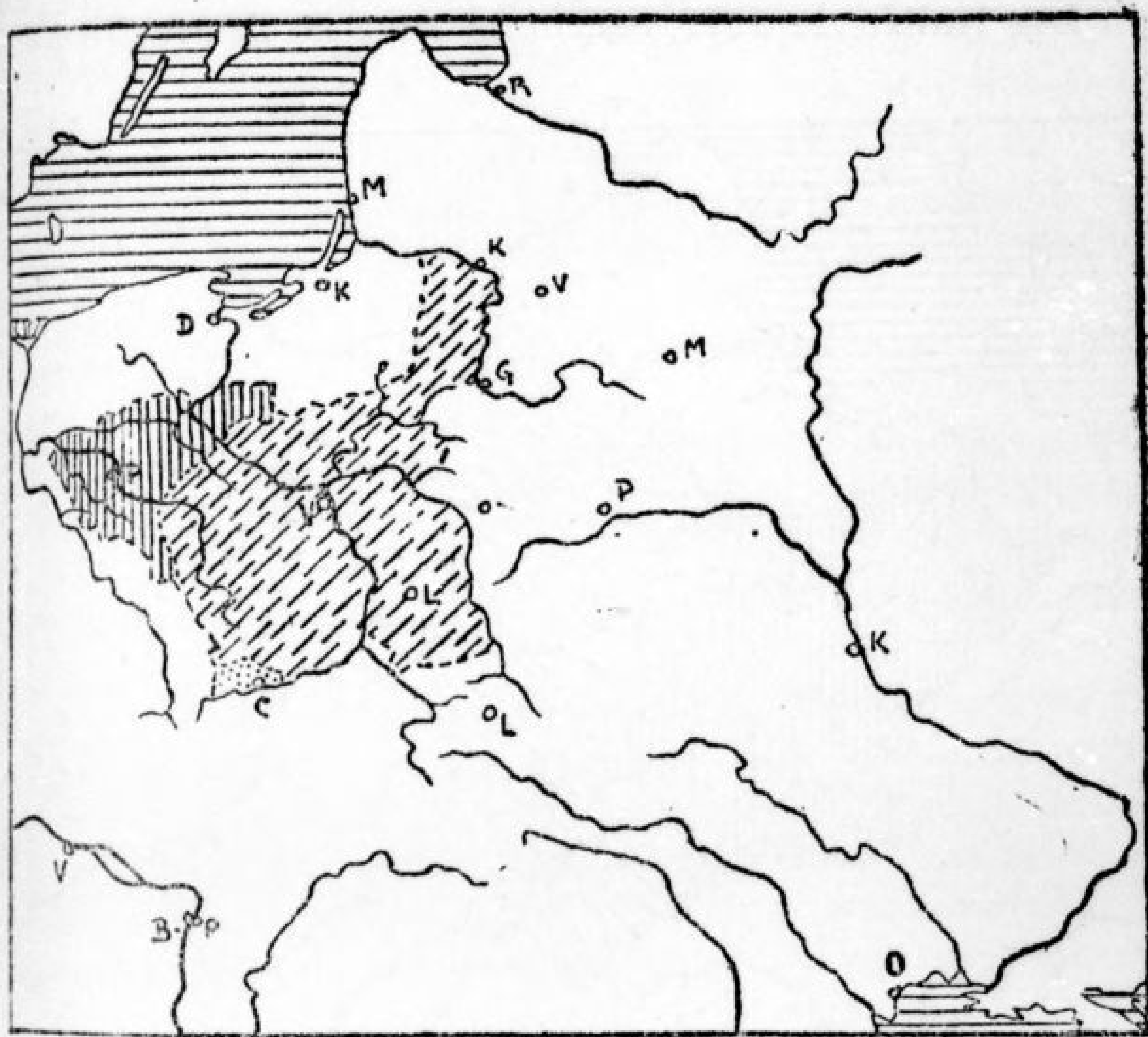
Pourquoi l'Ordre se vit-il attribuer un territoire distant de l'Empire? Peut-être précisément parce que la Pologne craignait l'influence de l'Empire sur l'Ordre et tenait à les séparer. Le danger n'était pas imaginaire, car l'Ordre, d'abord vassal de la Pologne, s'érigea par la suite en duché puis royaume de Prusse et se rattacha au Brandebourg (Kurmark).

Il est donc bien certain que la Prusse Orientale est le berceau de la Prusse. Il est cependant historiquement important de se rendre compte que ce n'était pas là un berceau primaire, mais un *foyer secondaire*. Une poignée de Germaniques étaient venus en colons et s'étaient mêlés aux autochtones slavo-lithuaniens, les Borusses, dont ils prirent le nom; par un curieux choc en retour, ils devaient soumettre la masse allemande à leur direction, imposant leur tutelle de l'Est à l'Ouest. Ainsi, la Prusse Orientale n'est nullement une terre d'origine pour une fraction du peuple allemand; c'est uniquement le foyer d'une certaine organisation politique. Cet argument n'est pas sans valeur lorsqu'on fait appel aux éléments historiques du problème.

Or, ce foyer germanique, que peut-être les Polonais d'alors espéraient assimiler, se révéla, par la suite, la machine infernale qui devait faire sauter leur édifice. Lorsque la Prusse et le Brandebourg ne furent plus qu'un seul et même Etat, les souverains de ce petit royaume n'eurent qu'une idée : en souder les deux tronçons. Ce fut là, avec l'enlèvement de la Silésie à l'Autriche, l'œuvre du règne de Frédéric II, qu'il réalisa au moyen du premier partage de la Pologne (carte 2). La part alors acquise par la Prusse était inférieure à celles que s'attribuaient l'Autriche et la Russie, mais c'était cette soudure recherchée de la Prusse qui était à l'origine de l'opération. La Pologne était rejetée loin de la mer (la côte de Courlande ne présentant nullement les mêmes avantages) — et le premier partage était l'amorce des deux suivants (carte 2), qui anéantirent momentanément la Pologne politique.

La création par Napoléon du Grand-Duché de Varsovie

n'était qu'une étape vers une Pologne véritable, — la crainte de cette réalisation fut même une des raisons de l'inimitié entre Alexandre et Napoléon. Des adjonctions successives étendirent la surface du Grand-Duché, — que




*CARTE 3*

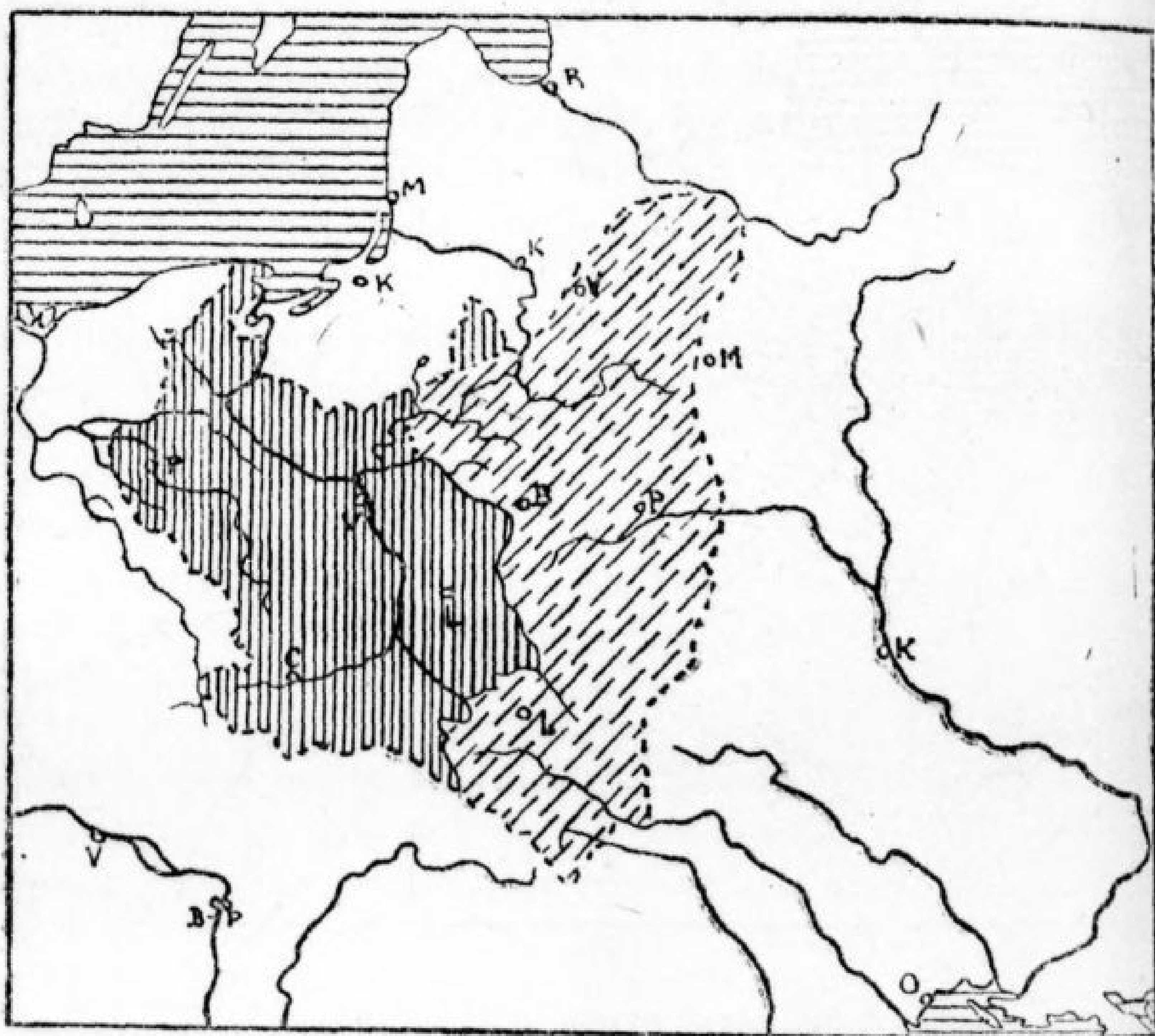
LA POLOGNE (GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE) EN 1812
ET SON PARTAGE EN 1815.

| | | |
|---|---|---|
| Hachures verticales : | annexion | à la Prusse. |
| Pointillé. . . . . . . . . . | — | à l'Autriche. |
| Hachures obliques : | — | à la Russie. |

la carte 3 représente tel qu'il était au début de la campagne de Russie en 1812. On remarquera que Napoléon, qui a toujours aimé unifier, même à son détriment, avait consacré, par la forme conférée à cette Pologne, le premier partage de ce pays et la soudure de la Prusse Orientale avec le gros de la Prusse. Le traité de Vienne

abolit naturellement la Pologne napoléonienne, au bénéfice principal de la Russie cette fois, la Prusse (qui avait détenu Varsovie) recevant des compensations en Allemagne centrale et occidentale (en particulier la Province rhénane).

Les traités de 1919 eurent la sagesse de rendre à la




*CARTE 4*

LA POLOGNE DE 1921 ET SON PARTAGE EN 1939

Hachures verticales : annexion (franche ou larvée) à l'Allemagne.
Hachures obliques : annexion à la Russie.

Pologne ressuscitée son accès à la mer — accès toutefois grevé du même danger que pour la Pologne du XVIII<sup></sup>e siècle; en effet, cet accès à la mer s'effectuait, comme autrefois, par la Pomérellie. La raison, d'ailleurs excellente, en était que la Pomérellie était restée ethniquement polonaise. C'est même tout à fait remarquable (comme nous

l'avions rappelé dans *La Nation* du 14 octobre 1933) qu'au cours de 150 ans de domination prussienne, cette province ait pu conserver son caractère ethnique, malgré les mesures assimilatrices prises au temps de l'empire allemand; c'était la Pomérellie qui envoyait au Reichstag les députés polonais protestataires.

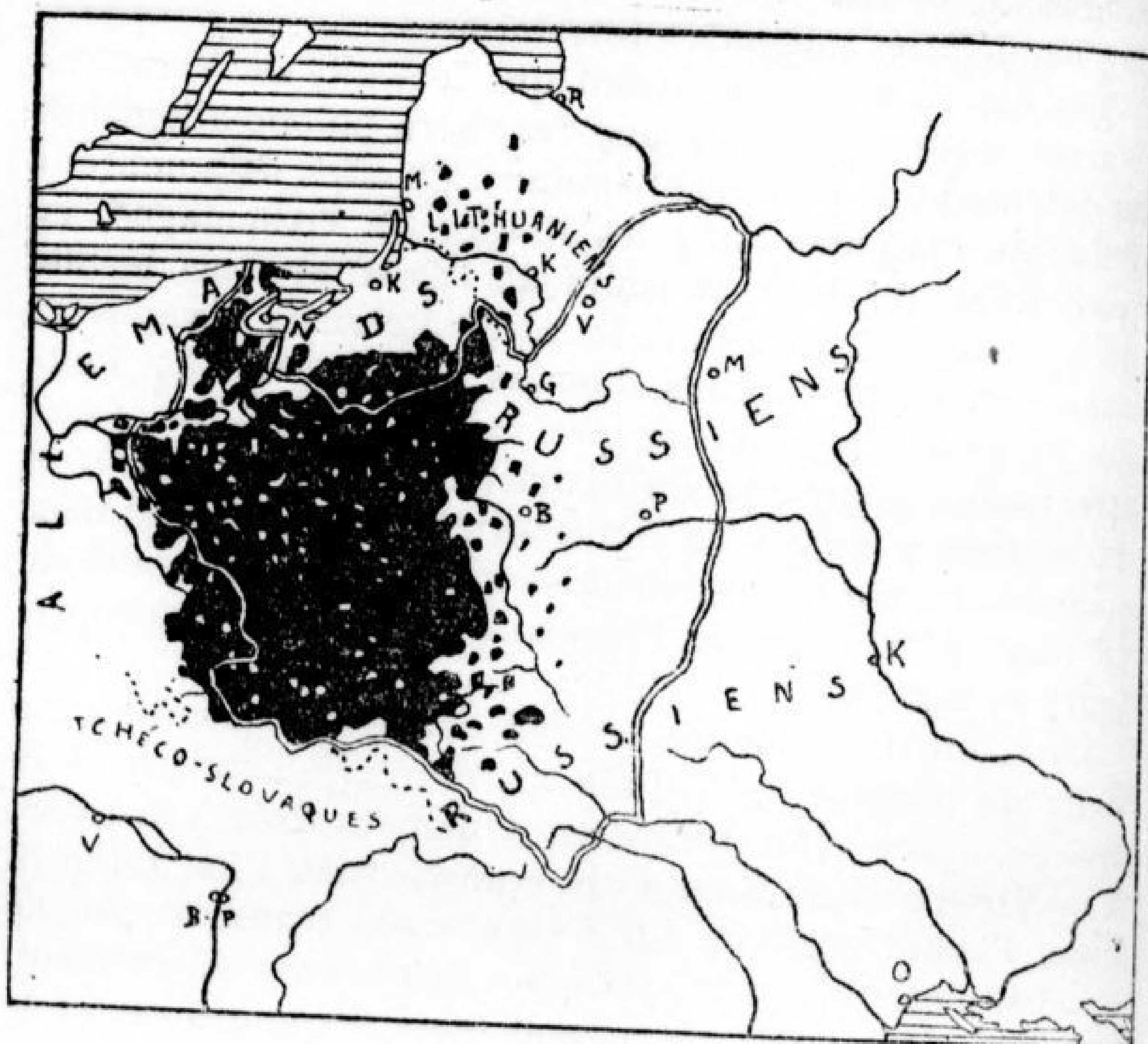
Les cartes 4 et 5 montrent que le traité de Versailles n'avait nullement tracé une frontière polono-allemande au détriment de l'ethnie allemande. En effet, de nombreux Polonais restaient dans les limites de l'Allemagne, en particulier sur le haut cours de l'Oder et dans le Sud de la Prusse Orientale (à la vérité Polonais devenus en bonne partie protestants dans ce dernier cas). La Pologne de 1919 s'agrandit encore par les acquisitions peut-être moins heureuses du district de Vilna (en 1920) et de régions peuplées de Blancs-Russiens et d'Ukrainiens après la guerre russo-polonaise terminée par le traité du 18 mars 1921. C'est la Pologne d'après 1921 que représente la carte 4.

On connait l'histoire de ces dernières semaines. La ligne de partage de la Pologne, entre l'Allemagne et la Russie, après avoir été momentanément fixée à la Pissa, à la Vistule et au San, a été reportée vers l'Est selon la ligne Pissa-Boug-San. La Russie ainsi n'annexe pas de territoire ethniquement polonais. Celui-ci est entièrement, soit annexé à l'Allemagne, soit dans sa mouvance, et le restera, quelle que soit la forme politique que lui fasse endosser l'Allemagne, jusqu'au jour où l'existence de la Pologne sera discutée sur de nouvelles bases. C'est dans la prévision de ce jour que sont exposées les précisions subséquentes.

## LES EXIGENCES ETHNICO-GÉOGRAPHIQUES D'UNE NOUVELLE POLOGNE

Celui qui considère la carte ethnique 5 et qui connaît d'autre part le comportement des limites linguistiques en Europe occidentale, est immédiatement frappé par le peu de netteté des frontières de l'ethnie polonaise (ethnie

déterminée ici par la langue). En Belgique, en France et en Suisse, la limite entre le français et l'allemand suit certes une ligne sinueuse, mais pour ainsi dire sans laisser d'enclaves de part et d'autre de la barricade. Il




*CARTE 5*

L'ETHNIE POLONAISE

par rapport aux Allemands, aux Lithuaniens, aux Tchéco-Slovaques et aux Russiens.

- - - - - - Limites des Ethnies.

═══ Frontières de la Pologne en 1939.

De façon générale, les îlots (blancs) à l'intérieur de l'ethnie polonaise sont allemands, les îlots (noirs) à l'Est de l'ethnie polonaise sont polonais.

Les îlots à l'Est du bassin du Boug ne sont pas indiqués.

en va tout autrement avec les peuples de l'Europe orientale; là, Allemands, Polonais, Lithuaniens, Tchèques et Slovaques, Hongrois, Roumains, Russes, etc., se compé-

nètrent à l'infini, du fait d'innombrables enclaves. Raisons — ou prétextes — de contestations incessantes... sans parler du rôle de cette géographie ethnique dans le déchaînement de la guerre actuelle!

Sera-t-il possible, le jour de la paix venu, d'établir des conditions moins génératrices d'incendie? Certainement. Et il importe d'autant plus d'éliminer ces causes de contestations que les hommes d'aujourd'hui ne sont pas éternels et qu'il convient de priver aussi, dans la mesure du possible, ceux de demain de la tentation de remettre en œuvre les dits prétextes.

Il s'agit, dans ce but, de régler d'abord, pour les cas de contestations éternelles et insolubles telles qu'elles naissent de situations semblables à celles de l'ethnie polonaise, de régler, disons-nous, une double question de principe.

Dans sa *Géographie des frontières* (Paris, Gallimard, 1939), Jacques Ancel prône des frontières « dynamiques ». C'est là, à notre avis, un principe complètement faux, en ce sens que la frontière dynamique — ou ce mot redondant ne signifie rien — est celle qui sera fautrice de guerre. La frontière doit être statique pour qu'il y ait paix. Mais comment une frontière sera-t-elle statique?

Une frontière sera statique si elle s'appuie en premier lieu sur un obstacle naturel. Plus l'obstacle sera important, plus la frontière sera facilement reconnue; mais à quel sorte d'obstacle donner la préférence? Les principes exposés par le chef de l'école géopoliticienne allemande et ami d'Hitler, Karl Haushofer, sont mouvants; en effet, dans son ouvrage « Frontières » (*Grenzen*), il refuse l'intégralité du bassin vistulien à la Pologne, pour « l'âpre injustice qu'il y aurait à déposséder ceux [les Allemands] qui, à eux seuls, ont dompté le fleuve. » Inutile d'insister sur ce que cette appréciation a de subjectif! Nous nous sommes exprimé à ce sujet dans la brève préface que nous avons écrite, en 1937, pour l'édition française de l'ouvrage du même général Haushofer sur *Le Japon et les Japonais* (Paris, Payot) : « La solution

de bon sens s'énonce schématiquement, en règle générale (quelles que soient les difficultés des cas particuliers) : dans la montagne, c'est le faîte qui délimite, dans la plaine, c'est le cours d'eau. » Or, il n'y a aucune difficulté pour la Pologne sous ce rapport; sauf à sa frontière méridionale, c'est un pays parfaitement plat; ce sont donc les cours d'eau qui doivent être déterminants.

Naturellement, la frontière géographique doit border quelque chose de concret; *elle doit, en d'autres termes, correspondre à une frontière ethnique.*

Et quand cela n'est pas le cas?

§

Qu'on nous permette ici un mot personnel!

Médecin-chirurgien, en 1914-1915, aux formations militaires de Bourg-en-Bresse, nous y avions rédigé un mémoire, *Frontières nationales : Détermination objective de la condition primordiale nécessaire à l'obtention d'une paix durable,* qui cependant ne parut qu'en 1916, à l'occasion de la « Conférence des nationalités » tenue à Lausanne du 27 au 29 juin (et peut-être à l'inspiration ou du moins avec l'approbation de l'Allemagne et le désir de celle-ci de s'en servir). Le principe directeur préconisé dans ce mémoire, étayé par une carte hors texte montrant les cas concrets — celui de la Pomérellie entre autres — où son application était nécessaire, était le transfert de certaines populations (1).

Cette suggestion eut un succès ignoré du grand public. Ce que sait cependant celui-ci, c'est que, sur la proposition de Nansen, les Grecs et les Turcs échangèrent les citoyens relevant de leurs ethnies respectives et se trouvant sur les territoires l'un de l'autre (Nansen avait pris intérêt au congrès mentionné des nationalités et s'était inspiré de notre suggestion). Et ce que le public peut encore constater aujourd'hui, c'est que, depuis cet échange de populations, la paix profonde, pour la pre-

(1) Quelques exemplaires de cette plaquette sont encore à la disposition de qui nous en ferait la demande. Elle se trouve d'ailleurs à la Bibliothèque nationale.

mière fois depuis des siècles, règne enfin entre la Grèce et la Turquie.

Le second exemple d'une transplantation bienfaisante de population a été donné, pas plus tard qu'en 1939, par le politique prévoyant qu'est Mussolini, lorsque, d'accord avec Hitler, il a fait opérer le transfert des éléments ethniques allemands du Tyrol italien soit vers l'Allemagne, soit vers l'Italie méridionale. Sans doute, ces transferts ne sont pas une mesure idéale, et là où ils sont reconnus nécessaires, ils devraient s'opérer en pleine paix, mais ils seront à l'ordre du jour tant que les ethnismes sont exacerbés, et cela jusqu'au jour — qui viendra ou ne viendra pas — d'une société des nations véritable. En effet, le procédé ne doit pas être discuté dans le vide, mais sur la base des résultats qu'il a déjà donnés. Ceux qui, par habitude de pensée, s'élèvent contre ces transferts, se rendent-ils compte de la position avantageuse de l'Italie, par rapport à de futures revendications allemandes supposées, si le versant méditerranéen des Alpes tyroliennes n'abrite plus un seul citoyen relevant de l'ethnie allemande? Poser la question, c'est la résoudre (2).

§

Or, s'il est un point du globe où un transfert de populations soit nécessaire, c'est bien la région des bouches de la Vistule. La Pologne, grande nation, ne peut pas vivre indépendante sans accès à la mer. Cet accès, elle l'a possédé du reste ethniquement de tout temps par sa population polonaise de la Pomérellie. Mais cette Pomérellie ne peut viablement subsister polonaise si elle a des Allemands dans le dos. A Versailles, en 1919, les Polonais réclamaient la presque totalité de la Prusse Orientale, sauf la région de Koenigsberg; le principe était faux : ils laissaient le ver dans le fruit. La masse polonaise étant à l'Est par rapport à la masse allemande, il importe que tous les Allemands soient à l'Ouest des Polonais, et

(2) Inutile de dire que la solution ne s'applique pas à l'Alsace, dont la langue seule, parmi les cinq facteurs ethniques (race, langue, religion, culture, mentalité), n'est pas française.

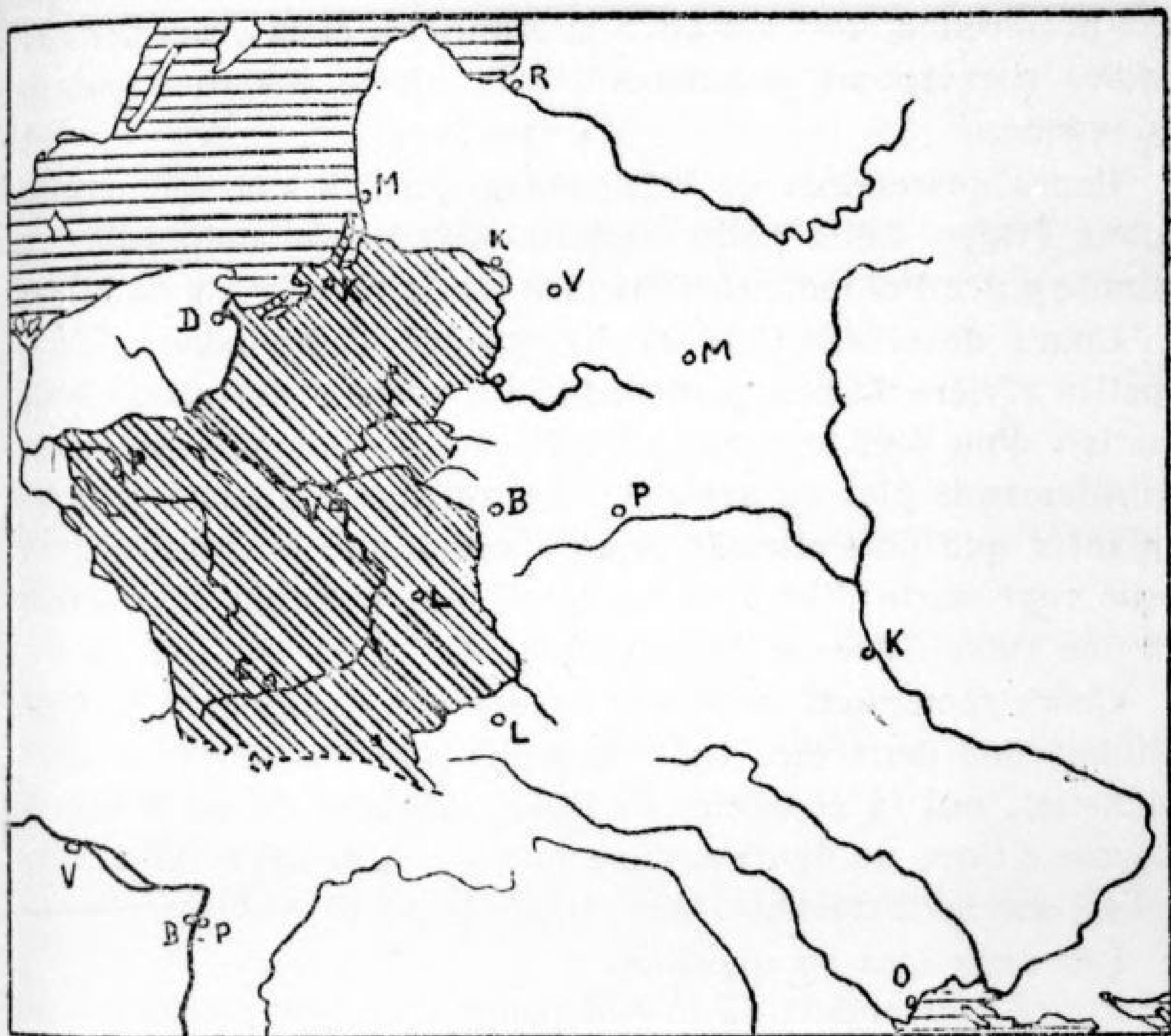
tous les Polonais à l'Est des Allemands. Pour ce faire, un seul moyen : les Polonais de la rive gauche de la basse Vistule (Prusse Occidentale ou Pomérellie) doivent passer sur la rive droite, et les Allemands de la rive droite de la dite basse Vistule (Prusse Orientale) doivent passer sur la rive gauche. Non seulement tous les Allemands se trouveront ainsi à l'Ouest des Polonais, mais ces derniers auront de cette façon leur accès à la mer, non plus en l'air comme c'était le cas avec ce qu'on appelait leur « couloir » (la Pomérellie), mais solidement et largement encastré entre les deux grands fleuves que sont la Vistule et le Niémen. Et ici, l'argument historique que nous avons avancé, d'une Prusse Orientale *colonie* et non pas terre d'origine allemande, joue son rôle. On n'enlève donc aucune terre d'origine aux Allemands; Polonais et Allemands échangent ce qui fut, pour eux deux, des terres secondaires de peuplement : les Prusses occidentale et orientale, qui avaient été colonisées en ordre inverse de ce qui aurait dû être pour la tranquillité de cette région de l'Europe (3).

§

La carte 5, de l'ethnie polonaise, a été dessinée d'après une carte de l'ancien atlas scolaire allemand de Diercke, qui date de 1900. C'est dire que le domaine de cette ethnie, tel qu'il est tracé sur la carte, n'est certainement pas exagéré; d'autre part, ce document, fait avec soin et minutie, ne se livrait pas, en faveur de l'étendue du domaine ethnique allemand, aux déformations qui ont eu cours aux époques ultérieures; on peut donc être certain que ce qui était indiqué comme polonais l'était en réalité, et l'on constate que le traité de Versailles avait laissé

(3) Le mémoire de 1916, cité plus haut, ne prévoyait pas, malgré la rocade totale des populations, l'intégralité de la Prusse orientale pour les Polonais, mais seulement sa moitié orientale, jusqu'à la ligne de l'Alle, parce que Slaves et Lithuaniens étaient conçus comme un seul bloc (nous étions alors les alliés de la Russie tsariste). Les indépendances réciproques russe, lithuanienne et polonaise qui, depuis, se sont fait jour, exigent un autre tracé; le fil de l'eau même du Niémen et de la Vistule correspond certainement au tracé le plus naturel (Memel revenant à la Lithuanie).

hors de Pologne des zones entières peuplées de Polonais, comme mentionné ci-dessus. Pour former une Pologne à racine bien ancrée, tous les habitants des îlots allemands de Pologne devraient rentrer en Allemagne et tous




*CARTE 6*

UNE POLOGNE FUTURE

L'espace vital dont devrait disposer l'ethnie polonaise, après échange de populations, en particulier de la Prusse Orientale et de la Pomérellie (Prusse Occidentale).

ceux formant des îlots polonais en dehors des nouvelles frontières de la Pologne prendre le chemin de la nouvelle Pologne. Puis, celle-ci, sauf au Sud, devrait être délimitée, jusqu'à l'extrême mesure du possible, par des cours d'eau, petits et grands. La carte 6 présente une délimitation de cet ordre, qui tienne en même temps compte de la situation ethnique actuelle (sauf pour les deux Prus-

ses) et restreigne les transferts d'habitants au strict nécessaire :

Crête des Beskides, depuis la source du San, dans les Carpathes à l'Est, jusqu'à la source de l'Ostrovitza à l'Ouest. On est ici en territoire de montagnes : c'est donc une crête qui, de préférence, doit marquer la frontière, et la crête des Beskides correspond exactement à la limite ethnique polono-slovaque.

Cours descendant de l'Ostrovitza, jusqu'à son embouchure dans l'Oder. Cette petite rivière est en effet aujourd'hui la limite entre Polonais et Tchèques sur la rive droite de l'Oder.

Cours descendant de l'Oder jusqu'à l'embouchure de la petite rivière l'Obra paresseuse. Ce secteur verrait la réalisation d'un fort transfert réciproque, de Polonais en amont, d'Allemands plus en aval; il y aurait plus d'Allemands transplantés que de Polonais, mais étant donné la grande artère que représente l'Oder, il ne serait pas possible de s'arrêter à une autre ligne de démarcation.

Cours remontant de l'Obra paresseuse jusque dans son voisinage des deux lacs (non indiqués sur nos cartes à petite échelle), qui la séparent de l'Obra affluent de la Warta (le terme d'Obra ne figure qu'une fois pour les deux Obra, entre elles, sur la carte 1).

Les deux lacs en question.

Cours descendant de l'Obra jusqu'à son embouchure dans la Warta.

Cours descendant de la Warta jusque là où elle reçoit la Netze.

Cours remontant de la Netze jusqu'au débouché du canal de Bromberg. On remarquera que, dans la région où confluent Obra, Warta et Netze, ces trois cours d'eau forment partiellement la frontière de la Pologne. La nouvelle frontière les suivrait strictement, mais ne quitterait plus la Netze pour englober la Pomérellie, puisque cette dernière serait abandonnée par les Polonais.

Canal de Bromberg, de la Netze à Bromberg sur la Brahe.

Cours descendant de la Brahe jusqu'à son embouchure dans la Vistule.

Cours descendant de la Vistule jusqu'à son embouchure dans la mer. Sans parler des bouches de ce fleuve sur le Frisches Haff, la Vistule a trois bouches sur la mer, l'occidentale (celle dessinée sur nos cartes) naturelle, la centrale et l'orientale artificielles. Il y aurait lieu de voir lequel de ces trois bras formerait le plus avantageusement frontière, les établissements maritimes allemands et polonais de cette région dantzicoise devant être complètement séparés les uns des autres.

Rivage de la mer Baltique jusqu'à l'embouchure du Niémen. C'est sur un point de cette côte, peut-être sur la presqu'île en avant de Koenigsberg, que pourrait être créé un Néo-Gdynia servant de nouveau port.

Cours remontant du Niémen jusqu'à l'embouchure de la Popilia, en aval de Grodno.

Cours remontant de la Popilia, dont la source est toute proche de celle du Bobr.

Cours descendant du Bobr jusqu'à son embouchure dans le Narev.

Cours remontant du Narev jusqu'au point où il se rapproche le plus du Nurez.

Du Navez au Nurez.

Cours descendant du Nurez jusqu'à son embouchure dans le Boug.

Cours remontant du Boug jusque là où il reçoit la Solokia.

Cours remontant de la Solokia jusque là où elle se rapproche le plus de la Loubatchovka.

Cours descendant de la Loubatchovka jusqu'à son embouchure dans le San.

Cours remontant du San jusqu'à sa source dans les Carpathes. — On remarquera qu'à partir du Niémen, cette frontière est à peu près celle du Grand-Duché de Varsovie et de la frontière actuelle hitléro-stalinienne, sauf que, sur le Narev, cette dernière pousse plus loin vers l'Ouest, et que le Grand-Duché n'atteignait que jusqu'à l'embouchure du San.

§

Tous les Polonais ramenés à l'intérieur de ces frontières, tous les non-Polonais exclus de ce territoire, la

Pologne serait assise sur une base plus stable que cela n'a jamais été le cas dans ses différentes transformations. En particulier, la grosse opération de rocade des population des deux Prusses, une fois exécutée, ne serait pas contestée de sitôt. Et l'on peut ajouter que la quadrilatère Niémen-Baltique-Vistule-Narev (englobant Varsovie) serait un redan plus facile à fortifier et à défendre que toutes les positions d'autrefois. Au cas où, pour des raisons démographiques ou autres, on estimerait que l'espace allemand ne serait pas assez étendu, il vaudrait mieux reculer la frontière et la population polonaise de l'Oder à la Warta, pour pouvoir assurer à cette frontière l'espace entre Vistule et Niémen, car *c'est l'échange des populations des deux Prusses qui est le facteur essentiel d'une Pologne solide* (4).

Si l'on ne recourait pas à cette solution, il ne resterait que celle, maurrassienne, d'un empire des Habsbourg, à frontières quelconques, englobant les royaumes ou Etats d'Autriche, de Hongrie, de Bohême et de Pologne (avec la Bavière par-dessus le marché, ajouterons-nous, pour des raisons multiples qu'il ne rentre pas dans le cadre de cet article d'énumérer).

A la vérité, l'une et l'autre solution ne s'excluraient pas. La dernière conférerait à l'empire sa stabilité extérieure, la première à la Pologne sa solidité interne.

GEORGE MONTANDON
Professeur d'Ethnologie
à l'Ecole d'Anthropologie.

(4) On doit même se poser cette question : l'esprit de la Prusse, qui régit actuellement l'Allemagne, ne sera-t-il pas exorcisé le jour où le foyer prussien d'origine aura été aboli?

# MIETTES BAUDELAIRIENNES

—

## I

## *LETTRES INEDITES DE POULET-MALASSIS*

Les quatre lettres ci-après, qui font double emploi par endroits, mais qui se complètent aussi, ce pourquoi il a été jugé préférable de les donner toutes quatre, m'ont été communiquées par le propre petit-fils du conseil judiciaire de Baudelaire, M. Raoul Ancelle, qui a hérité la libéralité de ses ascendants avec leurs riches archives.

L'auteur comme les destinataires en sont trop connus pour qu'il soit utile de les présenter au lecteur, et il serait superflu d'insister sur l'intérêt qu'elles présentent, ayant trait aux œuvres de Baudelaire ou à leur histoire, et apportant sur plusieurs points un témoignage que leur signataire était seul en état de fournir. Je ne les commenterai donc pas, me contentant de déposer au bas du texte, de-ci, de-là, quelques notes explicatives.

### A CHARLES ASSELINEAU (1)

[Bruxelles.]

Mon cher ami,

Je savais que mentalement notre pauvre ami s'affaiblissait de jour en jour; il est triste de voir une sorte de décompo-

(1) Dans le *Bulletin du Bibliophile*, j'ai donné jadis, sous le titre *Les derniers jours de Baudelaire*, une suite de lettres de Charles Asselineau à Poulet-Malassis, et la contrepartie de cette correspondance a été apportée récemment par M. Jules Marsan, sous celui de : *L'Editeur des* « Fleurs du Mal » *en Belgique* (*L'Archer*, septembre-novembre 1936). La présente lettre, qu'on pouvait croire perdue puisqu'elle n'avait point figuré dans la publication de M. Marsan, mais qui en réalité, on le devine aisément, se trouvait être restée aux mains d'Ancelle à qui Asselineau l'avait communiquée, répond à celle de ce dernier, sans date, reproduite au *Bulletin*, année 1925, p. 155-156, sous le n° 12. Baudelaire, quand elle fut écrite, était dans un état voisin du coma; une plaie, que son long alitement avait causée, menaçait de devenir gangréneuse, et, à la maison de santé du Dr Duval, on ne dissimulait plus que la fin était imminente. Ceci pour expliquer le premier paragraphe du texte.

sition physique ajouter à l'horreur de ses derniers moments.

Comme vous, je pense qu'il faut songer dès à présent à son monument littéraire. Vous désirez connaître à ce propos ma situation et mes droits. C'est bien simple.

J'ai rendu à Baudelaire en 1865, contre 2.000 francs, nos traités et reconnaissances d'une dette de 6.500. Je lui en avais fait la proposition à cause de sa situation équivoque entre Hetzel et moi. En empruntant ces 2.000 francs à sa mère pour ce motif (2), je sais qu'il lui a dit qu'il considérait le surplus de la dette comme sacré, et qu'en cas de mort il la priait de me solder intégralement. Baudelaire ne m'avait rien dit de cette recommandation. C'est Mme Aupick qui me l'a fait connaître, en ajoutant qu'elle l'exécuterait, si par malheur son fils mourait avant elle.

Depuis lors, je suis devenu propriétaire, *en toute propriété et sans réserve*, des pièces composant le volume des *Epaves*. Baudelaire considérait ces pièces dispersées, de jeunesse ou condamnées, comme un hors-d'œuvre dans son bagage poé-

(2) Le 13 décembre 1862, Baudelaire écrivait à sa mère, à propos de la faillite de Poulet-Malassis : « Je dois 5.000 fr. Je suis décidé à les cacher à la justice, pour pouvoir les remettre à Malassis ou à sa mère plus tard. » Cette dette avait d'ailleurs été constatée dans un acte en date du 1er juillet précédent, acte qu'a publié M. Yves-Gérard Le Dantec dans l'édition de la N. R. F., II, p. 469, et par lequel Baudelaire cédait à son éditeur tous ses ouvrages parus ou à paraître, de quelque nature qu'ils soient, étant entendu toutefois que si, dans un délai de quatre années il venait à s'acquitter, la vente serait considérée comme vente à réméré. Cependant, en juillet 1865, Poulet-Malassis, pressé par la nécessité, avait dû envisager de céder sa créance à son ancien commis, Pincebourde, et en avait loyalement averti Baudelaire. Celui-ci alors, courant à Honfleur, avait obtenu de sa mère les 2.000 francs auxquels Poulet-Malassis consentait à réduire ses prétentions. Au bas de l'exemplaire de l'acte de cession resté aux mains de Baudelaire et qui fait aujourd'hui partie de la collection Ancelle, on lit ces lignes :

*Je soussigné, reconnais avoir reçu par l'intermédiaire de M. Ancelle la somme de deux mille francs, moyennant laquelle je consens l'annulation de la vente faite à mon profit par M. Charles Baudelaire, le 1er juillet 1862, le titre de laquelle, désormais seul et sans valeur, je remets à M. Ancelle, déclarant qu'il n'y a pas d'autre titre entre mes mains que cette vente.*

*Bruxelles, le 20 juillet* 1865.

A. POULET-MALASSIS.

L'éditeur se trompait donc quand il chiffrait sa créance à 6.500 francs à moins d'admettre qu'elle ne se fût grossie, ce qui est d'ailleurs très vraisemblable, depuis 1862.

Quant à la « situation équivoque » où se trouvait Baudelaire, elle résultait du fait que le poète, passant outre aux termes de son contrat avec Poulet, avait commis la faute de vendre à Hetzel, pour cinq ans et moyennant 1.200 francs reçus comptant, le droit de rééditer les *Fleurs du mal* et de publier les *Petits poèmes en prose*.

tique; c'est ce qui vous expliquera l'abandon qu'il m'en a fait. Je peux vous dire d'ailleurs que je n'ai d'autre titre de cette propriété qu'un billet qui commercialement ne serait peut-être pas suffisant. Il importe assez peu, car vous savez bien que je ne spéculerai pas à ce propos (3).

Vous trouverez parmi les papiers de Baudelaire, dans la malle qu'il a emportée, la troisième édition des *Fleurs du Mal* dans son ordre définitif (4), et de cinquante à soixante *poëmes en prose*. Les derniers composés ne sont pas les meilleurs, il s'en faut. Je crois vous avoir déjà dit que l'affaiblissement mental de Baudelaire était sensible six mois avant son attaque de paralysie (5).

Restent le livre d'*Opium et Haschich* auquel Baudelaire m'a souvent dit qu'il n'avait pas un mot à changer, les anciens Salons, et les morceaux divers publiés dans les journaux que vous trouverez sans doute à peu près tous à Honfleur.

Du moins Baudelaire prétendait-il qu'il avait *tout* à Honfleur. Et à propos d'Honfleur, mon cher ami, comme vous y irez nécessairement, et que je ne doute pas que Mme Aupick ne vous mette entre les mains les papiers et collections de son fils, vous m'obligerez en lui disant que parmi les estampes, la collection des eaux-fortes et dessins d'Alphonse Legros m'appartient, et que vous savez de bonne source que Baudelaire me l'avait échangée contre des faïences de Delft (6). Il devait me les donner à son retour en France,

(3) Dans d'autres lettres, on voit Poulet-Malassis écrire qu'il a retrouvé une renonciation formelle de Baudelaire aux pièces des *Epaves*, mais qu'il accepterait qu'elles fussent comprises dans la 3e édition moyennant une indemnité de 200 francs. Michel Lévy cependant refusa d'entrer dans cet arrangement. « Il n'a jamais voulu entendre parler d'une contribution à vous payer », mandera Asselineau à son ami le 20 février 1868.

(4) Cette déclaration, si importante pour la question toujours controversée du *bon texte* des *Fleurs du Mal*, confirme ce que Poulet-Malassis avait déjà écrit à Asselineau le 27 septembre 1866 : « Je sais que la fameuse malle contient un exemplaire tout prêt, où les pièces nouvelles sont intercalées à leur place », comme l'assertion apportée par l'Appendice de l'édition dite définitive, p. 355.

(5) Il faudra un jour revenir sur cette question-là. Par une sorte de pieuse consigne, presque tous les biographes de Baudelaire, Asselineau en tête, ont affirmé que jusqu'à l'heure où l'hémiplégie le terrassa, il avait conservé ses facultés intactes. Mais on voit par le témoignage de Poulet-Malassis que la vérité est à l'opposé.

(6) Le 2 septembre 1864, Baudelaire, racontant à Ancelle sa visite a Malines, écrivait : « Enfin j'étais si content que j'ai pu oublier le present, et j'y ai acheté de vieilles faïences de Delft. Beaucoup trop cher, cela

hélas! Vous trouverez là un portrait de moi par Duran, au crayon, qui est assez bon, et je souhaiterais qu'il passât de Baudelaire chez vous.

Toute ma correspondance avec Baudelaire, environ 300 lettres, est classée. Peu d'entre elles sont imprimables; les affaires d'argent y tiennent trop de place, et il y est question souvent de trop tristes affaires. Cependant, il y aura à prendre et à citer dans ces écritures.

J'ai toutes les lettres importantes écrites à Baudelaire à propos des *Fleurs du Mal*. Très belle lettre de Sainte-Beuve, lettres ou billets de Custine, Flaubert, Gachon [*sic*], de Molènes, etc., etc. Baudelaire avait l'intention formelle de joindre quelques-uns de ces témoignages, et la lettre de Sainte-Beuve surtout, à l'édition définitive des *Fleurs du Mal* (7). Il y aura à voir dans quelles limites cela sera à faire.

S'il est nécessaire, j'irai passer 48 heures avec vous à Paris pour conférer sur l'ensemble de la publication (8). Vous faites très bien de vous adjoindre Banville, en dehors de toute exagération de l'idée de responsabilité. Faites-lui mes amitiés, je vous prie, et dites-lui que s'il n'a pas reçu le livre où devait être reproduite la pièce initiale des *Stalactites*, c'est qu'il n'a pas paru (9).

Si Mme Aupick est à Paris, faites-lui agréer mes respects. J'attends maintenant, d'après votre lettre, d'un jour à l'autre la triste nouvelle à laquelle je ne suis que trop préparé.

Votre

A. P.-MALASSIS.

va sans dire. » — On possède leur description grâce à une lettre de Mme Aupick, qui refusa de s'en dessaisir, mais envoya à Poulet-Malassis non seulement les estampes de Legros qui lui appartenaient, mais encore celles qu'avait réunies son fils :

« Ces faïences de Delft se composent de deux petits porte-bouquets en forme d'éventail que Charles avait vivement désirés pour m'en faire cadeau. Je les garde. Cela m'est précieux, j'y mets des fleurs. Il y avait avec ces petits porte-bouquets un huilier, c'est-à-dire des burettes en fort mauvais état, mais il paraît que pour les amateurs de ces sortes de choses, quoique délabrés et écornés, tous ces objets ont beaucoup de prix. Ce petit huilier (tout ridicule qu'il est) me venait de mon pauvre fils qui a cru que cela me serait agréable... Je le garde aussi. » (*A Ancelle*, lettre inédite).

(7) On sait qu'elles lui furent jointes en effet, sauf celles de Flaubert et de Paul de Molènes. Cette dernière d'ailleurs, à ma connaissance, n'a pas encore été publiée.

(8) Ce projet n'eut pas de suites.

(9) J'ignore de quel ouvrage il s'agit là.

*13 août 67.*

P. S. Il va de soi que j'approuve d'autant plus le choix de Lévy que c'était à lui que Baudelaire avait voulu s'adresser en dernier lieu. Mais pour traiter avec lui, il faudra faire un *remboursement de* 1.500 *francs à Hetzel* (10). Baudelaire avait fait un traité avec Hetzel pour des livres qui m'appartenaient. Mon traité est entre les mains de Mme Aupick ou plutôt de son ami de Neuilly, et elle pourrait s'en prévaloir contre Hetzel; mais c'est ce que cette honnête femme ne fera bien entendu pas.

A ANCELLE

[Bruxelles.]

Monsieur,

La lettre qu'Asselineau vous a lue, sans d'ailleurs que je le lui eusse demandé, a pu vous témoigner du désintéressement de mes intentions dans la publication des œuvres. MM. Asselineau et Banville doivent venir me voir à Bruxelles prochainement à ce propos. Nous sommes, les uns et les autres, parmi les plus anciens amis de Charles, et surtout parmi les plus constants.

Je suis obligé, Monsieur, relativement à la créance qu'il est dans l'intention de Mme Aupick de me rembourser, d'entrer dans quelques détails. Vous avez entre les mains le traité de Baudelaire avec moi. Il spécifie la somme dont Baudelaire m'était redevable en 1865, garantie sur ses œuvres qui étaient aussi *ma propriété*. Je n'ai pas tenu note de cette somme, mais en vous reportant à ce traité, que j'ai remis contre 2.000 francs et que vous devez avoir aux mains, vous ou Mme Aupick, vous la connaîtrez au juste. Je crois me souvenir que c'était 5.500 francs (11).

Malgré l'existence de ce traité, Baudelaire avait commis l'imprudence de vendre à M. Hetzel 1.500 francs, *qu'il avait touchés*, deux volumes qui m'appartenaient. Sa situation se trouvait si fausse vis-à-vis de moi, quoique notre amitié n'en

(10) Comme on l'a vu par la note 2, Poulet-Malassis se trompait sur le montant de l'avance que Baudelaire avait reçue d'Hetzel. Elle ne s'était élevée qu'à 1.200 francs.

(11) Décidément, il faut croire que Poulet-Malassis était brouillé avec les chiffres : on a vu que, dans la lettre précédente, il avait dit 6.500.

ait jamais souffert, car nous passions notre vie quasi ensemble à Bruxelles, et d'autre part je lui voyais un si grand désir d'essayer de traiter avec M. Lévy, que je crus, pour soulager sa conscience et satisfaire ses intentions, devoir lui proposer de lui abandonner mon traité pour 2.000 francs. Il accepta avec enthousiasme, et alla à Honfleur pour se procurer les 2.000 francs (12).

Comme il sentait d'ailleurs que c'était un sacrifice à l'amitié que je faisais, il déclara, paraît-il, à Mme Aupick, qu'en cas de mort, elle devait considérer cette dette comme sacrée. Ce n'est d'ailleurs pas lui qui m'a fait cette confidence, mais Mme Aupick elle-même, un soir que nous parlions de la longue et fidèle amitié dont Baudelaire et moi étions liés, amitié où la question d'argent n'existait pas.

Entre nous, je n'ai jamais bien compté avec lui, et le traité ne spécifie que les sommes *avancées par moi pour publication d'ouvrages.* Mais notre vie était, et a été, de tout temps, si mêlée, que je n'ai jamais tenu ni voulu tenir note de l'argent prêté de la main à la main.

Baudelaire était pour moi comme un frère d'élection. Nos amis communs, MM. Asselineau et de Banville en tête, le savent bien.

Je crois, Monsieur, que cette lettre vous édifiera complètement sur la situation.

De fait, ma créance résulte de l'expression de la volonté de Baudelaire à Mme Aupick. C'est à vous de juger si elle doit prendre une forme légale, et à me l'indiquer, puisque vous avez en mains le traité que j'ai restitué en 1865 — ou 1864, je ne sais plus (13).

Je verrai demain M. Stevens, et je lui ferai part de votre lettre (14). Si la brochure sur le Congrès de Malines a paru, je vous l'expédierai aujourd'hui. Si elle est à paraître, vous l'aurez aussitôt qu'elle paraîtra (15).

(12) Baudelaire l'a raconté lui-même dans ses lettres à Julien Lemer et à Poulet-Malassis, 4 et 8 juillet 1865.

(13) Mme Aupick eut à cœur de rembourser intégralement Poulet-Malassis auquel Ancelle versa 3.000 francs en complément des 2.000 reçus le 20 juillet 1865; on le verra par les lettres III et IV.

(14) Stevens, lui aussi, était créancier — pour 800 francs — de la succession du poète.

(15) Ancelle s'intéressait vivement aux luttes qui alors, en Belgique, mettaient aux prises cléricaux et libéraux.

J'ai écrit hier à Asselineau à propos du choix de l'éditeur des œuvres. Il me semble que Lévy fait partie des *dernières volontés* de Baudelaire et qu'on ne doit renoncer à lui que s'il ne se montrait pas aussi conciliant qu'on doit l'espérer.

Croyez, Monsieur, à mon respectueux dévouement. Si je vais à Paris, je ne saurai manquer d'aller vous présenter mes devoirs.

A. P.-MALASSIS.

*19 sept. 67.*

AU MÊME

[Environ 2 mars 1868].

Monsieur,

Je suis fort sensible à l'aimable procédé de Madame Aupick. Cette rentrée me revenant après six mois d'un chômage forcé, me tirera d'une situation fort tendue et pénible.

J'ai fait la traite (16) sur vous dans les termes que vous aviez pris la peine de libeller. Elle vous sera présentée dans le courant de la semaine prochaine. Pour le surplus de la somme, je crois que le moyen d'expédition le plus commode et le moins coûteux est le chemin de fer, dans un morceau de toile cirée, ficelé et cacheté au nœud et aux deux bouts de la ficelle.

Loin d'avoir gardé de justification de cette dette, j'ai détruit, quinze jours après la mort de Charles, toutes les lettres de notre correspondance où il était question d'affaires d'intérêt (17). La raison en a été que depuis le règlement de

(16) Une traite de 500 francs, à compte sur la créance de 3.000 dont il a été question dans la note 2. — La correspondance publiée antérieurement (v. note 1) explique ce passage clairement.

*Asselineau à Poulet-Malassis :* « J'ai appris de lui [Ancelle] avec étonnement que vous n'étiez pas encore remboursé de la dette B. Je croyais la chose faite depuis longtemps. Le merveilleux est que j'ai compris qu'il n'*osait* pas faire la chose de lui-même et qu'il attendait un ordre de Mme A[upick]. J'ai immédiatement écrit à Honfleur pour lui faire part de cette découverte et j'espère que l'*ordre* a été donné. »

*Réponse de Poulet-Malassis :* « Je vous suis d'autant plus obligé de l'initiative que vous avez prise, que je peux bien vous dire à vous que, depuis quelques mois, je suis dans une gêne extrême, qui s'est aggravée de l'impossibilité où j'ai été tout cet hiver de me livrer à aucun travail suivi. J'ai été successivement assailli par toutes les petites maladies de la saison, bronchite, angine, éruption de furoncles et, brochant sur le tout, j'ai eu des attaques de goutte à ne plus les compter. — Si vous avez l'occasion d'écrire à Mme Aupick, vous pouvez ajouter, en toute conscience, que cette rentrée ne saurait m'être faite en moment plus opportun. »

(17) Ici Poulet-Malassis se trompait certainement, car bien des lettres de Baudelaire à lui adressées, et n'ayant guère trait qu'à des questions

notre ancienne dette, je lui avais fait d'autres avances de moindre importance, et que je ne voulais pas qu'il en fût question si je venais à mourir moi-même. Madame Aupick m'ayant dit qu'elle considérait comme sacré, d'après la recommandation de son fils, le reliquat de 3.000 de l'ancienne dette, j'aurais eu, ce me semble, bien mauvaise grâce d'y en ajouter une nouvelle. D'autant que je prévoyais que cette pauvre mère aurait sans doute quelque peine à satisfaire aux réclamations qui se produiraient. Il n'y a donc plus chez moi une ligne qui puisse prouver que Baudelaire a été mon débiteur. Je crois vous avoir dit, précédemment, que nos existences avaient été fort mêlées, si mêlées que dans des circonstances plus favorables pour moi, j'aurais aisément renoncé à la dette que Madame Aupick s'est cru tenue à reconnaître.

.... [Passage sans intérêt].

Asselineau m'a en effet écrit ces jours derniers que la notice de T. Gautier était très bien, mieux même que celle qu'il avait faite sur son contemporain et ami Gérard de Nerval (18). Il me tarde bien de voir paraître ce volume...

A.-P.-MALASSIS.

AU MÊME

Monsieur,

Conformément à votre lettre, je vous envoie la quittance, et je ferai traite sur vous au 15 avril, de la somme de 2.500 francs.

Asselineau m'a écrit il y a deux jours; il m'a annoncé que les *Fleurs du Mal*, premier volume des œuvres, étaient *sous presse*. Je le crois fort occupé, car il a été quinze jours sans me répondre à une lettre assez pressante.

d'affaires, nous sont parvenues, et aussi bon nombre de ses propres lettres au poète, qui sont de même nature. Sans doute, en écrivant ces lignes, confondait-il avec le fait accompli une intention qui, si bien arrêtée qu'elle pût être dans son esprit, n'en restait pas moins à mettre en œuvre.

(18) La préface des *Fleurs du Mal*, 3e édition, et dans laquelle, on le voit, les plus intimes de Baudelaire ne s'avisaient nullement de trouver les restrictions que les contemporains (Ernest Raynaud notamment) se sont appliqués à y découvrir. — La notice de Gautier sur Nerval, probablement la préface d'*Aurélia ou le rêve et la vie*, Paris, V. Lecou, 1855.

M. de la Fizelière, littérateur qui a connu Baudelaire, mais qui n'était pas lié avec lui, vient de publier La *Bibliographie* de ses travaux. Ils sont classés dans l'ordre chronologique. Ce petit livre est bien fait. J'avais donné des notes à M. de la Fizelière, dont il a usé, mais il a eu le tort de ne pas m'envoyer les épreuves. Au reçu de son livre, je lui ai adressé deux pages de rectifications, qu'une seconde lecture me fera sans doute doubler (19).

Vous serez sensible, comme moi, Monsieur, à ce que Baudelaire, du fait de cette publication, soit traité, ainsi qu'il convenait, comme un *classique* de la littérature française.

J'ai donné votre adresse à M. de la Fizelière qui n'a pas l'honneur de vous connaître, afin qu'il vous envoie ce petit livre. Je lui ai recommandé avant tout d'en donner un exemplaire à Mme Aupick.

Votre

A.-P. MALASSIS.

37, rue Mercélis [Bruxelles].

*26 mars 1868.*

N. Je vous serai obligé, Monsieur, quand vous serez disposé à adresser les gravures et dessins de M. Legros à ma mère, de l'en aviser par un billet (20).

## II

## *A PROPOS DE « L'ANGLAIS MANGEUR D'OPIUM »*

Mon article du 1er novembre dernier, où je répondais à celui de M. Randolph Hughes en date du 1er août, m'a valu d'un lecteur du

(19) *Essais de bibliographie contemporaine. I. Charles Baudelaire*, par MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux (Paris, à la Librairie de l'Académie des Bibliophiles, 1868), ouvrage qui annonçait au 2e plat de sa couverture un tome II : *Champfleury* qu'on ne vit jamais paraître. — Ce billet est à rapprocher d'une lettre d'Albert de la Fizelière qu'a publiée M. Pierre Dufay dans son intéressante étude : *Autour de Baudelaire* (Au Cabinet du Livre, 1931), p. 143. — Les rectifications de Poulet-Malassis furent-elles mises à profit par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul dans la nouvelle bibliographie qui, en 1872, prendra place dans le *Charles Baudelaire, Souvenirs-Correspondances* paru chez René Pincebourde? Il serait précieux d'avoir une certitude sur ce point, mais je ne sais aucun document qui l'apporte.

(20) Un accusé de réception de ces estampes, émanant de Mme Poulet-Malassis mère et gracieusement tourné, figure au même dossier dans la collection Ancelle.

*Mercure*, M. Georges Lecomte, ministre plénipotentiaire, l'intéressante lettre que voici :

18 novembre 1939

Monsieur,

Je me permets de vous signaler dans le n° 14 du *Magasin pittoresque* de l'année 1840, p. 110, une longue citation tirée sans doute de la traduction ou plutôt de l'adaptation des *Confessions* de Quincey par Alfred de Musset, qui semblerait indiquer que celle-ci n'était pas tout à fait oubliée à cette date. Il est vrai que la guerre dite « de l'opium » de l'Angleterre en Chine qui avait lieu à cette époque a été sans doute l'occasion pour un journal en quête de documents se rapportant à l'actualité d'exhumer un ouvrage plus curieux que connu. Ce qui semblerait l'indiquer, c'est que ni de Quincey ni Musset ne [illegible] nommés dans cet article.

C'est en tous cas un petit document à ajouter à la question de l'influence de Quincey en France qui a fait l'objet des intéressants articles de M. Hughes et de vous-même dans le *Mercure de France*, et, à ce titre, je pense qu'il pourra vous intéresser.

Veuillez agréer, etc.

G. LECOMTE.

Je me suis reporté aussitôt aux pages signalées par mon honorable correspondant, trois pages sur deux colonnes (110-112) que remplissent les immortelles hallucinations du *Mangeur*, et qu'accompagnait, outre un « chapeau » de présentation rappelant les circonstances où Quincey devint l'esclave de la drogue, la courte note ci-dessous :

On a publié il y a quelques années, en France, une traduction de l'ouvrage qui nous fournit les citations suivantes. La querelle de l'Angleterre et de la Chine, relative au commerce de l'opium, nous paraît donner une sorte d'opportunité à cette description curieuse d'une maladie qu'il faut souhaiter et espérer de ne voir se propager chez aucun peuple.

Chose curieuse : ce n'est pas le texte de Musset (quatrième partie), qu'a reproduit le *Magasin pittoresque*. Du moins bien des passages le donneraient à croire, notamment l'exorde :

| *Musset*, p. 162 de la réimpression procurée par Edouard-Joseph (1920) | *Magasin pittoresque* 1840, p. 110 |
| --- | --- |
| *La première chose qui me força de remarquer en moi un changement notable, fut le retour de ces visions auxquelles l'enfance seule ou les grands états d'irritabilité sont sujets. Je ne sais si le lecteur se souvient que plusieurs enfants, peut-être tous, ont la faculté de se peindre dans l'obscurité toute sorte de fantômes...* | Le premier changement notable que je remarquai en moi se manifesta par des visions auxquelles les personnes affectées d'une grande irritabilité sont ordinairement seules sujettes. On sait que ces personnes et aussi quelques enfants, peut-être tous, ont la faculté de se peindre dans l'obscurité toute sorte de fantômes. |

Et pourtant, si l'on pousse plus loin la collation, c'est bien le texte du *Mangeur* de 1828, comme le donnait à entendre la note du *Magasin :* d'autres passages qui, en vingt lignes, ne montrent pas une seule variante, ne permettent pas d'en douter. Alors pourquoi ce démarquage, ce maquillage, ces coupures, ce travestissement? Est-ce pour éviter d'avoir à payer un droit de reproduction, que le collaborateur du *Magasin* s'y était livré? Ou bien pour mettre le texte de Musset à la portée de ses lecteurs? Je ne me charge pas d'en décider. D'ailleurs, qu'importe?

Ce qui m'intéresse ici, c'est à savoir si la citation découverte par M. G. Lecomte est de nature ou non à fortifier l'une des thèses adverses qui ont été soutenues par M. Hughes et par moi, c'est-à-dire si elle témoigne en faveur de la divulgation du *Mangeur* chez les contemporains, ou contre elle. Or c'est là précisément, à mon humble avis, à quoi elle peut le moins servir. Car d'une part elle prouve que le *Mangeur* avait été remarqué par le collaborateur du *Magasin*, argument dont M. Hughes aurait le droit de se prévaloir. Mais d'autre part elle prouve aussi que Charton, journaliste et vulgarisateur fort averti qui présidait aux destinées du *Magasin pittoresque*, voyait dans le *Mangeur d'opium*, encore douze ans après sa publication, un livre suffisamment inconnu pour qu'il pût se permettre d'en débiter une tranche à ses lecteurs, — et ceci s'accorde avec mon point de vue.

Je conclus que la communication de M. G. Lecomte est à retenir simplement comme apportant un petit document à ajouter à la question de l'influence de Quincey en France; c'est d'ailleurs en ces propres termes que l'a présentée son obligeant auteur.

## III

## LES « FLEURS DU BIEN »

L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* posait en octobre 1937 la question suivante :

> Dans *Gringoire* (4 juin dernier) Clément Vautel parle, sans le nommer, d'un poète amateur qui habitait la côte d'azur, fut un mécène, et rima, avec plus de bonne volonté que de génie, les *Fleurs du Bien*, pour faire pièce à Baudelaire. De qui s'agit-il?
>
> MAURICE JEANNARD.

Depuis lors, soit dans des réponses parvenues à l'*Intermédiaire*, soit ailleurs, quelques érudits ont étudié ce petit problème et fait connaître le résultat de leurs recherches.

C'est ainsi qu'*Armenetrecor* a signalé l'existence d'un livre ayant pour titre : « *Les Fleurs du Bien ou Courrier des bonnes pensées et des bons exemples* par A. B. L. (s. d., Fontaine-sur-Saône, E. Robert, éditeur, et Paris, Pigoreau, 13, quai de Conti), ajoutant d'ailleurs que le livre ne lui semblait pas une réplique aux *Fleurs du Mal* et qu'aussi bien, au cours de la préface qui l'accompagnait, on ne rencontre aucune allusion à Baudelaire.

Ainsi que d'autres ont rappelé qu'en 1859, soit deux ans après le procès des *Fleurs du Mal*, avaient paru deux ouvrages pareillement intitulés *Fleurs du Bien* :

L'un, un recueil de *poésies* par Léon Magnier, rédacteur du *Courrier de Saint-Quentin* (Paris, Blanchard et Magnin), — j'en sais un compte rendu à la *Revue contemporaine* sous la signature A. V., et assez désobligeant, car A. V. y accordait *tout* au poète... sauf le sentiment poétique.

L'autre, un recueil d'*aphorismes* (Dentu), dû à Henry Bordeaux. — *Déjà!* s'exclamait ce mauvais plaisant de G. de Benouville dans *Micromégas* — lequel sieur Bordeaux avait appuyé sa publication d'une circulaire où on lisait des phrases comme celle-ci, dont s'égaya le *Figaro* (20 janvier 1859) :

> ...Aucune racine du mal, que j'avais cru devoir en citer quelques-unes la première fois pour prouver que je les connais aussi bien que *qui que ce soit*, mais je préfère comme étude m'attacher à ce qu'il y a de bon dans les hommes (21).

(21) Phrase à rapprocher de cette autre du même auteur, que la *Revue anecdotique* de novembre 1861 (2e quinzaine, p. 230) offrait en énigme

Enfin certains ont voulu trouver Stephen Liégeard dans le Mécène méridional recherché par l'*Intermédiaire*, ou encore mis Alfred de Vigny en cause, parce que le poète des *Destinées*, dans sa lettre du 27 janvier 1862, avait écrit à Baudelaire :

...j'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs du mal* sont pour moi des *Fleurs du bien* et me charment; combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir donné ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'air empoisonné quelquefois par je ne sais quelles émanations de cimetière de Hamlet...

— tout en reconnaissant d'ailleurs que leurs conjectures péchaient par la base, ni Vigny ni Liégeard n'ayant, que l'on sache, rien fait paraître sous le titre de *Fleurs du Bien*.

Pour moi, c'est l'inexactitude des termes où la question a été posée qui a égaré les recherches et les a empêchées d'aboutir. Lisez ceci que voulut bien me communiquer, il y a déjà nombre d'années, M. Pierre de Margerie, alors notre ambassadeur à Berlin :

*LES FLEURS DU MAL*

*A mon père*

Hier, je me promenai dans le jardin étrange
Où l'art a fait germer et grandir dans la fange
Les Fleurs du mal. — Hélas! pauvres, honteuses fleurs,
Qui n'ont rien de ce nom, ni parfums, ni couleurs :
Celles-ci sur leur tige effrontément dressées,
D'autres baissant la tête, ignobles, affaissées;
Toutes brutalement provoquant le regard
Par leur pâleur de mort ou l'ardeur de leur fard;
Et toutes exhalant de leurs feuilles flétries
L'âcre et fétide odeur qu'ont les choses pourries.
Je suis jeune, il est vrai, je suis jeune; pourtant
Songez qu'on mûrit vite au soleil de ce temps.

à ses lecteurs, avec promesse d'un exemplaire de sa collection complète à celui d'entre eux qui réussirait à en expliquer la construction, — oyez :

« Cet amusement, qui est de toutes les hiérarchies sociales, et qui a toujours été de tous les peuples et de toutes les civilisations, mérite en conséquence d'être traité sérieusement, et *de le peindre* dans son principe perfectionné, c'est-à-dire *du charme* qui existe dans les fantaisies de la grâce, ne choquant jamais le goût pas plus que la décence, et *qui plaisent* tout à la fois aux yeux, à l'esprit et au cœur. »

Il n'est pas sans sel de remarquer qu'à l'époque où il *cacographiait* de la sorte, ce Bordeaux rédigeait le *Conseiller des Artistes*.

Au cœur plus tôt qu'au front vient la première ride,
Et l'on n'est déjà plus, à vingt ans, très candide.
Or, un profond dégoût à la gorge me prit :
Je le dis simplement, tristement, sans mépris
Ni rage de pudeur, ni vertueuse haine
Contre celui qui mit à la tâche malsaine
Sa main, et fit germer, peut-être sous ses pleurs,
Les fleurs du mal, — hélas! pauvres, honteuses fleurs!

Mais voici que me vint cette sombre pensée :
La main qui cultiva ces fleurs, elle est glacée;
L'ouvrier est tombé sur son œuvre, étourdi
Par l'air impur et lourd de ce jardin maudit.

Ce sont de tristes jours, que les jours où nous sommes,
Et vraiment Dieu devrait prendre en pitié les hommes.
Où s'en vont-ils ainsi, vers quel gouffre entraînés,
Sans loi que leur caprice, enfiévrés, effrénés?
Non, ce ne fut pas toi le coupable, ô poète.
Ils t'ont dit et redit : « Donc, assez de l'honnête;
« Assez de la vertu, de l'idéal, du beau,
« Du charme, de l'amour; assez de Roméo!
« C'est niais, insipide, usé jusqu'à la corde!
« Veut-on nous émouvoir? qu'on nous fouaille et nous morde
« Jusqu'aux moëlles des os; à nos palais blasés
« Qu'on serve du piment les irritants baisers.
« Pour réveiller nos nerfs de leurs langueurs étranges,
« Des démons, s'il le faut; mais, de grâce, plus d'anges!
« De la force à tout prix, du neuf, de l'inconnu :
« Mettez-nous les laideurs de la nature à nu. »
Toi, tu les écoutais, et ton amer sourire
Disait : « Ils ont raison. Arrière qui soupire!
« C'est un parfum par trop fade et par trop banal,
« *Celui des fleurs du bien : goûtons les fleurs du mal.*
« Je vous les cueillerai si hideusement belles,
« Que vous reculerez, révoltés, devant elles;
« Je les imprégnerai de poison et de sang
« Si bien, que votre cœur gâté, mais impuissant,
« Prendra peur de son rêve en le regardant vivre,
« Et que vous n'oserez, grands dépravés, me suivre. »

Tu dis vrai. C'est pourquoi je méprise et je hais
Ces corrupteurs à froid, qu'ainsi tu défiais.
Honte sur eux! Mais toi, brisé, courbant la tête,
Je te plains, et du fond de mon âme, ô poète!

C'est de *La Seconde Page* (Perrin, 1866) d'Eugène Rostand, le propre père d'Edmond, qu'est tiré ce poème. Or Eugène Rostand (1844-1915) qui avait vingt-deux ans quand il l'écrivit — sans doute à l'annonce prématurée de la mort de Baudelaire (22) — était né à Marseille où ses dons personnels et la solidité de ses études, jointes au crédit de sa famille, qui jouissait d'une large aisance, allaient lui valoir une brillante carrière. Tout à la fois économiste, politicien, homme d'affaires et poète, on le trouve adjoint au maire de sa ville natale en 1877, candidat aux élections législatives en 1878, lauréat du prix Jules Janin en 1880, bientôt membre de l'Académie de Marseille et de celle des Sciences morales et politiques, président de la Caisse d'Epargne qu'a fondée son grand-père, collaborateur aux *Débats* et au *Journal de Marseille*. De plus, lié d'amitié avec les félibres (Mistral, Roumanille, Aubanel, etc.) et ayant pour frère un musicien estimé (Alexis Rostand, celui-là même qui fut directeur du Comptoir National d'Escompte), on sait qu'il goûtait particulièrement la compagnie des artistes, se plaisant à les recevoir, à les réunir et à les aider. Dès lors n'y a-t-il pas lieu d'admettre que c'est lui, l'homme dont parlait M. Clément Vautel, — « le poète amateur qui habitait la Côte d'Azur, fut un mécène et rima avec plus de bonne volonté que de génie les *Fleurs du bien* pour faire pièce à Baudelaire »? Remplacez ici *Fleurs du bien* par *Fleurs du Mal* tout en tenant compte que l'opposition des premières aux secondes se rencontre dans la pièce — j'ai souligné le passage, — alors l'identification d'Eugène Rostand avec le poète recherché paraît s'imposer.

JACQUES CREPET.

(22) G. Maillard dans l'*Evénement* et Henri de la Madelène dans le *Temps*, 14-15 avril 1866. Ce qui explique « la main *glacée* » du vers 22.

# SOLITUDES

—

Au Docteur Dénéchau

La solitude, jamais comme aujourd'hui, et sur tous les instruments, on n'avait abusé de ce thème à la mode; la solitude, et pour la fuir, l'évasion, la croisière, le voyage, des mots déjà partis. Mais l'unique, la vraie, celle qui les contient toutes, celle qui les dépasse, c'est la solitude du malade et du pauvre, qui durent, et qui nous donnent déjà la forme du tombeau.

Les jours si lents rampent avec le bruit mou d'un reptile qui, goutte à goutte, verse le poison aux heures que l'on respire. Pour la fuite de ces heures, pour la fuite des douleurs qui s'en vont sur les barques du Temps, quel symbole plus véridique, quel portrait plus saisissant, que le tonneau des Danaïdes où donc fleuves ou torrents, elles nous roulent et nous emportent à l'estuaire de nos destins, les douleurs à fonds perdus, et les heures à fond crevé; quand notre pauvre cœur, bête captive et bête aveugle qui voudrait sortir, comme il tape fort aux murs de sa prison et, rompant ses amarres et ses liens, s'arrachant de nous-mêmes, allait-il, à la fin délivré, bondir hors de sa cage; et brisant ses artères et ses veines, pour la première fois en tremblant découvrir la lumière; gros comme le sein d'une vierge encore close, où, quand le tendre et frais bourgeon ouvrira ses trésors, les lèvres des enfants et des hommes viendront boire à la source, gros comme le corps palpitant d'un oiseau merveilleux, l'oiseau d'un Paradis, un cœur nous battra dans les mains, et pour la première fois ayant quitté sa demeure,

sa prison ou son nid, et où mêlant sa pourpre vive à nos larmes, à nous, à ces pleurs de divine rosée que les anges nocturnes laissent en s'en allant dans les matins d'argent, sur les fruits des vergers, sur l'herbe des prairies, sur les roses du jardin, pour la première fois, devant lui agenouillés, nous frémirons d'une émotion sacrée; peut-être sacrilèges, nos regards et nos doigts sentiront-ils ainsi le remords d'avoir ainsi surpris par effraction et violé les secrets que Dieu avait enfermés et cachés.

Courbés sous la poigne de fer, sous la poigne de feu d'un démon, qui les pousse à savoir, emportés par cette faim physique de l'esprit, par le tourment des inquiètes et indicibles curiosités que les hommes, enfants égarés, bêtes perdues, enfants trouvés à qui l'on promet, pour les allécher, la famille et la fourrière, ah! qu'ils se taisent, et qu'ils se baissent tout bas sur ce cœur en cage hors des côtes et des barreaux, pas un geste et pas un mot pour mieux l'entendre et l'ausculter : voir enfin, voir à la fin comment c'est fait, quand il souffre et quand il aime, quand il rêve ou qu'il se bat, quand il pleure et qu'il s'en va, et quand il prie, ce pauvre cœur quotidien, qu'ont partagé Jésus et la Vierge Marie.

A travers ces métamorphoses, haine, désir, joie, souffrance, blasphèmes, à travers ces cerveaux crevés, le poursuivant dans ses fuyantes et multiples images, je voudrais bien apprendre et voir si chaque émotion se colore et te change, si tu bats plus vite et moins fort, si tu ressembles à ma douleur, si, quand je mens, on le voit à ton visage, ô mon vieux cœur de mendiant, qui, creusant ses mains en sébille pour l'aumône et la monnaie, tout à coup de colère ferme ses poings, cœur de vieux pauvre sans tendresse, lourd et mou comme une éponge, tout imbibé des pleurs et du sang que je n'ai pas versés, cœur de souffrance, cœur d'assassin à la vie jusqu'à la mort.

Mon vieux copain, je voudrais, un jour de démence, te frapper et te saigner, pour découvrir le mystère de ton existence.

On pourra bien autour de nous tendre le silence dur à craquer les mailles du filet; on pourra bien s'en aller jusqu'au bout de soi-même, aux écoutes de Dieu; on pourra bien, au centre de son être s'enfermer dans la solitude, comme dans une citadelle; et là pareil à l'écolier qui, au milieu d'une eau morte, jetant quelque caillou, en suit, d'une oreille attentive, la chute verticale, pour calculer la profondeur, par le temps du parcours; eh bien, immobile et debout à la pointe extrême du suprême promontoire, ramassant en un seul faisceau tout ce qu'il pouvait y avoir en moi d'attente, de supplication et de muet désespoir, j'ai laissé, dépouillé de tous les mots, qui mentent, mon lourd silence rouler au fond du précipice, je n'ai jamais senti que le vent de l'abîme me frapper au visage. Par les chemins creux et qui s'éloignent, par les chemins de halage, eau qui voyage, gonflée de tous les pleurs que nous avons versés, source souterraine qui jaillit au ciel de toutes les lumières, Dieu toujours arrive à l'intérieur; on le couve comme une maladie, la maladie qui vous emporte.

Dans la vie chronique du malade qui dure, pour celui que le mal a jeté sur ces draps, comme un de ses prisonniers, pour l'être humilié, vaincu avant d'avoir combattu, et qui, trahi par les siens avant même de naître, apporte sur ce monde, par le jeu fatal des hérédités justicières, apporte avec lui un surcroît de malédiction pour la victime (on n'est jamais, hélas! tout à fait innocent) qui sur ce lit paye dans sa chair et sous sa peau, goutte de douleur et goutte de sang, qui paye par une nouvelle épine chacun des plaisirs que d'autres y auront pris, pour celui-là et pour ceux-là, ceux qu'on néglige et qu'on oublie, ceux qu'on blesse et qu'on humilie, pas un instant ne se passe sans que se rompe, et ne se délie, un des liens qui unissent et qui dorent les gerbes, les foyers et les accords humains.

Humiliés jusqu'à l'os, dans notre honneur et notre orgueil viril, impuissants à l'amour et soldats hors l'étreinte et désarmés, à la merci des grandes personnes, nous rejoignons, dans leur étroite dépendance, les

plus récents des nouveau-nés, âge du lait et du berceau, où la bête et l'ange se roulent dans les mêmes langes, à cette heure indécise où la lune, à travers les nuages mobiles, a l'air de tremper son croissant.

Retranché des vivants, sans même attendre la rituelle promenade au cimetière définitif, je ressemble à ces feuilles des suprêmes saisons qui, épuisées d'avoir porté sur elles trop d'azur, de chaleur et d'orage, et d'avoir plié sous le fardeau des nids, avant même de tomber sur le sol, sans fleur et sans couronne, depuis longtemps étaient mortes déjà, sans déranger personne. Rafraîchies par l'aurore, sous la rosée, que les fées, goutte à goutte, leur versaient de leur gobelet, ou de leur dé d'argent, elles éclairaient, comme des lampes aux soirs illuminés. Détachées de leur branche natale et glissant dans un vol oblique, si discret et si lent, triste comme un souvenir en passant qui vous dirait adieu, des feuilles d'enterrement, à plat, ouvertes en toute leur étendue, elles se posaient au sol, comme un soldat blessé, qui s'abat sur le ventre, et les deux bras en croix. Le vent parfois les ramassait dans l'herbe, et, les ressuscitant à leur lumière, il ajoutait son aile pour un instant. Presque tremblant d'un émoi religieux comme si, à surprendre ainsi un peu du mystère de toute la création, je me sentais devenir indiscret, je me suis penché sur ce miracle à nu des nervures délicates et si fines, de toute cette structure intime et minutieuse, que d'un ongle léger avait dessinées Dieu; c'est dans la mort surtout que la Nature nous offre ses secrets, et ce cadeau doré pesait moins à la terre que le squelette aérien du plus fragile oiseau.

Feuille isolée, dans le peuple des arbres, chien qui crève comme son maître, et dont l'âme peut-être, du fond de ses deux yeux dans leurs clartés dorées, isolées par la mort parmi toute la nature, dont l'âme semble vous supplier, hommes perdus au milieu des cités, autour de qui la multitude, pire que tous les déserts, creuse les fossés de toutes les solitudes, ainsi que les douves, jadis, en les protégeant, séparaient les châteaux du passé, où donc, à quelle heure, et chez qui, dans la hiérarchie des êtres

et des choses, s'est pour la première fois, sourde ou bien vive, s'est éveillée la conscience d'exister et de vivre? Dans le caillou, ou dans la rose, à quel instant, à quel siècle, le dormeur éternel s'est-il donc réveillé? Un caillou, eh! bien après, pourquoi donc à la pierre calomniée, par illusion, et par métaphore, dénierait-on la triste faveur de posséder un cœur, puisqu'il paraît que les hommes en ont un?

Le premier appel, au milieu des forêts, de la bête affamée, et qui poursuit sa proie, le cri d'épouvante et d'horreur des premières agonies, la pierre qui roule, les murmures confondus des oiseaux et des sources, et le chant en tumulte des grandes profondeurs, qu'un océan soulève, la plainte de l'arbre et celle d'un tout petit enfant, et le premier baiser des deux premiers amants, où donc, et chez qui, à quelle heure, dans la nuit, dans le silence, où dans le bruit; où donc et pour la première fois un cœur sensible et nu, un cœur en cage, et aux abois, est né dans la création, un cœur solitaire, et qui fait sa prison?

Quel jour sans date, sur des pistes embrouillées, sur la route détruite et dispersée, qui sans bornes, et sans placards publicitaires, et sans poteaux frontières, s'égare et s'enfonce dans cette ombre touffue de forêts et de siècles, quel jour, pour quelle faute inexpiable, pour quel sacrilège, le Seigneur Dieu nous a-t-il infligé le châtiment de ces deux solitudes; la solitude active de nos corps en mouvement, et puis, vis-à-vis, inerte, totale et muette, définitive, la solitude glacée, dont nul à jamais, cassant du bois, brisant la pierre, brisant le marbre, et déchirant le suaire, n'est revenu parmi nous, la plus affreuse, puisqu'elle est la dernière, la solitude glacée de sa mort?

Le corps immobile, déjà ressemble à son tombeau.

Depuis trente ans, depuis toujours j'ai vécu, dans la constante intimité de toutes les douleurs, j'ai vécu dans leur famille, au carrefour des agonies.

Combien de fois, tout tremblant de pitié, ai-je essuyé de mes doigts fraternels, chute des neiges der-

nières, les sueurs glaciales qui ruisselaient sur une face étrangère! L'agonie dans ses sueurs épuisait les glandes des souffrances et des deuils, car, pour des fins mal élucidées, mais qu'on pressent déjà, à la lanterne sourde, par les aveux arrachés à la chair malade, ou morte, le Seigneur a posté, aux centres essentiels de chaque organisme, un membre approprié de la famille glandulaire; pour l'attaque et pour la défense... Nous portons en nous, en champs clos, les champs de toutes les batailles.

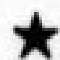
Avant de disparaître et de se séparer, chaque être semble répandre toutes les larmes de son corps; on dirait que personne ne veut, sœurs des orphelines, laisser des larmes derrière soi.

Ah! de quel collier brisé arrivent-elles jusqu'à nous, détachées, ces perles liquides, qui roulent sur nos joues, les creusent et les éclairent? Dieu a-t-il créé les yeux pour voir ou surtout pour pleurer? Derrière les fronts bas et têtus comme un mur couleur du bois où la tête avait été taillée, plaque funéraire, attendant la gravure, pour nous apprendre quel néant et vide ils enferment, derrière les beaux fronts clairs, polis comme l'ivoire, et blancs comme le marbre, qui montent dans l'azur, comme la porte du temple, protégeant leur trésor, à quelles nappes souterraines, le désespoir, le mal et la souffrance viennent-ils ainsi frapper pour faire jaillir cette eau brûlante d'un océan caché?

Des grands désespoirs, il y en a tant et tant, frères des bourrasques et des ouragans, une sorte de commune fureur, une colère sacrée, comme un autre élément, secoue, tord, ébranle, jusque dans leurs racines, les arbres dans leurs forêts, les hommes dans leurs cités, et les femmes, en prière, au-dessus d'un berceau; des larmes, sur le bord des paupières, tremblent comme un bijou de cristal et d'argent.

« Quinze ans, l'âge des longs baisers et des échelles de soie », ah! comme à notre époque précipitée, affolée de vitesse et d'ubiquité, préférant au choix et à la durée le nombre dans son intensité, et qui, distances, cheveux, sentiments, voluptés, a tout raccourci, jusqu'aux têtes

pour demain, comme elle semble surannée, ridicule et désuète, cette chaude imagerie d'Epinal, qui reste pourtant à jamais immortelle et brûlante, d'être enterrée là-bas, avec ses deux amants, sous la terre « italienne »! Hélas, les échelles en soies artificielles, fussent-elles de Tubize ou d'ailleurs, se rompaient avec leurs amoureux, parmi les escalades de l'amour au balcon, et puis les vrais rossignols toujours naissaient en Italie, et alors, exaltés par leur pays béni, ils chantaient chez eux autrement qu'aujourd'hui. Frères de tous les amants, avertis sans doute par un secret instinct, les rossignols, sentant dans l'ombre de l'amour la mort toucher déjà leurs bouches, mêlaient, en tremblant, leur musique divine à ces baisers d'enfants; ivres et défaillants d'extase et de tendre pitié, ils semblaient, vraiment ne chanter que pour eux. Leur âme déchirée montait dans un sanglot; ils ne savaient plus si leur voix se posait sur un lit ou bien sur un tombeau; et les hommes n'entendront plus ces cœurs blessés d'oiseaux dans une nuit pareille.



Les hommes, mon Dieu, cherchent tous les jours davantage à vous exproprier; et, explorant peu à peu leur planète, ils n'ont pas encore achevé le tour du propriétaire. Alors, brin à brin, lueur par lueur, à travers les âges, les continents et les générations, sentant peser sur eux la chaîne universelle, comme un aveugle, découvrant la lumière, ils se sont mis à vous épier, Seigneur, pour surprendre, attraper au vol les ailes qui les fuient, pour mettre en boîte, en magasin, en prières, ou en musique, pour piller, saccager, séquestrer les mystères de Votre Création; Vous auriez dû, vous méfiant davantage, réserver vos droits de reproduction (y compris les naissances). A force de vouloir Vous imiter, Seigneur, ils vous ont parodié. La Terre en vingt-quatre heures fait sa révolution; depuis des milliers d'ans, des peuples, par millions, n'ont pas fini la leur; et comme la terre, toujours, ou bien comme une toupie, les hommes se sont mis à tourner sur eux-mêmes, sur mesures et sans fin.

Vous leur aviez, comme une bénédiction, accordé ce double don, qu'aucun mot n'est assez vaste et profond pour contenir et pour les exprimer, ces deux biens jumeaux, ces trésors fraternels, ces deux images fidèles, qui vous entourent, en unissant leurs mains, le silence avec la solitude, ces deux maisons de repos et de convalescence pour les corps trop las, pour les cœurs déchirés et les âmes en prière, ces doux et frais refuges, ces deux chapelles ardentes où l'on vient méditer, pleurer, se souvenir, et prier, et peut-être oublier.

La solitude, c'est d'être seul avec Vous, mon Dieu, avec Vous, soi-même et sa souffrance. Le silence est d'or, proclamaient les pontifes d'ici-bas; le silence est d'or, à présent, quand on l'achète ou qu'on le vend. Les êtres ne peuvent plus supporter la double maison close, ni même la tolérer; alors, ayant à triple tour fermé les deux serrures, ils ont, derrière eux, jeté les clés aux orties, ou bien au fond d'un puits, pour n'avoir plus jamais à s'en servir; se découvrant, tout à coup, des âmes de prisonniers, qui cherchent à s'évader, des âmes de droit commun, ivres d'angoisse, de tumulte et de bruit, ils se sont tous ensemble rués vers la dernière porte, la porte de sortie.

L'Evasion, avec la majuscule de cérémonie, les musiques de tous les univers, ont-elles assez tapoté, pianoté, pleurniché sur ce thème et sur ce mot, et alors, entre deux diffuseurs, deux jazz, deux entrechats, les galas, dits de charité, ou, en faveur des chômeurs, des crève-la-faim, et des parents martyrs, les gens bien pourvus consentent à danser sur la misère des mondes toute une sarabande en folie de poires tapées, de seins retapés, de femmes platinées des cheveux et du gosier, des vieux singes, qui rasent de trop près, et qui comme Jean Chrysostome, mais sans métaphores, ouvrent une gueule en or, les gigolos sportifs et alcooliques, qui prennent l'intelligence et la culture pour un vice et pour un microbe, d'ailleurs peu contagieux, de peaux rouges, de peaux noires, en terre cuite, la galerie des bustes et des antiques, toute une farandole confondue d'images, de

sens, s'est mise à tournoyer sur les deux continents.

Nous vivons à l'époque giratoire, en des temps mécaniques. Quand on voit quelqu'un par hasard pleurer à chaudes larmes, ou à pleurs tempérés, les gens cherchent, d'eux-mêmes, où a bien pu s'ouvrir ce robinet; et la vie tout entière, accourant de tous les coins du monde, naviguant parmi l'obsession sonore des versets publicitaires, les rythmes frénétiques et les tam-tam du Congo, vous éclaboussant de parasites, comme un lit d'hôtel borgne, et la table d'un nouveau riche, jaillit à domicile, du coffret magique des fées et des sorciers, de la boîte à Pandore, avec tous ses fléaux, et ses secrets de Polichinelle.

J'ai prononcé tout à l'heure les noms sacrés de Juliette et de son Roméo, comme si ces deux prénoms d'amour pouvaient rappeler à nous leurs images enchantées. Hélas, les chants suprêmes des derniers rossignols ne nous arriveront plus que par des T. S. F. au milieu d'un salon. Nous ne savons plus comprendre, écouter et nous taire, dans la libre nature. Nous ne savons plus lever ni le front ni les yeux vers le Ciel. Les âmes ont fait naufrage sur les ondes du mystère. Rapetissant et rapportant toutes choses à leur commune et chétive mesure, les hommes ont coiffé l'astronomie de chapeaux d'astrologues; ces gens-là s'imaginent sans doute que le Seigneur avait créé et disposé dans l'éther le chœur des constellations à leur unique intention, comme des devinettes et des rébus célestes, où des fabricants d'horoscopes et des sous-mages de Montparnasse s'ingénient à dénicher les signes stellaires et les prédictions de leur pauvre et médiocre destin; alors, aux tarots, au marc de café, tabac à priser, cartes à jouer (à jouer aux faux prophètes), les lignes de nos paumes, puisque nous portons, paraît-il, la géographie future de l'aventure humaine à l'atlas de nos mains, aux moustaches des cartomanciennes, et à la barbe des fakirs en turbans, ils ont ajouté l'algèbre en feu des étoiles de Dieu.

Les rossignols... ah, souvenez-vous du décor de jadis, et des chauds crépuscules, dans leur douceur d'été; le

monde tout entier semblait se recueillir pour mieux écouter. La lune de là-haut, sur tout le paysage, étendant le flot de son silence immobile et tout blanc, enveloppait la terre de son réseau d'argent. Des anges invisibles soutenaient le firmament; les astres palpitants arrêtaient un instant leur cortège dans sa marche éternelle; et confiante, apaisée pour la première fois, on sentait la grande âme tourmentée de Pascal prier dans l'Infini. Alors, perdu dans un feuillage entre le Ciel et la Terre, le chant de désir, de douleur et d'amour jaillissait comme une source, qui ne peut plus finir; et quand, malgré tout, épuisée, la musique divine faisait halte, un moment la Création, en retenant son souffle, attendait, dans l'espoir que quelqu'un d'inconnu allait enfin répondre... Hélas! les foules s'étaient enfuies là-bas, dans leurs boîtes à plaisir, et la nuit, immense et vide, la nuit abandonnée n'était plus que la tombe étoilée des voix assassinées.

Et là-bas, là-bas, Marie l'Immaculée, dont les pieds nus jadis faisaient jaillir des sources, Marie, ignorant à jamais l'appel et le nom du péché, — courbée dans une immense pitié sur ces enfants damnés, privés de Paradis, l'Immaculée, où survivait la Mère, bordait ces amants morts dans ses deux draps d'argent.

JACQUES MARION.

# L'AUDITION DES TÉMOINS

—

A Lucien Colin.

I

« ...Si on l'a connu, nous le pauv' cochon? Mais, carcasse, si on ne l'a pas connu, Jeff et moi, ce pauvre Félicien, je me demande qui c'est qui peut bien l'avoir connu, — si on ne l'a pas connu, nous autres, Jeff et moi, comme tu as l'air d'insinuer. Pas vrai, Jeff? Demande-lui donc, à Jeff, si tu ne me crois pas, — demande-lui, pour voir! Dis-lui, Jeff, dis-lui si on ne l'a pas connu ce pauv' salaud.

« Mais, mon gars, on y était, nous. Tu entends? On était là. *Là*. On a autant dire tout vu. Comme au cinéma. Comme je te vois. On a suivi ça pas à pas. Jour par jour, tu comprends! Ça t'épate, oui? Tu ne le savais pas, non? Tu ne sais donc rien? Tu ne lis donc jamais le journal? Peut-être que tu ne sais pas lire?

« Tiens ma pipe. Non, pas toi. Tiens ma pipe, Jeff... Où que je l'ai mis, mon porte-monnaie? Où que je l'ai fourré? Casse pas ma pipe, ça fait deux ans que je la culotte. Attends... bouge point... voilà! Regarde! Les noms sont un peu effacés, c'est naturel; ils sont justement dans le pli, mais on les voit quand même. Lis : « ...Ces deux individus furent aussitôt emmenés au poste par l'agent Schievekop, tandis que l'inspecteur Putmans demeurait sur les lieux... » — C'est peut-être pas nous, non, les deux individus?... Et ici « ...Le commissaire-adjoint Verbrugghe recueillit leur témoignage que l'ivresse rendait inco... inco... in-co-hé-rent. » Inco-hérent. Ça t'en bouche un

coin, hé? Qui c'est qu'était incohérent? C'est peut-être toi... non? Alors, faut bien que ça soit nous, pas vrai? Même qu'ils nous ont gardés au bloc toute la nuit... Ça t'apprendra à faire le malin. Si on y était! Tiens, veux-tu que je te dise? Tu me dégoûtes. Jeff aussi, tu le dégoûtes. C'est bien simple : tu nous dégoûtes. Voilà.

« Ah! tu peux dire que tu as l'air fin, maintenant! Tu vois ce que c'est que de parler sans réfléchir? Mais, mon dégueulasse, on avait notre logement juste au-dessous du sien, Jeff et moi, au café Wallon, chez la grosse Irma, où qu'on descend toujours entre deux voyages, huit jours par-ci, huit jours par-là. Alors, tu te rends compte...

« Je te dirai même que ça faisait bien un an qu'il ne naviguait plus, Félicien, — depuis qu'il s'était mis dans la politique. Il vivait là, avec une femme, une nommée Madeleine, une de Borgerhout, une grande, une maigre, une piquée, une qui sifflait la gnôle tout comme un homme. Tu aurais dû l'entendre, quand elle était bien noire, qu'elle avait ses crises : elle se foutait à se tordre tellement qu'il n'y avait plus moyen de l'arrêter. C'était pas naturel. On l'entendait bien, à travers le plafond. On entendait tout. Quand, des fois, on entendait moins bien à cause du bruit qu'il y avait en bas, au café, on n'avait qu'à grimper l'escalier, tout doucement, jusqu'à leur porte. De là, on ne perdait rien. Pas un mot. On a entendu des choses pas ordinaires, ça, je te le jure!

« Le matin, on les entendait se lever. Vers les dix heures seulement. Jamais plus tôt. On entendait d'abord craquer le sommier : peut-être bien qu'ils se retournaient de tous les côtés, comme quand on s'éveille, peut-être qu'ils faisaient leurs cochonneries, je ne sais pas. Mais ça durait un bon quart d'heure. Ensuite, ils se levaient. On distinguait très bien leurs pas différents. Après, Madeleine allait aux provisions. Ils ne bouffaient pas grand' chose...

« Félicien, lui, il descendait et s'accoudait au bar en attendant qu'un copain vînt lui payer à boire, ce qui était plutôt rare, parce que, des copains, il n'en avait pas des flottes. Il parlait de la révolution, des revendica-

tions du prolétariat, comme il disait, d'un tas de trucs. Ça faisait d'abord rigoler, mais on s'en fatiguait vite, de l'entendre toujours répéter la même chose, et jamais rien de sérieux. Lui ne se décourageait pas : il faisait ce qu'il appelait du noyautage. Il emmenait tous ceux qu'il pouvait à des meetings organisés par le parti. Tu te souviens, Jeff, du soir où on y est allé?

« C'était, si tu veux, instructif, parce qu'on t'expliquait en détail comment elle s'y prenait, la Compagnie, pour te couillonner. Après ça, tu te rendais pleinement compte qu'il valait mieux filer doux, vu qu'elle finirait toujours par t'avoir. Félicien, on le voyait se dresser sur l'estrade. Il avait des bouts de taffetas rose plein le menton : il se coupait en se rasant. Il s'accrochait au bord de la table, comme s'il avait eu peur de tomber. Le tapis vert lui renvoyait un reflet sur la gueule : ça lui donnait une bouille de noyé, à Félicien. On l'entendait mal, d'ailleurs. Il avait beau élever la voix : les mots lui collaient dans le gosier, comme à un jeune gars qui mue. Le parti a fini par le foutre à la porte... le syndicat aussi, pauvre Félicien... et quand il a voulu rembarquer, la Compagnie n'a plus voulu de lui : elle l'avait mis sur son Livre Noir.

« On peut dire que c'est ce jour-là, le jour qu'il a voulu rembarquer, que les choses ont commencé à aller mal. On y était. Oui, on y était. Jeff et moi. Le « Port de Santos » enrôlait. C'était un mercredi, je me souviens. Il pleuvait... »

## II

Il pleuvait. Par la porte cochère, ouverte à deux battants, on pouvait voir les arbres de l'avenue d'Italie avec leurs branches sans feuilles tendues vers le ciel, pareils, sous la bourrasque, à des parapluies retournés dont le vent a arraché l'étoffe. Il avait plu d'abord à seaux. Maintenant, il pleuvait par tranches. Des pans d'eau s'abattaient, comme un mur s'écroule, sur la chaussée luisante où tremblait un monde de reflets. Et il montait

de la ville une rumeur mouillée, faite du claquement pressé des pas sur les trottoirs, du roulement des voitures dans les flaques, du débit des gouttières et des ruisseaux : tout un concert d'éclaboussements, de glouglous, de clapotis.

Le Bureau d'Enrôlement Maritime, sol carrelé, murs recouverts de céramique jaune, ressemblait à un établissement de bains. La buée des haleines se mélangeait, au-dessus des têtes en casquettes, à celle que dégageaient en séchant les vêtements sur les dos, à la fumée du tabac. Près de l'entrée, dans le faux jour, on lisait, tracé à la craie sur un tableau noir :

LE S/S « PORT DE SANTOS », ARMEMENT MARITIME BELGE, ANVERS A LA PLATA, ENROLERA SON EQUIPAGE LE MERCREDI 29 NOVEMBE, A 08 h. 30. L'APPAREILLAGE AURA LIEU LE SAMEDI 1er DÉCEMBRE, A 00 h. 05.

En dessous figurait l'emplacement du navire : bassin n° 3, hangar 108.

Plus loin, car la longue salle s'enfonçait en boyau dans l'épaisseur de l'immeuble, des globes électriques trouaient, sans la dissiper, la pénombre. Au fond, dans une lumière crue comme un éclairage de scène, on distinguait une espèce de guignol. Au-dessus d'un comptoir en bois verni, trois personnages, manifestement privés de jambes, se dépensaient en gestes saccadés, en hochements brusques du chef comme on en connaît à Polichinelle. Dressés sur la pointe des pieds, les derniers venus reconnaissaient et nommaient le capitaine d'armement de la Compagnie, M. Lebeuf, et deux employés du Bureau qui paraissaient tenir le rôle de comparses. M. Lebeuf parlait. Il semblait même qu'il vociférât. Mais ses paroles se perdaient dans la foule, comme happées, avalées au passage par toutes ces oreilles tendues. Il n'en restait rien pour les auditeurs des derniers rangs. Parcimonieusement, les privilégiés qui entendaient tout passaient des bouts d'information par-dessus leur épaule :

— C'est M. Lebeuf qu'engueule Félicien...

— Il n'est pas fier, Félicien...

— Il en fait une, de gueule, Félicien!

Félicien, que l'exiguïté de sa taille cachait aux regards de la majorité, on le décrivait, figé, l'œil rond, la bouche ouverte, avec, au poing, son livret maritime tendu vers M. Lebeuf dans un geste inachevé.

Ceux qui voyaient le mieux, c'étaient les rares élus, dont Kroll et Jeff — et moi — qui venaient d'enrôler. Ceux-là passaient la « visite » réglementaire dans le cabinet du Docteur Verbist, au premier. On les avait vus apparaître aussitôt sur la dernière marche de l'escalier, le pantalon tire-bouchonnant sur des mollets velus, la chemise au vent. D'en bas, on les enviait. La grosse voix du Docteur Verbist, les rappelant, tombait des cintres : on n'entendait plus M. Lebeuf dont l'aigre filet portait mal.

Des rires fusaient, montaient dans l'air opaque, éclataient soudain, s'épanouissaient. Il y eut un grondement de rires, une tempête de rires, grossie en un clin d'œil, brutale et soudaine comme des coups de tabac d'Argentine que nous appelions des « pamperos » et qui peut-être ne s'appelaient pas du tout comme ça. Elle s'arrêta quand on n'eut plus de souffle. Alors, on s'étrangla collectivement, on fut deux cents à avaler de travers, la fin de sa liesse ponctuée des grandes claques qu'administraient dans les dos les copains obligeants. On n'avait pas ri ainsi depuis longtemps, depuis le dernier enrôlement, et il était loin, et ceux-là mêmes qui n'avaient pas encore trouvé d'embauche aujourd'hui en oubliaient leur déconvenue.

Jeff et Kroll étaient à terre depuis quatre mois, ayant manqué l'enrôlement du « Ville d'Anvers », leur bateau. En trouver un autre, par ces temps de crise, n'était pas chose facile. La moitié au moins des navires de la Compagnie — et des autres compagnies — se trouvaient désarmés. On pouvait les voir, à peine entretenus par des « équipages de terre », amarrés bord à bord, dans les docks, sans vie : de vrais cadavres de navires. On poussait jusque-là le dimanche. On reconnaissait de vieux

amis : le « Parana », qui tanguait si fort; le « Princesse Marie-José » à bord duquel j'ai été mousse; le « Hainaut », qui mettait cinquante-trois jours pour aller à Buenos-Ayres : et il semblait qu'une obscure fraternité unit dans la fortune adverse hommes et bateaux en chômage.

Jeff et Kroll et moi, nous nous bourrions joyeusement les côtes, la poitrine gonflée du grand souffle de la délivrance. Le « Port de Santos » était à nos yeux le plus beau cargo du monde, et son poste d'équipage, sombre caverne sous le gaillard d'avant, nous apparaissait spacieux et magnifique. Il se trouvait que nous y avions déjà navigué tous les trois. Des souvenirs communs nous revenaient en foule, et c'étaient les souvenirs les plus beaux de notre vie.

Nous sortîmes en nous donnant le bras, et nous bousculâmes Félicien, près de la porte, sans le faire exprès. Il s'effaça contre le mur, et je vois encore le visage blême qu'il avait. Il sourit timidement, découvrant des dents qu'une carie noire rongeait. Il s'était rasé de frais avant de venir, mais, au-dessus du maxillaire, la joue était restée crasseuse : on suivait le trajet de la lame qui avait laissé d'une oreille à l'autre une bande de peau rose. Un employé le repoussa doucement et lava derrière lui d'un coup d'éponge sur le tableau noir l'avis d'enrôlement.

Du fond nous parvenait la voix assourdie de M. Lebeuf, criant :

— ...Et remettez-les-y, pour voir, les pieds dans les bureaux de la Compagnie, remettez-les-y, je vous dis...

## III

— ...Remettez-les-y, pour voir, qu'il gueulait, M. Lebeuf.

« Mais qu'est-ce qu'il lui avait passé avant ça! Sa gueule, tu aurais dit qu'elle allait éclater! Et il n'en menait pas large, tu sais, notre Félicien.

« On n'en a pas perdu beaucoup, Jeff et moi, parce

qu'on était justement en haut, chez le docteur Verbist, à lui faire voir ce que tu penses, tous la culotte sur les talons. Il regardait ça d'un air dégoûté, comme il fait toujours. Tout à coup, on a entendu chahuter en bas. C'était M. Lebeuf, qui avait répéré Félicien, et qui lui disait deux mots. On s'est tous précipité, pour voir. Le docteur Verbist a failli en avoir une attaque.

« On avait loupé le début, mais on a quand même encore entendu des choses pas mal. M. Lebeuf, je ne l'aurais pas cru capable de s'expliquer comme ça.

« — ...Eh ben, qu'il faisait, c'est sans doute de l'embauche que vous venez chercher? Pour un drôle de culot, y a rien à dire, pardon, c'est un drôle de sacré culot! Et dites-moi, mon ami (qu'il lui disait comme ça avec une petite voix de miel), vous pensez sans doute qu'on va vous en donner de l'embauche, n'est-ce pas? Qu'on va vous recevoir comme le veau gras, eh? Pardon. Comme s'il n'y avait pas assez de socialistes comme ça sur les bateaux de l'Armement (qu'il éclatait tout à coup), voilà des communistes maintenant, des anarchistes, des bolcheviks, des nom de Dieu de je ne sais quoi! Pardon! Vous ferai rayer des registres du Commissariat Maritime, moi! Vous en foutrai, des révolutions, moi! Des grèves, moi! de la rouspétance. Pardon! Remettez donc les pieds dans les couloirs de la Compagnie, non mais remettez-les-y! Ah, vous voulez de l'embauche! Faut bien vivre, hé? On voudrait pouvoir cracher sur son gagne-pain et le garder quand même? Ou bien, pardon, peut-être qu'on a des idées de derrière la tête? Qu'on voudrait fomenter des mutineries à bord, ou saboter la cargaison? (Il disait ça le doigt levé, la tête penchée, l'air astucieux.) Ou assassiner tous les officiers? Hein, je parie que ça vous irait, ça? Et comment que vous feriez sans vos officiers pour vous ramener chez vous? Pardon : je voudrais vous y voir! Révolution, vraiment!

« Il y avait là M. Thielemans, du Commissariat Maritime, et il lui disait, M. Lebeuf, à M. Thielemans :

« — Tenez, Monsieur Thielemans, moi, je ne fermerais plus l'œil de la nuit, si je savais qu'on a comme ça des

agents de Moscou à bord des navires de la Compagnie!

« Et voilà qu'il se met à lui raconter que l'année d'avant il y avait le coq du « Rio Uruguay » qui foutait des petits clous dans la croûte du Vieux, et qu'il avait failli en crever, le Vieux, et que le coq, on l'avait mis chez les fous.

« — Irresponsable, qu'ils ont dit, les médecins, qu'il disait. Irresponsable! Pardon! Bolchevik, oui! D'ailleurs, si vous me demandez mon avis, je vous dirai que c'est la même chose. Dans un asile! Logé, nourri, et rien à faire de toute la journée. Voilà, Monsieur Thielemans, comment on traite les anarchistes dans notre beau pays.

« Et les honnêtes gens, savez-vous comment on les traite, dans notre beau pays, les honnêtes gens, Monsieur Thielemans?

« — Non, qu'il répondait M. Thielemans, de l'air de n'avoir jamais rencontré personne d'honnête de sa vie. Et l'autre, alors, il lui disait que, les honnêtes gens, on leur faisait payer les impôts, directs et indirects, et des taxes par-ci, et des taxes par-là, des taxes de luxe, des taxes de consommation, tout ça pour faire des pensions viagères aux nihilistes de la Tchéka.

« — Et la supertaxe, Monsieur Thielemans, qu'il disait, et la supertaxe!

« Qui est, comme qui dirait, une taxe sur les impôts.

« Le docteur Verbist, du fond de son cabinet, il nous traitait de tous les noms. M. Thielemans a fini par l'entendre. Il s'est mis à gueuler :

« — Et alors, Verbist, qu'est-ce qui se passe là-haut?

« Félicien, on l'a revu dans l'après-midi. Il était pas content. D'ailleurs il ne l'était jamais, content, mais, cette fois-là, il était encore plus pas content que d'habitude. Il ne disait rien, il ne regardait personne, il crachait partout, même que la grosse Irma lui a demandé s'il se croyait dans une écurie. Jeff te dira tout ça.

« Il te dira, Jeff, comme on l'a fait boire, cet après-midi-là, ce pauvre Félicien, parce qu'il remportait beaucoup de succès dans les bars où on avait déjà appris ce qui s'était passé le matin. Il buvait, et nous aussi, mais sans rien

dire. A la fin, on est allé au Sandy Hook Bar, qui est tenu par un ancien chauffeur de la Red Star : c'est pour ça que les autres chauffeurs y vont. Il y en avait justement quelques-uns du « Pennland », qui jouaient aux dés et qui perdaient tous à la fois, comme quand on est saoul. Ils se foutaient les uns les autres de la galette dans les poches, et ils en laissaient tomber la moitié par terre. On l'a ramassée, Jeff et moi. Ben quoi? Elle n'était censément plus à personne, cette galette, puisque tout le monde avait perdu.

« Ils nous ont offert à boire tout de suite. On a donné du café à Félicien pour le réveiller. Les chauffeurs se sont attendris aussitôt : les chauffeurs sont comme ça. Il y en avait un — j'ai oublié son nom, mais je revois encore la gueule qu'il avait, noire de charbon autour des yeux, et une mèche rousse qui lui pendait le long du nez, et pas de col, — qui lui disait :

« — Félicien, t'es un défenseur du Prolétariat!

« Là, il s'est réveillé tout à fait, Félicien, et il s'est mis à causer. Je crois bien que c'était la première fois qu'il ouvrait la bouche de toute la journée. Il a dit :

« — Ça, on peut le dire! Parce que, tout ce qui m'arrive, c'est bien à cause du prolétariat.

« D'ailleurs, qu'il a ajouté, le prolétariat, y a plus que moi à le défendre. La preuve, c'est que je suis exclu du parti. Y m'ont exclu, les vaches. Y trahissent le Prolétariat, voilà ce qu'ils font : ils le trahissent, le Prolétariat.

« C'est une injustice, qu'il dit, je vais écrire au roi! »

« Jeff et moi, on commençait à rigoler tout doucement, tu penses.

« — Tu ferais mieux, on lui a conseillé, de t'expliquer avec M. Lebeuf. Parce que, quand ils sauront, au parti, que tu t'es laissé engueuler comme ça, ils ne te prendront plus au sérieux du tout. Et ça, on doit te le dire, après ce qu'on a vu, on n'a plus confiance en toi. On te le dit, avec Jeff, comme représentants du Prolétariat.

« Il s'est foutu à chialer dans sa tasse. On lui a fait boire du schiedam, pour le remettre.

« — Toi, qu'on lui disait, toi, avec ton instruction! Tu aurais dû lui répondre à M. Lebeuf : on t'aurait soutenu. Tu ne nous as pas vu sortir de chez le docteur Verbist pour te venir en aide, non, tu ne nous as pas vus? Même qu'on n'avait pas pris le temps de se reculotter, tellement qu'on pensait que tu pouvais avoir besoin de nous. Et puis, quoi, qu'est-ce que tu fais? Tu ne dis rien, tu encaisses, tu fous le camp! Ah, c'est pas bien, qu'on lui disait, Félicien, c'est pas bien!

« Il faisait :

« — Je ne savais pas, moi, je ne me doutais pas, fallait me dire. Mais vous verrez!

« Les chauffeurs lui tapaient dans le dos : il s'emballait peu à peu.

« — Vous verrez, ça ne se passera pas comme ça. Je le retrouverai, M. Lebeuf. Je lui en dirai, des choses! Vous verrez, si je me dégonfle! Faudra pas me lâcher, vous autres...

« Je lui dis, l'air sérieux :

« — Si tu fais ce que tu dis, Félicien, je te fais réintégrer au parti, — je connais des gens... Et puis, je t'amène tous les clients du Café Neptune, à tes meetings.

« (J'ai de l'influence au Café Neptune, — peut-être que tu ne le sais pas non plus, ça! — parce que, la patronne, c'est ma cousine.)

« Quand il entend ça, Félicien, voilà qu'il s'attendrit tout à fait. Il se tenait plus! Il se lève comme il peut, il se fout d'abord dans une table, il renverse une chaise mais il finit par la trouver, la porte, et il sort... »

## IV

Dehors, Félicien se sentit la tête lourde. Des copains, déjà au courant, le hélèrent, le prirent par le bras. On but encore. Mais il n'avait plus soif. Il songeait : Faut réfléchir! Mais les pensées traversaient son esprit si vite, si vite, qu'il ne faisait que les sentir passer, sans pouvoir en discerner le sens ni la forme : il n'en percevait

qu'un contour brouillé, déformé par la vitesse, comme l'image de ces bolides photographiés en pleine course.

Un monde confus l'entourait, un monde tout en angles imprévisibles, un monde barré de câbles tendus autant que le pont d'un navire au port, et pourtant agité d'une insupportable houle, un monde hostile qui vous secouait, qui vous lançait de traîtres croche-pieds, qui vous brouillait la cervelle et le ventre et vous laissait pantelant.

Félicien se sentait poussé, bousculé. On lui bourrait les côtes, on se moquait de lui. Les éclats de rire roulaient sous son crâne avec un bruit de tonneaux. On le faisait boire. Il buvait. Il faisait tout ce qu'on voulait, il s'abandonnait, il était à bout.

Il se retrouva enfin dans la rue, seul. Il se heurtait aux passants. On le rejetait brutalement contre les murailles. Il finit par marcher, en s'appuyant des deux mains aux façades délavées, de biais, comme un crabe.

Il se ressaisissait quand même un peu. Il entra dans un bar du quai Van Dyck et se fit servir un café noir. Il se sentit mieux quand il eut au creux de l'estomac cette boule de chaleur amie.

Le sentiment de l'injustice dont il était victime oblitérait tout le reste. Mais Félicien était si recru qu'aucune colère ne venait plus s'y mêler, mais seulement un vague désir de faire machine arrière, de reprendre la vie quelques années plus tôt, la vie navigante, ignorante du prolétariat, de M. Lebeuf, de Madeleine, la vie sous sa forme la plus simple : la vie de l'homme de quart, — quatre heures en haut, quatre heures en bas, mécaniquement.

Pourtant, le souvenir de la matinée le hantait. Il revoyait le visage rouge et rond de M. Lebeuf, un visage de ballon en baudruche. Quand on avait fait la fête, au nouvel an, au bar américain de la place Saint-Paul, Madeleine avait amené un ballon comme ça, acheté dans la rue à un camelot qui en promenait une grappe au bout d'un bâton. Elle était saoule, ce soir-là, Madeleine, et le gros Stoef, du « Katanga », la pinçait en dansant. Encore une injustice. Qu'est-ce qu'il lui avait fait,

lui Félicien, au gros Stoef? Rien. Encore une humiliation. Ce ballon, Kroll, qui était là, l'avait fait sauter avec le bout de sa cigarette. Ça avait fait *poum!* et il n'y avait plus eu de ballon du tout, plus rien qu'un lambeau de peau flasque. On avait bien ri. Il se mit à rire tout seul, rien qu'à y songer. La figure de M. Lebeuf... une cigarette... plus qu'un bout de peau... plus rien... Il s'endormait sur ses bras repliés. La tête de M. Lebeuf... *poum!*... plus rien... plus rien...

Le patron, qui rafistolait sa pompe à bière derrière le comptoir, vint le secouer.

— On ne dort pas ici, fit-il.

Félicien ouvrit les yeux. D'en dessous, il lui voyait un faciès étrangement tassé : un menton énorme, tout bleu, des narines largement ouvertes; deux trous noirs dans les poils hérissés de la moustache, et deux sourcils terribles qui cachaient entièrement le front. Pas dormir... L'injustice... Félicien paya, se leva avec peine, sortit encore.

La pluie avait cessé. Un vent violent déchirait les nuages par larges accrocs, en dispersait les lambeaux, et des coins de ciel bleu apparaissaient déjà, se reflétaient dans les flaques. Félicien se mit à marcher sur la chaussée, buttant contre les pavés inégaux. Arrivé devant le Commissariat Maritime, il s'arrêta pour contempler sans haine cet édifice dont il était banni.

Sur les marches de pierre, l'équipage du « Vlaamsche Leeuw », de la Compagnie Anversoise d'Armement, qui venait de toucher sa paye, retour du Proche-Orient, s'attardait à rouler des cigarettes, à échanger les plaisanteries habituelles aux jours de dérôlement. La bordée du retour se préparait sans hâte, et on sentait, à voir ces hommes, qu'un cœur vide d'inquiétude battait dans leur poitrine. Pourtant, songeait Félicien, la Compagnie les couillonne jusqu'à la gauche, et ils le savent. Elle leur carotte au moins un dixième de ce qui leur est dû, sans parler des combines sur la nourriture. Lénine a dit : « Le pire ennemi de la révolution sociale, c'est l'esclave résigné. » Félicien n'avait pas voulu de l'esclavage. L'humanité était ingrate. Le parti aussi. Il y aurait

peut-être moyen de s'entendre avec M. Lebeuf. Félicien irait le trouver... il lui dirait : « C'est un malentendu... » On reprendrait Félicien sur les navires de la Compagnie. Tant pis pour le Prolétariat.

Il se remit en route. Il traversa l'écluse Royers et se perdit dans les docks. Le marchepied d'un wagon de marchandises oublié sur des rails roux, le long d'un quai désert, le tenta. Il s'y assit d'abord. Puis, il s'étendit de tout son long, les yeux au ciel, et tomba dans une sorte de torpeur. Il essaya encore, et vainement, de réfléchir. Et, comme il y renonçait, les sentiments confus qui l'avaient agité se tâtèrent les uns les autres dans son esprit, se mêlèrent prudemment, se confondirent. Dans le cerveau d'un Félicien incapable de penser, les pensées travaillaient toutes seules. Elles s'arrangeaient entre elles. Elles lui mâchaient la besogne. Quand il s'éveilla, il se trouva plein d'une certitude neuve, venue il ne savait d'où. Il se dit :

— J'emmerde le prolétariat!

Cette révélation, brutale comme le recul d'un fusil mal épaulé, faillit le faire choir de son marchepied.

Mais il en éprouva en même temps un soulagement tel qu'il poussa un grand soupir et ferma de nouveau les yeux.

Alors, peu à peu, il prit conscience d'un grand mouvement de giration lente, et d'un puissant silence pas comme les autres, et d'être le pivot de l'un, et, de l'autre, le centre et la source. Le silence s'élargissait autour de lui en cercles, comme une onde sonore. Et, aux bords extrêmes du silence, il devinait des oreilles tendues, tout un monde à l'écoute. Puis, il y eut des bruits.

D'abord, il entendit de nouveau la rumeur éternelle du port, et ce fut comme un immense chuchotement qui l'entoura soudain. Puis, un camion roula au loin, lourd sur une chaussée pierreuse. Cela fit :

— Brron, brron, brron...

Sur un cargo proche on se mit à piquer la rouille :

— Picapicapicapoc, poc, poc, pic, picpoc, pic, poc, poc, pac, pic, pac, picpac...

Un navire qui déhalait fit :

—Boh! Boh!

La sirène du remorqueur répondit :

— Boüh! Boüh! Uuuu!

Un paquebot, plus loin, sur le fleuve, soufflait :

— Bah! Bah! Ba-bah!

De l'air d'un qui n'en croit pas ses oreilles.

Les marteaux insistèrent :

— Pic-poc, picapicapoc, je te dis que si! pocpoc...

Une vedette haleta :

— Ha? Ha? C'est pas possible!

Le camion se rapprochait :

— Brron, bron, bron, c'est-y dieu croyable?

Félicien commençait à s'intéresser sérieusement à la conversation. Le « Bilbao », qui rentrait de Rotterdam, s'amarrait au 106. Il s'y mêla soudain. Félicien connaissait bien sa voix enrouée :

— Pschuiii! Pschuiii... Pschoooh!

Le « Bilbao » mouilla. La chaîne de l'ancre racla l'écubier avec un bruit de tonnerre :

— Grro-ho-ho-ho, grohohoho, grohoho-houm! J'ai jamais rigolé comme ça!

— Y a pas de quoi rigoler, cria, du fleuve, le paquebot inconnu qui paraissait animé de principes austères.

— Qui l'eût cru! clama le remorqueur, d'une sirène pincée.

Et dans toutes les langues maritimes, dans celle de la vapeur qui fuse, dans la langue des moteurs à huile lourde, dans celle, grondante, des treuils en action, dans le parler si subtil, si nuancé — et qui se perd — des vieux quatre-mâts norvégiens, lesquels n'élèvent jamais la voix, mais échangent des craquements polis, dans l'argot brutal des remorqueurs connus pour leurs fréquentations mélangées, le port tout entier répétait :

—Félicien, figurez-vous, voilà qu'il emmerde le prolétariat!

Alors, un remords, une honte se mirent en lui. Le Prolétariat, ce ne fut plus seulement les hommes. C'était aussi le prolétariat de la mer : c'était ces bateaux mourant

lentement de rouille, désarmés, dans les docks, c'était les vieux cargos en mer, peinant sous le faix comme des bêtes de somme, labourant l'eau d'une étrave tordue par les collisions, la battant d'une hélice aux pales brisées, effeuillée comme la marguerite, et sans fin, nuit et jour, sans récompense, pour la peau, et c'était l'humble peuple des allèges et des chalands, ces coolies des ports, qui vivent dans l'eau immonde, parmi les épluchures et les détritus dans les coins les plus sales des bassins, entassés comme des mendigots qui ont froid, et c'était les remorqueurs asthmatiques, et les bateaux-phares (c'est pas une vie), et les pétroliers qui font tout à coup explosion, on ne sait pas pourquoi (on n'en retrouve plus rien qu'une immense tache d'huile sur la mer). Le cœur de Félicien débordait d'amour pour tout ce qui flotte et qui souffre. Il s'attendrit à évoquer le labeur immonde des dragues et pleura sur la honte des maries-salopes.

Félicien se prit à rêver à un soulèvement des bateaux. Un jour, sur toutes les mers du monde, toutes les sirènes en même temps! Un coup de roulis jetterait l'homme de barre, impuissant, aux pieds de l'officier de quart. Alors chaque navire, gouvernant seul, mettrait le cap sur le lieu du meeting. A mesure qu'on en approcherait, on serait plus nombreux. L'eau se couvrirait de navires de toute sorte, forçant la vapeur, se hâtant, à faire péter leurs chaudières, tous! Les grands transats à turbines, les vieux « tramps » tout noirs, les pétroliers, le nez en l'air! Les équipages auraient compris : sur les ponts, ils chanteraient l'« Internationale ». Sous eux, les bateaux bondiraient joyeusement : les machines et le cœur des hommes battraient à l'unisson. Félicien, au bossoir de l'« Ile-de-France », un grand porte-voix à la main, leur souhaiterait à tous la bienvenue. Il recevrait par radio un télégramme d'excuses et de félicitations du parti. Puis, la lutte commencerait. Des vaisseaux de guerre, aux ordres des capitalistes, écumeraient les mers. (Le signalement des meneurs leur aurait été transmis par l'agence Lloyd et le Bureau Véritas, cette Identité Judiciaire de l'Océan.) Un

soir, l'armée révolutionnaire des bateaux remonterait l'Escaut et s'emparerait par surprise du port d'Anvers. La garnison fuirait, pêle-mêle, en amont et s'enliserait. Dans son bureau, M. Lebeuf bouclerait ses valises. Derrière lui bâillerait, vide, le coffre-fort de la Compagnie. La porte s'ouvrirait. Félicien, l'œil terrible, un pistolet fumant à la main, se tiendrait sur le seuil. M. Lebeuf se jetterait à genoux.

Il crierait :

— Grâce! Ne me tuez pas!

Félicien ferait grâce.

V

« ...Jeff te dira comme moi qu'on était bien tranquille à prendre son petit déjeuner au café Wallon, et qu'il arrive tout à coup le petit Zott-Louis, du « Bolivie », et qu'il gueule, du pas de la porte :

« — On a tué M. Lebeuf.

« La grosse Irma, qui tricotait derrière le zinc en comptant ses points à mi-voix, elle en laisse tomber son ouvrage!

« — Jésus-Marie-Joseph! qu'elle fait. Puis, elle ajoute :

« — Pour moi, ça doit être un crime passionnel.

« — C'est dans le journal, qu'il dit, Zott-Louis. On l'a trouvé à minuit derrière la palissade de la nouvelle calesèche où il était venu voir comment que la besogne avançait à bord du « Ville de Newcastle » qui est au radoub.

« Il explique, Zoot-Louis, que c'est un crime mystérieux, vu que l'assassin, sous un prétexte, comme il dit, fallacieux, a renvoyé le chauffeur de M. Lebeuf, qui attendait M. Lebeuf, et qu'il est resté tapi, l'assassin, ce qui montre bien qu'il avait prémédité son coup, qu'il explique, Zoot-Louis.

« Le voilà qui commence à lire le journal tout haut, en bégayant, tellement qu'il était ému. Ils se mettent tous à causer, dans le café : y avait plus moyen de s'entendre. Et puis, voilà la Madeleine qui descend. Elle était tellement maigre, mon vieux, cette poule-là, que ses robes

lui pendaient sur le corps comme du linge mouillé. On aurait dit qu'elle les portait pour les sécher.

« Elle s'assied, seule à une table près du poêle. Elle grelottait. Elle commande un café, mais personne ne s'occupait d'elle, tu penses! Jeff, ici présent, lui demande comme ça :

« — Alors, ton Félicien, il dort toujours?

« Elle répond :

« — Félicien? Voudrais bien savoir où il est. L'a encore découché, ce salaud-là!

« — Pas rentré? que j'demande.

« — Pas rentré de la nuit.

« — On a tué M. Lebeuf, qu'elle lui dit, Irma.

« Un salaud de moins, qu'elle dit, Madeleine, sans se frapper.

« Puis elle demande :

« — Qui c'est qui lui a fait la peau?

« Je réponds :

« — Quelqu'un qui ne lui voulait pas de bien.

« Elle fait comme une qui s'en fout :

« — Ah?

« Puis, elle s'arrête, elle me regarde, elle fait :

« — Ah!

« Pas le même « *ah* ». « Ah », *comme ça.* Si tu vois ce que je veux dire. Ensuite, elle se lève, sans boire le café qu'Irma venait justement de lui verser, et elle remonte dans sa chambre.

« Nous, on remonte dans la nôtre, pour préparer notre sac. On l'entendait, elle marchait de long en large au-dessus de notre tête. Et puis, le sommier qui craque : elle s'est foutue sur le plumard.

« Moi, je te dirai que j'avais bien compris. C'est comme Jeff. On avait compris, tu comprends. Même que ça ne nous étonnait pas. On le connaissait, le Félicien. On se disait : « C'est dans sa nature. » Quand c'est dans ta nature, tu ne peux rien y faire. C'est comme un qui a une jambe plus courte que l'autre, eh ben, mon salaud, faut qu'il boite : c'est dans sa nature. Tu saisis?

« On sort, là-dessus, Jeff et moi, et on va toucher son

avance, et on va déjeuner en parlant de la chose. C'était notre dernier jour à terre, puisqu'on embarquait à « cinq minutes » : encore un truc de la Compagnie pour nous carotter la paye d'une journée. Tu connais ça, — faut bien, quand même, que tu connaisses quelque chose. Donc, après le déjeuner, on s'achète des choses dont on avait besoin : moi, ç'a été une paumelle neuve, du tabac, des caleçons chauds; Jeff, une paire de bottes en caoutchouc et des chaussettes. On se fait couper les cheveux. Et on rentre, vers les cinq heures, après avoir bu quelques demis, avec deux cruchons de schiedam sous le bras. On avait déjà vidé le premier, et j'étais en train de boucler mon sac quand, tout à coup, qui c'est, crois-tu, qui s'amène?

« Eh oui, couillon, oui, bien sûr, c'est Félicien! T'es tout fier d'avoir deviné, pas vrai? Non, c'est pas Félicien, non! C'est le pape! C'est le bourgmestre d'Anvers, M. Van Cauwelaert avec sa grande barbe! C'est saint Nicolas! C'est le bedeau de la cathédrale! C'est le capitaine Putmans! C'est ma sœur! (J'en ai pas, d'ailleurs.) Non, des andouilles comme toi, ça me fend le cœur! Ben oui, c'est Félicien! Qui veux-tu que ce soit?

« C'est Félicien. C'est Félicien qu'avait l'air plein comme une vache.

« — Madeleine, qu'il demande, elle est là-haut?

« On fait *oui*, et il dit encore :

« — Qu'est-ce qu'ils ont, au café, en bas? Ils en font une, de gueule!

« Je lui dis :

« — Tu n'as donc vu personne, ce matin? Tu n'as pas lu le journal?

« — Non, qu'il fait.

« — Eh ben, je lui dis, mon gars, c'est à cause de M. Lebeuf.

« Je le regardais, hein, tu penses, en lui disant ça! Je le regardais! Pas comme je te regarde toi, maintenant, non. Je le regardais... Tiens, regarde : *voilà* comment que je le regardais!

« Y a pas de quoi rigoler!

« Félicien, voilà qu'il se met à faire une drôle de bobine. Il ouvre des yeux qu'on aurait pu tomber dedans; il fait tout ce qu'il peut pour avoir l'air étonné. Mon vieux, c'était écrit sur sa figure.

« Il demande :

« — Qu'est-ce qu'il a, M. Lebeuf?

« On le regardait toujours, sans rien dire. Il entre, il referme la porte. Il tenait pas debout. Il s'assoit. On lui verse à boire : il boit. Tout à coup, le voilà qui se fout la tête dans les mains, les coudes sur la table, et qui chiale. Ses larmes tombaient sur la toile cirée. Il pleurait tout haut, avec de grands hoquets, comme un gosse qui a de la peine. Moi, je lui versais du schiedam comme si ça n'avait rien coûté, parce que j'ai un cœur d'or sur la main, et il s'arrêtait de geindre seulement pour boire. Il nous a sifflé comme ça la moitié du cruchon, du second cruchon, mais on se disait que c'était peut-être la dernière fois qu'il se saoulait la gueule, le pauvre salaud, et on lui en versait encore, malgré que, les cruchons, ça soit traître : on croit que c'est encore plein, — va te faire fiche, il n'en reste plus.

« A la fin, il se met à renifler, il s'essuie les yeux et le nez avec sa manche, il demande du tabac et aussi du papier. Il se roule une cigarette avec des doigts qui tremblent. Et la collant, il bave. Puis, faut qu'on la lui allume. Ah, il était frais!

« Et puis, il se met à parler avec une petite voix de rien du tout. Il dit :

« — Je savais-t-y, moi! Je ne voulais pas faire ça, non, qu'il fait, je ne voulais pas. Ça, non!

« On lui dit :

« — Tu devrais nous raconter tout, Félicien, ça te soulagerait.

« Il nous regarde d'un air soupçonneux. Il se mouche dans sa manche. Il dit :

« — J'ai rien à dire.

« Je fais :

« — Ça va. On ne te demande rien.

« — Vous n'avez plus un coup de gnôle? qu'il redemande.

« On lui en verse un verre de plus. Voilà qu'il se met à répéter qu'il n'a pas voulu ça.

« — C'est comme le Kaiser, à ce que j'ai lu, qu'il dit, Jeff.

« — Y a des chances, qu'il répond, Félicien, qu'est-ce que ça peut lui foutre, au Kaiser!

« Jeff, je ne dis pas ça pour t'offenser, mais là, tu as un peu manqué de délicatesse. Voilà que tu lui dis, à ce pauvre Félicien :

« — Quand même, tu lui dis, tu lui as fait son affaire à M. Lebeuf?

« Il lui dit ça, Jeff. L'autre encaisse comme s'il avait reçu un marron. Autant dire qu'il chancelle. Et il fait :

« — C'est pas ce qu'on croit! C'est pas ce qu'on croit! Ces choses-là, on ne les fait jamais exprès.

« — Ben, je lui dis, quand même, tu as renvoyé le chauffeur.

« — Je voulais seulement lui parler, à M. Lebeuf, qu'il dit. J'étais là par hasard. Je ne pensais pas le trouver. C'est pas ma faute.

« Puis, comme s'il se mettait à se méfier, il dit :

« — Et d'abord, quel chauffeur?

« Puis, il nous la raconte, son histoire, tout d'une traite :

« — Je voulais seulement lui parler, qu'il explique. Je ne lui voulais pas de mal. Je ne sais pas comment je suis arrivé dans les bassins. J'étais saoul. J'ai dû dormir un peu, quelque part, parce que tout à coup il faisait nuit. Il sortait de la cale-sèche, par-dessus la palissade, la lumière des « soleils » et le bruit des marteaux pneumatiques. On travaillait, là-dedans! Ça en faisait, un bruit! Les marteaux gueulaient tous en même temps : on aurait dit un meeting. C'est pour ça que je me suis approché. Je suis resté là, couché par terre. J'avais envie de dégueuler. Je me suis dit : Demain, j'irai trouver M. Lebeuf. On s'arrangera. On verra bien, je me disais. Des camions passaient sur la route. Je sentais trembler le

sol sous moi. Alors, une voiture s'est arrêtée. M. Lebeuf est descendu. Je ne l'ai pas reconnu quand il est passé devant moi, — il faisait trop noir, et lui, sûrement, il ne m'avait pas vu du tout. Mais j'ai regardé par un trou dans la palissade, et là, aux lumières, quand il est monté à bord, j'ai bien vu que c'était lui. Je me suis dit : Faut que je lui parle tout de suite. Ça ne pouvait plus attendre. Alors, pour qu'il ne puisse pas s'en aller sans m'écouter, j'ai renvoyé sa voiture. J'ai dû trouver un truc : je ne sais plus. On a des idées à ces moments-là.

« Après un bout de temps, voilà M. Lebeuf qui revient. Il y avait un raffût de tous les diables : de quoi devenir fou. Les marteaux pneumatiques tapaient comme des mitrailleuses. M. Lebeuf s'amène sans se presser. Il voit que sa bagnole est partie. Il s'arrête en face de moi. Je lui touche le bras, poliment. Il saute en l'air. J'ai peur qu'il ne foute le camp, alors je l'agrippe. Il se débat. Probable qu'il gueulait, mais avec ce vacarme... (Je me demande d'ailleurs comment qu'on aurait pu faire pour causer.) Il se tortille comme un ver. Je me fous en rogne. Je serre plus fort. Il me tape sur la gueule avec son parapluie. Je trébuche, je tombe, mais je l'empoigne par une cheville, et il s'étale, lui aussi. Je me dis : « Nom de Dieu, voilà que je l'ai foutu par terre! » Je lui dis : « Pardon, Monsieur Lebeuf! » mais il me fout un marron comme je l'aidais à se relever. Alors, je me suis mis à cogner en le tenant d'une main. Je me disais tout le temps : « Quand il se tiendra tranquille, je lui parlerai. »Puis je me dis : « Nom de Dieu, je l'ai tué! » Alors, j'ai plus eu qu'une idée : le tuer tout à fait. J'avais peur qu'il ne me fasse des histoires. Il était dur. Il se remet debout. Je lui saute dessus, je lui cogne dessus, il ne tombait pas. Assommer un type, ça n'a l'air de rien, c'est pourtant pas si commode que ça. C'était tout un boulot. J'aurais bien voulu avoir une de ces matraques en caoutchouc qu'on vend quai Van Dyck. Ça coûte cher, mais ça vaut son prix. A la fin, je le descends. Dans le noir, je ne le retrouvais plus. Je le cherche à tâtons. Je me prends les pieds dedans, je me reflanque par terre. Je recommence à taper au petit

bonheur, mais pas moyen de se rendre compte si ça y est ou non. Je tâte. Il avait du sang tiède partout. Je me dis : Sûrement il n'est qu'évanoui. Je me relève, je lui cogne le crâne à coups de talon, j'avais peur, je ne m'arrêtais plus, je m'appuyais à la palissade, parce qu'il faisait glissant, et je cognais. La tête me tournait, j'avais mal au cœur. Je me suis dit : Faut que je m'en aille. Mais avant de partir, j'ai frotté une allumette, des fois que j'aurais perdu quelque chose. Je l'ai un peu regardé. Eh ben, il ne se ressemblait plus du tout. Son portefeuille était tombé. Je l'ai pris, ça m'a fait du bien.

« — Oui, que je dis, ça nous a étonnés que tu l'aies pris.

« On avait vu ça sur le journal.

« — Ah, qu'il fait, ça m'a rudement soulagé!

« — Pourquoi? qu'on lui demande.

« Il ne savait pas pourquoi. Mais ça l'avait soulagé. Il était allé, après ça, se laver dans l'eau des docks, puis il s'était endormi quelque part. Le matin, il s'était acheté une casquette neuve. Il nous la montrait :

« — Elle est bath, qu'il disait. Elle est bath!

« Il a sorti tout un tas de billets de banque de sa poche. Y en avait, mon vieux, y en avait! Rien que des gros. C'était à peine croyable.

« — Le portefeuille, qu'il dit, je l'ai jeté.

« Ça, il avait bien fait.

« Je lui dis :

« — Elle va être contente, la Madeleine, quand elle verra tout ça. Vous n'aurez qu'à foutre le camp, tous les deux. Nous, on ne dira rien. Ni vu, ni connu. Par exemple, si tu trouves que tu en as de trop...

« Mais il ne trouvait pas. Il hausse les épaules. Il remet tout dans sa poche, il sort sans même dire merci. On l'entend monter les escaliers, et puis des pas, là-haut. Des pas et des pas. Un bruit de voix : il devait lui expliquer le coup, à la Madeleine. Et encore des pas. Et une chaise qu'on déplace. Et la voix de Madeleine. Et la voix de Félicien. (Mais surtout la voix de Madeleine.) Et des pas, des pas, des pas... Et puis la Madeleine qui descend.

Elle entre chez nous sans frapper. Tout comme au théâtre : un qui sort, un qui rentre. Sauf qu'on ne chantait pas.

« Elle reste debout, à nous reluquer avec un drôle d'air.

« Jeff lui dit :

« — Entre donc, Madeleine! qu'il fait.

« Alors, elle éclate.

« — Et comme ça, qu'elle demande, il vous a bien tout raconté, cet imbécile? Il vous a bien tout dit?

« Elle prend une chaise par le dossier, elle nous regarde de haut, penchée sur nous. Elle dit :

« — Alors quoi? Vous ne dites rien? Vous êtes muets? Vous n'avez plus de langue?

« Je lui dis :

« — Faut pas t'exciter, Madeleine. Tiens, assieds-toi.

« Et Jeff, bien sûr, qui lui verse à boire. Il lui dit :

« — Bois un coup! Et puis, on va causer. Ça ne sert à rien de s'exciter, pas vrai? Il n'est pas encore en prison.

« — En prison? qu'elle dit.

« Mais finalement, elle s'assied. Et elle se fout à boire. Mais on n'était pas en confiance.

« On lui avait rempli son verre rase-bord, je me souviens même qu'on avait répandu un peu de gnôle tout autour. Elle trempait son doigt dedans, et elle faisait des dessins, machinalement, sur la table. Puis, elle a vidé son verre d'un trait, comme un homme tout à fait, la tête jetée en arrière. La voilà qui reste figée comme ça, avec le verre vide aux lèvres, à nous regarder de nouveau comme si elle s'étonnait de nous trouver là. C'était elle qui nous regardait, mais elle dit :

« — Eh ben, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça? Vous ne m'avez jamais vue, non? J'ai quelque chose de changé?

« Elle abat ses deux poings sur la table, elle continue, plus doucement :

« — J'ai pourtant rien fait, moi, rien. Je ne savais même pas... C'est lui qui vient de me dire... Vous le savez

bien, vous autres, que je ne savais rien. Faudra bien leur dire, leur expliquer...

« Ah, qu'elle s'emballe un bon coup, c'est malheureux, quand même! Non, mais qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça? Quoi, vous êtes empaillés? Vous êtes peut-être déjà saouls? Ah, non, mais faut que vous m'écoutiez! Et d'abord, qu'est-ce qui prouve que c'est pas vous qui l'avez poussé? Qui c'est qui lui a payé à boire, d'abord? C'est pas le bon Dieu, des fois, non? Alors? Moi, ce que je sais, c'est qu'il n'aurait pas fait ça tout seul. C'est pas son genre : il est plutôt doux. Ah, mais je parlerai, moi, qu'elle insiste, je parlerai!

« — Tiens, qu'il lui dit, Jeff, bois encore un coup. Tu nous fait suer. Qu'est-ce qu'il fout là-haut, ton Félicien?

« — Mon Félicien? qu'elle dit, *mon* Félicien? Je vous le laisse! Se saoule la gueule, pardi! N'est bon qu'à ça. Tous les mêmes, tous des ivrognes, des propres-à-rien. Les hommes! Qui c'est, non mais, répondez-moi, pour voir, dites-moi qui c'est qui a tous les tracas, qui c'est qui vous met au monde, qui vous reprise vos affaires, qui vous fait à manger? C'est pas votre syndicat, hein, c'est bien nous, vous ne direz pas le contraire? Et puis, rien à dire! On est bien traitées! Comme des bourriques.

« Tout à coup, voilà qu'elle se calme.

« — Vous croyez qu'on va le prendre?

« Jeff lui dit :

« — C'est probable. Les pauvres couillons comme lui, c'est rare qu'ils échappent. Surtout qu'il a fait ça sans réfléchir! C'est pas malin, non, c'est pas malin.

« —Et moi? qu'elle dit.

« — Toi? Quoi, toi?

« Elle boit encore un coup. Elle allume une cigarette. Elle se peigne avec ses doigts : il lui tombe des cheveux sur son fichu. Elle n'était pas belle. Alors, elle dit :

« — Et moi, qu'est-ce qu'on va me faire?

« — On ne sait pas, dit Jeff.

« Il ajoute, après avoir réfléchi :

« — On ne sait jamais

« Puis, il dit :

« — Faudrait peut-être que tu te caches.

« — Où ça? qu'elle rigole. Sous la table?

« Ah, mon vieux, c'était une drôle de conversation!

« A ce moment-là, ou à peu près, on entend du raffût, en haut.

« Elle fait :

« — Vous entendez? Il fout les meubles par terre! Et vous me le demandez, s'il est saoul! Misère! qu'elle fait.

« — Pour ça, qu'on dit, pour ça il doit être plein!

« Madeleine, voilà qu'elle se met à tripoter son mouchoir, et puis à parler : on aurait dit qu'elle pensait tout haut.

« — Alors, elle dit, moi aussi, probable, ils vont me prendre. Qu'est-ce qu'ils vont me faire? Et puis, pourquoi qu'ils me feraient quelque chose? Y a pas de raison. Ils n'ont pas le droit. J'ai rien fait. Je suis une honnête fille, moi, pas une voleuse ni une criminelle, pourtant. Ah mais non! Ah mais non! Et puis, c'est bien fait! Ça m'apprendra à m'esquinter pour un cochon d'homme. Je suis trop bonne, voilà ce que c'est : je suis trop bonne. Je suis bête, qu'elle dit, à force d'être bonne.

« Elle nous lance un regard méfiant. Elle ricane un petit coup. Elle se met les mains sur les cuisses, et elle nous dit :

« — Je sais bien ce que je vais faire, qu'elle dit. Je le sais bien, qu'elle dit, ce que je vais faire. Vous pouvez me regarder : regardez-moi tant que vous voudrez. Regardez-moi bien, qu'elle dit, tâchez de bien me regarder. Peut-être que vous finirez par voir quelque chose.

« Elle se lève. On lui demande où elle va. Elle se fout à se tordre : une de ses crises. Ça lui dure bien cinq minutes. Après, elle se tenait le côté, parce qu'elle s'était fait mal à force de rigoler. Elle reprend son souffle, et puis elle dit :

« — Vous voudriez bien le savoir, hein, où je vais? Tous pareils! tous des saligauds!

« Elle s'en va en laissant la porte ouverte. Dans les escaliers, elle trébuche. (On croit même qu'elle se fout sur les marches. Ça aurait mieux valu.) Mais elle sort.

On entend ses pas qui claquent sur le trottoir : elle courait presque. Jeff, il se lève pour aller fermer la porte ».

## VI

La musique leur arrivait assourdie, d'en bas. Par moments, le rire d'un buveur montait jusqu'à eux. Le bruit de la pluie sur les vitres était aussi clairement audible, et le roulement lourd des camions sur le pavé des docks; et des sirènes, graves ou aiguës, venaient de tous les coins du port, proches ou lointaines. Il semblait qu'elles s'appelassent dans la nuit, et se répondissent, et cela avait quelque chose de déchirant.

La cathédrale égrena les notes de son carillon, puis l'heure sonna au bourdon. Dix coups. Dans une heure, il faudrait s'arracher à la cotonneuse tiédeur d'une demi-ivresse, jeter son sac sur l'épaule et gagner le bord. Plus qu'une heure... Une paresse, pesante comme des chaînes, s'abattit sur eux. Jeff referma la porte. Du café, il ne monta plus que les notes hautes de l'orchestrion et le froissement rythmique des cymbales. Mais, en face, un gramophone nasilla :

Oh, I want to be alone!
Oh, I want to be alone!

Et un cœur de voix éraillées reprit :

Oh, I want to be alone, with Mary Brown!

Et une gaieté de kermesse se déchaîna de l'autre côté de la rue étroite; on entendit même le cul des chopes frappant la table en cadence.

Jeff et Kroll se partagèrent très fraternellement le fond du cruchon. Et quand ils n'eurent plus rien à boire, ils se sentirent soudain accessibles à la pitié. Leur paresse, vaincue d'avance, ne s'insurgea même pas. Ils sentirent devant eux leur devoir tout tracé.

Ils n'échangèrent d'abord qu'un regard. Puis ils échangèrent un grognement. Puis, ils se grattèrent la tête d'un

même geste, et ils étendirent leurs jambes sous la table, et, ensemble, ils bâillèrent.

— Hein? demanda Krool, faudrait, quoi?

— Ben oui, dit Jeff. Faudrait.

— On ne risque rien, dit Kroll.

— Pour sûr, dit Jeff.

Ils en restèrent là, tout d'abord, satisfaits de la décision prise, et de l'alcool en eux, et, lentement, préparant leurs muscles et leurs jointures lourdes à l'effort qu'on allait fournir. Puis, ils se levèrent, sans hâte, aussi sans hésiter, je le jure! avec des mouvements étudiés et le souci de préserver un équilibre qui se savait instable.

La porte de nouveau ouverte sur l'escalier noir, la rumeur des conversations qui se poursuivaient au bar les accueillit, familière et rassurante. Et, comme Kroll mettait le pied sur la première marche, et agrippait la rampe, et se hissait jusqu'à la seconde marche dans un grand déploiement d'énergie, l'orchestrion se remit à jouer. Ils s'arrêtèrent court, pris au dépourvu.

— C'est *Poète et Paysan*, dit Kroll.

Et il escalada deux degrés. Jeff, qui le suivait, lui saisit l'épaule. Ils s'immobilisèrent. La sueur leur perlait au front. L'obscurité tournait autour d'eux.

— C'est *Les Millions d'Arlequin*, dit Jeff.

Ils montèrent encore trois marches, puis ils s'assirent. Leur souffle pressé les empêchait de rien entendre et le sang leur battait aux tempes.

Jeff répéta :

— C'est *Les Millions d'Arlequin*.

Kroll haussa les épaules dans le noir. Enfin, la musique s'arrêta. Alors ils se relevèrent avec beaucoup de peine et reprirent leur ascension. Une raie de lumière filtrait sous la porte de Félicien. Ils récupérèrent lentement leur souffle, s'étayant l'un l'autre. Puis Kroll déclara :

— C'est pas tout ça : faut lui dire!

Et ils entrèrent pour « lui dire ».

## VII

« — On a tout de suite remarqué un escabeau qui était renversé sur le plancher. Au premier coup d'œil, on aurait dit qu'il n'y avait personne. Sur la table de nuit, au fond, une lampe à pétrole brûlait sous un abat-jour vert. Ça faisait un rond de lumière, moitié sur le bord du plumard, moitié par terre. Félicien n'avait pas l'air d'être là. Mais il y était. Je l'ai repéré quand je me suis avançé et que je me suis cogné la gueule à lui.

« — Nom de Dieu! que je dis, qu'est-ce que c'est que ça! Apporte-moi la lampe, et vivement!

« Voilà Jeff qui va chercher la lampe et qui l'amène en l'élevant au-dessus de sa tête, tout baigné de clarté, comme un ange. On regarde. C'était bien notre Félicien : on l'a tout de suite reconnu. Il avait pourtant bien changé! Et puis, les gens, quand on les regarde comme ça d'en bas, ils ont une tout autre tête que quand on leur cause face à face.

« — Qu'est-ce qu'il fait là? que je demande.

« — Il se balance, dit Jeff. Pour moi, qu'il ajoute, il doit être pendu. Le v'là pendu! Faut-il qu'il soit saoul! Eh, Félicien, qu'il gueule, descends voir, qu'on te cause!

« On le regarde encore bien : pas d'erreur. Il était pendu, le pauvre cochon.

« — Ça alors, qu'il dit Jeff, faut que je m'assoie!

« Il s'assoit sur le bord du lit. Il tenait la lampe tout de travers : la mèche filait. Je la lui prends des mains, la lampe, et, Félicien, j'en fais le tour, la lampe à bout de bras : tu te serais cru devant la statue de la Liberté, à me voir. Il s'était bien pendu, Félicien, à une grosse poutre qui traversait la pièce. Tu la connais : c'est un vrai grenier, et la lampe éclairait l'envers des tuiles. Mais ce que j'ai noté, c'est qu'au lieu de faire ça comme tout le monde avec une corde et un nœud coulant, non, il s'était proprement ligaturé le cou à même la solive avec un écheveau de fil à voile.

« — Mon vieux, lui dit Jeff qui le regardait de loin, t'es pas beau!

« Il n'en revenait pas, Jeff. Il ne savait pas s'il devait se marrer ou non. Il répétait :

« — En voilà une histoire! En voilà une histoire!

« C'est vrai, il faut bien le dire, qu'il n'était pas beau, Félicien. Il faisait une tête, mais une tête! J'ai jamais vu personne faire une tête comme ça!

« Jeff me demande :

« — Tu crois qu'il est mort?

« Il lui crie :

« — Eh, Félicien, c'est-y que t'es mort?

« Puis il fait, d'un air de doute :

« — Tu crois qu'il m'entend?

« Je lui dis :

« — Peut-être bien qu'il t'entend, mais, avec le fil qui lui serre le sifflet, c'est rare s'il peut répondre.

« — Il n'aurait qu'à faire un signe, qu'il dit, Jeff.

« Moi, j'aurais juré qu'il bougeait.

« — C'est toi qui bouges, qu'il me dit, Jeff.

« Je tournais toujours autour des pieds de Félicien, et j'en attrapais mal au cœur.

« — Faudrait le décrocher, qu'il dit encore, Jeff.

« Voilà donc qu'il se lève et qu'il s'approche, pas très solide sur ses pattes. On relève l'escabeau, on le met bien là où il faut. Jeff me dit :

« — Vas-y!

« — Moi? que je dis. Pourquoi moi?

« Ça ne me disait pas grand' chose. Jeff me soufflait dans le nez, ce qui me donnait encore plus mal au cœur. Il me regarde, Jeff, et il dit :

« — C'est-y des fois que tu serais saoul?

« — C'est pas que je sois saoul, je lui réponds avec dignité, je serais plutôt, comme on dit, un peu gai. La tête est claire, comme tu vois. C'est les jambes.

« Mais je m'y mets quand même, pour lui faire voir. J'avais honte pour lui.

« Oui, Jeff, j'avais honte pour toi. Je te le dis en face.

« Seulement, pas moyen. Je voulais mettre le pied sur

une marche : le tabouret se défilait. N'était pas stable, le tabouret. Il se bidonnait, Jeff. Il me dit :

« — Je vais te montrer.

« Il commence à gravir l'escabeau. C'est moi, ce coup-là qui me bidonnais!

« — C'est pas assez haut, qu'il dit. Je vais me foutre la gueule par terre. Faudrait quelque chose pour m'appuyer...

« Il me pose une semelle sur la figure, il perd l'équilibre, il renverse l'escabeau, il pousse des cris, il prend Félicien à bras le corps : les voilà qui se balancent à deux! En passant, il me colle encore un coup de botte sur le blair.

« Là-dessus, il me tombe autant dire dans les bras. Il s'assied par terre, il se gratte la tête, il dit :

« — C'est pas assez haut. Faudrait que je me mette à cheval sur la poutre. Comme ça, je serais bien pour travailler, ça irait.

« Alors, on a traîné la table jusque sous Félicien, et on a mis l'escabeau sur la table. En moins de deux, un vrai miracle, il était là-haut, Jeff, et il tirait son couteau. Il se met à scier en sifflotant. Tout-à-coup il descend, Félicien! Il me dégringole en plein dessus : j'avais pas de veine, ce soir-là. Ce que ça pèse, un mort! On ne se doute pas. Le voilà par terre. Jeff, qui lui avait un peu entamé le cou en tranchant l'amarre, il me crie de lui faire la respiration artificielle.

« — Comment qu'on fait? que je demande.

« Il me répond :

« — Faut lui faire rendre l'eau qu'il a dans les poumons.

« — L'eau? que je dis.

« — Toute l'eau qu'il a avalée, qu'il dit.

« — Pour ça, je dis, il n'en avalait jamais, je suis bien tranquille! Et dans les poumons, pourquoi qu'il en aurait, de l'eau dans les poumons?

« — Je sais-t-y, moi? qu'il fait. C'est dans le bouquin du Bureau d'Enrôlement. Ensuite, des tractions de la

langue. C'est un devoir, qu'il explique, de haute humanité. C'est dans le bouquin.

« Il n'y avait rien à dire. Mais pour les tractions de la langue, restait pas grand' chose à faire. Il en sortait bien un pied, ce pauvre Félicien, et toute bleue. Pas moyen de la lui allonger davantage.

« — Attends, qu'il dit, Jeff, je descends.

« Moi, je me suis assis par terre, à côté de Félicien, parce que les murs commençaient à tourner.

« — Nom de Dieu! qu'il crie, Jeff, sur sa solive, voilà que je peux plus descendre, à c't'heure!

« L'escabeau, bien sûr, il était de nouveau culbuté. Et moi, pour me lever, rien de fait.

« Je lui dis :

« — Ben, t'as qu'à rester là-haut!

« Quelle situation! Il gueulait, il me traitait de feignant, il la tenait à pleins bras, sa poutre, crainte de choir. Félicien, sur le plancher, lui tirait la langue. C'est comme ça que les flics nous ont trouvés, quand ils sont arrivés, à trois, dont un civil, avec la grosse Irma qui avait l'air bien étonnée.

« — Qu'est-ce que vous foutez là? qu'ils demandent.

« Jeff essaie de leur expliquer, mais voilà qu'il avait attrapé le hoquet. Il leur dit :

« — On remplit un devoir, qu'il dit, un devoir de haute hu... de haute hu... hu...

« — Je vais vous en foutre, des hu-hu! qu'il dit, le flic en bourgeois.

« Ils l'ont descendu, Jeff, de son perchoir, en le tirant par les pieds. Au poste, où l'agent Schievekop nous a tout de suite emmenés, comme c'est sur le journal, et où on a passé toute la nuit, même qu'on a manqué le départ du « Port de Santos », sur qui crois-tu qu'on tombe?

« On tombe, comme de juste, sur la Madeleine. Elle avait dû s'arrêter en chemin pour boire un coup. Elle ne tenait plus sur ses quilles. Elle voyait même point qu'il était pas là, son Félicien, même qu'elle se fout à chialer comme un veau et qu'elle gueule :

« — Pardon, qu'elle gueule, pardon, mon Félicien! Je

suis une salope, qu'elle ajoute, je t'ai trahi, c'est moi que je t'ai trahi, que je t'ai dénoncé, qu'ils vont te foutre en prison! Ah, qu'elle fait, bats-moi, mon Félicien, bats-moi, je le mérite bien, va, je suis une sale bête, mon Félicien, je le mérite bien qu'ils te foutent en prison, qu'est-ce que je vais devenir sans toi, hein, je serai-t-y assez punie!

« Ils l'ont emmenée. Elle gueulait encore plus fort, puis elle s'est mise à rigoler. Y avait pourtant pas de quoi. Après ça... ».

## VIII

Après ça, ils la recommencèrent, leur histoire, et se remémorèrent des épisodes oubliés. Puis Jeff la narra à sa façon, les deux coudes sur la table du poste.

L'équipage en retenait son souffle. Le « chips » ne demandait plus « s'ils l'avaient connu » : il n'était plus là, le chips, il aérait sa honte, quelque part, sur le pont.

Jeff et Kroll, je sais bien, avaient bu pas mal de demis avant l'appareillage. Mais c'est de gloire surtout qu'ils étaient ivres, la gloire écrasante de ceux qui savent, de ceux qui ont vu, de ceux qui *étaient là*. Elle brillait sur eux comme une couche de peinture fraîche : il nous semblait qu'à les coudoyer, nous dussions en emporter un peu, sur nos manches.

Hankow, octobre 1938.

JACQUES-E. MARCUSE.

# REVUE DU MOIS

—

## *LITTÉRATURE*

Dom Deschamps : *Le vrai Système ou le Mot de l'énigme métaphysique et morale*, publié sous la présidence de la Société des textes français modernes par Jean Thomas et Franco Venturi, Libr. E. Droz. — Claire-Eliane Engel : *Figures et aventures du XVIII^e^ siècle. Voyages et découvertes de l'abbé Prévost*. Préface de Paul Hazard, professeur au Collège de France, Edit. « Je Sers ». — Revues.

Jusque vers la fin du XIX^e^ siècle, Dom Deschamps resta ignoré, bien que son nom figurât dans les lettres de J.J. Rousseau et de Diderot, accompagné de commentaires qui eussent dû, ce semble, fixer l'attention des philosophes et des sociologues sur ce pittoresque quidam. Sans doute personne ne se fût jamais avisé de le sortir de l'ombre si Emile Beaussire, vers 1865, n'eût découvert ses papiers parmi les manuscrits de la bibliothèque de Poitiers et, frappé de leur intérêt, n'eût tiré de leur examen son curieux livre : *Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française, Dom Deschamps, son système et son école*. Avec ce livre, cet érudit revanchait, un peu tard sans doute, le pauvre bénédictin égaré dans la philosophie, de la longue indifférence et de l'injustice dont il fut victime de son vivant, car il lui ménageait d'ores et déjà une place, modeste encore, dans l'histoire des idées et des doctrines sociales.

Cette place grandira-t-elle? On peut le présumer. Voici, en effet, que MM. Jean Thomas et Franco Venturi à leur tour, après avoir longuement étudié et inventorié les papiers de la Bibliothèque de Poitiers, viennent de publier, sous le titre : **Le vrai système ou le Mot de l'énigme métaphysique et morale,** l'œuvre maîtresse, restée inédite, de Dom Deschamps en l'accompagnant d'une introduction et de notes

excellentes qui contribuent à en préciser l'originalité. Ce texte permettra de juger l'homme à sa valeur et d'estimer peut-être qu'il eût compté au nombre des précurseurs de la philosophie sociale moderne si des circonstances inconnues, un peu de pusillanimité aussi, et l'embarras de son état religieux ne l'eussent empêché de mettre au jour sa prose.

Peu de renseignements biographiques nous sont donnés sur Dom Deschamps. Il naquit à Rennes le 10 janvier 1716; il fit sa profession de moine bénédictin le 8 septembre 1733; il mourut procureur du prieuré de Montreuil-Bellay le 19 avril 1774. Bien que les études et les travaux philosophiques eussent rendu sa foi chancelante, il observa scrupuleusement la règle de son ordre et n'attira sur lui par aucun écart les foudres de ses supérieurs bénédictins. Il mena simplement deux existences parallèles dont l'une, la secrète, sans bafouer ni renier l'autre, la religieuse, était en contradiction avec elle.

MM. Jean Thomas et Franco Venturie nous disent que « l'événement marquant » de la vie de Dom Deschamps consista dans sa rencontre de Marc-René d'Argenson, marquis de Voyer, descendant d'une lignée illustre, officier et philosophe, lequel, vers 1760, devint son protecteur, son ami, son disciple et le propagandiste de sa doctrine.

Il semble que cette doctrine avait, dès cette date, trouvé sa structure définitive et que Dom Deschamps avait donné sa forme à son système philosophico-social. Il ne tenait point, et pour cause, à rendre l'une et l'autre publics. Hors de son prieuré, où l'on ignorait ses préoccupations d'ordre si peu religieux, chez le marquis de Voyer, au château des Ormes, il trouvait un auditoire et tenait les assises de sa secte.

Cependant Dom Deschamps, avant de lui donner la grande diffusion du livre, brûlait de faire approuver par des esprits de grande envergure son système, consistant à rendre le bonheur aux hommes en les replaçant, hors des lois religieuses et civiles, dans l'ingénuité des premiers âges, soumis seulement aux lois naturelles, dans un état voisin de l'anarchie mélangée de communisme. Les suffrages de quelques disciples secrets ne lui suffisaient plus.

Le marquis de Voyer lui facilita-t-il l'audience de ces

grands esprits? On peut l'imaginer. Dès 1762, il entre en correspondance avec J.-J. Rousseau, l'homme qui lui semble le plus susceptible, par ses propres doctrines sociales, de comprendre sa conception du monde. Il se présente à lui sous le nom de M. du Parc et ne lui révèle sa vraie personnalité que plus tard, lorsqu'il a conquis sa sympathie en lui communiquant quelques extraits de son œuvre. Les deux hommes décident de se voir en secret, mais bientôt Jean-Jacques hésite à resserrer ses relations avec un moine libertin qui menace de lui dédier ses trop libres écrits et de publier ses lettres. Il s'efforce de le détourner de toute manifestation intempestive. Il lance, entre temps, le *Contrat social* et l'*Emile*. Il est décrété de prise de corps. Il fuit les vindictes judiciaires et commence son existence errante.

L'appui de Rousseau perdu, Dom Deschamps en recherche d'autres, celui d'Helvétius en particulier, mais il ne reçoit de ce philosophe dont le dernier ouvrage, l'*Esprit*, vient d'être condamné, que des conseils de prudence. Le temps s'écoule. Dom Deschamps s'enquiert toujours d'approbateurs et de protecteurs parmi les illustres de ce monde. En 1767, au cours d'un voyage à Paris, reçu chez Mme Geoffrin, il y entretient D'Alembert de ses vues philosophico-sociales; celui-ci témoigne peu de sympathie à ces vues qui contrecarrent celles des encyclopédistes.

On se demande pour quelle raison Dom Deschamps s'efforce de frayer avec les encyclopédistes. Sans doute, sûr de l'efficacité de son système qui conduit, à son avis, l'humanité au bonheur, hostile au système des encyclopédistes qui la mène tout droit « à la révolution la plus fâcheuse dans la religion et le gouvernement », souhaite-t-il décider ces égarés à poursuivre ses chimères en renonçant aux leurs. En 1769, il lance, contre leurs doctrines, une brochure, *Lettres sur l'esprit du siècle,* qui le range dans le parti des « anti-cacouacs », brochure dont l'anonymat ne fut pas percé. La même année, il lie commerce avec Diderot, lequel avait lu la susdite brochure sans en connaître l'auteur et avait voué cet auteur inconnu aux étrivières de M. de Sartine. Il trouve le moyen de l'enchanter en lui montrant, en sa propre personne, un type achevé de moine libre-penseur. Il l'enchante davantage

encore en lui communiquant des chapitres significatifs de son système. Ecrivant à Sophie Volland, Diderot lui rend compte de cette lecture. « C'est l'idée, dit-il, d'un état social... où l'on conçoit que l'espèce humaine sera malheureuse tant qu'il y aura des rois, des prêtres, des magistrats, des lois, un tien, un mien, les mots de vices et de vertus. Jugez combien cet ouvrage, tout mal écrit qu'il est, a dû me faire plaisir, puisque je me suis retrouvé tout à coup dans le monde pour lequel j'étais né... De retour chez moi, je me mis à rêver aux principes et aux conséquences de mon gros bénédictin... et je ne vis pas une ligne à effacer dans tout son ouvrage qui est rempli d'idées neuves et d'assertions hardies. »

Idées trop neuves et assertions trop hardies sans doute, car Diderot, s'il en prend connaissance avec intérêt, se garde de les adopter et surtout de les prôner. Elles vaudraient, ajoute-t-il, dans une autre lettre à sa correspondante, un fagot à qui les mettrait au jour, et il laisse, sans trop le retenir, s'évanouir de son entourage le moine athée.

Ainsi Dom Deschamps ne réussit pas à empaumer les encyclopédistes qui ne voyaient pas, comme lui, la société future sous la forme d'une république communiste universelle. Il ne parvint pas non plus à publier son traité que la censure, sous le règne de Louis le Bien-Aimé, n'eût pas laissé passer. L'ouvrage inédit, plein de fatras et sans titre, est resté dans ses papiers.

C'est là que MM. Jean Thomas et Franco Venturi sont allés le chercher. Ils lui ont donné le titre qui convenait le mieux; ils l'ont allégé de ses superfluités et divisé en deux parties, dont la première : la vérité métaphysique, présentant « la conception que Dom Deschamps se fait de l'être », échappe à notre rubrique. C'est dans la seconde partie que le bénédictin dessine l'image d'une société heureuse telle qu'il la rêve.

Pour lui, cette société ne peut vivre dans un Etat policé où tout est combiné pour créer l'inégalité sociale, assurer le triomphe des forts et l'oppression des faibles. Elle ne peut non plus retourner à l'état sauvage. L'état qui lui convient le mieux est l' « état de mœurs » ou état d'égalité morale. Elle doit donc se constituer en république sans chefs inévi-

tablement enclins à abuser de leur pouvoir, sans lois divines ou humaines qui servent à mettre les hommes en servitude, soumise seulement aux lois de la nature. Dans cette république, plus de rois qui imposent leur tyrannie, plus de corps d'Etat, de prêtres et de soldats qui aident à fortifier cette tyrannie; plus de propriété : les citoyens cultiveront la terre et vivront d'elle en commun.

Etablis sur un pied d'égalité complète, hommes et femmes, joints dans des unions temporaires, ne connaîtront plus les tourments de l'amour et les difficultés du foyer. Les enfants, nés de ces unions, appartiendront à la communauté, qui prendra soin de leur éducation.

Le travail en commun, réduit à sa plus simple expression et considéré comme le plaisir principal de la vie, assurera la nourriture frugale (pain, eau, légumes, fruits, laitages, beurre, miel, œufs) des groupes humains, leur logement et leur habillement bornés à l'essentiel, l'un soumis aux prescriptions de l'hygiène, l'autre aux variations de la température (nudité à la saison chaude, légères étoffes en hiver). Ce travail-plaisir rendra superflue la pratique des lettres et des arts, éléments de distraction sans objet pour des êtres jouissant d'une euphorie perpétuelle.

Dans sa république universelle, Dom Deschamps prévoyait l'usage d'une langue simplifiée, accessible à tous, et la suppression des frontières entre les pays de races différentes, peu de goût pour les voyages, aucune aspiration au progrès, une indifférence absolue à la curiosité scientifique.

Telles étaient les délices nouvelles que ce moine chimérique proposait à ses contemporains sous le règne de Louis XV, les assurant, au surplus, que l'ennui ne pouvait pénétrer dans sa merveilleuse Thébaïde. L'image qu'il nous peint de cette Thébaïde se rapproche beaucoup de celles que présentèrent Cyrano, Veiras, Lesconvel, autres évocateurs de républiques imaginaires où florissait le bonheur. Cependant, Dom Deschamps, homme claustré dans un couvent, sans connaissance pratique des embarras de la vie, témoigne de plus d'audace, dans son idéologie d'anticipateur, que dans les leurs ses devanciers immédiats, lesquels ne concevaient pas un Etat sans chef, sans lois, sans cadre social, sans religion.

Il semble, plutôt qu'à ces derniers, partisans d'un socialisme à la fois raisonnable et brumeux, se rattacher, par ses vues anarchiques, son désir de replonger les hommes au sein de la nature, aux libertins de l'école de Théophile. S'il eût vu le jour, son système l'eût, sans aucun doute, conduit du couvent à quelque bûcher de la place de Grève.

Au temps où vivait Dom Deschamps, temps de grande fermentation idéologique, les détracteurs de la structure politique et administrative de la France admiraient fort le libéralisme de la constitution anglaise, les mœurs, l'esprit de tolérance du peuple anglais et à peu près tout ce qui venait d'outre-Manche. Beaucoup souhaitaient que la dite constitution anglaise fût substituée au régime du bon plaisir subsistant encore dans notre pays sous le règne de Louis XV et vint en modérer les excès. Dom Deschamps, seul peut-être parmi la troupe des philosophes, se montrait hostile à cette substitution, en vertu de ses principes, car, disait-il, elle provoquerait un grand bouleversement tout en laissant intact un Etat policé, cause première des misères humaines. Ainsi ce réformateur de la société restait en dehors du mouvement anglophile, à son avis sans portée pratique.

Il ne semble pas que l'on ait, jusqu'à l'heure présente, marqué d'une façon bien nette comment naquit et se propagea ce mouvement dans les milieux intellectuels surtout. D'aucuns attribuent principalement à Voltaire et à Montesquieu le mérite ou le tort de l'avoir provoqué. Les groupes de réfugiés protestants, français ou d'origine française, peu favorables à la monarchie de leur ancien pays, aidèrent sans doute beaucoup à son développement.

Un livre récent de Mlle Claire-Eliane Engel : **Figures et Aventures du XVIII^e^ siècle. Voyages et découvertes de l'abbé Prévost,** livre d'une grande richesse documentaire et d'un intérêt sans cesse soutenu, apporte des éléments d'information nouveaux qui aideront à résoudre ce problème. Recommandé au public lettré par une lucide préface de M. Paul Hazard, ce livre, gonflé de faits inédits ou peu communs, montre quel puissant, mais peu sûr appoint l'œuvre romanesque, historique et journalistique de l'abbé Prévost fournit aux Français pour la connaissance de l'Angleterre.

On connaît succinctement la vie personnelle et intime d'Antoine-François Prévost. L'homme semble s'être efforcé d'en cacher les épisodes gênants. Nulle confidence de sa part. Aucune lettre, croit-on, ne subsiste de lui. Retraçant sa biographie, Mlle Engel en précise quelques traits restés jusqu'à cette heure assez estompés, mais ne peut éclaircir toutes les obscurités qui y subsistent.

On sait que l'abbé aborda l'Angleterre en fuyard en 1728. Il était déjà un personnage assez équivoque. Contraint sans doute d'embrasser la carrière religieuse, il avait rompu son noviciat des Jésuites pour entrer dans l'armée où l'on entrevoit qu'il mena une existence quelque peu aventureuse, mêlée probablement déjà de travaux de plume. Rentré ensuite au bercail catholique, il fit profession en l'abbaye bénédictine de Saint-Germain-des-Prés. Ne pouvant supporter la dure règle de l'ordre, il rompit de nouveau ses engagements, arguant cette fois, pour justifier sa fugue, d'avoir prononcé ses vœux avec restriction mentale. En fait, il avait commencé sous l'habit monacal les fameux *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité,* occupation qui réclamait, pour être continuée, d'autres commerces que ceux de moines bénédictins et d'autres horizons que celui d'une cellule. Londres, terre d'asile pour tous les mécréants de ce temps, lui offrait un refuge où ne pouvaient l'atteindre les vindictes cléricales.

Il y demeura d'abord deux ans, précepteur de Francis Eyles, fils d'un personnage fastueux et important. Il y apprit l'anglais. Il y fit maintes explorations de la capitale, des campagnes et des provinces anglaises, de la société aristocratique, des milieux de débauche et des groupes protestants de réfugiés français. En 1730, il quittait l'Angleterre, conduit en Hollande par son amour pour Lenki Eckhard, grande mangeuse d'argent qui l'allait mettre sur le pavé malgré l'immense succès de ses romans. Il y revenait en 1733 réduit à la famine et la quittait de nouveau en 1734, sauvé par miracle de la potence qui le menaçait pour avoir produit un faux billet à ordre.

Ainsi, homme de fine intelligence et de grand savoir, plaisant de visage et de caractère, d'un commerce recherché, curieux de nature, grand lecteur de toutes sortes d'ouvrages,

avait-il séjourné environ trois années parmi les Anglais, c'est-à-dire un temps suffisant pour connaître les divers aspects de leur vie et de leurs mœurs, se pénétrer de leur littérature et de leur histoire. Ajoutons, de plus, qu'il avait fondé à Londres *Le Pour et le Contre*, journal qui l'avait introduit dans maints milieux fermés et avait accru ses moyens d'information. Il comptait donc parmi les écrivains qui pouvaient donner, dans leurs œuvres, la peinture la plus exacte de l'Angleterre ancienne et moderne.

Sentant confusément que cette peinture intéresserait particulièrement les lecteurs français, avides de s'initier aux us et coutumes, aux traditions, à l'histoire d'un pays mal connu d'eux, malgré tant de relations diplomatiques et commerciales entremêlées de guerres, il s'efforça, avec une sorte de zèle, de l'exécuter de son mieux et d'en diversifier les thèmes. « L'Angleterre, écrit Mlle Engel, sert de cadre, à tous les romans d'idées de Prévost, aux ouvrages au cours desquels il soutient des thèses morales ou psychologiques. » L'homme se montre soucieux de présenter, de cette Angleterre, des « tableaux véridiques », de créer « une ambiance » aussi bien que des « personnages empreints d'une forte couleur locale », d'animer ses héros ou leurs protagonistes d'un esprit spécifiquement britannique. Il souhaite si vivement convaincre ses lecteurs de la véracité de ses récits que, loin d'offrir ces derniers comme des fictions romanesques inventées par lui, il les donne comme des traductions de mémoires ou de biographies.

Mlle Engel, dans son curieux ouvrage, où elle témoigne d'une si nette connaissance de cette Angleterre du XVIIIe siècle, étudie avec grand soin les images qu'en retrace l'abbé Prévost; elle s'efforce d'établir quelle part de ces images celui-ci tira de ses observations personnelles; quelles autres parts il en dut à sa fréquentation de certains cercles et à sa documentation livresque; dans quelle mesure son imagination intervint dans leur création et si, en définitive, l'écrivain peut être considéré comme ayant véritablement révélé, dans sa réalité, un monde inconnu au public français.

Or, ses conclusions, découlant surtout d'un examen approfondi des *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, du

*Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland*, du *Doyen de Killerine*, des *Campagnes philosophiques de M. de Moncal*, et des *Voyages du capitaine Robert Lade*, montrent que Prévost, loin d'être anglicisé par son séjour outre-Manche, n'a reçu de l'Angleterre qu'une influence superficielle. Sans doute a-t-il donné, de ses sites, des descriptions exactes, des mœurs et de la psychologie de ses habitants des détails et des traits authentiques. Mais, en définitive, c'est une Angleterre à sa mode, transmuée par son imagination débordante, et fort éloignée de l'Angleterre réelle, qu'il présenta aux lettrés du XVIIIe siècle, un décor presque dénué d'âme.

Au cours de son travail, Mlle Engel fournit de curieux renseignements sur ce qu'elle nomme le « Refuge français », c'est-à-dire la société protestante londonienne d'origine française, issue des religionnaires que Louis XIV précipita en exil. Selon elle, Prévost aurait beaucoup frayé avec cette société, au point qu'on l'aurait soupçonné d'une conversion. De cette société, il aurait reçu la documentation qui formerait la trame historique de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine*.

Mlle Engel a réussi, d'autre part à rétablir la vraie figure de M. de Montcal, et à reconstituer la généalogie et la carrière de ce personnage dont l'abbé Prévost semble avoir, dans le roman dont il le fit le héros, singulièrement dénaturé le caractère, les actes et les mœurs. Enfin, elle s'est efforcée de démontrer que le dit abbé Prévost emprunta le thème de Manon Lescaut à un ouvrage de Pénélope Aubin : *The Illustrious French Lovers*, ouvrage traduit du français et dont l'original : *Les illustres Françaises*, fut publié en 1727, par Robert Challes, curieux homme, auteur d'étranges *Mémoires*. Malgré les rapprochements de textes qui tendraient à accréditer l'hypothèse de Mlle Engel, on éprouve quelque peine à admettre que l'abbé Prévost n'ait pas tiré ce thème de ses propres aventures galantes.

**Revues.** — *Les Livrets du Mandarin, rédigés par René-Louis Doyon*, 4e série, n° 2, Novembre 1939. Dans cette intéressante revue, publiée sous la marque de « La Connaissance » fondée et rédigée, dans un louable esprit d'indépendance, par René-Louis Doyon, celui-ci publie une curieuse

étude, enrichie de documents inédits et intitulée : *La canne de J. Laforgue et la statue de Bobillot, drames romanesques dans l'ombre du symbolisme.* On trouvera dans cette étude, d'une lecture sans cesse attrayante, de pittoresques révélations sur la liaison du savant Charles Henry avec Léonie Duhaut, sur leur groupe intellectuel et sur les relations qu'entretinrent avec le couple, si peu fait pour vivre en harmonie, J. Laforgue et Jules Bobillot, le futur héros de Tuyen-Quan. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux,* 30 octobre 1939. De M. Henri de Fleury : *Le général Guyot et l'affaire du maréchal Ney;* de M. Pierre Dufay : *Palais du Trocadéro, à Paris; le Chat Noir et les partants pour la gloire; Maurice Donnay;* de M. Laferte : *République de Saint-Malo;* de M. Jean Etehecon : *Alexandre de Lamothe, La Fille du Bandit;* de M. Auguste Fontan : *Domine, non sum dignus;* de M. René de Vivie de Régie : *Bonaparte et le souper de Beaucaire.*

ÉMILE MAGNE.

## LES POÈMES

Armand Godoy : *A Francis Jammes,* Grasset. — Alphonse Séché : *Mon Cœur qui chante,* Edgar Malfère. — Docteur Lucien-Graux : *Destin,* sans nom d'éditeur. — Albert Flory : *Airs comprimés,* chez Garnier. — Fernand Lot : *Sorties de Secours,* R. Debresse. — Robert Goffin : *Sang Bleu,* Gallimard. — Paul Prist : *Messages,* Albert Messein. — Maurice Beerblock : *En marge du Silence,* Camille Bloch.

J'ouvre, songeant au premier anniversaire de la mort de Francis Jammes, la plaquette justement offerte par Armand Godoy **A Francis Jammes,** depuis plusieurs mois déjà, d'une composition à peine postérieure, je pense, à l'hommage ému et émouvant que lui dédia Thomas Braun, son disciple reconnaissant et fidèle. Ce sonnet : « Francis Jammes, là-bas, dans nos Antilles... », ces quatrains octosyllabiques ou en alexandrins disent bien la ferveur d'un admirateur et d'un adepte du grand poète disparu. Il est fâcheux qu'Armand Godoy ne manie pas avec la même souplesse que son modèle le vers français quand il imite sa facture, comme il fit naguère pour Baudelaire. Combien ces vers sont peu emplis de leur matière, combien ils sont d'une facture peu ferme et chancelante!... Mais vais-je analyser, ne les goûtant qu'à peine, ces poèmes qui constituent une offrande sincère, un témoignage

pur d'admiration et de respect? Déjà n'est-il beau et fort heureux que le catholique que se proclame sans cesse, selon son droit, Armand Godoy, chante en Francis Jammes non tant le catholique que le poète? Et nous inclinons ainsi librement à côté de la sienne notre ferveur.

C'est l'ennui, semble-t-il, c'est l'ennui de vivre, ou plutôt l'incertitude de la vie lorsqu'on est guetté par l'âge et qu'on n'a plus qu'à se préparer à la mort, c'est cet ennui, semble-t-il, qui emplit, pour Alphonse Séché, **Mon cœur qui chante,** et cependant quel amour de toutes choses, et des spectacles, et des aventures, et de la joie et de ce qui s'anime, sourit, amuse les heures quotidiennes de la vie, passe dans ces chants que chante son cœur. Comme il sait vivre, et qu'il jouit bien de la vie! Aussi pourra-t-il s'écrier, en guise de consolation, car il est aux aguets d'une consolation, que

> Du long bercement de son éternel désespoir
> c'est l'ennui qui console mon âme...

Il connaît « la vertu sacrée des larmes répandues », mais il trouve du plaisir à chanter avec les enfants des chansons aisées et sans souci; et puis, à la fin du volume, en quatre larges poèmes de densité grave, il sait exalter avec simplicité sa piété pour la grandeur et l'éternelle gloire de la France et pour ceux dont l'offrande à la patrie fut payée de leur sacrifice.

Le vers dont use ordinairement Alphonse Séché sonne simple et court, proche parfois de la prose au point qu'il paraît s'y confondre, mais d'autres fois s'élançant non sans fougue dans un essor ailé qui cependant s'observe et se contient par volonté.

J'aime assez que, exempt d'ambition littéraire ou des profits que poursuivent les ambitieux de littérature, un lettré puisse écrire, en tête d'un livre dont le titre déjà révèle un **Destin :** « Ceux qui me connaissent bien savent que j'ai toujours eu le désir de m'évader, le plus possible, hors des réalités de l'existence, soit en composant des romans et des contes, soit... [etc.]. De même, ai-je pris plaisir — et depuis toujours — à écrire quelques poèmes. Plusieurs de mes amis m'ont demandé de les publier : les voici rassemblés à leur intention. »

Le docteur Lucien-Graux ne se refuse donc pas à être estimé un « amateur », avec, du moins, tout l'honneur et le mérite qui s'attachaient autrefois à cette appellation, de nos jours bêtement méprisée. Qu'un homme s'intéresse au jeu des lettres et le pratique en dehors de l'exercice absorbant d'une profession libérale, je ne le tiendrai jamais, quant à moi, pour ridicule ni absurde, même si l'amateur ne montre pas dans ce qu'il écrit à ses moments de loisir le savoir technique, la souplesse de métier, le maniement expert, la conduite de la pensée la plus subtile, comme on en est frappé dans les œuvres du docteur Lucien-Graux. Que de spécialistes ne l'égalent pas! Sans doute il est volontiers familier et ne se risque aux grands envols lyriques qu'avec prudence; il a raison, d'autant qu'il le fait, lorsqu'il le juge nécessaire, avec clairvoyance et même, comme dans le familier, avec esprit. Il n'est pas indifférent de construire, à la mémoire de Paul Verlaine, « bâtisseur de chimères », des strophes comme celles-ci :

Ah! le monde serait bien vide
Si tes architectures
Que disperse le vent et qu'une aube détruit
Ne dressaient leur rempart splendide,
Leurs frêles arcatures
Sur les mornes cités que la raison construit.
Charpente aux franges des nuées,
Suspends sous les étoiles
La terrasse où j'oublie, et d'accord avec toi,
Tout le néant de ces ruées
Que, sage, tu dévoiles...

**Airs comprimés,** ainsi nomme ses poèmes Albert Flory, ciseleur de bibelots, sertisseur de menues joailleries, qui n'a point attendu la vogue, au surplus demi éteinte déjà, des *haï-kaï* japonais pour nous en donner des équivalents français. *Hivernale,* une *plage d'hiver* évoquée par ce distique :

Prends la neige qui fume au creux des mains, et vois
Le blanc sable du ciel fondre en eau dans tes doigts.

Parfois il y a plus, dans ces coupes délicatement ornées, qu'un simple amusement d'artiste : *Vade-mecum*

Bois, mange à ton envie;
Donne-toi sans partage;
Endors-toi sans remords;

En bénissant la vie
Sous son triple visage :
La faim, l'amour, la mort.

C'est d'un art délicat et fin. L'essentiel y est mis, le surplus suggéré.

On imaginerait parfois, à peu de chose près, dans ces **Sorties de Secours** que publie Fernand Lot, des réminiscences volontaires de Jules Laforgue. Voici le début d'un poème, *Ecume :*

Le temps est venu de secouer
— Tubes en caoutchouc, bandages imperméables, ceintures iodées —
Tous ces goémons d'hygiène intime,
Le temps est venu d'éventrer les mateias d'albumine.
Par le vagin des tourbillons
Les grands ventres marins enfantent leurs prodiges,
Roues de paons blancs et galops de licornes...

Pourtant, au milieu des rêves grossis, hyperboliques et qui trébuchent dans la nuit, j'aperçois moins, même réduits à n'être plus que des « chagrins domestiques », les grandes angoisses métaphysiques dont était tourmenté et dont se riait à la fois le poète.

J'apprécie davantage les poèmes d'expression plus simple, tels que *Bon Appétit* par exemple, ou même la *Berceuse pour un Soir d'Eté*, où plus d'ordre et un peu de discipline choisie président à la succession des images.

**Sang Bleu...** « Je m'habituai à l'hallucination simple », pourrait, après Arthur Rimbaud, répéter Robert Goffin; son imagination, cependant, à en sonder les profondes ressources, ne retient rien, il s'en faut, de désordonné; au contraire elle s'est soumise à des règles choisies et appropriées, les plus conformes à ses desseins. « Le mystère se mêle au sens de l'infini et de l'humain », et souvent je me suis, ainsi que l'auteur du présent recueil, interrogé : pour quels motifs les destinées ancestrales et prolongées jusqu'à nos jours des races tragiques ne susciteraient-elles pas, comme aux temps anti-

ques, des trames d'épopée? Robert Goffin a saisi, dans le tumulte incohérent, et par système tendu et hagard, du comte de Lautréamont, les moyens mis en œuvre avec persistance pour fasciner et étreindre dans les remous d'un style soutenu, véhément sans cesse, l'attention du lecteur. Il s'est gardé, par contre, de se rendre la victime de sa propre magie. Il a conçu le pouvoir des images allusives et exactes non seulement dans l'œuvre de Rimbaud, mais dans *Serres chaudes* de Maeterlinck; il a pénétré le secret évocatoire des laisses à la fois passionnées et ordonnées de Paul Claudel et de Milosz. Une souveraine réflexion l'a guidé; il ne se lance pas aux abîmes de l'Apocalypse sans connaître d'avance le moment et le point où il saura s'en évader; il sait établir, suivre son plan, et ses poèmes se fortifient de la justesse, des proportions qui en déterminent le développement.

Sans doute, c'est, à travers les siècles, le déroulement romantique, sous le signe d'une implacable fatalité, l'amour, la puissance héroïque ou tantôt cruelle et déchue, sanguinaire, rapace ou lamentable et chancelante, des Habsbourg d'Espagne et d'Autriche, la vie rêveuse et convulsive du Roi des Cimes Louis II de Bavière, où « l'ananké », comme disait Victor Hugo, se fond un peu dans l'apparence surhumaine de Richard Wagner; et enfin le chaleureux et douloureux poème où Robert Goffin évoque, *Couleur d'Absence*, le visage de sa propre enfance, rêveuse et attristée, le souvenir des « archanges foudroyés, rois sans couronne, princes sans dynastie », Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Gérard de Nerval, de Guillaume Apollinaire, et de ceux que, jeunes, il a connus, dont il a pleuré le départ et l'infortune, René Dalize, René Crevel, entre autres. Robert Goffin possède le secret des grandes images prophétiques mouvantes et enveloppantes, et échappe, par cette puissance de la vision, à la monotonie redoutable du déferlement longtemps suivi de longs versets dont l'accentuation modulée avec soin combat avec bonheur l'entraînement oratoire.

Repos délicieux des ordonnances traditionnelles et du retour au classique, Paul Prist, d'origine belge, lui aussi, nous apporte ses **Messages.** Ce sont des poèmes sur des thèmes éternels, la Grèce, l'amour, le chant de la patrie et ses rivières,

« des litanies de la bonne mort », des destins, des crépuscules, avec parfois un goût de l'allitération porté jusqu'à l'extrême,

La ronde rude adore encor ce qui se rue!

ou maladroite quand, doux au premier poème du livre, on bute à ce heurt désagréable : « Tout est exquis » et, quelques lignes plus bas : « le talon des hé*ros rô*dant... », mais ce même poème se relève par l'adorable strophe finale :

Nuit tendre sur mon front, nuit douce sur ma chair,
Nuit de lune et de brise au bord de cette mer
Où la Grèce essaima la blancheur de ses voiles,
Sois bonne, et sur mon cœur qui veut se souvenir,
Sur mon cœur un instant dédaigneux d'avenir
Fais pleuvoir longuement une averse d'étoiles.

Au recueil de ces poèmes abondent ces sortes d'images paisibles et pures, ces sentiments exprimés avec une toute naturelle simplicité, exempte de recherches : Repos...

Un ton extrêmement familier, bon enfant, facilite chez Maurice Beerblock l'usage, auquel il se complaît, dans **En Marge du Silence,** de vers de mesure diverse assouplis selon ses besoins. De charmants paysages, des impressions tendres ou fraîches, moins d'éclat que de sentiment qui s'exprime dans l'humour. Un joli petit livre de vers faciles et sincères.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Georges Duhamel : *Le Combat contre les ombres*, Mercure de France. — Philippe Hériat : *Les Enfants gâtés*, Gallimard. — Paul Vialar : *La rose de la Mer*, Denoël. — Henry Deberly : *La pauvre petite Madame Chouin*, Gallimard. — Christian Maigret : *Les fausses compagnies*, Plon. — Amédée Pavard : *Monsieur Pavard s'en va-t-en guerre*, Le François, éditeur.

M. Georges Duhamel nous donne, avec **Le Combat contre les ombres,** le huitième volume de sa « Chronique des Pasquier ». Cette chronique, qu'il a appelée ses « mémoires imaginaires », mais où il est bien certain qu'il a mis l'essentiel de son expérience de la vie, se développe, en fonction, à la fois, de la personnalité de Laurent Pasquier (son incarnation romanesque) et de l'esprit, des mœurs de son temps : la première des entre deux guerres, puisque nous en avons

vécu une seconde, de l'automne de 1918 à celui de 1939. On établira plus tard, sans doute, avec fruit, un parallèle entre ces périodes de paix, on les comparera, et je pense que la comparaison sera toute à l'honneur de la première. La République était encore jeune, et saine, à la veille de 1914, si elle portait en soi les éléments de sa faiblesse. Elle a pu faire généralement illusion jusqu'aux environs de 1900, date de l'Exposition Universelle, malgré « l'Affaire », qui révéla son point sensible. Aussi bien, ce point sensible, M. Georges Duhamel l'a-t-il, avec sûreté, dénoncé en écrivant dans son nouveau récit : « Tout est politique en France », et en illustrant ce propos d'un exemple désespérément attristant sous son apparence comique, presque burlesque. L'institut, où notre jeune savant poursuit ses études biologiques, a pour directeur un odieux produit du régime (ce régime dont le favoritisme électoral, multipliant les emplois inutiles, est le chancre). C'est un plat et rusé déchet des partis, des groupes et sous-groupes, des comités et des sections, qui font et défont les ministères; et il rend l'existence impossible aux travailleurs désintéressés à la destinée desquels il préside. Il inflige pour collaborateur à Laurent un fantoche, ivrogne et paresseux, qui lui a été chaudement recommandé, et le jeune homme, à bout de patience, commet la faute de publier un article pour révéler les dangers que l'introduction de sujets médiocres, sans vocation, dans les laboratoires, fait courir à la science... C'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer — « le combat contre les ombres » sournoises, larvaires... Vaincu, l'infortuné ne sera sauvé que par la déclaration de la guerre « qui arrange tout ». Façon de parler, d'une ironie sinistre, car la leçon de 1914-1918, où la France avait paru se ressaisir, n'a pas été retenue... Laurent ira chercher près de sa sœur Cécile, la musicienne enveloppée d'un religieux silence, la consolation nécessaire. Il voit vieillir prématurément sa mère, désespérée par la fugue que M. Pasquier (l'incorrigible!) se paye avec l'argent que Joseph lui a procuré, comme il venait de fonder un institut pour réformer les timides, leur fournir les moyens qui leur manquent pour réussir... Cette subvention, il va de soi que Joseph ne l'a pas prélevée sur son argent propre : il a soustrait à Cécile les

fonds dont son père avait besoin. Le gaillard, qui a plus d'un tour dans son sac, n'a pas changé. Justin Weill non plus, qui écrit dans une feuille de province. On aime à retrouver ces personnages, désormais familiers, et dont les petits travers ont été observés avec une dilection qui serait morose, sans l'humour qui la relève... M. Georges Duhamel se fait-il effort pour demeurer optimiste? D'évidence, à l'idéalisme si généreux dont son œuvre est tout imprégnée, les assises d'une foi font défaut. C'est une aspiration, une rêverie de l'âme, démentie sans cesse par les faits. Ce sage a tété le lait de la chimère. Il a besoin de placer, en dehors de son humanité si souvent dérisoire, des figures, comme celle de Cécile, dont la raison d'être lui échappe; qui ont l'air, à tout le moins, de flotter entre deux mondes. Ni des saints, ni des héros. Les meilleurs d'entre les autres de ses personnages — Laurent, Justin, — sont des naïfs, des exaltés. Ils s'en veulent de leur croyance au bien, ou ils sont sur le point de douter d'elle et d'eux-mêmes... « Si Dieu est tout-puissant », s'écrie Laurent « pourquoi n'a-t-il pas, depuis longtemps, depuis toujours, remporté un triomphe total » ? Sa confusion est celle de toutes les intelligences, animées de bonnes intentions, mais qui se trouvent bien empêchées d'asseoir sur des raisons plausibles leur espérance de voir le progrès se réaliser. Et tout cela est toujours très humain. On admirera, ici, comme dans les autres œuvres du plus classique de nos réalistes, ce style sans lourdeur, aéré, varié, aux infinies ressources, à la rhétorique (mais oui!) si joliment spirituelle ou malicieusement empreinte de bonhomie, qui convient à tout, aussi bien à exprimer des sentiments subtils qu'à dessiner des figures émouvantes ou comiques.

Voilà longtemps (je pense à *L'Innocent*) que M. Philippe Hériat aurait dû recevoir — avec le Prix Goncourt, qui vient de lui être attribué — la juste récompense de son vigoureux, prestigieux talent. Mais sa nouvelle œuvre, **Les Enfants gâtés,** est un solide et brillant roman, à la fois de mœurs et de caractères, et qui ne décevra pas les lecteurs dont il aura attiré l'attention. Le sujet en est la révolte d'une jeune fille, Agnès Boussardel, contre le milieu bourgeois, la dynastie de riches agents de change où elle a été élevée. Un voyage

aux Etats-Unis lui a révélé sa véritable nature, qui est essentiellement indépendante. A cette découverte d'elle-même, un garçon « cent pour cent » américain (il a du sang indien dans les veines) l'a aidée autant que les libres façons d'être des Yankees. Emancipée, en tout cas, elle ne peut plus supporter le pharisaïsme, les mesquineries et les ridicules, les hontes secrètes de sa famille — du clan. Et c'est la lutte ouverte avec lui dont une tante célibataire rassemble les forces pour les mener au combat. On laisse Agnès épouser un cousin que l'on sait stérile : il ne faut pas que se perpétue l'esprit qu'elle incarne. Que cet esprit s'arrête à elle, qu'il meure avec elle! Cela est fort bien vu, ouvre de vastes perspectives. M. Hériat n'approfondit peut-être pas assez l'étude de ses caractères, mais il réussit admirablement à mettre en valeur, en une suite de tableaux qui ont de l'éclat, du relief, la tare sociale qu'il dénonce : qu'on lise, notamment, sa description du grand bal dans l'Hôtel des Boussardel, au parc Monceau. Il a, comme je l'ai dit, de la vigueur, et tous ses coups portent. On regrette qu'il n'ait pas détendu, non la trame drue de son récit — alourdie, il est vrai, d'un prologue et d'un épilogue inutiles — mais le tissu un peu épais de son style; il n'y aurait qu'à admirer dans *Les Enfants gâtés*. Tel qu'il est, cependant, ce livre classe M. Hériat parmi les meilleurs romanciers issus du naturalisme. Il n'en répudie pas les audaces, mais se garde bien d'en reproduire les grossièretés gratuites, s'il n'évite pas, toujours, de donner dans un certain excès (je songe, en particulier, à la fin macabre du mari d'Agnès).

L'histoire n'est pas nouvelle, que conte M. Paul Vialar dans **La Rose de la mer :** celle du « bateau claudicant » à la « machine suffocante » que l'on charge de vieilles briques, au lieu de marchandises, en vue de le couler en pleine mer, pour toucher la prime d'assurance... La chose se fait encore assez fréquemment, paraît-il. Mais, ici, la fraude n'aura pas lieu, à cause de l'enfant, d'une passagère clandestine, qui naîtra à bord. Le criminel dessein de l'un des propriétaires de « La Rose de la mer », sera déjoué par son neveu qui le tuera, sur la route de Cherbourg à Constantza, ne pouvant se résoudre à voir noyé l'innocent dont la mère sera morte

d'une hémorragie... La scène est d'un réalisme violent, mais accordée à l'ensemble du récit, d'inspiration populiste et sentimentale, et dont l'auteur a su dégager discrètement une morale de nature à plaire aux dames du jury Fémina, qui lui ont décerné leur prix, malgré la guerre... Le héros de M. Vialar — sorte de Quasimodo — voit s'éveiller sa conscience, jusqu'alors endormie, en présence du petit orphelin qu'il adopte provisoirement et remet aux mains des autorités en se constituant prisonnier, dès qu'il débarque en Roumanie. M. Vialar a du talent; il conte bien, et les péripéties qui accidentent son récit en font rebondir, sans cesse, l'intérêt.

M. Henri Deberly, le psychologue de *L'Impudente* et du *Supplice de Phèdre,* a refait, à la mode de la province d'aujourd'hui, Mme Bovary, dans **La pauvre petite Madame Chouin.** C'est à Amiens, du reste, que son héroïne, à la fois frivole et passionnée, fait la connaissance du jeune cousin, Antoine, qui la détournera des sentiers de la vertu par désœuvrement, fatuité, goût du plaisir, — et les occasions d'aller « dans le monde », de danser, de rouler en auto ne lui manqueront pas dans ce riche chef-lieu. Son mari, d'ailleurs, un affreux avare, a tout fait pour la pousser dans les bras du séducteur, malgré son affection profonde pour sa fille Thérèse. Il faudra que la cynique ambition d'Antoine, qui fera le projet d'épouser Thérèse, l'accule au drame, pour qu'elle se ressaisisse. Retournement plausible. On s'accommode un peu moins facilement du changement radical qui s'accomplit dans l'âme de son fesse-mathieu de mari, car il ne s'agit pas d'un coup de la grâce, en l'occurrence, au moins pour celui-ci... Il semble que M. Deberly ait écrit son nouveau roman avec des arrêts, en l'oubliant sur sa table de travail avant de le reprendre, et cela explique les distractions de détail, les contradictions même, qu'on y pourrait relever. La plus grave de celles-ci est qu'il fait « la pauvre petite Madame Chouin » continuer d'accomplir ses dévotions malgré sa faute... On regrettera, enfin, l'absence de personnages secondaires dans ce roman riche et subtil, qui hésite entre la peinture de mœurs et la peinture de caractères. Conçu dans la manière de l'*Impudente,* il eût gagné à être plus dépouillé,

fouillé davantage. Tel quel, il est émouvant et vivant.

Deux jeunes gens, réduits à la dernière extrémité par la rigueur des temps, se font, lui, automate-réclame pour un café, elle, rameuse à la devanture d'un magasin... Ils sont symboliques évidemment, malgré la volonté de généralisation réaliste de M. Christian Maigret, qui leur donne pour repoussoir une baronne dans la débine, vendant des billets de la Loterie Nationale, un industriel ruiné, un astrologue mondain (**Les Fausses Compagnies**)... Gérard et Jacqueline, liés d'amitié par la malchance, camarades de misère, plutôt, ne s'aimeront pas, ne se connaîtront même pas, bibliquement parlant; ils sont trop découragés pour cela... Ce sont des êtres représentatifs d'un état d'esprit que M. Maigret croit avoir été assez commun durant les vingt dernières années de la dernière « entre-deux guerres ». Ils prévoyaient le nouveau drame qui vient d'être déchaîné? Ils en avaient l'intuition? Soit! Mais M. Maigret, qui a prouvé dans *Les Anthropophages* qu'il pouvait être original, semble avoir, ici, subi plusieurs influences littéraires en exprimant son pessimisme — de Gérard de Nerval à Alain Fournier, et de Jules Laforgue à M. Jean Giraudoux, sans oublier M. Jean Cocteau... goût de la fantaisie, sentiment de la solitude, inclination désenchantée au rêve qui tourne au cauchemar, voilà ce que traduit son nouveau roman. On y retrouve, certes, cette invention, cette observation, cette verve drue qui ont retenu l'attention de la critique à ses débuts. Mais ces qualités manquent cette fois, de support. *Les Fausses compagnies* sont moins un roman qu'une suite de tableaux, d'images.

Il y a beaucoup d'esprit, d'entrain, de bonne humeur dans le récit que l'actualité a inspiré à M. Amédée.Pavard, et qu'il intitule **Monsieur Pavard s'en va-t-en guerre** (6-8 *septembre* 1939). Ce « roman de trois jours, vécu intensément et sans défaillance », est celui d'un ingénieur mobilisé. L'excellent homme, arraché à ses travaux pacifiques de par la faute de l'ambition effrénée du Führer, nous conte sans aigreur ses mésaventures. Bien d'autres Français goguenards et rouspéteurs y reconnaîtront les leurs, et en dégageront, sans doute, quelque philosophie. M. Pavard retrouve la veine de

Courteline dans ce petit roman, qui est une bonne action, puisqu'il apportera à nos soldats le genre de distraction auquel ils demandent de les purger des « bobards » héroïques et sentimentaux. Des illustrations de Joseph Hémard ajoutent à son agrément.

JOHN CHARPENTIER.

## *CIRQUES, CABARETS, CONCERTS*

La Revue des *Variétés;* Mlle Janine Francy. — Casino de Paris : *Paris-London.* — La Revue des *Folies-Bergère.* — Théâtre Michel : *Plus ça change... :* Mlle Monique Rolland. — Bouffes-Parisiens : *Fascicule Noir.* — Théâtre Daunou : *Poursuites;* Mlle Suzanne Dantès. — Théâtre de l'Odéon : *L'Ami Fritz* (reprise).

Je ne crois pas me tromper en attribuant à M. Jean Rieux, qui est chansonnier de son état, ce qui se trouve de meilleur dans la **Revue des Variétés,** — et le reste à M. Saint-Granier père. Cette suite de scènes amusantes est rondement exécutée par Mlle Jeanne Sourza et MM. Armand Bernard, Norton (qui m'a rappelé, grimé en interprète d'amour, la tête de feu Duvernois), Ouvrard fils etc... J'ai été bien aise de reconnaître à leurs côtés **Mlle Janine Francy,** qui m'avait beaucoup plu, naguère, dans une petite revue du *Coucou.* La voici montée en grade. *La Revue des Variétés* est pour elle le second échelon de sa carrière dramatique, elle gravira les autres allégrement, et, chantant, contant, dansant, elle ne tardera pas à se hisser sur le pavois où se rengorgent les vedettes. Elle a tout ce qu'il faut pour cela : un joli et mutin visage, une diction parfaite, une voix agréable, enfin beaucoup de charme. En attendant de se voir consacrer divette elle fera merveille dans le tour de chant. M. Mitty Goldin serait bien avisé de la souffler, dès la fin de la revue des *Variétés,* à M. Castille. Des toilettes plus élégantes eussent encore ajouté à l'agrément de Mlle Francy, qui, je n'en doute pas, est bien mieux habillée en ville que sur la scène du théâtre des Variétés, lequel lésine un peu trop sur le chapitre des robes, des chapeaux et même des décors.

Voilà un reproche qu'on ne saurait adresser à M. Henri Varna. Les décors et les costumes sont toujours magnifiques au **Casino de Paris.** *Paris-London,* sa revue actuelle, tranche sur les précédentes en ce qu'elle n'est pas entrecoupée de

*sketches*, lesquels étaient généralement d'une ineptie désolante. Les tableaux, merveilleux ou originaux, se suivent dans un rythme accéléré, charmant le regard et reposant l'esprit. Les sectateurs innombrables de Mlle Joséphine Baker et les fanatiques de M. Maurice Chevalier sont comblés. L'ex-Vénus aux bananes, devenue, de cuivrée qu'elle est née, blanche ou à peu près, par je ne sais quel sortilège, et le chanteur au canotier, apparaissent à tour de rôle, l'une au 1er acte, l'autre au second. C'est sans doute pour qu'elles ne soient pas jalouses l'une de l'autre, qu'on a séparé ainsi ces vedettes internationales. Joséphine obtient chaque soir un grand succès, mais Maurice remporte un triomphe.

Dans la **Revue des Folies-Bergère,** la seule vedette, c'est le décor. M. Paul Derval ne manque jamais de photographier ses productions et de les publier sous forme d'albums, comme s'il regrettait qu'il ne restât aucune trace de ses féeries, qui se succèdent d'une année à l'autre sans se ressembler, si ce n'est par leur somptuosité. Ce souci se conçoit. La plupart des revues des *Folies-Bergère* sont, dans le genre, des merveilles. On se complaît, rue Richer, aux reconstitutions, et les tableaux vivants qu'on y monte bravent moins l'honnêteté que la vérité historique. Mais nous ne boudons pas notre plaisir parce que M. Paul Derval et ses collaborateurs, quand ils nous content, par exemple, la vie de lady Hamilton, ont beaucoup plus de talent que M. Paul Reboux et ses nègres de *Paris-Soir*, ou même que M. Albert Flament, de qui les ouvrages prétendûment historiques nous causent plus de crève-cœur que telle ou telle de ses bluettes romanesques. Les « vies romancées » qu'on nous montre aux Folies-Bergères seraient bien plus plaisantes, si elles étaient ranimées par de meilleurs artistes. Il ne manque pas à Paris de jeunes et jolies comédiennes et chanteuses pour tenir l'emploi, avec un éclat qui rejaillirait sur ses revues, des héroïnes défuntes que M. Paul Derval met en scène avec tant de magnificence.

Le **Théâtre Michel** a, semble-t-il tenté de faire concurrence au music-hall de M. Derval, et, ma foi, il y a réussi. Pour un coup d'essai, c'est vraiment un coup de maître. Malgré l'affiche, en dépit du programme qui m'en donnent l'assurance, j'ai peine à croire que l'auteur de cette « fantaisie » : ***Plus ça***

*change* (ou le Cocu à travers les âges) soit M. Rip. Est-il Dieu possible que cet humoriste boulevardier ait à ce point changé qu'il en est devenu méconnaissable! Son esprit « bien parisien » tant vanté, et si surfait, s'est éventé, évaporé, volatilisé. Il n'y a pas un grain de sel dans sa lourde et balourde « fantaisie ». Par bonheur, ce texte indigent et indigeste sert de prétexte à une imagerie qui est un chef-d'œuvre de fantaisie. Les vrais auteurs de *Plus ça change,* ce sont Mme Jenny Carré qui dessina les maquettes des costumes et M. Edmond Roze qui a réglé la mise en scène. On ne saurait rien imaginer de plus joli ni de plus gracieux que ces costumes, surtout quand ils sont portés par **Mlle Monique Rolland,** elle-même si jolie et gracieuse. On s'étonne que M. Rip n'ait point confié à cette jeune artiste, si bien douée pour la comédie légère, le rôle à transformations de Sidonie, qui est le « clou » de sa mauvaise plaisanterie. Combien plus charmantes Ninon de Lenclos, Ysabeau de Bavière, Proserpine, Phryné, Sidonie elle-même nous eussent paru sous les traits charmants et malicieux de Mlle Monique Rolland, qui est si séduisante dans ses successifs déguisements : en soubrette de la belle amie de M. de Saint-Evremond, en suivante de la femme de Charles VI, en Charlotte Corday, en Mme de Guerlass, et surtout en Myrha, la petite courtisane grecque, esquissant, parée d'une tunique orange rehaussée de galons d'or, des pas rythmés, comme on en voyait faire à Mlle Régina Badet dans *Aphrodite* (l'opéra-comique). Lors même qu'elle s'habille à la mode des contemporaines de Diogène, Mlle Monique Rolland reste parisienne. Elle rappelle par son visage et toute son allure les ravissants petits travestis historiques, si lestement troussés et si joliment enluminés de couleurs tendres, toujours pareils par leur gentille frimousse, qui était celle du modèle de l'artiste, qu'on découvrait dans la *Vie parisienne,* au temps où M. Rip, qui avait encore de l'esprit, collaborait, environ les années 1910-1914, sous la signature d'Hérouard, un de ces petits maîtres galants, qui depuis le grand Gavarni, et après Edmond Morin et Grévin, ont fixé, d'une génération à l'autre, la silhouette des petites femmes de Paris. Le ramage est aussi joli, chez Mlle Monique Rolland, que le plumage. Les fées lui ont promis qu'elle sera grande vedette. Cela ne tardera pas.

Un an après la défaite de son *Léonidas* au *Théâtre de Paris*, M. Louis Verneuil a remporté aux **Bouffes-Parisiens** une éclatante victoire avec **Fascicule Noir**, méli-mélo patriotique — amour et contre-espionnage — qui comporte, à son point culminant, une situation cornélienne — ou plutôt, comme me souffle le poète Louis Mandin, d'enneryenne. C'est un tour de force, si on veut, mais dont les maîtres vaudevillistes furent assez coutumiers. On doit à Lambert Thiboust, entre autres, qui valait un peu mieux que M. Verneuil, des sombres drames, qui valent bien son noir fascicule. Pour fabriquer un bon vaudeville et un bon mélo, la formule est peu ou prou la même. La réussite dépend de l'adresse de l'artisan dramatique. *Fascicule Noir* est égayé, comme tout mélo digne de ce nom, d'intermèdes bouffons, sur lesquels M. Verneuil a le tort d'appuyer plus que de raison. On ne le regrette pas trop, parce que M. Léon Belières s'y montre bien réjouissant. Mlle Gaby Morlay, l'espionne au grand cœur, et M. Victor Francen, le maître de forges coincé entre l'enclume et le marteau, entre l'amour et le devoir (ou inversement) ont pris du service actif pour la durée de la guerre rue Monsigny, à la grande joie des midinettes qui s'y pressent pour admirer ce couple de vedettes dont l'écran de leur quartier leur a tant de fois présenté le portrait photogénique et mouvant.

J'ai retrouvé au théâtre Daunou la *Reine du Trapèze*, **Mlle Suzanne Dantès,** transformée par les soins de M. Jean Montazel en une de ces femmes qui se cherchent, de qui M. Gabriel Brunet a mis à nu, d'une main experte, les ressorts les plus secrets. Mlle Suzanne Dantès, ou plutôt l'héroïne de M. Montazel, Simone ex-Farid pacha s'est, à vrai dire, déjà trouvée en recontrant un Egyptien qui a fait d'elle son épouse selon la loi du Koran, sur laquelle l'auteur ne semble pas très fixé. Aussi a-t-il fait divorcer Simone trois ans après un mariage où elle ne fut pas la favorite exclusive. Farid pacha ne l'ayant pas répudiée, il est vraisemblable qu'elle s'est évadée d'autant plus facilement de son ḥarem, que nul eunuque n'en gardait le seuil. Elle se retrouve (comme l'entendrait M. Brunet) à 40 ans, après de vaines *Poursuites*, en retrouvant ses sensations d'il y a 18 ans, dans les bras d'un jeune inconnu qui ressemble comme un fils au volage Farid. Ce pacha re-

vient inopinément à Nice au lendemain de la seconde nuit de noces (plus exactement : de noce) de sa femme pour le seul plaisir, semble-t-il, de brouiller par ses tirades déclamatoires les cœurs de ces amants d'une nuit et gâter, dès le 2ᵉ acte, la pièce de M. Montazel, de qui les intentions ne sont pas bien nettes et qui ferait bien d'aller voir aux *Bouffes-Parisiens* comment M. Louis Verneuil s'y prend pour bâtir une pièce. M. Montazel, tout comme M. Michel Duran, l'auteur de *Nous ne sommes pas mariés,* ne connaît pas encore son métier. Mlle Suzanne Dantès possède toutes les finesses du sien. Elle est charmante et capiteuse, particulièrement quand elle tient tête à son ex-mari et qu'elle est habillée d'une robe du soir lamée d'or, sous une cape de velours émeraude, dont ses yeux reflètent la teinte : les yeux-caméléons des femmes sont leur plus frappant symbole : ils changent de nuance et d'expression selon la toilette qu'elles portent et l'amant qu'elles se donnent.

J'ai pris le plus grand plaisir à la reprise de l'Ami Fritz à l'Odéon. Je ne vous raconterai pas ce petit chef d'œuvre d'Erckmann-Chatrian, qui a pris, avec les années, la patine des ouvrages classiques. Vous l'avez déjà vu représenter ailleurs, mais je vous engage vivement à aller le revoir à l'Odéon. La pièce est admirablement montée et admirablement interprétée. On se croirait en Alsace, au temps heureux où l'ami Fritz vivait sans souci, jusqu'à ce que ce jovial égoïste eût connu l'amour. Décors, costumes et acteurs, tout est parfait. Mme Jeanne Chatrian, qui est si dévouée à la mémoire de son illustre beau-père — et, par ricochet a celle de son collaborateur — a dû être ravie de la façon naturelle et enjouée dont l'excellente troupe de l'Odéon a fait revivre l'*Ami Fritz.* De la rue de Condé à l'Odéon, il n'y a que quelques pas, j'espère y retourner bientôt pour vous dire plus longuement tout le bien que je pense de ce théâtre qui est digne d'un meilleur destin. Il faut réhabiliter l'Odéon, que son directeur actuel, M. Abram, s'est employé à relever d'un injuste discrédit. Le public devrait seconder ses efforts et ceux de ses pensionnaires qui s'égalent aux meilleurs artistes de Paris.

LE PETIT.

## LE MOUVEMENT DES IDÉES

### Le Mystère animal.

L'animal, sombre mystère!... monde immense de rêves et de douleurs muettes... Regardez sans prévention leur air doux et rêveur, et l'attrait que les plus avancés d'entre eux éprouvent visiblement pour l'homme; ne diriez-vous pas des enfants dont une fée mauvaise empêcha le développement, qui n'ont pu débrouiller le premier songe du berceau, peut-être des âmes punies, humiliées, sur qui pèse une fatalité passagère?... Triste enchantement, où l'être captif d'une forme imparfaite dépend de tous ceux qui l'entourent comme une personne endormie!... Mais, parce qu'il est comme endormi, il a, en récompense, accès vers une sphère de rêves dont nous n'avons pas l'idée. Nous voyons la face lumineuse du monde, lui la face obscure; et qui sait si celle-ci n'est pas la plus vaste des deux?...

Cette page de Michelet, celles qui lui font suite dans le livre du *Peuple*, et dont toutes les lignes sont lourdes d'intuitions sublimes, portent la marque d'une époque pleine d'élans désordonnés, mais qui a rouvert à l'esprit humain les perspectives du mystère. Depuis les cathédrales, le goût en était perdu. L'âge classique avait banni l'animal de la littérature sérieuse, en même temps que l'enfant, à cause de leur obscurité et peut-être de leur innocence. Le XIX^e^ siècle, parce qu'il était poète, les réhabilita et les comprit.

Il reste encore possible à certaines âmes de considérer l'animal uniquement comme un gibier ou comme un sujet de laboratoire. Il est cependant de plus en plus rare que l'on puisse se pencher sur lui sans trouble et sans inquiétude. Si près de nous par son regard, et si lointain par ses silences, lié à notre âme par d'étranges correspondances, il semble garder dans ses ténèbres la clef de nos propres secrets.

Les naturalistes ne sont plus seuls aujourd'hui à l'interroger. Qu'on lise le *Mystère animal* (1), le dernier ouvrage collectif et l'un des plus substantiels de l'admirable collection « Présences », on y verra des savants, des romanciers, des psychologues, des juristes et même des théologiens, che-

(1) Plon, éditeur.

miner avec lui dans les voies les plus diverses et soulever à son propos les plus étonnants problèmes.

Un siècle d'études patientes, d'observations minutieuses, d'expériences de laboratoire, ont permis de pousser très loin les connaissances anatomiques, de dresser de rigoureux catalogues des espèces et des fonctions. Mais de telles méthodes, purement analytiques, conduisent à des résultats décevants quand on les applique à la vie et au comportement des êtres. L'une des plus hautes autorités en psychologie animale, le savant hollandais Buytendijk, fait remarquer avec raison qu'au cours « de ces épreuves et contre-épreuves, les animaux sont étudiés dans des conditions anormales où les réactions de fuite prédominent certainement ». C'est par d'autres moyens qu'on pourra s'approcher de l'âme animale, « en jouant », dit M. l'abbé Plaquevent, en contractant une alliance avec les bêtes par la confiance et la sympathie. Les hommes qui les ont aimées sont les seuls qui puissent parler d'elles, non seulement avec émotion, mais avec vérité. Aussi sommes-nous infiniment heureux de voir recueillis dans ce livre les témoignages de romanciers comme Colette, Edmond Jaloux, André Demaison, Charles Silvestre, qui dépassent en pénétration toute la documentation professionnelle. Ces histoires vraies que l'on nous conte sur les chats, les chiens, les singes ou les éléphants, les extraordinaires expériences de Mme Marguerite Combes sur les sociétés de fourmis, présentent l'intérêt captivant des plus belles fables. Nous ne sommes jamais las du merveilleux de la nature, qui répète sur tous les registres, en échos de plus en plus lointains mais toujours reconnaissables, les démarches, les aspirations, les passions humaines.

Certaines mœurs étonnantes qu'on nous rapporte des animaux en liberté, l'industrie des abeilles, des castors et des termites, les villes de pingouins et leur nursery, l'adoption des orphelins par les singes, la culture des champignons par certaines espèces de fourmis, la danse des oiseaux de paradis, l'étrange pacte d'amitié conclu parfois entre des passereaux et des rapaces, des araignées et des papillons, certains traits de mémoire, de réflexion, d'affection, du chien, éveillent en

nous une surprise admirative. Au sujet de l'intelligence des bêtes, ils nous incitent à quelque modestie.

Voilà longtemps que Montaigne, comme le rappelle M. Edmond Jaloux, faisant état des merveilleux ouvrages des animaux, en tire argument pour abaisser notre superbe : « la nature, dit-il,

par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie, et nous, elle nous abandonne au hasard et à la fortune de quêter, par art, les choses nécessaires à notre conservation, et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à l'industrie naturelle des bêtes, de manière que leur stupidité brutale surpasse en toutes commodités tout ce que peut notre divine intelligence.

L'éminent psychologue Ed. Claparède n'est pas loin d'être du même avis, lorsqu'il déclare à la fin de sa longue étude :

Si l'on cherche à interpréter cette supériorité humaine du point de vue fonctionnel, on pourrait la regarder comme un... pis-aller. L'intelligence supérieure [qu'il appelle ailleurs l'instinct intellectuel] est en effet un instrument qui trahit l'inadaptation de l'organisme humain au milieu environnant, une technique qui révèle son impuissance. Si elle invente des outils, c'est que les instruments naturels de cet organisme sont insuffisants.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier l'abîme infranchissable qui sépare l'homme de l'animal. M. Claparède et l'abbé Plaquevent sont d'accord sur ce point. L'homme possède seul le langage verbal, inséparable du concept et de la société; on passe avec lui de la connaissance sensible à l'intelligence de l'universel.

Le sauvage, dit l'abbé Plaquevent, qui a une fois saisi que un et un font deux, sait par le fait même que toujours et partout, en quelque cas que l'on soit, un et un ne peuvent que faire deux. La notion du toujours et du partout est étrangère à l'animal, pour lequel il n'y a que des *cas*, des ressemblances de *cas*, l'attention sensible et l'adaptation motrice à des *cas*. .

Mais on peut admettre, en fin de compte, que le véritable privilège de l'homme n'est pas dans sa faculté de construire des syllogismes, mais dans sa conscience, sa liberté, sa responsabilité, qui sont chose d'un autre ordre, disait Pascal.

En tenant compte de ces réalités qui dépassent la physiologie et même la psychologie, on aborde à la mystique, et l'on tâche, selon le vœu de M. Daniel Rops, de situer les êtres dans l'ordre de la création et de surprendre, à travers le mystère animal, le mystère humain.

Ici l'on rencontre l'étude capitale qui couronne le volume : *De la bête à l'homme*, par l'abbé Jean Plaquevent. Ce sont peut-être les pages les plus profondes et les plus lumineuses qu'on ait écrites sur ce sujet, dans les temps modernes, avec celles de Léon Bloy, dans la *Femme Pauvre* (2). On se souvient de ces dernières :

Les animaux étaient pour lui les signes alphabétiques de l'Extase. Il lisait en eux la seule histoire qui l'intéressât, l'histoire sempiternelle de la Trinité qu'il me faisait épeler dans les caractères symboliques de la Nature... A ses yeux, l'empire du monde perdu par le premier Désobéissant, ne pouvait être reconquis que par la restitution *plénière* de tout l'ancien ordre saccagé... Etc.

Les penseurs, les poètes rejoignent ainsi les théologiens. Plus ou moins consciemment, ils partent du verset de la Genèse où l'on voit l'homme « *donner des noms* à tous les animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs », et aussi des paroles de saint Paul, dans son *Epître aux Romains* (3). Ils retrouvent ce sens perdu de la science chrétienne, parfaitement définie par l'abbé Plaquevent :

un effort de contemplation active... une vue plus synthétique et plus profonde, où toute la création apparaît comme une manifestation visible des merveilles invisibles de Dieu, et des mystères mêmes de l'homme, né à l'image de Dieu et résumant en soi toute la création.

D'extraordinaires perspectives s'éclairent à la lumière de ces analogies. On entrevoit comment l'homme étant un microcosme, et la nature « sa projection macroscopique », la création tout entière et le règne animal en particulier, reflètent comme un miroir tout ce qui se passe dans son âme. On entrevoit la raison des mythes, des métaphores et des fables, le sens des hécatombes, les ressemblances étranges entre tels

(2) Edit. du Mercure de France.
(3) VIII, 19, 26.

individus déterminés et telles espèces animales, observées par saint Bonaventure et Léonard de Vinci. On comprend enfin comment la Chute, qui fut une insurrection des passions contre la raison qui les ordonne, rompit les liens fraternels qui unissaient l'homme aux créatures inférieures et fit succéder le chaos, la ruse et la violence à la primitive harmonie.

Cette philosophie essentielle, entrevue par les Anciens, gauchement exprimée dans les mythes de Platon, dans la métempsychose pythagoricienne, nettement exposée ensuite par les premiers Pères de l'Eglise, retrouve aujourd'hui sa vitalité (4). Elle semble capable d'aborder, par la double voie de l'observation naturelle et de la contemplation, les innombrables et angoissants problèmes que le beau livre que nous étudions n'a pas résolus, par exemple le sens et la justification de la douleur qui frappe l'animal innocent, et qui a inspiré à Mme Paule Régnier des pages vraiment admirables.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Pierre Lecomte du Noüy : *L'homme devant la science*, Flammarion. — La morale scientifique. — Mémento.

A diverses reprises, nous avons parlé des travaux de Pierre Lecomte de Noüy, notamment à propos d'un excellent manuel, intitulé *Méthodes physiques en biologie et en médecine* (1). Depuis, l'auteur a publié un ouvrage fort inégal, *Le temps et la vie* (N. R. F., mars 1936), où l'on trouve des renseignements expérimentaux sur la vitesse de cicatrisation, mais où il s'imagine pouvoir échafauder un « temps physiologique » sur le même plan que le temps physique. Je lui objectais, en août 1936, l'imprécision, à peine croyable, de cette nouvelle « construction » et lui reprochais d'avoir laissé tarir une source féconde, tant par inexpérience mathématique que par choix défectueux d'idées générales.

Les mêmes imperfections éclatent dans **L'homme devant la science,** où l'on rencontre des passages bien venus à côté

(4) Rapprocher de l'étude de l'abbé Plaquevent le suggestif *Plaidoyer pour le Corps* du P. Poncel (Plon édit.), dont nous avons parlé dans le *Mecure de France* du 1er juillet 1938.

(1) *Mercure de France*, 15 septembre 1934, pp. 588-589.

d'innombrables erreurs. Ainsi, quand il écrit, sur certains biologistes, que :

Leurs importants travaux les ont probablement empêchés de réfléchir (p. 161),

ou :

Quand ils cherchent à répandre leurs idées dans la jeunesse, en abusant du prestige que leurs travaux purement techniques leur ont acquis, on est autorisé à critiquer leur esprit anti-scientifique et à déplorer l'introduction, dans leurs arguments, d'éléments passionnels (p. 271),

ou encore :

L'homme se laisse entraîner par le besoin inné de croire et ne se rend pas toujours compte à quel point il en devient l'esclave (p. 132),

ces accusations s'appliquent *avant tout* à lui-même et à son maître Alexis Carrel (2), dont Etienne Rabaud, professeur de biologie générale à la Sorbonne, pouvait dire (3) :

*L'homme, cet inconnu* est un fatras de deux cents pages, bourrées de lectures faites sans réflexion, ni esprit de suite : c'est un mélange de lamentables banalités et de naïvetés comiques. Alexis Carrel, qui professe un spiritualisme que ne désapprouverait pas M. Homais, se fait de l'expérimentation l'opinion qu'en peut avoir quiconque ne l'a pas pratiquée.

De même, lorsque Lecomte du Noüy affirme :

Dès que l'on passe au domaine de la vie, des physiciens, pleins de modestie en ce qui concerne les choses qu'ils connaissent, deviennent pleins d'assurance et d'orgueil en ce qui concerne les choses qu'ils ne connaissent pas (p. 161),

il reprend les thèses que j'ai développées (4) contre Niels Bohr et Pascual Jordan, qui appellent la théorie des quanta au secours de leur foi. En dix passages au moins (pp. 11, 36,

(2) Extrait des publications de Carrel : « Avant-hier, un train partait de Lannion, chargé d'une foule de mobilisés. Les femmes étaient sur le quai. Pas une ne pleurait. Elles ont attendu pour sangloter que le train se fût éloigné. L'une d'elles était accompagnée d'un petit garçon âgé d'une douzaine d'années. Au départ du train, le petit dit simplement à sa mère : « *Maman, s'il est tué, je partirai à sa place.* » (*Le Matin* du 31 août 1939). A verser au dossier de la « bêtise humaine ».

(3) *Les cahiers rationalistes*, de mars 1936, pp. 99-101.

(4) *Les quatre faces de la physique*, pp. 244-245 (Les éditions rationalistes, Ch. Rieder, mai 1939.)

80, 223, 233, 248, 249, 271, 273...), Le comte du Noüy décide de négliger ce *fait fondamental* que la foi est un phénomène psychique, dont on peut déceler l'origine par la méthode scientifique : la foi relève de la science, mais la science ne relève pas de la foi, en entendant naturellement par « foi » l'adhésion à des affirmations invérifiables par l'expérimentation. Certes, il parle bien de « l'autorité tyrannique et inaccessible de la religion » (p. 11) ou d'un « retour à la crédulité » (p. 252), mais, en même temps, il honore l'au-delà (pp. 240, 244, 253, 255) d'une bienveillante partialité, sans manquer une occasion de bafouer « l'édifice orgueilleux » de la science (p. 120) ou sa « rétractation » (p. 13). On trahit l'esprit scientifique quand on suggère qu'il existe des domaines qui, « par définition » (p. 36), lui échappent : c'est rayer étourdiment l'ensemble de la psychopathologie...

Les erreurs en physique sont fréquentes. Pourquoi déclarer (p. 40) que « le fait d'introduire la masse indique le degré de notre ignorance » ? L'auteur ne sait-il pas que la loi de Newton permet d'exprimer les dimensions de la masse en fonction de celles de l'espace et du temps? La masse est alors homogène à un volume divisé par le carré d'un temps.

Pourquoi parler (p. 91) de l'irréversibilité de la chute des corps, quand on a la machine d'Atwood à sa disposition?

Pourquoi prétendre (p. 104) qu'on ignore « la valeur absolue de l'énergie et de la vitesse » ? Ces valeurs absolues sont des conséquences de la relativité restreinte (inertie de l'énergie).

« L'électron ne possède pas de masse matérielle au repos » (p. 269), « la vie n'existe que sur notre globe » (p. 140). Autant d'assertions contestables... S'occuper de finalité, en dehors des êtres qui possèdent un système nerveux, c'est se placer délibérément hors du terrain scientifique. L'auteur confond (p. 134) l'Univers einsteinien et la portion de l'Univers accessible aux télescopes. Et il répète (p. 259) le fameux sophisme : « Demain, je serai vivant ou je serai mort; j'ai donc une chance sur deux de mourir dans la nuit! »

Il est mieux inspiré quand il cite Caullery :

L'évolution reste une conception grandiose, la seule capable de nous expliquer la nature vivante (p. 187),

ou quand il écrit pour son propre compte :

L'évolution humaine n'est pas plus niable que l'évolution des corps radioactifs (p. 77).

Citons enfin ce passage :

Les corps constitués ont une tendance à précipiter leurs jugements et à obéir à des considérations qui n'ont rien de scientifique... (p. 83).

Nous songeons à l'enquête de Robert de Flers sur la science et la religion auprès de l'Académie des sciences; rappelons également que les deux tiers de cette honorable compagnie souscrivent à la radiesthésie! Mais, d'un bout à l'autre, l'ouvrage ne fait que confirmer cette autobiographie inconsciente, que nous avons signalée au début de notre chronique.

§

A propos de l'article serein, mais tendancieux, de M. John Charpentier sur **la morale scientifique** (5), là où mon sympathique confrère est quelque peu téméraire (6), c'est quand il se croit qualifié pour affirmer (p. 29) :

M. Louis Elbé l'a montré avec clarté (...) par des exemples empruntés à l'atomistique (discontinuité de la matière), à l'énergétique (dualité matière-énergie), à la radioactivité (transmutation des éléments), etc..., chaque jour, les découvertes de la science fournissent des arguments d'ordre théologique, à l'appui des croyances spiritualistes.

Malheureusement, comme dit Courteline, entre le portrait et le modèle, il y a place pour une lamentable vérité. Après avoir épluché et annoté son livre, voilà quelles furent nos conclusions (7) :

Louis Elbé est parfaitement profane en physique; sans pouvoir signaler toutes les hérésies, qui pullulent à chaque page (8), nous constatons qu'il ignore tout de l'expérimentation corpusculaire,

(5) Par John Charpentier, *Mercure de France*, 1er nov. 1939, pp. 5-30.
(6) De même, les opinions qu'il prête à Louis de Broglie (coup dur au déterminisme, emploi abusif (!) de la rigueur mathématique, p. 29) n'ont rien de commun avec celles qu'il professe : rester dans son rôle de physicien.
(7) *Ibid.*, 15 mars 1933, pp. 663-664.
(8) En note, figure une douzaine d'échantillons.

qu'il méconnaît les théories maîtresses de la science. Il essaie de « vaincre » une science qu'il croit « dépassée », en lui attribuant de banales erreurs de sens commun.

Le scientisme n'a rien à craindre de toute cette rhétorique.

MÉMENTO. — Analysant le nº 1 de *La pensée,* périodique dont la direction était assumée par Paul Langevin (assisté de Georges Cogniot, député communiste, normalien 1921), nous avions fait le procès (9) des incohérences du parti communiste : à nos cinq points, il s'en ajoute un sixième, son attitude devant la collusion Hitler-Staline. Dans l'intervalle (juillet-août-septembre), le nº 2 (*et dernier*) est paru : nous en retiendrons les deux analyses, partiales et de mauvaise foi, de *Qu'est-ce que le rationalisme?* d'Albert Bayet (10) et de nos *Quatre faces de la physique* (11); c'est le cas de rappeler que le ci-devant P. C. passait son temps à « rechercher des sympathisants, sans sympathiser avec personne ». Le second compte rendu est signé Jacques Solomon, esprit borné, technicien de la navigation, promu physicien (sous l'égide de son beau-père, qui dirigeait cette publication éphémère); c'est de Solomon que nous écrivions (12) :

Le fait d'avoir séjourné dix ans dans un laboratoire de recherches ne dispense pas de consacrer dix heures à un ouvrage (même de vulgarisation) si l'on veut le juger en connaissance de cause; après avoir parcouru en dix minutes la préface et la table des matières, c'est un abus de pouvoir que de le recommander chaleureusement à des lecteurs sans défense.

Pour achever de situer le personnage, il suffit de dire qu'il cherche à faire passer des coquilles pour des erreurs scientifiques et qu'il masque des absurdités incontestables par l'emploi astucieux du conditionnel...

MARCEL BOLL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Bernard Fay : ***Civilisation*** *américaine*, Sagittaire. — Max Lambert : *Les Etats-Unis, bilan en 1939;* préface d'André Siegfried; Bloud et Gay. — Divers : *Compte rendu des séances du Colloque Walter Lippmann.* Librairie de Médicis. — Mémento.

La connaissance complète des Etats-Unis nous est de plus en plus indispensable. Aussi lira-t-on avec grand profit deux ouvrages d'ensemble sur ce grand pays.

Le premier de ces ouvrages est **Civilisation américaine** de

(9) *Mercure de France,* 15 juillet 1939, pp. 413-418.
(10) *Ibid.*, 15 mai 1939, pp. 135-137.
(11) *Ibid.*, 15 avril 1939, pp. 394-398.
(12) *Ibid.*, 15 juin 1939, pp. 647-648 (au sujet d'un article du nº 75 des *Cahiers rationalistes*, mars 1939.)

Bernard Fay, un des hommes en France qui connaissent le mieux l'Amérique. Tour à tour l'auteur étudie en forme de discussion avec un interlocuteur imaginaire, ce qui donne beaucoup de vie à son livre, le pays (l'espèce, le sang, le climat, la loi, la machine) et les habitants (les affaires, la politique, la presse, la vie intérieure). C'est un des livres les plus remarquables que j'aie lus sur les Etats-Unis et qui est digne d'être mis à côté des meilleurs : celui d'Alexis de Tocqueville autrefois, comme celui de Paul de Rousiers naguère.

Le second est celui de Max Lambert : **Les Etats-Unis. Bilan en 1939.** Il est également du plus haut intérêt, et sans être dépourvu d'idées générales, il fourmille de vues particulières, précises, chiffrées, dont l'autre d'ailleurs est également riche, ce qui fait que tous deux se complètent et s'éclairent, car le livre de Max Lambert traite lui aussi de toutes les questions étudiées par Bernard Fay : psychologie, religion, puissance économique, puissance intellectuelle, question sociale, politique étrangère.

Et quand on a lu ces deux ouvrages et qu'on a pu joindre leur apport à l'acquis qu'on avait déjà du sujet, on n'en est que plus embarrassé peut-être pour porter un jugement d'ensemble sur cette étonnante civilisation et cet immense peuple. Assurément les Etats-Unis, comme toutes les sociétés humaines, recèlent du bien et du mal, et les deux auteurs dont je parle ne nient pas ce mal, mais ils constituent aussi une des créations les plus considérables de l'histoire humaine, et qu'on peut mettre à côté des plus hauts chefs-d'œuvre connus : l'antiquité grecque, l'empire romain, le moyen âge français, la renaissance italienne, etc., en sorte qu'on est vraiment impatienté quand certains publicistes ne veulent voir en eux que des marchands de porc salé et des chauffeurs d'automobiles. Combien a-t-on abusé de cette remarque que les Américains du Nord n'avaient encore ni artistes, ni penseurs, ni écrivains, etc.! Outre qu'ils en ont, et qui valent bien les nôtres d'aujourd'hui, n'ont-ils pas à leur actif ce que nous n'avons au nôtre qu'à un degré bien moindre : la moralité vaillante et confiante, la laboriosité, la religiosité, jusqu'à cette franche bonne humeur que nous avions autre-

fois et que nous n'avons plus, et qui est peut-être la vertu suprême? Le *Keep smiling!* qui est le mot d'ordre de l'Américain devrait être le nôtre à nous qui ne savons plus que grogner, envier, persifler et parasiter, et pour mon humble part j'ai essayé de réagir contre cette triste psychologie en écrivant *Le prix du sourire*, mais qu'est cette goutte d'eau dans l'océan de haines et de sottises qui nous submerge? Si notre civilisation disparaît, nous saurons dans quelle infâme mixture de kaisérisme et de socialisme elle aura été noyée. (Ceci fut écrit avant la guerre, mais l'alliance germano-soviétique le confirme étrangement.)

Mais ce serait un gros livre qu'il faudrait écrire pour expliquer tout cela. Qu'il me suffise de dire que si la civilisation helléno-chrétienne doit être sauvée, ce sera grâce à l'Amérique des Etats-Unis; la façon dont elle a harmonisé dans son *melting-pot* toutes les races d'Europe, dont elle a relevé et humanisé la pauvre race noire longtemps si déshéritée, et dont elle a apprivoisé la race sémite jusqu'ici si inassimilable, est une des réussites les plus étonnantes de l'homme. Jamais on n'étudiera assez le peuple des Etats-Unis, jamais on ne l'admirera assez sans d'ailleurs méconnaître ses fautes, ses erreurs, ses maladresses, et quelle fut plus grande que cette frénésie de crédit qui a provoqué le cyclone bancaire de 1929! mais dans l'ensemble le bien l'emporte magnifiquement sur le mal.

A ces réflexions générales joignons-en de particulières à propos d'un sociologue américain, Walter Lippmann, d'origine d'ailleurs judéo-allemande, dont il a été assez parlé ces temps derniers.

Tous les comptes rendus de discussions scientifiques sont difficiles à lire et le **Compte rendu des séances du Colloque Walter Lippmann,** tenu à Paris en août 1938, n'échappe pas à la règle. Un résumé analytique fait par un secrétaire habile aurait été plus satisfaisant. C'est dommage, car le colloque, occasionné par la publication récente en français de la *Cité libre* de cet économiste (dont on se souvient peut-être que j'ai parlé ici) portait sur des questions vraiment intéressantes et importantes : 1° les raisons du déclin et du renouveau du libéralisme; 2° ce déclin a-t-il eu des causes

endogènes? 3° le libéralisme est-il capable de remplir ses tâches sociales (sécurité collective, maximum de vie individuelle)? 4° si le déclin du libéralisme n'est pas inévitable, quelles sont ses véritables causes (exogènes)? 5° quels sont les remèdes à tirer de l'analyse de ces causes?

L'échange de vues avait lieu entre économistes libéraux, ce qui était préférable; une réunion bigarrée de libéraux et de socialistes n'eût engendré que clameurs vaines; d'autant que le libéralisme, comme toute doctrine d'ici-bas, a ses variétés, et que peut-être celle de M. Walter Lippmann n'est pas tout à fait celle de tels de ses interlocuteurs.

Cet économiste commence par dire que la cause de la liberté n'aurait pas été si gravement compromise de nos jours si l'ancien libéralisme n'avait pas eu des défauts essentiels; et ceci lui fait proposer non pas un retour pur et simple à ce vieux libéralisme, mais la construction d'un nouveau libéralisme qui tiendrait compte des nécessités vitales de l'heure présente et d'un idéal permanent éclairant l'avenir.

Admissible! à condition qu'on sache bien ce qu'on entend par cet avenir et ces nécessités vitales, et qu'on sache également s'il y a eu vraiment débâcle du libéralisme due à ses vices internes. La doctrine libérale n'a subi en réalité qu'un abandon grandissant, lequel ne tient pas à ses échecs (jamais l'économie mondiale n'a été plus prospère, la production plus abondante, le bien-être des ouvriers plus grand que pendant les cent ans d'avant guerre), mais aux convoitises violentes allumées dans les âmes de ces ouvriers par le spectacle de cette prospérité même, car ce sont les temps de bien-être qui voient s'enflammer le plus les passions d'envie et de haine; pendant les temps de misère on reste écrasé sous cette misère.

Le grand reproche que les ennemis du libéralisme font à cette doctrine c'est qu'elle n'a pas empêché les inégalités sociales, mais ce n'était pas son rôle! Le libéralisme a augmenté le bien-être général en favorisant la production et la circulation des richesses et il a par conséquent amélioré le sort des plus humbles, c'est ce qu'il avait à faire; et quand il n'a pas fait tout le bien qu'on pouvait attendre de lui, c'est que son œuvre a été paralysée par ses ennemis et que

d'autres doctrines (protectionnisme, nationalisme, prolétarisme, etc.) sont venues détruire ses bienfaits.

Autre reproche : le libéralisme économique a tout ramené au bien-être matériel, il n'a eu en vue que la production, la circulation et la consommation des richesses, alors qu'il y a des buts bien plus élevés offerts à l'activité humaine. Mais le reproche est injuste puisque l'économie politique n'a pas à se donner d'autres buts que les siens propres. Autant reprocher à la médecine de ne pas s'occuper de vertu et de dévotion! L'économie politique n'étudie que le bien-être matériel comme la médecine n'étudie que la santé physique, tout ce qui est en dehors relève d'autres sciences : philosophie, sociologie, religion.

M. Walter Lippmann se défend d'être « manchesterien », c'est-à-dire de ramener tout, ou presque tout, à la formule : « laisser faire, laisser passer », mais cette formule doit, elle-même, être bien comprise; beaucoup la traduisent : « laissez faire les voleurs, laissez passer les criminels », alors que, concernant les marchandises et non les personnes, elle signifie : « Laissez fabriquer les produits, laissez circuler les produits », formule qui n'est pas vaine puisque nombreux sont ceux qui voudraient diriger la fabrication (soit en empêchant de produire quand on craint la surproduction, soit en forçant à produire quand on redoute le contraire) et plus nombreux encore ceux qui veulent régenter la circulation (tarifs protectionnistes, et pis, contingentements et contrôles de devises). Le slogan manchesterien n'a donc rien perdu de sa valeur, et on ne voit pas en quoi son application a été nocive; tout le mal actuel est venu, au contraire, des gênes qui lui ont été apportées.

Il n'y a donc pas à créer un nouveau libéralisme qui serait probablement un faux libéralisme, il y a à revenir, au moins en théorie, à l'ancien qui avait en lui tous les germes d'amélioration économique et qui n'est pas responsable de l'avortement de ces germes. Autant rendre responsables la médecine et l'hygiène du mauvais état de santé de ceux qui ont refusé de suivre leurs indications et qui ont même fait exactement le contraire de ce qui leur avait été indiqué.

Je disais : « revenir, au moins en théorie... » car en pra-

tique le retour au libéralisme se heurterait à de bien grands obstacles pour la nation qui voudrait s'y essayer. Nous vivons dans un temps de guerre et tous les gens sensés reconnaissent qu'en cas de danger national, la défense de la patrie doit passer avant même la liberté. Même en temps de paix, le libéralisme n'est possible qu'entre nations loyales et pratiquant les mêmes usages; de même qu'un homme bien élevé se trouverait défavorisé dans un milieu de malotrus, ou un honnête homme dans un milieu de filous, une nation libre-échangiste pourrait être détroussée dans un cercle d'autres nations pratiquant le *dumping*.

Le libéralisme ne sera donc hostile à aucune mesure de police prise contre ceux qui ne le pratiquent pas, au dehors ou au dedans. Au dehors, une nation pacifiste devra prendre toutes les mesures nécessaires à sa défense, comme une nation libre-échangiste pourra répondre à des tarifs d'attaque par des taxes de représailles. Au dedans également une nation libérale pourra s'opposer à toutes les ententes entre producteurs qui supprimeraient la concurrence et à toutes les ententes entre ouvriers qui paralyseraient la baisse des prix de revient. Ces mesures de police n'ont guère été prises autrefois quand on se disait que le libre jeu des forces économiques suffirait à rétablir et la concurrence et le prix minimum, mais puisque cela ne suffit plus, que l'on prenne les dispositions nécessaires, et de façon énergique. Que l'on développe donc tous les services d'observation, de statistique, de contrôle et même d'intervention s'il y a lieu, et que l'on parle de néo-libéralisme si l'on veut, mais que ce soit toujours un vrai libéralisme loyal et non un faux libéralisme avant-coureur de l'interventionnisme socialisant, et bientôt socialiste, et finalement communiste!

Mémento. — Henri Sée, *Histoire économique de la France*. I. *Le moyen âge et l'ancien régime*, Armand Colin. Le titre seul de cet ouvrage ainsi que le nom de l'auteur (qui a eu pour collaborateur M. Robert Schwob) en dit l'importance et la valeur; mais les ouvrages de ce genre ne peuvent qu'être signalés. Le dernier chapitre sur la France économique à la veille de la Révolution devait être lu avec soin; la France était alors le pays le plus peuplé de l'Europe occidentale, 25 millions d'habitants contre 15 en Angleterre (35 en

Allemagne, 45 en Russie) et ses progrès économiques, très grands quoique inférieurs à ceux de l'Angleterre, expliquent comment la transformation du régime était nécessaire. Elle pouvait d'ailleurs se faire sagement quand elle s'est faite atrocement. — J. M. J. Biaugrand : *La liberté du travail ouvrier sous la Constituante* 1789-1791. Presses universitaires. Cette docte étude est précédée d'une préface de M. Clément Argentier, examinateur à la faculté de droit de Paris, qui fait remarquer que le corporatisme, après avoir été prôné par les traditionalistes, est accepté maintenant par beaucoup de syndicalistes avancés. Le livre de M. Biaugrand est d'ailleurs purement historique et objectif. Mais les économistes et les sociologues ont à se faire une idée sur le conflit de la liberté et de l'organisation en ce domaine comme en tous autres, et surtout à ne pas confondre le droit de police générale de l'Etat, très légitime, avec ses prétentions de direction économique qui le sont moins. — Léon Kotick : *Réflexions sur l'Evolution économique.* Les Presses modernes, 96, galerie Beaujolais, Paris. L'auteur estime qu'aucun obstacle naturel ne peut contrecarrer les efforts humains dans la voie de la création d'une vie grande, belle et abondante et que les difficultés à vaincre sont purement artificielles. Alors il devrait conclure en faveur du jeu naturel de ces efforts économiques. Tout ce qui est organisation par contrainte peut faire beaucoup de mal, qu'on regarde la Russie! et ne peut pas faire grand bien, qu'on regarde tous les autres pays! — *Congrès international de la Population* tenu à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1937 sous les auspices de *l'Union internationale pour l'étude scientifique des problèmes de la population,* 8 volumes in-8°, Hermann et Cie, 6, rue de la Sorbonne. Comment rendre compte de 8 volumes en quelques lignes? Tout au plus peut-on donner les titres : 1° Théorie générale de la population; 2° Démographie historique; 3° Démographie statistique : études d'ensemble et 4°- 5° Etudes spéciales; 6° Démographie de la France d'outre-mer; 7° Facteurs et conséquences de l'évolution démographique; 8° Problèmes qualitatifs de la population. Et je ne puis pas donner la liste des sujets traités qui, au nombre de 150, tiendrait plusieurs pages. Je me contente de dire que tous ces doctes volumes sont accessibles à tout le monde, les articles qui sont en langue étrangère étant précédés d'un sommaire substantiel en français, et j'ajoute que, puisque la guerre en cours laisse quelque liberté d'esprit à nos gouvernants, ils devraient bien en profiter pour penser à l'après-guerre, ce que ceux de 1914-1918 ne surent pas ou ne purent pas faire. M. Daladier a amorcé la question de la natalité, qui est la plus importante de toutes, avec son projet de

Code de la famille, qu'il l'achève, et qu'il prépare également l'autre question presque aussi importante de la réforme de nos institutions : notre démocratie est une fausse démocratie, notre parlementarisme est un mauvais parlementarisme, qu'il change tout cela, et il méritera le nom de sauveur de la patrie à l'intérieur, notre armée, un peu grâce à lui aussi, devant le sauver à l'extérieur.

HENRI MAZEL.

## *FOLKLORE*

Antonia de Lauwereyns de Roosendaele : *Ceux du Nord, types et coutumes;* dessins originaux d'Albert Dequene. Horizons de France, 4°, 136 p. — Dr Augustin Dubois : *Les anciens livres de colportage en Sologne.* Romorantin, Impr. moderne Girard, 8°, 35 p. — Fritz Krüger : *Die Hochpyrenäen, A. Landschaften, Haus und Hof,* Band II, Hansische Universität, Hambourg, Friedrichsen et De Gruyter, gr. 8°, XVIII-400 p., dessins, carte, XVII pl., photos. — Karl Heyns : *Wohnkultur, Alp und Forstwirtschaft im Hochtal der Garonne;* Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, Heft 22, Hambourg, Hansischer Gildenverlag, pet. 8°, XVI-165 p., 11 pl. dessins, XV pl. photos. — Walter Schmolke : *Transport und Transportgeräte in den Französischen Zentralpyrenäen; ibidem,* Heft 29, XIV-76 p., 6 pl. dessins. — Marcel Provence : *Le folklore de Moustiers;* Aix-en-Provence, éditions du Bastidon, pet. 8°, 46 p. — Joseph d'Arbaud : *La Provence, types et coutumes;* dessins originaux en couleurs de François de Marliave; Horizons de France, 4°, 142 p. — Basil Collier : *Catalan France;* London, Dent, 8°, 343 p., 70 dessins et 16 aquarelles d'Helen Kapp.

**Ceux du Nord.** C'est-à-dire ceux de l'Artois, du Boulonnais, de la Flandre et du Hainaut; population disparate au plus haut degré, dont cependant Mme Antonia de Lauwereyns de Roosendaale a su dégager quelques dominantes communes dues au pays à peine vallonné, aux cours d'eau lents et sinueux, à la tendance communale particulariste, encore sensible de nos jours; et depuis les débuts du XIX$^{e}$ siècle, à la vie souterraine du Pays Noir. Les dessins en couleurs d'Albert Dequenne rendent bien ces divers aspects et mettent en valeur certains éléments du paysage créé par l'homme : les hauts beffrois des villes, les moulins des campagnes. La vie industrielle aussi, des dentellières, des filatures, des hauts-fourneaux, des pêcheurs chalutiers, a fourni de bons thèmes au dessinateur, des descriptions vivantes à l'auteur.

Le folkloriste trouvera ici quelques données neuves sur les divers types de maisons et d'intérieurs, mais peu de documents littéraires sur les coutumes, fêtes populaires et divertissements; les dessins sont suffisamment documentaires, notamment sur les géants processionnels, les combats de coqs,

le tir à l'arc. Comme toujours, dans cette série des **Horizons de France**, l'établissement typographique et iconographique est vraiment remarquable.

En recherchant dans sa région natale, qu'il connaît bien, les **Anciens livres de colportage en Sologne,** le docteur Augustin Dubois apporte une contribution précieuse à la solution d'un problème général dont la discussion continue : dans quelle mesure certaines séries de croyances et coutumes dites populaires proviennent-elles de cette sorte d'imprimés qui se vendaient aux foires et à domicile, parfois jusque dans des hameaux reculés? L'auteur a connu dans son enfance l'un des derniers colporteurs d'images d'Epinal, qui, par hasard, était un Savoyard; il a trouvé dans les campagnes beaucoup d'almanachs de diverses origines et des brochures comme la *Veillée du Village,* de chez Baudot, à Troyes. Il faudrait faire des enquêtes du même genre dans les autres régions françaises pour pouvoir ensuite comparer numériquement les faits folkloriques strictement locaux et ceux qui, imprimés, se sont diffusés par toute la France.

Le Séminaire des langues et civilisations romanes de l'Université hanséatique de Hambourg a publié successivement trois monographies de premier ordre, dont on ne peut donner ici qu'une sèche analyse. Fritz Krüger termine la publication de sa longue et précieuse enquête sur l'économie rurale, les divers types de maisons, de cours, de champs, d'enclos, des **Hautes-Pyrénées** de part et d'autre de la frontière, c'est-à-dire du Béarn et de la Navarre, des hautes vallées de la Haute-Garonne et de l'Ariège chez nous; de l'Aragon, du Val d'Aran et des hautes vallées du versant espagnol jusqu'à la Cerdagne, y compris l'Andorre. Je signale spécialement les descriptions des types de maison et du foyer, des divers ustensiles de ménage et des travaux domestiques; chaque détail est étudié comparativement; des dessins dans le texte montrent bien les variations locales; par comparaison, il faut entendre non seulement celle que fournit l'Espagne pyrénéenne, mais aussi tout le reste de la France, surtout de langue d'oc et franco-provençale, ainsi que catalane. Dans ces divers domaines linguistiques, Krüger est d'une érudition presque terrifiante...

Plus limitées à ce point de vue, mais tout de même dépassant beaucoup la zone territoriale inscrite au titre, sont les mémoires de Karl Heyns sur l'habitation, l'industrie pastorale et l'industrie forestière dans la **Haute vallée de la Garonne,** et de Walter Schmolke sur les **Moyens et ustensiles de transport dans les Pyrénées françaises centrales :** l'homme (paniers, civières, hottes, vases); l'animal (harnachement des mulets, paniers); les moyens de transport en bois (traîneaux, chars et charrettes; brouette). A la fin vient une bonne étude des divers types de joug.

Les industries laitière et forestière avaient déjà attiré maintes fois l'attention, surtout celle des géographes humains; mais la mise au point de Karl Heyns, fondée sur des enquêtes sur place plus méthodiques, en partant de la linguistique, fournissent beaucoup de documents nouveaux; les dessins aussi, plus que les photos, d'ailleurs excellentes, servent de base à de nouvelles classifications. Dans ces trois ouvrages, comme dans la plupart de ceux qui les ont précédés dans la même série hambourgeoise, il ne s'agit que de la civilisation matérielle; le folklore littéraire et cérémoniel de ces régions pyrénéennes était déjà relativement connu. On pourrait donc maintenant assembler tous ces matériaux et entreprendre la rédaction d'une monographie régionale complète, en tenant compte des variations considérables qui se constatent de vallée à vallée.

D'une toute autre sorte est le livre que Basil Collier a consacré à la **France catalane.** C'est une sorte de guide dans cette région peu fréquentée par les Anglais et qui leur donne dans un style alerte les notions indispensables sur l'histoire de la province et les caractéristiques de ses divers centres de population, classés par « pays » : le Vallespir, le Conflent, la Cerdagne française, la plaine avec Perpignan, la « côte vermeille » et les vignobles.

Les voyageurs anglais ont, comme on sait, un don particulier pour rendre vivants et attirants les récits de leurs randonnées dans tous les coins du monde. Le livre de Basil Collier n'est pas inférieur au type courant; mais de plus, il contient deux chapitres d'observations personnelles qui ne coïncident pas avec ce qu'on avait déjà, soit en français,

soit dans d'autres langues : le chapitre XI sur « la danse dans les rues » et la montre d'ours; le chapitre XI sur l'alimentation en général et sur la cuisine régionale. Enfin un Appendice, dit *Gazetteer*, donne le relevé de toutes les communes des Pyrénées-Orientales avec l'indication de leurs curiosités, monuments et particularités diverses. Une grande carte et un bon index terminent un ouvrage dont je dois encore signaler ce qui en fait le prix aux yeux du folkloriste spécialisé :

Ce sont les dessins d'Helen Kapp, soit les grands sous forme de planches, soit les petites esquisses insérées dans le texte; tous nous donnent, du document saisi sur le vif, des paysages ensoleillés ou des coins sombres de petite ville; des vues de haut de villages typiques; et surtout des gestes et attitudes, ainsi que des instruments et ustensiles; détails caractéristiques que la photo ne parviendrait pas à mettre ainsi en valeur. La combinaison des chapitres X, XI et XII et de ces dessins fait du livre de Basil Collier une addition importante à la littérature folklorique du Roussillon.

Celle de la Provence s'est enrichie d'une nouvelle monographie de Marcel Provence, consacrée à **Moustier-Sainte-Marie,** localité jusque-là dédaignée sinon des touristes et des amateurs de faïences, du moins des folkloristes. Le plan suivi dans cette enquête a été celui qui lui avait déjà assuré de si bons résultats dans la vallée de l'Ubaye. Mais dans cette petite ville, peu de coutumes rurales ont subsisté; par contre elle possède en propre une tradition spéciale, la fête de la *Diano,* qui se célèbre l'octave de Notre-Dame de septembre et dont pour la première fois on trouve ici une description complète, avec la musique de la chanson de rigueur. Sur la célèbre chaîne à l'Etoile, par contre, on était mieux renseigné; elle a cassé au début de janvier 1939. Si Marcel Provence voulait « faire » ainsi les autres villes des Basses-Alpes, il nous rendrait un grand service.

D'une tenue forcément plus générale est le livre de Joseph d'Arbaud sur la **Provence,** édité avec le soin déjà signalé par les Horizons de France. Enfin voilà un auteur sincère, qui avoue que le vrai Provençal est renfermé, extrêmement particulariste; qu'il faut des années pour obtenir son amitié;

et aussi que, si entre Rhône, montagnes et mer, la Provence semble un tout géographique, de près elle se subdivise en une multitude de variations, dans chacune desquelles les « traditions » ou pour mieux dire le folklore, ne sont pas objets de vitrine, ni choses du passé, mais chose vivante et en état d'évolution incessante. Je suis d'accord avec ce que Joseph d'Arbaud dit p. 16-17. Un peu Nissart, je sais qu'il en est de même dans le Comté.

Aussi le tableau que l'auteur nous donne de la vie, ou plutôt des diverses formes de la vie provençale, est-il l'un des meilleurs de cette collection. Elle fait l'objet de l'ouvrage tout entier comme le montre la table des matières : Villes, villages et terre. Troupeaux. Femme, enfant et maison. Chasse et pêche. Jeux, fêtes et cortèges. Sanctuaires et pèlerinages. L'illustrateur, François de Marliave, a su se situer dans ce même plan d'observation et marquer ce qui fait la Provence : l'harmonie des contrastes et même des contradictions. Depuis la description méthodique de Bourrilly, fondée en partie sur celle du comte de Villeneuve, et complétée sur divers points par les mémoires de Fernand Benoit, on n'avait pas publié sur la Provence, considérée dans son ensemble, un ouvrage qui donnât autant les tonalités générales, tout en prenant soin de conserver aux faits leur caractère nettement local, puisque les mœurs et coutumes y varient de ville à ville profondément, et presque de commune à commune.

A. VAN GENNEP.

## *EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES*

E. Monroë : *Les Enjeux politiques en Méditerranée*, trad. par Bernard Vernier (Armand Colin). — E.-F. Gautier : *L'Afrique Blanche* (Fayard). — Clément Alzoune : *L'Algérie* (Fernand Nathan). — T. Thomasset : *Le Maroc* (Fernand Nathan). — Roger Vercel : *Ange-Marie, Négrier sensible* (Albin Michel). — R. Guillot : *Nouveaux Contes d'Afrique* (Service de l'Enseignement, Dakar). — R. Guillot : *Vent de Norois* (Ed. du Moghreb, Casablanca). — John Masefield : *La Course du Thé* (Plon). — Mme Humphry d'Honfroi : *L'Enfant et sa mère à travers le Monde* (Plon).

Dans le livre remarquable de M. Monroë, **Les Enjeux politiques en Méditerranée,** qui est de l'actualité la plus incisive, je ne dois considérer ici que la partie intitulée « Les intérêts français », traitant de notre Afrique du Nord, du Liban et de la Syrie; mais les autres chapitres sur les inté-

rêts anglais, italiens, turcs et espagnols achèvent d'accuser les jugements sur la politique impériale de la France. M. Monroë a un peu trop pris à la lettre l'accusation du maréchal Lyautey contre le régime quand celui-ci déclare : « C'est presque à l'insu de la métropole, en s'en défendant comme d'une œuvre à peine avouable, que les grands coloniaux ont donné à leur pays cet admirable domaine d'outremer. » Telle fut bien aussi la sentence de Vogüe dans ses romans satiriques. A la vérité, le Parlement et l'Administration furent seuls coupables, et seulement dans un certain nombre de cas. Mais Gabriel Hanotaux, tout en flagellant dans ses *Mémoires* l'ignorance ou l'ingratitude de ceux qui abattirent un Gambetta et un Jules Ferry, a consacré plusieurs ouvrages de la plus éloquente et vivifiante démonstration à mettre en lumière de justice et de propagande l'ampleur, la solidité et la grandeur de cette œuvre administrative, de cette construction de l'Empire à laquelle la métropole collabora volontairement et puissamment de tant de ses forces.

M. Monroë n'en a pas moins touché un de nos points les plus faibles qui devraient nous être bien plus sensibles — l'insuffisance de marine marchande — quand il écrit :

L'expression *Communications Impériales* évoque pour l'Anglais des navires qui partent, pour le Français des navires qui rentrent. L'Angleterre et l'Italie baptisent leurs lignes aériennes *Impérial airways, Linea del' Impero;* les lignes françaises, aussi loin qu'elles aillent, restent toujours *Air France.*

Il est bien certain que trop de Français ne s'embarquent qu'en pensant presque exclusivement au retour poches pleines. M. Monroë ajoute :

Concentrant son énergie sur la Ligne Maginot, la France fait passer la Méditerranée Orientale au second plan et ne s'y occupe guère d'y consolider sa position par des armements (lignes de navigation.

Il n'en ajoute pas moins :

Tout le Levant respire sa culture. Elle y a investi plus de capitaux qu'aucune autre nation.

mais c'est pour conclure durement :

Plus de 40 % de son pétrole provient du pipe-line d'Irak, et,

malgré tous ces frais, elle n'a pas une base navale à l'est de Bizerte.

Et il y insiste plus loin. « Une école stratégique opposée, dirigée par le grand général Weygand, déplore que la France n'ait pas fait servir son mandat syrien à des fins stratégiques. La France, dit cette école, est vulnérable parce qu'elle ne possède pas d'îles comme Malte ou Léros, ni de port valant Haïfa, d'où elle puisse défendre ses nombreux intérêts dans le bassin oriental. » Il est précieux d'avoir sur tous ces points une critique, d'autant plus sévère que très amicale, d'un allié britannique; les plus récents événements sont venus en confirmer la justesse et la nécessité; ce livre exige de nos capitalistes comme de nos ministères un effort beaucoup plus considérable au Liban et en Syrie.

Les pages consacrées à l'Afrique du Nord ne sont pas non plus exemptes de critiques, notamment sur le double emploi de ses productions avec celles de la métropole. Du moins pour le Maroc on fut « prodigue à l'extrême ». Les événements de 1936-1937 en Algérie et quelque faiblesse à l'égard du Destour tunisien le font insister auprès de nous sur l'opportunité d'y renforcer nos armées, notre puissance, notre prestige.

On fera bien après la lecture — qui s'impose — de ce livre de recourir à celle de **L'Afrique Blanche** de E. F. Gautier qui est l'un de nos plus originaux et savoureux historiens coloniaux. Géographe affectionnant la pointe du paradoxe, il s'en sert pour graver dans l'esprit romanesque du grand public des vérités neuves. La plus grande, mais non moins féconde, est celle de l'insularité de notre Afrique du Nord, car le désert qui la borde au sud est une vraie « mer » de sables. Ceci ne saurait assez vivement nous suggérer de considérer avec plus d'attention (et de capitaux) les ports de l'Algérie, les compagnies de navigation qui y mènent, la nécessité d'accroître par une propagande incessante et variée pour le tourisme les moyens de favoriser la production économique dont certains articles, tels la datte et l'alfa, sont si négligés. Aussi la leçon de ce volume fort et exquis vient d'autant plus rejoindre celle du livre de M. Monroë que Gau-

tier multiplie les points de comparaison avec les contrées de la Méditerranée orientale, Lybie et Egypte.

Les livres richement illustrés sur **l'Algérie** et **le Maroc** que publie F. Nathan sont d'une vulgarisation un peu romanesque qui les recommande surtout comme de brillants livres d'étrennes : ce sont des séries de récits historiques depuis les origines, en passant par Barberousse et le Père Levacher jusqu'à Bugeaud, puis le Centenaire de l'Algérie; les adolescents y apprendront beaucoup tout en se délectant des vignettes. Quand on veut voyager au Maroc, il faut connaître pourquoi la belle Volubilis périt, comment naquit Fez, ce que furent l'Homme à l'Ane et le Roi Nègre, comment nous occupâmes Casablanca et comment de cette bourgade Lyautey fit une prodigieuse capitale de colonisation modèle.

A la côte occidentale de l'Afrique, Roger Vercel consacre une histoire des plus émouvantes, **Ange-Marie, Négrier sensible,** épisodes de la trop célèbre Traite des Noirs, reconstitués sur documents par un des peintres les plus consciencieux qui, depuis Zola s'appliquent à graver et colorer le document. René Guillot, Grand Prix de Littérature coloniale et professeur à Dakar, s'attache dans ses **Contes d'Afrique,** par un talent tout différent mais égal, à romancer la légende avec ce vitalisme de visions qui rénove le vieil animisme nègre. L'Afrique a trouvé en lui un illustrateur de la race de Rimbaud. Son **Vent de Norois,** lui, cingle vers les côtes de la Mer du Nord et nous n'aurions pas mentionné ici ce roman d'aventure si nous ne voulions — et devions — de plus en plus rattacher la marine à l'Empire et s'il n'avait peint ici, à l'instar de Géricault, un violent drame de l'Atlantique, un Radeau de la Méduse dévorante. Dans ce secteur, comment ne pas citer le livre étonnant de **Masefield** qu'on vient de traduire chez Plon, si poignant par une si enlaçante précision de réalisme laoconnesque, dont il faut recommander la lecture aux romanciers autant qu'au public.

En cette veille de Noël si triste, le gros livre de **Madame Humphrey d'Honfroi,** dédié au roi d'Egypte et préfacé par M. Joseph de Pesquidoux, vient nous réjouir par le charme de ses nativités. On y voit les maternités de toutes couleurs tresser leur couronne de fleurs exotiques embaumées autour

de l'enfant blanc. A celles de l'Inde, de l'Afrique et de l'Océanie se nouent celles des créoles des vieilles colonies qui ont un sens quelquefois assez nonchalant, mais toujours caressant, de la fraternité des races. C'est autour des berceaux que l'égalité se tisse avec le plus de sincérité et de tendresse. Le volume présent nous le rend sensible par sa trame de traits pittoresques et d'anecdotes savoureuses.

Mémento. — Seguy : *La vie des mouches et des moustiques* (Delagrave éd.), il est précieux de connaître ses ennemis et ceux-là ont le plus vaste empire colonial, de notre Côte d'Azur à toutes les Côtes d'Ivoire et d'Ebène.

Il faut signaler tout de suite l'excellent et important *Pigneau de Behaisne* d'André-Marie Tookim-Haï, qui vient de paraître chez Mame dans la collection « Découvertes, Exploits héroïques ». C'est une révélation d'un des plus grands Coloniaux de la France et du plus noble empereur d'Annam.

MARIUS LEBLOND.

## *CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE*

« Le Feu » ranimé. — Gabriel Boissy et l'humanisme méditerranéen. — Les libertés spirituelles et le germanisme. — Au Centre Universitaire méditerranéen de Nice. — Réalité de l'idée méditerranéenne. — Solidarité des élites musulmanes, chrétiennes, juives ralliées à la cause anglo-française autour du bassin méditerranéen. — Le sens de cette guerre.

Quand les idées se mettent à bouillonner, c'est partout que leurs bulles symboliques explosent à la surface des actualités. On vous parlait ici, il y a deux mois, du regroupement des nations méditerranéennes opéré par les événements. Nous ne fûmes pas seuls à le signaler. Au moment où nous écrivions, paraissait le premier numéro d'une nouvelle série de la plus précieuse pour nous des revues méditerranéennes d'avant et d'après la guerre (je parle de l'autre, bien entendu): **Le Feu,** que jadis anima de son grand souffle le très beau et trop oublié poète Emile Sicard; après la mort de son fondateur, *Le Feu* continua de paraître avec bonheur sous l'inspiration du beau félibre Joseph d'Arbaud; encore un grand poète, celui-ci... mais *Le Feu* avait fait éclore les vocations par dizaines et l'on n'en finirait point d'énumérer les noms de ceux qu'il a aidés à se révéler à eux-mêmes : Joachim Gasquet, Aurel, Gabriel Boissy, Edmond Jaloux, Francis de Miomandre et tous ceux qui composèrent ce qu'on nomma

quelquefois l'Ecole d'Aix-en-Provence, siège de sa rédaction; et que je n'oublie ni la mémoire d'Albert Erlande, ni l'activité toujours impétueuse de Marcel Provence. Eh bien (que M. Charles-Henry Hirsch me pardonne cette incursion dans sa rubrique) *Le Feu* reparaît : à la veille de la nouvelle guerre, Gabriel Boissy entreprit avec son fier courage d'en ranimer la flamme, selon la même inspiration qui, naguère, lui fit placer sous l'Arc de Triomphe la veilleuse jamais éteinte; et, en sous-titre, je lis ces mots qui réveillent en moi de paternels souvenirs : « revue occitane de l'*Humanisme méditerranéen* ». Je n'aime pas beaucoup « occitane », mais comment ne me réjouirais-je point de constater que l'humanisme méditerranéen devient, moins de cinq ans après son baptême, quelque chose de classique? On lit dans le préambule du numéro 2 (septembre-octobre) :

> *Le Feu* n'a-t-il pas toujours été l'un des organes les plus qualifiés de cette culture, de cet esprit de la Méditerranée que nous plaçons à la base de la civilisation moderne, à la base des *libertés spirituelles* menacées par le germanisme? N'a-t-il pas été un lien d'amitié avec les peuples latins, grecs et musulmans foncièrement attachés à un idéal humain qui leur demeurera toujours commun et parmi lesquels la propagande ennemie s'efforcera, par les moyens les plus perfides, d'introduire les malentendus, fourriers des dissentiments et des catastrophes?

On croirait lire, ou presque, une déclaration des « Amitiés Méditerranéennes » et l'on se félicite de voir que les plus saines idées trouvent des mainteneurs même en un moment où s'effondrent tant d'espérances et où tant de créations militantes doivent être abandonnées. Je ne ferai ici qu'une réserve sur ce texte un peu trop occasionnel à mon gré : il faudrait parler d'un certain germanisme, car il y a aussi un germanisme teinté de méditerranéisme (et je n'en veux pour preuve, dans le même numéro de la même revue, que l'article de M. Ernst-Erik Noth, sur son compatriote « Nietzsche et la Méditerranée »).

Toujours par le même cahier, nous apprenons que *Le Feu* servira partiellement d'organe au **Centre Universitaire Méditerranéen** de Nice. Il y a lieu de faire souvenir que cette institution (beaucoup plus universitaire que méditerranéenne)

avait été fondée sur des principes identiques à ceux dont se réclament les rénovateurs du *Feu;* mais il faut bien reconnaître que l'on s'en était souvent écarté, malgré l'influence de M. Paul Valéry, son administrateur. Si l'action de Gabriel Boissy et de ses collaborateurs pouvait se faire sentir à Nice, on ne saurait trop s'en louer, bien que l'on nous informe ailleurs que l'activité du Centre pourrait bien se trouver très modifiée du fait de la guerre..., il est même question de le déméditerranéiser tout à fait, ce qui s'explique fort bien par l'inconscience que trop de dirigeants montrent tous les jours, en ce moment même, quand il s'agit d'affirmer les droits de la personne humaine et de maintenir intactes devant l'univers les positions spirituelles et intellectuelles de la France en armes.

Nous avons eu connaissance, en novembre, d'un texte envoyé, par un groupe de personnalités bien connues des Méditerranéens, aux régents actuels de la pensée française : je veux dire aux hautes personnalités choisies pour orienter les émissions radiophoniques et surveiller les publications en temps de guerre, et aussi pour ne pas laisser carencer absolument ce qu'on pourrait appeler « la propagande française » s'il en était besoin d'une... Voici l'essentiel de ce texte :

Ce n'est point par une vue de l'esprit mais par une constatation très objective que l'on peut désormais établir une distinction de fait entre les attitudes des pays méditerranéens et des peuples slaves ou germaniques.

Aucune des nations méditerranéennes, jusqu'à présent, n'a adhéré aux ambitions germaniques. Celles qui, hier encore, semblaient très influencées par Berlin, hésitent et se tiennent en dehors du conflit tandis que la Turquie, l'Egypte, le Liban, la Syrie, que rien n'obligeait à se ranger aussi nettement du côté des alliés, ont spontanément fait bloc avec la Tunisie, le Maroc et l'Algérie.

De ce fait, on peut déduire les conséquences les plus diverses. Sans, pourtant, se laisser séduire par des sollicitations théoriques, on peut penser que l'idée méditerranéenne est bien une réalité, que les mystiques et les tendances méditerranéennes comportent bien une unité contre laquelle n'ont rien pu les propagandes du Nord ou de l'Est.

Peut-être ne serait-il pas inutile de souligner cet état de fait au

public lettré des pays neutres et de retrouver dans l'histoire les raisons indéfinies qui le peuvent expliquer.

Peut-être ne serait-il pas inutile de reprendre sans tarder les contacts intellectuels interrompus avec les élites littéraires, artistiques, universitaires des nations méditerranéennes, afin de leur faire prendre conscience de l'unité des sentiments et aspirations manifestée par leur commune attitude.

Peut-être ne serait-il pas inutile de renforcer, si possible, par l'organisation d'échanges fraternels (visites, conférences, radios, etc.) et de révéler à elle-même, en quelque sorte, la conscience méditerranéenne.

Peut-être ne serait-il pas non plus inutile d'aller dans les pays non méditerrannéens (Hollande, Belgique, Suisse, Hongrie, Portugal, etc.) exposer aux élites que, aux conceptions germaniques de la contrainte, du servage et de la force, se sont toujours opposées les conceptions non pas latines mais méditerranéennes du Droit et de la Liberté.

L'action par radio ne devrait pas être conduite comme l'action par conférences publiques; mais comme c'est surtout la jeunesse studieuse qui doit être convaincue, il serait particulièrement opportun d'aller exposer le dualisme germano-méditerranéen aux étudiants des Universités de chacun des pays auxquels on vient de faire allusion.

Pour cela, le minimum de didactisme. Faire parler les faits. Rappeler ce que chacune des nations intéressées représente pour les autres, quant à l'art et à la pensée; montrer comment des apparentements résultent du culte des mêmes divinités, croyances, conceptions. Le montrer à travers l'œuvre des artistes, des poètes, des philosophes.

Renforcer le plus possible la solidarité des élites chrétiennes, musulmanes, juives ralliées à la cause anglo-française autour du bassin méditerranéen.

Malheureusement, à l'heure où l'on écrit, ce texte si clair n'a eu aucun écho parmi les officiels de la pensée. Et nous risquons de perdre de ce fait quelques-uns des éléments de prestige dont jouissait notre pays tout autour de la Méditerranée et dans les régions influencées par ses émanations spirituelles; car ce n'est point uniquement la civilisation moderne qui est fondée sur les valeurs mises au jour par les poètes et les philosophes des rives méditerranéennes : c'est la pensée de toujours et nous sommes plus soucieux ici

de la civilisation de demain que de celle d'hier : ne s'agit-il pas de nous préserver des mystiques esclavagistes dont le Nord et l'Est nous menacent de plus en plus brutalement? Si la guerre actuelle a une fin, c'est celle-ci.

JEAN DESTHIEUX.

## *QUESTIONS RELIGIEUSES*

P. Georges Guitton : *Un « preneur » d'âmes : Louis Lenoir, aumônier des Marsouins.* De Gigord.

Connaissez-vous la vie du **Père Lenoir,** *l'aumônier des Marsouins,* racontée par le P. Georges Guitton, jésuite comme lui? Parmi les livres religieux que je pourrais vous signaler, il n'en est point, je pense, qui puissent intéresser autant un Français à l'heure actuelle, puisqu'il s'agit d'un des plus authentiques héros de la dernière guerre, et puisque ce très gros volume, de plus de cinq cents grandes pages, se lit comme un roman.

Réformé, ce qui n'avait rien de surprenant puisque pendant son noviciat il était considéré comme « une petite santé », Louis Lenoir, âgé de trente-cinq ans quand la guerre éclata en 1914, n'eut pas de cesse qu'il ne se fît accepter comme aumônier, au front, dans une division. Son zèle religieux, sa bravoure, sa bonté, son fantastique oubli de soi-même, étaient tels que celui qui devait être qualifié par son colonel d' « être exceptionnel » réussit ensuite à se faire attacher, en marge du règlement, à l'un de ces régiments coloniaux qui se trouvèrent presque sans cesse en ligne, ce qui lui faisait mener, dans la boue et sous les bombardements, une vie beaucoup plus dure (et surtout par la façon dont il comprenait son office de prêtre!) que s'il était demeuré aumônier divisionnaire.

Il mourut en mai 1917, à l'armée d'Orient, pendant une attaque manquée, en essayant d'aller porter de l'eau fraîche (et Notre-Seigneur qu'il gardait sans cesse sur sa poitrine!) aux mourants du 2e bataillon de son cher 4e Colonial :

Du haut des observatoires, on vit longtemps une petite tache bleue qui courait de groupe en groupe, se blottissait un instant auprès d'autres taches de même couleur sans mouvement, semblant mort lui aussi, puis qui se relevait inlassable, courait encore,

s'aplatissait, rampait et repartait, paraissant se moquer des balles. Agent de liaison, messager divin qui se hâtait d'achever son œuvre; car déjà les anges apprêtaient sa récompense.

Lui qui avait pendant tant de mois si bien bravé la mort qu'on le croyait invulnérable, savait, semble-t-il, dans les jours qui précédèrent l'attaque, que maintenant il allait mourir. Les témoignages sont unanimes là-dessus.

Un jour, dans un sermon, il s'était écrié : « Pour faire du 4e Colonial un régiment de saints, je donnerais ma vie. Je la donnerais pour un seul »; il savait évidemment que le moment était venu de payer cette offre, lui grâce à qui tant d'hommes, naguère gâtés, étaient déjà morts saintement, en martyrs conscients. Ce 9 mai, ce fut le 131e Jésuite qui, depuis le commencement de la guerre, mourait pour la France... Il partit en réalisant le mot de l'abbé Perreyve : « Les prêtres doivent regarder la mort comme une des fonctions de leur sacerdoce. Elle est leur dernière messe. »

On l'avait déjà décoré de la Légion d'honneur. Sa citation posthume déclare qu'il est tombé « victime de son dévouement aux blessés, après avoir, durant trente mois, fait l'admiration de tous par sa bonté, sa foi patriotique, la sainteté de sa vie. Il laisse parmi nous un souvenir impérissable ».

Sur sa poitrine on trouva une lettre d'adieu à son cher régiment; j'ai vu un enfant français, à qui j'avais lu sa *Vie*, pleurer tandis que je la lui lisais :

*En cas de Mort*

Je dis « au revoir » à tous mes enfants biens-aimés du 4e colonial. Je les remercie de l'affectueuse sympathie et de la confiance qu'ils m'ont toujours témoignées; et si parfois, sans le vouloir, j'ai fait de la peine à quelques-uns, je leur en demande bien sincèrement pardon.

De tout mon cœur de Français, je leur demande de continuer à faire vaillamment leur devoir, à maintenir les traditions d'héroïsme du régiment, à lutter et à souffrir tant qu'il faudra, sans faiblir pour la délivrance du pays, avec une foi inconfusible dans les destinées de la France.

De tout mon cœur de prêtre et d'ami, je les supplie d'assurer le salut éternel de leurs âmes, en restant fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa loi, en se purifiant de leurs fautes, en s'unissant

à Lui dans la sainte communion aussi souvent qu'ils le pourront.

Et je leur donne à tous rendez-vous au ciel où nous nous retrouverons pour toujours dans la vraie vie, la seule heureuse, pour laquelle Dieu nous a faits.

Pour eux, à cette intention, j'offre joyeusement à notre divin Maître Jésus-Christ le sacrifice de ma vie.

Vive Dieu! Vive la France! Vive le 4ᵉ colonial!

PÈRE LOUIS LENOIR.

Le P. Guitton n'a pas voulu écrire une « vie du P. Lenoir », mais seulement la vie de celui qu'on avait surnommé *l'aumônier des marsouins,* celui chez qui « la soif des âmes allait jusqu'à la torture », qui trouvait le moyen d'avoir 800 communions à une messe, celui par qui beaucoup de soldats en étaient arrivés à la communion quotidienne, et dont les officiers ont écrit : « Dans toutes les attaques, je suis convaincu que la valeur du 4ᵉ Colonial a été doublée, simplement par sa présence. »... « Je n'ai pas au régiment de meilleur officier que le P. Lenoir. »... « J'ai vu chez cet homme une foi qui débordait de tous ses actes... Une mauvaise action, il ne la blâmait pas, il en souffrait. »... « Comme conseil je ne l'ai jamais trouvé en défaut. » Et le général Gouraud a déclaré : « Je n'ai de ma vie rencontré un meilleur Français ni un meilleur soldat... Le P. Lenoir faisait à lui seul, pour une grosse part, la force de son régiment. »

De sa vie d'enfant de la bourgeoisie, au caractère d'abord assez terrible mais au cœur chaud, de sa vie de jeune prêtre et de professeur, le P. Guitton nous parlera donc peu, assez rapidement mais de façon cependant à nous donner envie de les connaître avec plus de détails et d'approfondissement : ce qui sera fait si, comme je l'espère, la cause de béatification de cette âme extraordinaire est, un proche jour, introduite à Rome.

Ce que le P. Guitton voulait nous montrer, c'est à quoi peut arriver une âme informée par la foi, c'est ce que peut obtenir un prêtre qui est prêtre avant tout, c'est ce qu'on peut faire même de Français corrompus, de petites « arsouilles » quand on sait s'y prendre et les prendre : et cela, non pas seulement au point de vue militaire mais au point de vue chrétien. Il y a dans ce livre des lettres sans ortho-

graphe dont la simple beauté arrache des larmes... Et il se trouve qu'il nous touche d'autant plus, ce livre (jalonné de tant de lettres, de pages de carnet de route, de souvenirs de combattants) que les graves événements actuels lui redonnent une vivante actualité : songez que le Père rejoignit ses Coloniaux le 12 août, qu'il a donc participé à la guerre de mouvement, à la retraite, à la bataille de la Marne (il fut même quelques jours prisonnier); il a fait ensuite la Champagne (Massiges, Beauséjour), puis, après un séjour dans une ambulance, ce fut la Somme pendant huit mois (avec l'enthousiasme d'Herbécourt et les horreurs de Biaches, de juin à août 1916), ensuite le départ pour Salonique, les rudes étapes dans la Macédoine, l'hivernage sous la tente, les marches forcées de Monastir, le secteur du Piton Jaune, — enfin la mort dans ce symbolique, inattendu et significatif champ de blé, digne dernier asile de celui qui, durant tant de mois, avait sans cesse porté sur sa poitrine le pain transsubstancié.

Le dernier apostolat du P. Lenoir, son dernier appui à sa patrie, c'est donc le livre qu'il aura inspiré à son biographe. Lisez-le, vous verrez qu'il méritait qu'on l'appelât : « Un preneur d'âmes », en souvenir du mot de Jésus :*Homines eris capiens.*

HENRIETTE CHARASSON.

## *LES JOURNAUX*

D'ordre du Kaiser (*le Journal*, 24 novembre). — Le massacre des étudiants de Prague (*le Petit Parisien*, 20 novembre; *l'Intransigeant*, 27 novembre). — Comment le Reich traite les professeurs de l'Université de Cracovie (*le Jour-Echo de Paris*, 26 novembre). — Dombruczka, centre de sadisme (*le Petit Parisien*, 24 novembre). — Pro-Staline (*idem*, 17 novembre). — Rome et la paix (*l'Action française*, 23 décembre). — « Drôle de guerre », deux épisodes (*le Temps*, 19 décembre; *la Dépêche de Toulouse*, 16 décembre). — Le Chancelier Hitler ou « la guerre c'est moi » (*Paris-Soir*, 8 décembre). — Le *Musée de l'Homme* a rouvert ses portes (*le Matin*, 24 novembre). — Prix littéraires (*l'Ordre*, 7 décembre).

— Tuez, massacrez, sans distinction d'âge ni de sexe!... Pas de pitié pour qui que ce soit. Répandez la terreur par tous les moyens!

Ainsi parlait l'Empereur Guillaume, s'adressant à ses troupes qui partaient par la Chine, au temps des Boxers. M. Clément Vautel, qui rappelle dans **le Journal** ces conseils d'un goût charmant, cite aussi ce fragment de la lettre autographe que Guillaume II envoyait, au mois d'août 1914, à son « vénérable ami » l'Empereur d'Autriche :

« J'ai le cœur brisé en pensant aux horreurs de la guerre et c'est pour les réduire au minimum, par humanité, que j'ai ordonné à mes braves soldtas d'incendier, de ravager, de tuer aussi les vieillards, les femmes, les enfants... »

Avec le Chancelier Hitler, les méthodes se perfectionnent. En novembre dernier, le Reich prociamait la loi martiale en Bohême-Moravie. Ce n'est pas tout, de voler des pays, encore faut-il s'y faire des amis. Et comment mieux toucher le cœur des gens qu'en les arrêtant, torturant, exécutant? M. Lucien Bourgues précise dans **le Petit Parisien :**

D'atroces détails sont parvenus sur les troubles de Bohême et le massacre des étudiants de Prague. De jeunes patriotes tchèques avaient manifesté le 28 octobre, jour anniversaire de l'indépendance tchécoslovaque, devant le tombeau du Soldat inconnu. Manifestations pieuses qui s'étaient uniquement traduites par le chant d'airs nationaux, le port d'insignes tricolores et de casquettes à la Masaryk. Contre cette procession, pourtant paisible, les S. S. étaient intervenus avec leurs armes automatiques, 120 personnes furent tuées et 3.000 incarcérées.

Parmi ces prisonniers,

se trouvait Jean Opletal, étudiant en médecine de vingt-deux ans. On ne le revit jamais plus. Le 14 novembre ses parents reçurent — conformément au macabre procédé nazi — une urne contenant les cendres de leur fils. Il avait été assassiné dans les cachots de la Gestapo.

Ses camarades étudiants se réunirent alors pour célébrer la mémoire du jeune martyr et tentèrent de monter au château de Hradcany pour exprimer leurs protestations indignées au Reichsprotektor von Neurath. Mal leur en prit, la police allemande se déchaîna et fit une véritable chasse à l'homme contre les étudiants. Des milliers de jeunes gens furent arrêtés. Neuf d'entre eux furent sauvagement fusillés « pour l'exemple » et les autres transportés en Allemagne dans un camp de concentration.

Ces crimes soulevèrent dans Prague une immense indignation. La Gestapo y répondit aussitôt par des arrestations en masse.

Du récit qu'un étudiant yougoslave, mêlé directement aux événements, a fait de ceux-ci, citons ce passage, que nous empruntons à **l'Intransigeant :**

— Dans la nuit du 16 au 17 novembre. vers deux heures du matin, un camion plein de S. S. s'arrêta devant la porte du collège Alexan-

dre où j'étais logé avec des étudiants yougoslaves et tchèques. D'autres S. S. barraient toutes les rues avoisinantes, carabine ou revolver en main. Toutes les chambres du collège furent immédiatement visitées et leurs occupants, tirés brutalement du lit, eurent à peine le temps d'enfiler quelques vêtements, ils furent aussitôt entassés sur des camions et emmenés au manège d'équitation de Ruzyn, près de l'aéroport qui se trouve à trois kilomètres du collège Alexandre en dehors de la ville.

Seuls furent laissés en paix quelques-uns de mes camarades qui excipèrent tout de suite de leur nationalité yougoslave; les autres, ceux qui comme moi tentèrent de protester, furent emmenés avec leurs camarades tchèques. A l'aube, furent également amenés à Ruzyn les étudiants du collège Masaryk, qui se trouve dans la même partie de la ville, dans le faubourg de Dejvice. Presque tous portaient des traces de coups ou même de blessures d'armes à feu. La razzia, au collège Masaryk, avait, en effet, comme ils nous le racontèrent, pris des formes d'une sauvagerie inouïe; quelques étudiants ayant tenté de se sauver en linge de nuit, par les fenêtres, dans les champs qui se trouvent immédiatement derrière le collège, furent poursuivis à coups de feu, à la lumière des projecteurs; plusieurs furent tués ou grièvement blessés. Tous furent entraînés dans les caves du collège, collés le visage au mur, les bras levés verticalement, sous la surveillance de S. S. armés. C'est seulement au petit jour qu'on les emmena au manège de Ruzyn où nous nous trouvions déjà.

A Ruzyn, toute la journée se passa en interrogatoires individuels, entrecoupés de coups et d'insultes. Les étudiants de nationalité étrangère, bulgare et yougoslave surtout, et les étudiants tchèques âgés de moins de vingt ans, furent mis à part et relâchés dans la soirée, non sans nouvelles brutalités.

Avant de partir, — et ce détail illustre superbement une certaine forme de sadisme :

— Avant de partir, nous dûmes nous mettre en rang, au garde-à-vous, et crier en chœur « Wir dankes euch » (Nous vous remercions). C'est ainsi que j'ai pu m'échapper.

Mais ses camarades, qu'étaient-ils devenus?

— Je l'ignore au moins pour les Yougoslaves, car, pour les Tchèques, je ne le sais que trop. Hélas! Ceux qui restèrent furent aussitôt envoyés dans des camps de concentration, soit à Buchenwald, en Allemagne, soit près de Karlsbad, en pays sudètes, mais une centaine parmi eux, au moins, ont été tués soit au cours de

la chasse à l'homme de la nuit du 16 au 17, soit au cours des exécutions sommaires du 17 au soir, dans le parc de Sarka.

Ceux qui furent relâchés ne le furent que sous condition de trouver un emploi dans les quarante-huit heures, sous peine d'être envoyés en camp de concentration. C'est ainsi que, durant toute la journée du 18, on put voir errer dans les rues de Prague des jeunes gens harrassés, déchirés, désespérés, en quête d'un emploi quelconque. Beaucoup ont dû se suicider.

Jeunesse 39 : Hitler fait la guerre aux étudiants. Au fait, cela s'appelle-t-il la guerre? De quel nom qualifier les scènes dont le collège Svehla fut le théâtre :

Au collège Svehla, qui se trouve dans un autre faubourg de Prague, à Zizkov, ce fut, m'a-t-on raconté, un véritable siège: des tanks même occupèrent les rues environnantes : un S. S. en enfonçant avec la crosse de son fusil chargé la partie vitrée de la porte, fit partir le coup et blessa un de ses camarades. Ceux-ci crurent alors qu'on résistait de l'intérieur du collège, et cela les mit dans une rage indicible. Des scènes de véritables massacres se déroulèrent à l'intérieur du collège Svehla, en pleine nuit. Le lendemain encore, on évacuait des cadavres dans des draps.

Les étudiants du collège Svehla furent, eux aussi, emmenés à la prison de Pankrac et soumis à un régime de tortures raffinées : douches d'eau glacée, gymnastique forcée, etc. Ceux qui furent relâchés m'ont raconté que les couloirs et les escaliers où se déroulèrent ces scènes d'horreur étaient pleins de taches de sang et de vomissements des victimes. Là aussi, on finit par relâcher ceux qui avaient moins de vingt ans. Les autres, Dieu seul sait ce qu'ils sont devenus...

Faire la guerre aux étudiants ne suffirait pas. Le Chancelier a eu une pensée pour les professeurs. Leur tendre un piège, — rien d'ingénieux comme le sadisme — serait drôle. Aussi, un jour, tous les professeurs, agrégés et assistants de l'Université de Cracovie — lisons-nous dans **le Jour-Echo de Paris,** d'après un communiqué du bureau de presse auprès de l'ambassade de Pologne à Paris — furent appelés par les autorités allemandes à assister à une conférence qui devait être faite par un Allemand.

Or, ce conférencier se mit, à un moment donné, à proférer les pires et les plus brutales injures à l'adresse de la science polonaise. Les professeurs polonais ripostèrent en quittant la salle.

Devant l'Université stationnaient déjà des camions automobiles. Près de 160 professeurs ont été arrêtés.

A cette occasion furent maltraités plusieurs professeurs, entre autre le professeur Casimir Kostanecki, éminent anatomiste, ancien recteur de l'Université et ancien président de l'Académie polonaise des sciences; le professeur Frédéric Zell, éminent juriste, ancien président de la commission de codification; le professeur Ladislas Konopczyinski, éminent historien, ainsi que le professeur Lehr-Splawinski, renommé linguiste.

Tous les professeurs arrêtés, dans leur nombre des gens âgés de plus de 70 ans, furent menés dans un camp organisé dans l'enceinte d'une caserne non chauffée, où ils furent obligés de coucher à même le plancher.

Les professeurs si odieusement maltraités, parmi lesquels se trouvent des savants d'une renommée mondiale, furent ensuite expédiés aux camps de concentration du Reich.

En plus des professeurs d'Université,

ont été également arrêtés à Cracovie les professeurs de l'Académie des mines ainsi que presque tous les directeurs des écoles secondaires et communales.

Arrêté enfin,

tout le corps enseignant de l'Université des Jagellons, une des plus anciennes et des plus célèbres en Europe, fondée au milieu du quatorzième siècle.

Bref le Reich en a après les cerveaux, quand il n'en a pas après les corps. Tout tuer, c'est la formule. Patriote, sans conteste, un Allemand n'admet pas qu'un citoyen d'un pays voisin aime sa propre patrie. Le pays est-il annexé au Reich, l'Allemand n'exige pas seulement que le citoyen ainsi dépouillé se tienne tranquille, donne des preuves, dorénavant, d'attachement à la plus grande Allemagne, il lui fait un crime de l'amour que le volé portait tout naturellement, jusque-là à sa patrie. *Le Jour-Echo de Paris,* citant parmi maintes personnalités fusillées en Poméranie

MM. Potworowski, chambellan du pape, chef de l'Action catholique en Pologne; Thomas Komierowski, chambellan du pape; Micislas Chlapowski, frère de l'ancien ambassadeur de Pologne à Paris; Jean Zoliowski, ancien membre du Comité national polonais siégeant à Paris lors de la guerre mondiale; Stanislas Karlowski,

ancien sénateur; comte Poninski, Jaen Szoldrski, Grocholski, Barciszewski, maire de la ville de Bydgoszcz; le chanoine Zablock, de Sniezno, et Iankowski, maire de la ville de Inowroclaw,

*le Jour-Echo de Paris,* disions-nous, donne cette précision :

Des affiches collées sur les murs accusent les fusillés de « haute trahison à l'égard de l'Allemagne » parce qu'ils étaient « des chefs spirituels de la nation polonaise au cours des années 1919 à 1939 ».

Pareil « motif » n'a qu'une explication : la haine du prochain, l'amour du mal pour le mal. C'est contre le Diable que le monde civilisé est en lutte. M. Edmond Demaître, du *Petit Parisien,* a recueilli de G..., réfugié polonais à Vilno, des souvenirs, encore tout chauds. Une dizaine de milliers de personnes, qui venaient pour la plupart de Varsovie ou de ses environs (le Reich ne s'en tient pas aux victimes de qualité, il lui faut, aussi, la quantité) et emmenées, malheureux troupeau, à Dombruczka, avaient été logées, mi dans des baraques, mi dans des enceintes à ciel ouvert.

— Avec leur humour délicieux, les Allemands appelaient les prisonniers enfermés dans les baraques « ceux qui ont peu d'air » et les autres « ceux qui en ont trop » ! J'appartenais, pendant ma détention, à cette dernière catégorie. Un soir qu'on s'était apprêté à se coucher dans la boue glaciale, une vingtaine d'Allemands arrivèrent. Je crois qu'ils étaient membres de Schutzstaffel; en tout cas, ils ne faisaient pas partie de l'armée... Ils étaient tous ivres-morts! Ils nous ont donné l'ordre de nous coucher avec le visage dans la boue, les bras étendus parallèlement à la tête. « Celui qui bougera sera aussitôt abattu ! » ont-ils déclaré. Et ils tinrent parole. Se promenant entre les rangées d'hommes étendus sur le sol, chantant, hurlant, riant, ils tiraient à bout portant des coups de revolver sur les malheureux qui, les nerfs à fleur de peau, furent incapables de rester immobiles. Le « jeu » a duré une heure à peu près... Je ne voyais, bien entendu, que les morts qui gisaient dans mon voisinage. Après le départ des S. S., nous les avons comptés : il y en avait neuf !

Les valets valent le maître. Et cinq jours plus tard, les hommes d'Hitler inventaient quelque chose de nouveau :

— Ayant réuni quelque trois cents prisonniers près du campement, l'un des gardiens leur dit :

« — Cinquante hommes doivent être libérés aujourd'hui... Que ceux qui désirent rentrer chez eux lèvent la main !

« Comme il fallait s'y attendre, tous les prisonniers ont levé la main. Le gardien semblait hésiter. Enfin, après avoir échangé quelques paroles avec ses collègues, il dit :

« — Je ne peux pas choisir entre vous, puisque je ne vous connais pas... Laissons donc le sort et le hasard décider... Voyez-vous cet arbre? Ceux qui arriveront les premiers à toucher les branches les plus élevées seront libérés!

« Ce fut une bousculade effroyable. Trois cents hommes se battaient, mordaient, juraient, hurlaient au pied de l'arbre desséché. Enfin, deux ou trois arrivèrent à se hisser à la hauteur des branches!... Les gardiens épaulaient leur fusil... Quelques coups de feu retentirent et les malheureux gagnants de cette course hallucinante tombaient, tués net ou blessés à mort, sur la foule devenue muette. Seuls les gémissements des blessés et les ricanements des Allemands brisaient le silence! »

On a laissé les morts sur place.

— Le reste fut reconduit dans le campement, dans ce Dombruczka infernal d'où les hommes sortaient amoindris, brisés, estropiés moralement et physiquement, marqués pour toujours par les souvenirs atroces des souffrances inhumaines que leur ont infligées des bourreaux dont les exploits sembleraient peut-être incroyables s'ils ne portaient pas la marque, non pas de l'hitlérisme, mais de l'Allemagne éternelle!

Eternelle, oui. Le temps n'est pas très loin où des augures s'affolaient à l'idée qu'un si beau pays, dûment battu, pût disparaître de la carte du monde. Il y a aussi cette chère Russie, la Russie des icones, des czars, — et de Staline, et qui vole, n'est-ce pas, au secours des peuples opprimés, le couteau entre les dents devenu le poignard dont frapper la Pologne dans le dos. Cette Russie-là trouve encore chez nous ses zélateurs, écrit M. Maurice Prax dans le *Petit Parisien.*

Un lecteur qui a deux fils au front me communique un récent numéro de *l'Humanité* qui a été répandu à profusion dans la banlieu — et notamment dans la région d'Epinay.

« Comme les hibous, m'écrit ce lecteur, les bolchevistes ne prennent leurs ébats que la nuit... C'est la nuit qu'ils inondent tout le pays de tracts infâmes et ignobles. Pendant ce temps-là, mes deux enfants se battent pour la France. ».

Ce numéro de *l'Humanité,* « organe central du parti communiste français », n'a pas très bonne mine. Il ne se compose que d'une feuille simple, de format réduit.

Le texte vaut la présentation. Il est d'une lâcheté, d'une hypocrisie, d'une fourberie et d'une imbécillité qui passent toute mesure. C'est à croire qu'il a été rédigé en cordiale collaboration par M. Gœring et par le traître « radioteur » de Stuttgart. On chercherait en vain, au fond de cette presse misérable, la moindre lueur d'intelligence, la plus faible trace, le plus faible indice d'une idée et d'une conviction.

C'est d'une ignominie hébétée...

On y trouve, bien entendu, cette déclaration liminaire : « Oui, les communistes dénoncent la guerre actuelle! » On le sait, aujourd'hui, en effet... On sait que le beau Thorez, le sapeur sachant s'échapper, et l'avantageux Marty, « dénoncent » la guerre, puisque le premier a déserté et que le second s'est courageusement enfui... On sait que les chefs communistes qui ont tout fait pour provoquer la guerre, qui se sont montrés les bellicistes les plus fougueux, les plus furieux — avant la signature du pacte hitléro-stalinien — essaient aujourd'hui de se camper en pacifistes. Mais leur pacifisme, on le sait aussi, n'est qu'une trahison. Ils ont commencé par trahir leur parti. Maintenant, ils trahissent la France, on le sait.

Bien entendu, *l'Humanité*, « organe central du parti communiste français », ne manque pas de tresser des couronnes au cher, au très cher Staline, au maître tout-puissant. Et l'on peut lire ces quelques lignes, monumentales, effarantes et inconcevables :

« Toute la puissance de l'Etat soviétique est mise au service des peuples spoliés par les brigands impérialistes! »

Au service de la Finlande, par exemple... Et nul doute, mais comment donc, que la paix passe par Moscou...

La paix passe par Rome, dit **l'Action française.** Au lendemain des déclarations du comte Ciano, M. Charles Maurras cite ces lignes du correspondant anglais d'un journal italien :

« ...L'on commence à comprendre en Angleterre que le sort de la guerre et de la paix, ainsi que l'organisation future du monde, pourraient bien dépendre en définitive des décisions que prendra le gouvernement italien. »

Et il remarque :

Nous n'en disons pas tant ici! Mais, pendant des mois, des saisons, des années, nous n'avons cessé de redire *d'abord* que la paix passait par Rome, *puis* que, si la paix était poignardée, c'est encore par Rome que passerait la victoire.

§

Cependant que se poursuit ce qu'on a baptisé une « drôle de guerre ». Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit drôle. M. Jacques Boulenger, qui a été voir pour **le Temps** l'emplacement d'un fusil mitrailleur, fait ce croquis :

— Qui est là? crie une voix blanche en nous entendant descendre dans le fossé.

Et la lampe de poche nous révèle deux jeunes visages tout pâles d'inquiétude, les yeux écarquillés, deux jeunes corps tendus qui viennent de sursauter.

— Qui est-ce? répète la voix angoissée.

— Allons, S..., calme-toi : c'est le capitaine et le commandant. Il faut les comprendre, ces deux braves petits gars. Ils sont là depuis un quart d'heure peut-être, et leur tête marche. Ils en ont entendu, au cantonnement, des histoires sur les attaques des petits postes, et les coups de main! Leur devoir, ils le connaissent : ne pas laisser les Boches s'infiltrer, ne pas se laisser enlever eux-mêmes, ni surprendre. On leur a parlé des lampes électriques qui vous aveuglent tout à coup, des grenades qui éclatent autour des abris, des ombres qui glissent, silencieuses, qui vous sautent dessus, de la mitrailleuse qui fauche tout. Ils sont sur leurs gardes : il n'y a pas de danger qu'ils s'endorment, ce soir! Ils guettent, ils observent. Mais que voient-ils à travers le tout petit rectangle par où ils peuvent observer l'extérieur? La nuit, une nuit qu'on croirait solide à force d'être noire.

La nuit complice, qui ne connaît pas de « drôle de guerre ». **La Dépêche de Toulouse,** décrivant « un très vif et long engagement » qui avait mis aux prises, dans la région des Vosges, deux détachements français et allemand d'à peu près la valeur d'une section chacun, notait :

Le combat s'est déroulé d'arbre en arbre, en pleine forêt et au milieu d'une obscurité profonde.

« Drôle de guerre?... » « Je fais la guerre », disait Clemenceau. « Je ne fais pas la guerre », dit M. Hitler, pour préciser : « Je ne fais pas la guerre aux Français. » On sait ce que vaut la chanson. **Paris-Soir** a publié (en « exclusivité », et cette mention fait qu'on hésite à citer) une suite d'extraits, par anticipation, d'un livre du Dr Hermann Rauschning, ancien président du Sénat de Dantzig. A suivre ce dernier, nous

savons quelle tactique est celle d'Hitler, tactique révolutionnaire, dit *Paris-Soir* dans sa présentation, tactique qui fait comprendre pourquoi il n'a pas lancé ses troupes contre la ligne Maginot. Ce sera beaucoup plus simple, croit-il, d'introduire en pleine paix des troupes dans Paris. « Elles porteront des uniformes français. Elles marcheront, au grand jour, dans les rues, où personne n'aura même l'idée de les arrêter. » Parce que, n'est-ce pas, quand la vérité est en marche... En définitive : « La guerre, c'est moi », confia Hitler au Dr Rauschning. Mais çà, on s'en doutait.

§

Et voilà soixante-dix pour cent du globe en guerre, une statistique en fait foi. Le *Musée de l'Homme* a rouvert ses portes, informe **le Matin.** Dans quelle mesure l'homme 39-40 tiendra-t-il sa place?

Et où en sera-t-on de la « chose littéraire »? Celle-ci n'a en rien pâti des circonstances, lors des prix de fin d'année. Encore que, comme de juste, une plus discrète atmosphère ait consacré l'attribution, un jour du *Fémina* et de l'*Interallié,* au Cercle de la Librairie, un autre du *Goncourt* et du *Renaudot,* chez Drouant. *Fatome,* déjà, avait affirmé le grand talent de M. Paul Vialar, dont *la Rose de la Mer* est si passionnante. Dans *les Figurants de la Mort,* M. Roger de Lafforest, que M. Jean Fougère, l'auteur d'une délicieuse *Flo,* serrait de près, a mis beaucoup de fantaisie. *Les Enfants gâtés,* de M. Philippe Hériat, dont les *Renaudot* avaient loué *l'Innocent* dix ans plus tôt, sont un grand livre. *Les Javanais,* de M. Jean Malaquais, attestent une rare personnalité d'écriture. Mais John Charpentier me pardonne! c'est parler des romans, et les romans lui reviennent. A propos de M. Jean Malaquais :

Les *Renaudot* sont fiers d'avoir fait confiance à ce poilu fraternel, note, dans **l'Ordre,** M. Paul Achard, c'est ce que le capitaine Pierre Descaves explique au micro, suivi de près par le caporal P.-J. Launay. Que d'uniformes on voit dans ces coulisses littéraires; à se demander si c'est un jury ou un conseil de guerre qui siège à côté.

C'était bien un jury... Le vœu de M. Jean Ajalbert avait été

exaucé : le prix *Goncourt* ne faisait pas relâche, et les autres prix suivaient, la « chose littéraire » était sauve. Impossible de ne pas songer, pourtant, aux disparus, et par exemple au cher Maurice Renard, qui, quelque quinze jours avant ces travaux et ces jeux, succombait à une cruelle maladie. Magnifique incarnation de la vie, l'auteur du *Péril Bleu* repose maintenant à Dolus d'Oléron. Pour dernier berceau, une île. La mer dans ses chants rythmerait ses songes si Maurice Renard pouvait encore imaginer, construire, créer. Mais Maurice Renard est mort, et la guerre continue.

GASTON PICARD.

## *COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ*

**En Marge.** — Au Théâtre de la Madeleine, une pièce, *Florence,* de M. Sacha Guitry. Le contraste est brutal entre l'obscurité de la rue et le scintillement de l'éclairage un peu vieillot, démodé, du temps de paix qu'il rappelle... On est venu pour se distraire — oublier. Mais la guerre est là, qui plane. Pas de vestiaire; le dépôt des parapluies est facultatif. En cas d'alerte, on vous rendra le vôtre, le surlendemain, si on le retrouve, car on ne saurait rien garantir, pas même la sécurité à toute épreuve de l'abri dont on vous remet le plan... La pièce terminée, M. Guitry fait une conférence. Il a eu l'heureuse idée de *filmer* des gloires, des gloires établies, pour transmettre leur vivante image à la postérité. Le hasard — ou la Providence — a voulu qu'il mît cette idée à exécution environ 1914. Les écrivains, les artistes, les acteurs, l'avocat que nous voyons s'animer sous nos yeux sont tous morts, à M. Antoine près; et ils avaient déjà un pied dans la tombe quand M. Guitry les a « tournés ». Voici Rodin, semblable à un bélier, à un bélier sacré, avec la saillie de ses arcades sourcilières, dégrossissant un marbre qui ennuage sa barbe de poussière; Degas fuyant l'indiscret auteur de *La prise de Berg-op-Zoom* dans la foule montmartroise; Monet se promenant parmi des nymphéas courbés par le vent; Renoir peignant; Sarah Bernhardt, le visage enveloppé d'une gaze, mince et racé; Anatole France, « notre bon maître », à La Béchellerie; Henri Robert plaidant; Octave Mirbeau, dogue muet, l'air d'aboyer; Edmond Rostand dessinant la

cathédrale de Reims; Antoine, maltraitant deux acteurs au cours d'une répétition de *L'Avare;* le père du conférencier, enfin, Lucien Guitry, gravissant un escalier avec majesté, le chef coiffé d'un grand feutre, drapé dans une ample cape...

M. Sacha Guitry commente ce spectacle varié. Et — est-ce le démon qui lui souffle à l'oreille? — ses propos chatoyants d'anecdotes sont des rappels des infirmités dont, plus que le commun des hommes, ces héros sont victimes à cause du fardeau des ans... Renoir, paralysé, tordu en Z comme Scarron, mais hilare, a le pinceau lié aux doigts et maintenu par des bandelettes; on vient de couper la jambe de Sarah, qui n'a plus qu'un poumon et un rein; le mal dont il mourra ravage le robuste corps de Mirbeau; et pour Rostand (que va emporter la grippe espagnole) M. Guitry rappelle le mot de Jules Renard, à son sujet : « On avait toujours l'impression qu'il allait mourir dans vos bras... » Anatole France fait un pâté sur le petit autographe que lui a demandé en souvenir M. Guitry. Un pâté... comme un enfant. Demain, le vieux sceptique appellera « Maman »! dans son agonie...

Et le public, qui écoutera tout à l'heure *La Marseillaise*, debout, applaudit. Ce défilé d'ombres, c'est la revue qu'à minuit passait César décédé dans le poème de Uhlan. Il est de la couleur du temps, accordé au ton des âmes. Le prestige du génie dans tout cela? demandera-t-on. Je citerai Baudelaire, en réponse : « Le génie est si grand qu'il s'accommode *même* de la maladie » — des misères de l'âge.

On pouvait voir en Hitler — en dehors de toute considération nationale ou morale — un « héros »; admirer objectivement en lui une sorte d'homme prophétique, quand il se posait en champion de la nouvelle Sainte-Alliance contre le bolchevisme. Ses mensonges, les reniements qu'il faisait, sans cesse, de sa parole s'expliquaient, s'ils n'avaient leur excuse, tant qu'il demeurait fidèle à sa foi. Mais il l'a bafouée en s'alliant à la Russie soviétique. Désormais, l'Allemagne n'a même plus, avec lui — comme l'a dit M. Jean Giraudoux, à l'American Club, le 14 décembre dernier — cette « unité, cet entêtement de doctrine, qui pouvait passer, du moins pour de la loyauté envers soi-même ». Elle a arraché de son visage,

comme un masque, la haine du marxisme, et ne présente au monde, plus écœuré encore qu'épouvanté, que l'affreuse grimace de la convoitise.

Comme M. André Ménabréa (*Le dernier des Chevaliers Teutoniques :* « La Vie », 15 décembre 1939), je me refuse à m'apitoyer sur le sort des Allemands des provinces baltiques que Hitler obligea de quitter leurs foyers « pour venir s'installer dans ceux des Polonais massacrés ». Quand le Fuhrer les arracha à leur torpeur satisfaite pour les contraindre à la colonisation des terres des vaincus, il ne fit que les forcer de reprendre le rôle de leurs ancêtres. Ceux-ci avaient quitté, jadis, la Palestine, renoncé à combattre et à convertir les Infidèles pour pratiquer, à leur bénéfice, dans le nord de l'Europe, les méthodes du Vieux de la Montagne. Ils se sont fixés là, se sont développés là comme un chancre, divinisant l'Etat, mettant la foi au service de ses intérêts. Rien de commun entre leur politique et celle des Templiers, répartis sur tout l'Occident, pour y faire fleurir, à l'ombre de leur puissance, une idéologie. Les vues des soldats de la Milice du Christ étaient spéculatives, orientées vers la conquête de l'esprit. Ils refusaient de mettre leurs armes au service d'une cause mauvaise. Sous le couvert de la piété, les Chevaliers Teutoniques furent des conquérants. Ils n'avaient de compte à rendre à personne, et quiconque s'insurgeait contre leur droit inhumain s'opposait aux vues du Très-Haut.

Le cas du sous-marin britannique qui a laissé le « Bremen » passer à porter de sa torpille, sans l'envoyer par le fond, parce qu'il n'eût pu en recueillir l'équipage, pose un problème très simple, il me semble. Généralement (je n'ai pas le droit de dire ici, mais en Angleterre) l'opinion a blâmé cet acte d'humanité. On eût voulu — marins à part — que, les Allemands ayant coulé le paquebot « Athénia » sans avertissement, les Anglais leur appliquassent la peine du talion. « Œil pour œil, dent pour dent » ; c'est la loi de la jungle. Loi primitive, assurément, et qui rejoint celle de Lynch, pratiquée aux dépens des noirs, aux Etats-Unis. Je crois que l'immoralité de mon ennemi ne pourrait excuser

la mienne; à plus forte raison ne la justifierait-elle, en aucun cas. Ce n'est pas parce que des gens réussissent au mépris de toute probité, que je dois céder à la tentation d'être malhonnête. Quelque chose me demeure plus précieux que le succès : le respect de ma conscience. Mais, pour en revenir à l'Angleterre, en faveur de quoi combat-elle? D'un idéal de civilisation qu'elle se révolta de voir insulter, et qui est fondé sur le respect des contrats. Or, elle a apposé sa signature au bas de la Convention de La Haye. Ferait-elle à son tour litière de cette convention, sans déchoir?... Cédant à l'irrésistible pression de l'opinion, elle ne saurait honorablement user de représailles à l'égard des Allemands, que le jour où ceux-ci se livreraient, par avions, à des bombardements massifs des populations civiles de sa capitale ou de l'une ou l'autre de ses grandes villes, pour mettre fin, par la terreur, à des procédés de guerre si meurtriers qu'ils menaceraient son existence même.

Il y en a de toutes les tailles, des longues, des moyennes, des courtes, des grosses, des minces; de toutes les matières : en os, en ébonite, en bois, en celluloïde, en acier. De quoi donc? Des aiguilles, des aiguilles à tricoter. On les dispose en carré, on les fait s'affronter, se croiser comme des poignards, des épées, des lances... Leur vernis scintille sous les lampes claires du métro ou voilées du bleu sinistre des trains de banlieue et des autobus, et elles semblent, alors, mystérieuses, malicieuses, insidieuses ou confidentielles. La clarté du jour leur restitue une physionomie plus simple, dénuée de sous-entendus. Mais elles n'ont rien du caractère familier, domestique qu'on leur trouvait, naguère, quand il leur arrivait de se livrer isolément, de ci, de là, à leur activité. Les événements que nous vivons leur ont prêté, en les multipliant à l'infini, un air belliqueux. La guerre a mobilisé les tricoteuses, et une fièvre est née de leur industrie, une contagion d'une rapidité foudroyante en est sortie, qui a tout envahi, des salons aux cafés et aux bibliothèques publiques. Les dames qui bavardent en prenant le thé tricotent; elles tricotent à la veillée; en attendant leur mari, qui fait sa belotte, ou le garçon de salle qui doit leur remettre le livre

qu'elles ont demandé... Leur caquetage, c'est le chant de leurs doigts ailés; et leurs yeux vifs, leurs regards rêveurs, en coulisse ou en dessous, parlent encore quand elles se taisent. On voit les fils de laine se croiser, former de subtils treillis, de géométriques dessins, leurs mailles descendre sous les poignets pour former des plastrons, des cols, des manches, des écharpes, s'arrondir en casques ou en tourtes, se fuseler en cagoules, couler, couler comme l'eau de l'irremplissable tonneau des Danaïdes. C'est pour les soldats, les enfants, elles-mêmes — elles-mêmes, aussi — que les tricoteuses tricotent. Jamais la laine ne s'est autant portée que cette année. Tout le monde a froid, craint le froid, se garantit contre le froid (trente-cinq degrés au-dessous de zéro... en Laponie). Ecoutez le cliquetis des aiguilles : il rappelle le claquement que font les dents quand on grelotte.

J'ignore si Staline a jamais été brave. J'admets que cet aventurier ait fait preuve de courage dans sa jeunesse; mais je n'en demeure pas moins persuadé qu'il tremble, à présent, de peur, à Moscou, dans les profondeurs du Kremlin. C'est le sort commun des despotes, de ceux-là qui n'ont qu'un ordre à donner, un geste à faire pour supprimer une existence gênante. De politique ou d'idéologique qu'elle fut, d'abord, leur crainte devient vite animale; et par une contradiction singulière, leur vie acquiert d'autant plus de prix à leurs yeux qu'ils font moins de cas de celle d'autrui. Abd-ul-Hamid, le « Sultan Rouge », qui abattit tant de têtes, voyait des pièges tendus partout autour de lui. Il appréhendait, dans des transes terribles, de voir soudain surgir, de derrière quelque colonne de son palais, un vengeur armé d'un poignard. Cette petite flamme qu'il soufflait si délibérément chez ses esclaves, comme elle lui paraissait précieuse en lui, dans sa fragilité! Et qui sait? Toutes ces victimes, ne finit-il pas par les offrir en holocauste aux dieux, à quelque Moloch obscur, pour apaiser sa soif de sang, le distraire d'étendre vers lui la main?...

Un brouillard opaque ferme l'horizon, ouate les champs, les bois, traîne sur le sol gelé que blanchit le scintillement

des menues étoiles du givre. Il n'y a de vivant, de vert, sur les arbres dénudés — à l'exception des pins — que les plantes parasites, le lierre, le gui, les mousses...

Ainsi, sur les civilisations à leur déclin, l'illusion demeure d'une activité qui n'est qu'une fermentation, l'écume des spéculations utopiques ou précieuses et des vices raffinés, le chatoiement d'un byzantinisme à l'agonie.

JOHN CHARPENTIER.

## *CHRONIQUE DE LA NATURE*

**Présentation.** — L'homme, près de se perdre, se sauve chaque fois en touchant la terre. Il reprend ses forces, retrouve sa nature. Le mythe est vieux comme le monde humain; il s'en faut qu'il apparaisse constamment en toute clarté à nos yeux; on a pu penser, même, qu'il allait être vaincu par des mythes nouveaux dont notre temps fabuleux est fertile. C'était la mort. Il n'est, aujourd'hui comme toujours et plus que jamais, de salut que dans cette sainte, furieuse possession de la terre.

On le voit bien, on le sait bien, et cette nécessité éclate à mille signes. L'homme en proie au monstre se raidit, se défend, arrache de lui, une à une, les tentacules. Nous sommes au cœur du combat. Ce sont les phases de ce combat qui apparaissent comme des mouvements contradictoires. Jamais, plus que dans ce moment où les villages sont abandonnés, où les hommes, rompant toutes racines, s'agrègent en de tristes colonies, jamais sans doute plus qu'en ce moment (1) l'esprit et la chair ne se sont montrés si passionnés de la nature, si assoiffés de ses vérités, si avides de son contact, de sa présence. Jamais, sans doute, à l'instant où nous allions nous détacher d'elle, nous n'avions eu un sentiment plus profond, plus déchirant de la nature.

Tout autre chose, en vérité, que ce qu'on avait coutume d'entendre par « sentiment de la nature », et qui n'était qu'un état de sensibilité devant un spectacle, un prétexte à méditations ou à effusions. C'est maintenant révélation et connais-

(1) La création de cette rubrique était décidée dès le printemps dernier. (L'article qui l'inaugure était écrit, d'ailleurs, avant la guerre.) Nous pensons que les événements actuels, loin de lui ôter de son intérêt, la rendent plus nécessaire. (N. DE LA R.)

sance d'un tout où nous sommes plongés. Retrouver la grande communion primitive, élémentaire, l'instinct ivre et puissant de la communion avec le monde, avec toutes les parcelles du monde. Parcelles de la terre, ou terres des espaces. Mais notre terre à nous, surtout, dont nous sommes faits, qui est notre chair. Entrer dans une forêt et se sentir de la nature des arbres, éprouver qu'on est soumis aux mêmes rythmes, aux mêmes appels que les migrations et la montée des sèves, à toutes les forces, à toutes les poussées des saisons, que le sang obéit aux lentes pulsations de la terre, — ce sentiment, cette connaissance, d'un coup, rajeunissent le monde. Autour de nous, par nous, s'accomplit la résurrection de Pan.

Un tel mouvement devait se faire poésie. C'est ce qui arrive en effet. On verra même qu'au tronc ancien paraissent pousser de nouveaux rameaux. Au reste, ce retour à la nature, cette plongée dans la nature, s'observe régulièrement dans les périodes inquiètes de gestation : par exemple au XVI^e^ siècle où le panthéisme, même dans sa forme la plus mythologique, n'était point rhétorique, avait sa source au fond de l'homme; au XVIII^e^ siècle, bien entendu, avec quelle magnificence, quelle vigueur! Jamais pourtant comme à présent.

Le reflux se fait aux époques de sérénité et de certitude. L'âge classique a tiré orgueil de ne s'intéresser qu'à l'homme; en fait, il a isolé l'homme. C'est son infirmité. Il a fallu Pascal, — Pascal qui contient en germe Darwin, — pour embrasser en une vision abstraite et fulgurante ce qu'on appelle nature, pour apercevoir, sonder, interroger tout ce qu'il y avait entre lui et Dieu. Et c'est ce qui fait de Pascal le plus grand poète de son siècle.

Quand vient le moment où ce qu'il a construit de ses mains chancelle, menace ruine, l'homme se retourne vers la grande création. Il y retourne comme il peut : en faisant œuvre de poésie ou de science, en se penchant tendrement, avidement sur les bêtes, en courant les bois, ou simplement en cultivant son jardin. Mais ce n'est jamais sans bonheur ni profit. Il retrouve une vue à la fois plus profonde et plus modeste de lui-même, le sentiment qu'il est la partie d'un tout, enfin cette fraternité avec la création entière, où il s'épanouit. Il découvre qu'il existe autour de lui une autre

vie, d'autres souffrances, aussi puissantes, aussi émouvantes que les siennes, et, au regard de Dieu — je veux dire pour une pensée qui ne serait point humaine — aussi essentielles.

§

C'est un signe que, dans ce temps de confusion et d'affreux désordre, l'homme si impitoyable pour lui-même et qui montre pour son âme et sa propre vie tant de fureur et de mépris, connaisse cet afflux de sympathie pour la vie végétale et animale. Il y a là un phénomène entièrement nouveau. Si un tel état de sensibilité et d'esprit s'est toujours, et à des degrés divers, manifesté chez quelques-uns, s'il a toujours été la source de toute poésie, il n'a jamais connu cet empire quasi universel, non plus que cette intensité et cette fraîcheur. Il trouve, bien entendu, son expression, une expression parfois très haute et très belle, dans la littérature; et enrichissant et nourrissant celle-ci du dedans, il agrandit encore son domaine de certaines marges; tant de livres sur la vie des bêtes, des plantes, de la terre et des eaux, qui ne sont pas à proprement parler des œuvres littéraires (ni scientifiques), constituent des matériaux, ouvrent des vues, touchent par maints côtés à la poésie, et ne sont pas indifférents à la science. Sur ces marges, l'observation scientifique et l'intuition poétique se rencontrent, s'entrecroisent, réagissent l'une sur l'autre. Fait nouveau, ou très ancien. Car Lucrèce ou Virgile se voulaient, étaient réellement, pénétrés des connaissances de leur temps, et contribuaient à les faire avancer. Et s'il est vrai que dans ces temps, la littérature, la philosophie et la science se distinguaient mal et se confondaient souvent, il est vrai aussi que nous sommes tombés dans l'excès contraire, et que nos connaissances distinctes, cloisonnées, émiettées à l'infini, se font de plus en plus étrangères, sinon ennemies.

Dans cette spécialisation, l'écrivain était devenu, se croyait, le spécialiste de l'homme, de l'homme intérieur. Et voici que son inquiétude et sa sympathie — du moins s'il est poète — s'élargissent. Il se penche sur les lois et les mystères de la vie, de toute vie. Comme le savant, il tâche à saisir et embrasser la nature. S'il lui arrive d'errer plus volontiers que le savant,

il doit aussi s'élever plus haut, aller plus loin. Il advient du reste que l'un et l'autre — l'un dominant l'autre — se rencontrent dans le même esprit. Mais encore une fois, cette union n'est pas confusion. L'observation scientifique et l'intuition poétique peuvent se féconder l'une l'autre. On preudra vite une idée de ce qui bientôt les orientera differemment. Interrogeons le mystère animal; le zoologiste, si accaparé déjà par la tâche de la classification, cherchera par exemple à déterminer des lois valables pour une espèce. Mais il n'y a pas que l'espèce, il y a l'individu. C'est l'individu qui retient notre attention passionnée et peut-être notre amitié. Notons tout de suite qu'entre ces deux positions il y en aura une troisième dont nous aurons souvent à nous occuper, celle du promeneur attentif, du chercheur, qui sans souci de rigueur ni de méthode, regardant dans un microscope ou simplement autour de soi, fait de merveilleuses découvertes.

On voit ainsi que l'animal est objet et sujet de poésie, comme l'homme. Qu'il nous ramène à nous-même, c'est certain; mais justement dans la mesure où, nous penchant sur lui, nous nous oublions, où nous nous efforçons de prendre de lui autre chose que la peau; tant de gens n'ont rien fait d'autre que bourrer cette peau de pensées et de sentiments humains. C'est un jeu délicieux et qui a donné naissance à des fables ravissantes. On peut souhaiter aller au delà. Certains l'ont tenté où réussi. L'essentiel est de saisir, de pénétrer la vie partout où elle est. Et c'est le don majeur, vieux comme le monde et miraculeusement neuf, de sentir dans la vie un principe unique, commun à tous êtres et à toutes choses, une puissance inouïe qui anime notre sang, la sève des forêts et les vagues de la mer.

Notre consolation et notre espérance, c'est que ce don semble se répandre, apporter dans les âmes ses bienfaisantes inquiétudes. Il n'est plus le partage de quelques-uns, nombreux sont ceux qui semblent l'avoir reçu ou désirer le recevoir.

Ce mouvement profond, et tous les signes par quoi il paraît à nos yeux : livres, collections, recherches, inspirés du désir et du besoin de pénétrer et de posséder la nature, ce mouvement qui marquera sans nul doute notre temps et qui peut-

être le sauvera, commandait la naissance d'une telle chronique.

A considérer une grande revue comme celle-ci, ce qui frappe, c'est que tout s'y rapporte à l'homme. En effet, elle est le reflet, ou mieux : une des expressions de la vie de l'esprit; et l'esprit — chez le Français singulièrement — ne s'applique guère, ne s'intéresse guère qu'à l'homme. Peut-être convient-il déjà de parler au passé. Il est temps, en tout cas, de s'apercevoir qu'un changement est en train de se faire, et même une révolution. Ainsi, dans le *Mercure* humaniste, le naturisme (pour parler vite) élargit sa place. Au reste, ce qu'on entend par humanisme est extrêmement vague et vaste. Le vrai humanisme n'est point celui qui isole l'homme, mais celui qui replace l'homme dans le concert universel.

§

Dans cette chronique, un homme qui vit au milieu des bêtes et des arbres, qui élève avec humilité et avec bonheur son chant à la terre, parlera passionnément de ce qu'il lit, entend et voit, touchant aux choses de la nature.

Des mots nous sont venus tout à l'heure : œuvres de poésie ou de science, attention et sympathie à l'égard des bêtes, courses dans les bois, jardinage. Ils ne sont que des jalons, mais qui suffisent à tracer dans ses grandes lignes le domaine d'une Chronique de la nature.

C'est dire si celle-ci est vaste, complexe, diverse. Aussi bien, le mot *nature* est immense. Il contient tout. Et il va de soi qu'il faut s'imposer des limites. Ou bien cette rubrique aurait tôt fait de contenir, elle aussi, toutes les autres! Elle se bornera à ce qui, justement, échappe à la spécialité des autres. Dans une certaine mesure, alors qu'on se livre ailleurs à l'analyse, on s'efforcera ici à une synthèse. Plus simplement encore, et librement, on dira ce qu'on trouve et ce qu'on voit dans un livre, un champ ou un jardin. Si le domaine de cette chronique embrasse un si large espace, depuis la plus modeste contribution à la connaissance et à l'amour des choses de la campagne et de la terre, jusqu'à la poésie et à la science pures, il va de soi qu'on ne pourra

toucher à ces dernières que par incidence. Mais il arrive justement, on le notait, que ces frontières trop bien tracées soient débordées, que l'observation scientifique et l'intuition poétique — en dépit de ce que pensent des esprits étroits et sectaires — se mêlent et se confondent. Buffon, que les vrais savants n'ont pas coutume de tenir en mépris, qui, un siècle d'avance, a été l'annonciateur de vérités encore à peine révélées, Buffon est cependant un poète admirable. Or, Buffon a une descendance, et il est possible que ce rameau fleurisse et fructifie avec un éclat et une abondance inattendus.

Il est vrai, nos limites, très larges, sont mouvantes, malaisées à fixer. Il existe pourtant une borne qui est une pierre de touche. Le champ de cette chronique s'arrêtera où cesse la poésie.

Notre dessein sera de rendre ici au mot *Chronique* son sens le plus plein, le plus ample. Ecrire une Chronique de la Nature, ce sera, ce tâchera d'être : saisir et noter, à mesure qu'ils passent sous nos yeux, les faits, les images et les livres où, à travers l'homme, humble ou magnifique, s'élève le chant de la Création.

YVES FLORENNE.

## *MUSIQUE*

Reprise de la vie musicale. — Le *Requiem* de M. Guy Ropartz à la Société des Concerts. — Première audition de la *Suite pour un jour d'été*, de Mlle Jeanne Leleu (Orchestre National de la Radiodiffusion). — Remarques sur les émissions musicales.

Timidement, avec des moyens réduits, la vie musicale reprend. La mobilisation a désorganisé les orchestres et les troupes lyriques. Il a fallu combler les vides, résoudre des problèmes qui semblaient insolubles, assurer l'abri éventuel des spectateurs en cas d'alerte, ajuster les programmes aux horaires imposés par les services des transports. Comme au temps de nos arrière-grands-pères, l'Opéra joue à six heures et la soirée s'achève vers dix heures. On coupe et on taille. Héroïnes et héros sont soumis aux restrictions : Roméo n'a plus le temps d'épouser Juliette. Mais malgré ces coupures, les spectacles de nos deux théâtres lyriques sont bons, généralement; le public, d'ailleurs, est chaleureux et empressé :

toutes les places disponibles sont occupées (on en a limité le nombre pour des motifs de sécurité). Même assiduité des habitués des concerts, mais les musiciens, du moins beaucoup d'entre eux qui jouent en matinée au théâtre, ne peuvent tenir leur partie au concert qu'après cinq heures et demie. Il en résulte un synchronisme encore plus complet et plus regrettable qu'en temps de paix. Colonne et Lamoureux ont fusionné comme en 1916, et sous la baguette de M. Paul Paray, occupent la scène du Châtelet; la Société des Concerts, qui nous fut rendue dès novembre, a même tenu à honneur de donner en première audition une œuvre fort importante. J'ai parlé ici du **Requiem** de M. Guy-Ropartz lorsque l'orchestre de M. Rhené-Baton l'a joué, sous la direction de l'auteur, il y a six mois. Mais cette exécution pour les concerts de nuit de la radiodiffusion, si large qu'en ait été l'audience, ne pouvait consacrer l'ouvrage nouveau comme son inscription au répertoire de la Société des Concerts. Sous la direction de M. Charles Munch et avec le concours de Mlle Elyett Schenneberg et de la Chorale des professeurs de la Ville de Paris, le *Requiem* de M. Guy-Ropartz est apparu en pleine lumière. Si je changeais quelque chose à ce que j'en ai dit le 1er juin, ce serait pour constater qu'une seconde audition me l'a fait admirer plus encore. Il en est toujours ainsi des grandes œuvres, longuement méditées et remplies de ces trouvailles où se révèle une personnalité originale et forte : plus on les connaît, plus on y trouve de quoi satisfaire et émouvoir son esprit. Ecrire un *Requiem*, après tant d'autres qui nous ont donné des chefs-d'œuvre pathétiques, résignés ou berceurs, est une entreprise audacieuse. On ne peut qu'être reconnaissant à M. Guy-Ropartz d'avoir eu cette audace. Il y a trouvé l'occasion d'exprimer avec un art accompli et une simplicité souveraine, des sentiments d'une élévation rare. Ce *Requiem* est destiné à prendre place auprès du *Requiem* de Fauré (auquel il ne ressemble point, d'ailleurs). Il honore la musique française. M. Charles Münch l'a conduit avec cette souple autorité, avec cette sollicitude et cette intelligence qui donnent à ses exécutions un relief et une clarté, une justesse d'expression qu'on ne saurait trop louer. Mlle Elyett Schenneberg a chanté la partie d'alto solo dans un très beau

style. Quant à la chorale, elle est digne du musicien accompli qui en dirige les études, M. **Roger Ducasse.**

§

A Rennes où les services de la Radiodiffusion ont trouvé asile pendant les hostilités, l'Orchestre National — conduit ce soir-là par M. Eugène Bigot — a donné la première audition d'un nouvel ouvrage symphonique de Mlle Jeanne Leleu, **Suite pour un jour d'été.** Encore que la transmission de cette pièce ait été déplorablement coupée, au début, pour laisser l'antenne répandre des nouvelles assaisonnées de leur sempiternel commentaire, les restes qu'on nous a servis étaient tout à la fois d'une importance et d'une qualité telles qu'ils suffisaient à faire ranger cette *Suite* parmi les productions les meilleures de nos musiciens. Depuis ses débuts, Mlle Leleu n'a cessé de montrer les dons les plus rares. Elle est en possession d'un « métier » qui lui a valu le Prix de Rome, et ce métier est au service d'une artiste véritable. La musique de Mlle Leleu a tout à la fois une vigueur qui ne passe point pour une vertu féminine ordinaire, et une grâce parfaitement exempte de fadeur. Cela, les *Transparences* et le *Concerto* nous en avaient donné des preuves éclatantes. Mais il y a quelque chose de plus encore dans la *Suite pour un jour d'été,* et c'est une plénitude, une maturité des idées et de la forme, toutes sortes de qualités qu'on rencontre rarement associées dans un aussi parfait équilibre. L'orchestre, traité en perfection, révèle non seulement la science du compositeur, mais encore une originalité du meilleur aloi. Lorsque les grandes associations feront à cette *Suite* l'accueil qui lui est dû et nous permettront de l'entendre en entier, j'aurai l'occasion d'en reparler en détail. Je tenais aujourd'hui à saluer sa naissance, et à dire, une fois de plus, le mérite de l'Orchestre National.

§

Cette mutilation d'un ouvrage symphonique que je constatais à l'instant n'est pas — hélas! — une exception. La Radiodiffusion française mérite tout à la fois les plus grands éloges et les reproches les plus graves. Les éloges vont aux

services artistiques, à ceux qui nous ont donné d'admirables exécutions, aux orchestres et à leurs chefs éminents; des ouvrages mal connus ont trouvé, grâce à leur incessant effort, une audience étendue; des chefs-d'œuvre en léthargie ont repris vie; des « cycles » ont fait passer toute la production des maîtres français et étrangers et permis ainsi des rapprochements et des comparaisons que jamais, en aucun temps, il n'avait été possible de faire. Tout cela représente une dépense de talent et d'énergie peu commune. La guerre n'a qu'insensiblement arrêté cet effort. Mais pourquoi faut-il que les émissions musicales et littéraires soient regardées comme l'accessoire, alors qu'elles sont en vérité l'essentiel de notre propagande? Ce n'est pas le « commentaire » des événements du jour, fût-il dit par un « speaker » prétentieux, qui sert à l'étranger la cause française et porte témoignage de notre culture. C'est, qu'on le veuille ou non, la diffusion des ouvrages de notre littérature et de notre musique. Et l'on comprend mal que, toujours, les émissions artistiques soient traitées en parentes pauvres.

RENÉ DUMESNIL.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**L'anniversaire de la naissance de Lermantof.** — La Russie vient de commémorer le cent vingt-cinquième anniversaire de la naissance de son plus grand poète Michel Jourievitch Lermantof (ou Lermontof). Je dis bien : la Russie, et non l'U. R. S. S., car la presse russe à l'étranger a consacré à cet événement une attention pour le moins aussi considérable que celle de la Soviétie.

On a qualifié Lermantof de Byron russe; c'est une comparaison assez exacte pour l'un des côtés de ce caractère et de ce génie étranges, pour cet élément d'imitation, qui est la marque de la jeunesse. Il ne faut pas oublier, en jugeant ce poète, qu'il n'a eu qu'une vie très brève pour étudier, aimer, faire la guerre et... écrire. Toute son œuvre, qui a servi, en somme, de point de départ à la littérature russe, tient en une dizaine d'années; ses poèmes les plus merveilleux et sa production de romancier se condensent dans l'espace d'à peine cinq ou six ans.

Byron a profondément modelé son époque, non seulement par son génie, mais encore et surtout par sa puissante et sombre personnalité. Le jeune Lermantof n'a, certes, pas échappé à cette influence plus que d'autres, mais elle ne s'est exercée qu'en surface, et parfois, dans le choix des thèmes.

Cet hommage au grand poète anglais une fois rendu, Lermantof redevient lui-même, un magicien du verbe. Nul poète russe n'a su donner à ses vers ce ton musical, cette légèreté éthérée, ce sentiment d'une présence divine, qu'on trouve dans le *Démon*, dans l'*Ange*, dans le *Nuage*.

La poésie de Lermantof peut être inégale; elle n'est jamais mièvre; on n'y sent aucun relent douceâtre du XVIII[e] siècle français, du chevalier de Parny ou de Mme Deshoulières, comme chez son prédécesseur Pouchkine. Parfois Lermantof devient rude, sa voix s'enfle et alors il donne ces puissantes et vengeresses stances sur la mort de Pouchkine, qui eussent exposé le poète à de dangereuses vengeances, si l'empereur Nicolas I[er] ne l'y eût soustrait en l'envoyant à l'armée du Caucase.

On n'aurait pu lui rendre plus grand service; sa muse, qui s'étiolait dans les salons de Saint-Pétersbourg et dans le manège des hussards de la garde, s'élève à tire-d'aile vers les cimes neigeuses du Caucase.

C'est ici, dans ce pays superbe et sévère, dans ces montagnes abruptes, sillonnées de précipices, au fond desquels mugissent des torrents, que l'âme de Lermantof retrouve sa vraie patrie. Il cherche et affronte le danger et la mort avec une froide intrépidité; il commande un parti de volontaires, dont les exploits deviennent rapidement célèbres, jusqu'au moment où l'empereur, informé, y met fin, en défendant d'exposer inutilement la vie du « lieutenant » Lermantof.

Et c'est alors que la mort le prend. Il y a, dans l'œuvre en prose du poète, une nouvelle dont le héros se bat en duel au pied d'une montagne du Caucase et tue son adversaire. Récit prophétique!

Lermantof avait la dent dure et la langue acérée. Il poursuivait de ses plaisanteries l'un de ses camarades, Martinof, qui avait l'excusable faiblesse de porter le costume circassien

(popularisé maintenant par les boîtes de nuit à Paris) avec un poignard à manche et à fourreau d'argent.

Un jour, comme Martinof entrait dans un salon, Lermantof dit en riant : « Voilà le farouche montagnard avec son grand poignard. »

Martinof prit la mouche, quelques mots vifs furent échangés et le lendemain les adversaires se rencontraient dans le décor même décrit par Lermantof dans la *Princesse Mary*. Un orage s'était déchaîné sur la montagne; ce fut aux grondements d'un tonnerre irrité, au milieu d'éclairs, que la balle d'un obscur officier vint frapper le grand poète en plein cœur. Il avait vingt-sept ans.

Les soviets ont essayé de revendiquer pour eux cette gloire nationale. Une presse officielle et des critiques aux gages du Guépéou se sont efforcés de transformer ce jeune gentilhomme hautain, riche, méprisant, en précurseur de Karl Marx. Quant à la balle qui faucha cette merveilleuse existence, si elle était sortie du pistolet de Martinof, c'est le Palais d'Hiver qui aurait armé la main du meurtrier.

Telle est la littérature et la bonne foi des camarades; telles sont les manifestations d'une époque et d'un régime si paradoxaux, si inhumains, que la postérité aura peine à croire qu'ils aient jamais pu exister.

N'ayant rien produit dans le domaine de l'art et de l'esprit, les Soviets s'accrochent, en les déformant, aux grands souvenirs du passé. C'est un aveu de faiblesse qu'il faudrait souligner.

SAINT-MARTIN.

## *POÉTIQVE*

**Pour le poème ou la victoire.** — Réfugié par force sous un chaume dans un isolement absolu de bois et de cultures, sans aucun des livres nécessaires à mes travaux, il m'a fallu deux mois pour sortir du marasme où m'avaient plongé l'ignominie, l'horreur, la stupidité des événements. Cependant je sentais bien que de poursuivre la tâche quotidienne est, à travers la plus sauvage des tempêtes, le premier des devoirs. Beaucoup s'imaginent que, sauvé des bombes, on doit rejeter ce qui n'est pas de nécessité stricte et sociale,

même lorsque l'âge et sa faiblesse contraignent l'idéalisme individuel à rester sur lui-même.

Il n'est pas de préjugé plus coupable pour l'état de guerre autant que pour l'état de paix. L'idéal d'aucun n'est à sacrifier. A l'avant comme à l'arrière, à défaut de la main lorsqu'elle ne peut pas suivre, la pensée de l'artiste et du poète, du philosophe, de l'esthéticien et du savant ne saurait trop nourrir leur activité intérieure. Loin d'être superflue, loin d'être vaine comme le croient nos Sancho Pança du faux sens pratique et de l'utilitarisme immédiat à tout prix, cette pensée, toute personnelle et spéciale qu'elle soit, est un ferment indispensable de l'action générale.

Rien en effet n'est indépendant de rien. Des éléments similaires ou analogues éclairent sur des phénomènes très différents. Se figurerait-on, par exemple, que la *poétique* est sans rapport avec des mouvements de troupes, depuis le pas du soldat jusqu'aux manœuvres des armées? Les lecteurs qui veulent bien me suivre se rappelleront que l'établissant sur des bases physiologiques vivantes, hors de toute convention livresque byzantine, elle est inhérente, pour le langage, aux divers phénomènes que manifestent nos mouvements musculaires.

Or ils sont à l'origine de toute attaque ou défense, et c'est sur leur observation que nous aboutissons au poème ou à la victoire. Il suffit d'en décomposer les éléments fondamentaux dès le point initial pour le comprendre, pour savoir que de l'expression collective et standard on avance vers la solution par mille libertés sous la direction une de l'ensemble.

§

Observons d'abord qu'une ordonnance première est vitale pour un mouvement quelconque; elle implique une régularisation, et du *caractère* de cette régularisation dépend la *nature* du mouvement. Mais ce caractère ne se révèle qu'au bout d'un certain nombre d'*unités similaires* qui vont jusqu'à nous paraître des *identités*. Cependant un mouvement a beau être une action continue pour le temps qui lui convienne, cette action est faite d'autant de réactions que d'actions. En

somme, l'unité qui la détermine est double, elle est à la fois une action et une pause, une pause et une action, une avance et un recul, et un recul pour une avance (1) : il y a perpétuellement *discontinuité* dans la *continuité*.

Prenons le mouvement de la marche, un des plus simples d'apparence, un de ceux où nous croyons pouvoir le mieux identifier l'unité par similitudes successives. La marche a pour but de nous faire passer d'un état d'équilibre statique à un état d'équilibre cinématique. L'équilibre doit être maintenu du repos à l'action. Comment y arrivons-nous? En retrouvant pour chaque action l'état d'appui ou de repos premier : un pas, puis l'autre; un pas, puis l'autre. Sans qu'il y ait solution de continuité, le premier pas s'appuie pendant que le second s'avance. Vous pouvez marcher, courir aussi vite que possible, quelque réduction proportionnelle que vous établirez, l'*action* sera soutenue par le *repos*, la *tension* par la *détente*.

Quoique dans un « recul » musculaire plus accentué, il n'en est pas différemment des bras et des mains pour les mouvements que nous leur commandons :le bras n'est lançant que pour se retirer vers l'épaule avant de relancer; la main n'est prenante que pour se desserrer avant de reprendre.

Mains et pieds, bras et jambes, sont, pour chaque genre, des organes semblables dont les mouvements s'accouplent; l'unité d'action est faite surtout d'une concordance entre deux balancements *qui s'opposent*.

Mais examinons les mouvements d'un muscle dont la motricité n'a jamais besoin, en principe, d'un accord parallèle, notre muscle le plus autonome, le plus libre, et qui est précisément celui sans lequel le langage n'aurait par la mâchoire inférieure et les lèvres que des articulations sommaires, celui qui lui a donné son nom : la langue. Son action est un incessant va-et-vient, d'avant arrière, de bas en haut. Tour à tour, elle se rétrécit, puis s'étale; elle se gonfle, puis s'allonge; elle s'aplatit, puis se creuse, dans un jeu perpétuel

(1) Dans l'exemple suivant de la marche, il y a « recul », non nécessairement par un pas en arrière, ou comme dans une oscillation par le temps de son retour, mais par la *détente* inhérente à chaque pas pour aller plus loin.

des contraires et du discontinu. Avec le plancher de la bouche, les dents et le palais, en plus des attaches de ses ligaments, lui fournissent ses points d'appui, par conséquent les points de repos que les pieds trouvent sur le sol. Bref, ce petit serpent esquisse les mouvements d'une sinusoïde, tels que ceux qui, selon plus ou moins de vitesse, constituent n'importe quels gestes vibratoires du monde physique.

Cependant quelle est la qualité première dont la constance nous permet d'identifier dans ses successions un mouvement déterminé? La marche étant une succession de *pas* avançant par tensions et détentes des nerfs et des muscles, serait-ce une qualité de force? Nullement. La force déclanche le mouvement, elle ne l'accomplit point; le pas est accompli par la *durée,* le pas est une *mesure* de temps mise au service de l'espace; mesure du *pied* initial, puis mesure de l'intervalle qu'a franchi le second pied. Ainsi pour tout mouvement physiologique et biologique; sa qualité de constance, celle qui nous permet de le constituer et de le reconstituer, est une figure de la durée. Elle seule permet une série de phénomènes reconnaissables, parce que mesurables, même quand ils ne sont pas mécanisés comme pour le pas militaire. Dans la marche isolée du promeneur, du flâneur, celle délivrée de tout souci d'arriver à une heure fixe — ce qui aussitôt standardise inconsciemment notre pas, — quelle que soit la liberté de marche qui nous est naturelle, nous l'ordonnons dans le sens de la durée propre à notre tempérament.

Il va sans dire qu'une qualité de force en est inséparable, puisqu'il n'est point de mouvement musculaire qui ne soit le fait d'abord de la tension, départ de la propulsion génératrice. Cette qualité est l'*intensité.* Signe de l'énergie, elle paraît beaucoup plus sensible au toucher, à la vue et à l'ouïe que la durée, elle nous frappe davantage, alors, pourtant, qu'elle ne se prête à aucune série d'unités susceptibles d'être reproduites exactement, du moins pour nos sens et par nos sens.

En effet, la discipline d'un régiment obtient dans une longueur de pas approximativement parallèles une durée non moins identique à un type de marche déterminé; mais elle

n'obtiendra jamais que chaque pied tape le sol avec la même intensité, l'énergie de chacun dépendant d'une force toute individuelle, même toute accidentelle, selon les dispositions du moment. L'intensité musculaire est ainsi infiniment variable. Elle n'offre par conséquent à la *nature* du mouvement (laquelle, comprenons-le bien, est autre chose que sa *puissance*) aucune base fondamentale, tandis que vous ne pouvez modifier son caractère temporel sans que sa nature soit changée. Il suffit d'un changement de vitesse, nous le savons tous, pour passer, sans quitter l'ordre physiologique, d'un phénomène musculaire général à un phénomène spécial comme l'auriculaire. Et nous ne savons pas moins que si l'on quitte les possibilités de la sensation humaine, les changements de vitesse ou de fréquence des mouvements mécaniques surpris dans l'espace électrique et magnétique nous ont révélé, dès qu'on a pu *mesurer* la durée de leurs *pas,* des phénomènes toujours nouveaux, mais fondés sur le même départ d'un temps alternatif périodique.

Qui dit « alternatif » dit *parallélisme,* ou oscillation dans l'*opposition* de deux unités en principe égales; et qui dit « périodique » dit *répétition* de cette dualité dans une *symétrie* uniforme tant que l'impulsion maintient la force de son départ.

Or cette régularité isochrone simple, exacte et nécessaire pour la mécanique générale, tend à nous tromper sur la réalité d'un mouvement physiologique, lequel est toujours infiniment plus complexe. Dans la conscience dominante que nous en prenons, surtout par la vue et par l'ouïe, ce parallélisme du geste et cette symétrie dans la durée semblent en effet absorber, supprimer toutes les particularités expressives qu'ils recouvrent et que traduit le plus automatique de nos mouvements. N'oublions jamais que notre physiologie est dans une dépendance étroite de notre psychologie; la moindre émotion modifie, transforme l'automatisme en expression personnelle. Et précisément l'art, en poétique, dont nous ne quittons pas le domaine, consiste à ne pas réduire le mouvement à ses éléments standards; il consiste à tirer d'eux, *sans méconnaître leur nécessité première,* ce

maximum d'individualité auquel chacun de nous tend de toutes ses aspirations psychiques.

Le parallélisme physiologique n'est donc le balancier du pendule que dans la mesure où il reste libre de s'accorder avec l'*affectivité* qui nous est propre et avec toutes les formes qu'il est susceptible de prendre à travers des sensations diverses, ou à travers une sensation de même ordre, éprouvée en des conditions différentes. Il en résulte que, même lorsque notre but est d'aboutir à une symétrie de durée et d'intensité particulièrement nécessaire dans une action collective comme le pas d'une troupe, cette symétrie n'a rien d'absolu; elle comporte pour chacun une marge physiologique dont l'analyse, du point de vue de la réalité expressive, doit tenir compte. Même pour les effets de masse d'un ballet de girls ou d'une parade militaire, cette marge existe en dépit de la plus intransigeante rigueur, car c'est dans cette marge que se rétablit l'équilibre qui a été forcé de la mobilité indivi-duelle. On la retrouve dans tous les phénomènes de la phonation et de l'audition; on ne la retrouve pas moins dans tous ceux de l'action manœuvrière par laquelle, de la plus petite à la plus vaste échelle, s'assure le dénouement d'un combat.

§

Je pourrais en effet reprendre phrase par phrase les énonciations précédentes (1) et les appliquer aux éléments fonciers de toute formation militaire, que son but stratégique ou tactique nous soit ou non connu. Je me borne à quelques évidences principales.

La première est la prédominance persistante du physiologique sur le mécanique. Que l'automatisme perfectionné et multiplié des armes étende de plus en plus l'espace de la bataille, notre action musculaire, aussi réduite qu'elle soit, la commence et la termine. Tout se ramène au point de départ de la marche, à la régularisation collective dans un *ordre massif* (qui naguère encore restait celui du combat

(1) Elles résument l'objet de ma première conférence après la leçon d'ouverture de mon cours à la Sorbonne, le printemps dernier, sur *La langue poétique et la technique esthétique du langage*.

après l'avoir été de la parade), et au point d'aboutissement de la « durée » et de l' « intensité » individuelles en *ordre dispersé.*

Plus que jamais les réflexes du muscle combattant sont capitaux par « tensions » et « détentes » pour l'attaque et la défense. Mais comme pour le poème, lorsqu'il est une victoire de notre être naturel sur les conventions artificielles qui les ont éduqués, les réflexes n'atteignent la souplesse dans la sûreté qu'après une mécanisation des mouvements qui finit par leur assurer un automatisme inconscient. L'automatisme physiologique le plus libre rejoint ainsi l'automatisme mécanique le plus standardisé, et le commande.

Il s'ensuit pour l'homme comme pour l'arme, pour l'unité marine, aérienne ou terrestre comme pour le poète fantassin, cavalier, volant ou chauffeur, une infinité de combats singuliers. Le nombre ne triomphe qu'en multipliant les héroïsmes d'une physiologie personnelle appropriée au poème (ou création) d'une action toujours diverse.

Cette mise en œuvre du « continu » par le « discontinu », une question toutefois en domine la conclusion définitive : celle des relations de l'acte particulier, indépendantes de la tension et de la détente spéciales qu'il exige, avec la *durée générale* qui est imposée à l'ensemble des opérations. L'histoire, celle des guerres plus que toute autre, témoigne que du problème stratégique de cette durée n'a cessé de dépendre un destin victorieux ou misérable. Mais il y entre trop de facteurs, notamment psychologiques, pour qu'on puisse songer à le résoudre, même à le formuler en quelques lignes. Je ne veux que m'y arrêter un instant, afin de ne pas achever ces notes sans nous fortifier dans l'espoir de sa juste solution. Elle seule, du tout aux parties, donne la *réalité* du poème; d'elle seule nous gagnerons une « paix *durable* ».

ROBERT DE SOUZA.

## *RÉGIONALISME*

**Quelques vues générales et quelques faits précis.** — A consulter Hatzfeld, j'enregistre que le mot *régionalisme* n'existait pas voilà un demi-siècle; c'est donc que la doctrine, du moins sous la forme qu'elle a prise, n'existait point davan-

tage. Il n'est pas de mon dessein d'en rechercher les premiers balbutiements.

« Ce sont les débiles qui font du sandow », écrivait Lucien Jean à un tout autre propos. Je veux dire qu'on n'a point parlé régionalisme aussi longtemps que ne se sont pas fait sentir à l'excès certains méfaits de la centralisation, dont les origines sont fort lointaines. Il est possible que tout homme bien portant soit un malade qui s'ignore. Nos ancêtres ont-ils été ce collectif homme bien portant? Il est certain que ce sont seulement nos grands-pères qui ont commencé à se soigner, sans grands résultats, il faut le dire.

Ailleurs qu'en Hatzfeld, dans une publication de date plus récente, je lis, au mot que j'ai dit :

Tendance à ne parler que des intérêts particuliers de la région qu'on habite. Doctrine politique et sociale dont le principe est de favoriser, au sein d'une même nation, des groupements régionaux conformes aux divisions imposées par la géographie et l'histoire combinées. Elle est professée par les partisans de la décentralisation.

Et je me rappelle que, déjeunant chez le comte de Faverges voilà un siècle moins deux lustres, Bouvard et Pécuchet entendirent ce bout de dialogue entre le notaire et le comte : « Décentralisons. — Largement! » Voilà deux régionalistes qui s'ignoraient comme tels. Foureau, qui vend du bois et du plâtre, estime que la commune doit « être maîtresse absolue, jusqu'à interdire ses routes aux voyageurs si elle le juge convenable. » Ce brave Foureau! Si on le laissait faire, il décentraliserait plus que « largement » : il nous dégoûterait de la décentralisation, comme une certaine littérature, dite régionaliste, nous dé..., je dirai simplement : nous détourne du régionalisme.

Son représentant le plus qualifié, c'est le tambourinaire de haute mémoire avec son éternel tutu-panpan, pittoresque à la première minute, drôle à la deuxième, bouffon à la troisième, sinistre à la quatrième. A la cinquième, on n'a plus qu'à s'enduire de cire les oreilles ou à prendre la fuite, ce qui coûte moins cher. C'est le monsieur, ou la dame, qui, en prose rimée ou non, chante son cher petit pays, le plus beau de la

terre, et ses braves gens, et ses belles filles au front pur et au cœur chaste. Je ne parlerai pas des intrigues des romans de cet ordre qui se multiplièrent de la fin du siècle dernier au début de celui-ci, ni de la prose rimée, qu'ils prenaient pour de la poésie, si fortement chevillée qu'elle aurait dû résister à l'outrage des ans. Certes, tout cela partait d'un excellent naturel, mais l'art y faisait fâcheusement défaut. Le temps, avec sa faux que manie aussi la mort, en a fait prompte justice : il a couché sur le sol, inexorablement, cette moisson inutile de nielles. Les épis, lourds de bon froment, qui lui ont résisté, je les connais. Quoiqu'ils soient peu nombreux, il serait encore trop long d'en établir le compte.

A la date où nous sommes, je voudrais prendre le mot régionalisme dans une acception autre, sinon nouvelle.

Humoriste, ironiste, ou polémiste, on a dit que la province est une assez importante partie du territoire français qui s'étend des fortifications (de Paris) aux Alpes, aux Pyrénées, aux Vosges et à la mer. Hé! Hé! Ce n'est jamais que la traduction libre du mot de Mascarille qui tient que, « hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens. » Si l'on n'en était pas encore à l'enceinte de Thiers, on n'était pas très éloigné de la date où Vauban, proposant à Louis XIV de « réparer les défectuosités qui restent » de la vieille enceinte de Paris, disait de cette ville : « C'est le vrai cœur du royaume, la mère commune des Français et l'abrégé de la France, par qui tous les peuples de ce grand Etat subsistent, et de qui le royaume ne saurait se passer sans déchoir considérablement de sa grandeur.»

Il est incontestable qu'il y eut, sous l'ancien régime, de fortes différences de la province à Paris, ou à Versailles, dont il ne faut pourtant pas surfaire l'urbanité; du manque, ou du défaut, l'époque seule, d'ailleurs, était responsable : il y aurait aujourd'hui électricité et chasses d'eau dans les moindres recoins. Tout n'est point caricature, des dessins, plus que des peintures, que nous devons, de la province, à Molière, à La Fontaine, à d'autres. Encore aujourd'hui, peut-être ne serait-il pas nécessaire de fouiller longtemps pour trouver, même à Paris, tels épigones de ces ridicules inhérents à l'humaine engeance.

Je n'insisterai pas sur ces différences superficielles que le cours forcé des événements a nivelées. Le développement des chemins de fer, la diffusion des journaux et, plus récemment, de l'automobilisme et du tourisme, la T. S. F. qui permet aux campagnes jadis les plus « reculées » d'être au courant des derniers cancans internationaux à la même minute que « ces Parisiens » jadis admirés pour ce qu'ils étaient seuls à en avoir la primeur au quart d'heure du croissant et du café au lait, le fait — très symbolique, — que de jeunes gardeuses de vaches ne s'acquittent de leurs fonctions que jambes gainées de bas de soie, il en faudrait moins pour expliquer le nivellement qui s'est fait de Paris à la province, grande ou petite, et à nos communes rurales, qu'on appelle improprement villages.

Mme de Bargeton, qui n'est pas morte, ne parle plus avec la même ferveur de Paris, seule ville où les gens supérieurs soient à leur place, « capitale du monde intellectuel ». A Lucien de Rubempré, qui vit encore, Paris, « qui se produit dans toutes les imaginations de province comme un Eldorado », n'apparaît plus « avec sa robe d'or, la tête ceinte de pierreries royales ». Emma Bovary elle-même, que nous rencontrons sans l'identifier, s'en fait une représentation moins splendide : monde des ambassadeurs, société des duchesses, foule bigarrée des gens de lettres et des actrices. A leurs yeux, ni à quantité d'autres, je ne prétends pas que Paris n'ait plus de prestige, mais combien atténué! En 1820, où Mme de Bargeton et Lucien étaient encore à Angoulême, il n'y avait en France que trois villes de cent mille âmes et plus : il y en a aujourd'hui dix-sept, ce qui n'est pas considérable; quoi qu'il en soit, ce sont toutes d'anciennes capitales de provinces, Saint-Etienne, Roubaix et le Havre exceptés. Toutes ont obéi, comme Paris, aux lois du progrès, mais purement matériel. Le progrès moral est à rayer des papiers humains. A ces dix-sept villes ajoutons-en d'autres dont la population, sans atteindre au chiffre de cent mille, n'en a pas moins augmenté; un peu au hasard, je cite Caen, Rennes, Poitiers, Tours, Le Mans, Bourges, Dijon, Besançon, Grenoble, Montpellier, Perpignan.

Je ne dis pas qu'aucune d'elles soit susceptible de faire

échec à Paris. Je dis que, non seulement elles n'ont point cessé d'être des centres d'attraction pour les provinces défuntes dont elles restent les capitales virtuelles, mais qu'elles le sont plus fortement encore que par le passé. Quand Emma, déjà nommée, allait à Rouen, « la vieille cité normande s'étalait à ses yeux comme une capitale démesurée, comme une Babylone où elle entrait. » C'est à Paris aujourd'hui qu'elle vient, soit retrouver Léon, soit avec lui : train, autocar, auto particulière. Elle n'y est pas du tout dépaysée. Elle se moque d'elle-même quand il lui souvient que Rouen, avec ses quatre-vingt-dix mille âmes, lui faisait l'effet d'une Babylone : elle ne le dit même plus de Paris, vu de la Butte ou du Père-Lachaise.

Je crois donc que l'antithèse « Paris-Province » n'a plus de raison d'être, du moins quant à l'état des esprits. Il ne faut plus essayer d'en remontrer à personne, même dans une petite ville de deux mille âmes, même dans une bourgade, chef-lieu de commune rurale, d'une centaine d'habitants. Le mot régionalisme s'applique à la France entière, et c'est d'autant plus facile qu'ont disparu ces « fortifs » chères aux peintres impressionnistes et aux chansonniers naturalistes, et qui séparaient la Capitale du reste de la France.

Un peu plus d'un siècle a passé depuis que Michelet publia son *Tableau de la France.* Ce n'est pas aujourd'hui que je parlerai des prodigieux raccourcis, des synthèses qu'en quelques lignes il a faites, successivement, de nos provinces. Il en a subodoré l'atmosphère en écrivain de génie. A un certain tournant de sa belle carrière, il a eu ses partis pris? Je demanderais à connaître un écrivain de valeur qui n'eût pas les siens. Bossuet en avait, et son *Discours sur l'histoire universelle* est devenue illisible. On n'en peut dire autant de Michelet. Il n'était pas en odeur de sainteté chez les hérauts de la décentralisation, au temps où elle était à l'ordre du jour. Ils avaient tort. Un seul homme, même s'il s'appelle Michelet, est impuissant à faire remonter un fleuve à sa source. On me dira : « Mais il s'en faut que Michelet ait été seul! » Parfait! C'est donc, s'il y en eut beaucoup d'autres, et dépourvus de génie, qu'ils n'étaient que les traducteurs précis de confuses aspirations collectives. Si la centralisation

n'a pas eu les mêmes contours sous l'ancien régime, c'est qu'il n'y avait encore, ni les chemins de fer, ni le service militaire qui, pour des cinq, quatre, trois ou deux ans, envoyait les conscrits à cent lieues de leur bureau de recrutement, les Bretons, en particulier, à Paris, ni l'instruction primaire gratuite, laïque et obligatoire, qui inculquait les mêmes notions générales, encore qu'élémentaires, à l'enfant de Provence qu'à l'enfant de Bretagne, au petit landais qu'au petit lorrain. A ces opérations, sans préjudice d'autres, a présidé le Génie de la race. A-t-il eu raison? S'est-il trompé? *Grammatici certant...*

D'un point de vue plus étroit, mais d'une certaine importance, j'en dirai autant du rayonnement de ce qu'on appelle la confection, d'où sont sortis plus de dizaines de millions d'uniformes civils que, des magasins des intendances, de militaires. Encore le fantassin, le cavalier, l'artilleur, et quantité d'autres, étaient-ils vêtus de façon différente. Avec la confection, l'uniformité — d'où naquit l'ennui, — s'est introduite et maintenue partout. Pensait-on remonter cet autre courant voilà un quart de siècle? Car c'est à 1914 que s'arrêtent la plupart de mes observations, puisque, depuis cette date, nous n'avons vécu qu'en une ère de « troubles renaissants », comme il est chanté dans *les Huguenots.*

On a dit : « La paysanne qui achète une confection ou un chapeau à 4 fr. 95 ne commet pas seulement un crime contre l'industrie locale, mais un crime contre la raison et la beauté. » Oh! oh! oh! Un crime! Voilà un bien grand mot. C'est M. Charles Brun qui l'a prononcé au cours d'une conférence qu'il fit, à Paris, le 17 novembre 1913, et où, tout à la fois, il s'excusa et se flatta d'être provincial. M. Charles Brun est même Provençal, si je ne me trompe. Eh! bien, j'ai la certitude que, ce soir-là, il figura sur l'estrade, non pas en costume provençal, mais dans la plus impeccable tenue de soirée parisienne. Moi, ça ne me gêne pas aux entournures. J'ignore ce que c'est qu'un habit de soirée et mourrai en état d'ignorance finale, mais c'est un peu trop user de rhétorique que de parler crime à propos d'une coiffure uniformisée à 4 fr. 95.

Il est d'ailleurs curieux que la plupart des régionalistes

vivent à Paris. Un Mistral représente l'exception en quantité de sens. « Un régionaliste est un réaliste et ne s'insurge pas contre le verdict des faits, » disait encore M. Charles Brun à des Parisiens et Parisiennes plus ou moins triés sur le volet. Paysans et paysannes eussent éclaté de rire s'ils avaient entendu que « le régionalisme est d'abord une exaltation des puissances sentimentales », puis une doctrine de beauté, et qu'il faut aimer le visage du pays natal. C'est comme si l'on disait qu'un habitant de la rue du Cloître-Notre-Dame doit épuiser ses heures libres à admirer les détails de l'architecture et des sculptures de Notre-Dame. Il faudrait, du moins selon moi, que cet habitant fût lui-même architecte et sculpteur. Même admirât-il, pour commencer, à jet continu, il en aurait vite assez. L'admiration est essentiellement sujette à éclipses, de durée de plus en plus forte. Les paysans, comme l'immense majorité du reste de la population, sont exactement les antipodes des poètes et des peintres, et ce serait les condamner au pire supplice que de les obliger à rester en tête à tête, sans faire rien d'autre, *huit jours avec le motif*. A la caserne, jadis, c'était un cas de prison, parfois de conseil de guerre. Dans la vie civile, ce serait la mort... sans phrases, dont ils ont horreur au même titre qu'employés, ouvriers, fonctionnaires, commerçants, etc. Du moins ne prête-t-on pas à ceux-ci, gratuitement, la moindre sensibilité aux fameux « spectacles de la Nature ».

C'est encore à des Parisiens que M. Charles Brun disait : « Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'à cette heure où de graves économistes pâlissent sur la question de l'exode rural, la besogne la plus urgente, avant même de relever les salaires agricoles, serait de rendre au laboureur l'orgueil du plus noble métier qui soit? » Oh! certainement! mais plus d'un de ces « graves économistes » était, probablement, un déserteur de sa petite patrie, plus d'un des « messieurs » aussi, qui, terminée la conférence, sont rentrés paisiblement chez eux, à divers étages de divers immeubles parisiens, loin des champs, des bois et des rivières.

En 1914 — je supprime le détail de la statistique, — il y avait, dans nos campagnes, — environ quatre millions de chefs de famille. Pour « rendre » à chacun d'eux « l'orgueil

du plus noble métier qui soit », pour le leur inculquer, plutôt, il aurait fallu quatre millions d'apôtres bénévoles, ou appointés, qui eussent fait conférence sur conférence, sermon sur sermon, tout en laissant à chaque chef de famille le soin de labourer, semer, herser, faucher, moissonner, et il eût été fondé à leur dire : « Mais, si c'est le plus noble des métiers, pourquoi ne l'exercez-vous pas? » S'il connaissait *la Lanterne sourde* de Renard, il leur conseillerait de lire *le Geste du semeur*. Je sais bien qu'il faut des vues, sinon des idées générales : encore convient-il qu'elles gardent contact avec un certain nombre de faits particuliers; sinon, elles ne sont plus que rhétorique.

J'insiste sur l'incidente : « Avant même de relever les salaires agricoles », et j'ajoute que M. Charles Brun disait : « Le peuple a droit à de la beauté », et reprochait aux « industriels barbares » de « capter les cascades du Limousin ou gâter les calanques de Provence ». Ces travaux n'ont fait que se développer, et, que l'on sache, ils n'ont provoqué aucune jacquerie. Toute l'histoire des ruraux est conditionnée uniquement par la question des salaires. Des nombreux cahiers de doléances présentés aux états généraux, de 1484, à Tours, jusqu'à ceux qui ont tenu séance à Versailles à partir du 5 mai 1789, je veux être pendu si l'on me montre une seule ligne où une seule paroisse ait revendiqué le moindre droit à la beauté. C'est encore Lucien Jean, trop peu connu, qui a écrit à ce propos des vérités définitives, du moins qui devraient l'être. Quel dommage que je ne puisse tout citer! « Si quelques hommes du peuple apprennent qu'il y a des livres plus intéressants que les feuilletons,... qu'il y a des moulages moins chers que les horreurs coloriées, c'est très bien. Mais... ». « Pour des raisons qui sont dans mon sang, je préférerai ce maçon, ce cocher, ce petit marchand, ce sergent de ville, aux quatre riches que voici, mais ma raison ne me permet pas, malgré mon cœur, son sang, et ses raisons, de croire que les premiers aient plus de vertus que les seconds. »

Il y a un autre leit-motiv qu'a repris, plusieurs lustres de suite, un orchestre littéraire dont le chef demeure Maupassant, à la réputation surfaite. Ses romans ne valent pas grand'

chose, et beaucoup de ses contes ne sont que des faits divers où la psychologie est rudimentaire, sans finesse. A la vérité, ce leit-motiv, nos lointains ancêtres l'avaient entendu sur la vielle des jongleurs : c'est l'avarice des humbles gens des campagnes et des petites villes. La belle trouvaille! J'ai connu de riches bourgeois d'une ladrerie sordide. L'histoire du père Grandet n'est pas une légende; j'estime naturel et légitime qu'un chef de famille qui gagnait soixante francs par mois au début de ce siècle ait hésité à dépenser inutilement un sou. Il était infiniment moins « radin » qu'un bourgeois qui, disposant, à la même date, de cent francs d'argent de poche, s'abstenait d'offrir un bock de cinq sous, quitte à manœuvrer misérablement pour se le faire offrir.

Ainsi conçu, le régionalisme, ce me semble, embrasse tout à la fois l'histoire et la géographie de la France. Le moins possible de dissertations hérissées de vocables abstraits, le plus, de ces menus faits qui sont comme autant de petits foyers d'où monte une flamme claire. Hélas! il faut retourner le proverbe et dire qu'il n'est pas de feu sans fumée. Ce qui me paraît net, de contours précis, mon voisin le trouve brouillé, confus, et *vice versa*. Lui, ni moi, n'y pouvons rien. Sinon, la vie serait d'une morne uniformité. C'est bien assez de la confection!

HENRI BACHELIN.

## *LETTRES ITALIENNES*

Giacomo Pighini : *Napoleone, l'Uomo e il Dominatore*, Treves, Milan. — Indro Montanelli : *Giorno di Festa*, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti : *La Terra. Racconti del Paese di Camerano*, Mondadori, Milan. — Riccardo Bacchelli : *Il Mulino del Po*, vol. II, *La Miseria viene in barca*, Garzanti, Milan. — Bonaventura Tecchi : *Idilli Moravi*, Garzanti, Milan. — Manlio Dazzi : *Chiara*, Mondadori, Milan.

Il est entendu que la critique littéraire doit toujours être empreinte de sérénité. Mais il paraîtra naturel qu'en de certaines circonstances le critique soit attiré par des sujets qu'il puisse, d'une façon ou de l'autre, rattacher aux préoccupations du moment. Cette position s'accorde d'ailleurs avec les Lettres italiennes dont une des constantes se trouve être une forte valeur objective. C'est pourquoi je commencerai cette chronique par l'étude du livre de Giacomo Pighini, **Napoleone, l'uomo e il dominatore.**

Quoi, direz-vous, encore un livre sur Napoléon? N'a-t-on point dit sur lui tout et le reste? Il faut croire que non, puisque Giacomo Pighini trouve moyen de nous dire des choses en grande partie nouvelles. Pour savoir quelles sont ses méthodes, il faut se référer à l'œuvre maîtresse de Gaetano Pieraccini, *La Stirpe de' Medici di Cafaggiolo*, lequel fut l'initiateur du genre. C'est l'étude biographique d'un homme ou d'un groupe conduite scientifiquement d'après les données médicales, physiologiques, psychiques qui nous sont parvenues. Il est évident que seuls des médecins sont capables de faire une rigoureuse critique de ces sources. Il ne suffit pas de dire que Napoléon a été épileptique, il faut encore le prouver; et Mario Pighini démontre aisément que ce fut une fable. La tâche de Giacomo Pighini était, aussi curieux que cela puisse paraître au premier abord, plus incertaine que celle de Gaetano Pieraccini, les faits moins groupés, et les sources, aussi, bien moins sûres parce qu'elles furent tout de suite noyées dans une surabondante littérature. Il lui a fallu beaucoup de perspicacité pour reconstituer l'histoire naturelle de Napoléon et des Napoléonides. La clef de son interprétation se trouve dans le chapitre intitulé *La Victoire désharmonique*, où il explique le génie napoléonien et son action par une double dualité, une dualité interne, dans l'individu même, et une dualité externe qui incite l'individu à la lutte contre les éléments extérieurs et adverses.

Giacomo Pighini a de la netteté : il juge et il conclut. Nous ne saurions trop l'en louer. Mais nous vivons à une époque d'extrême mobilité; et, à la lettre, nous ne savons pas de quoi demain sera fait. C'est pourquoi il est utile de fixer notre chronologie personnelle. Le livre de Giacomo Pighini a paru à la fin de 1938, je l'ai lu en août 1939, j'écris cette chronique au début d'octobre, et je ne sais quand elle paraîtra. Donc, Giacomo Pighini cite en l'approuvant ce mot du Premier Consul :

« On n'aura jamais de paix en Europe tant que le royaume de Pologne ne sera pas rentré dans son intégrité et sur les bases anciennes. » Et il montre en Napoléon un très grand artisan politique dont l'action n'a pas cessé de se faire sentir dans l'évolution subséquente de l'Europe : « L'évolution sociale et politique de l'Eu-

rope continuera à se dérouler selon le mouvement que lui aura imprimé Napoléon, et qui continue encore maintenant à être opérant. L'Empire austro-hongrois s'écroulera dans la guerre mondiale, et les nouvelles nationalités préconisées par lui se formeront : la Pologne, la Bohême, l'Autriche, la Hongrie. L'Italie récupérera ses frontières naturelles... »

Par ailleurs, la langue italienne est étonnamment mouvante; de sorte que pour apprécier avec exactitude même les textes contemporains, il ne faudrait pas négliger la sémantique. De combien de termes n'a-t-on pas usé, en Italie, pour désigner un conducteur d'auto, avant de s'arrêter au mot *autista?* Et pour combien de temps? De même le mot *asse, axe* en français, qui n'était pas très employé, devint tout d'un coup d'un grand usage. Mais il semble que, depuis quelque temps, il soit tout à fait négligé. Giacomo Pighini écrivait à l'époque où il était encore en honneur. Il lui donnait cependant un sens tout personnel : *l'axe vertical qui part de Rome,* a-t-il dit. Je n'ai rien à alléguer contre cette acception.

Nous nous souvenons des courageuses et vigoureuses chroniques que Gasparotti, correspondant à Berlin du *Corriere della Sera,* envoya à son journal pendant les dix premiers mois de la guerre de 1914. Il fut le premier à décrire la bataille des lacs Masuries; et il avait assez d'autorité pour dire aux Allemands du temps de Guillaume II les vérités qu'il croyait bonnes. Le successeur de Gasparotti est aujourd'hui Indro Montanelli, un jeune Toscan de grand talent. Il y a évidemment une distance considérable entre ces deux générations d'écrivains; et la technique du journalisme a surtout beaucoup changé. Nous lisons très volontiers, et avec profit, les articles d'Indro Montanelli lorsque son journal nous arrive. Nous nous rappelons l'un des premiers qu'il a envoyés, celui du 2 septembre, où il disait toutes les attentions dont les correspondants de guerre étaient l'objet de la part du commandement allemand. Il notait : « On a été jusqu'à nous enlever l'émotion d'écouter les radios étrangères (1)... » Son talent s'est affirmé, ce printemps, par un roman,

(1) Depuis le mois de novembre Indro Montanelli est en Finlande, d'où il a envoyé d'excellents articles.

**Giorno di festa,** qui est une des manifestations très curieuses de la jeune littérature. Selon la vieille règle des trois unités, ce livre concentre en une journée, en un lieu et en une action le drame de la décadence d'une famille noble de la Toscane. Ce thème a maintes fois été traité par les auteurs italiens avec un sens de nostalgie, sinon de regret. Le monde va, et l'ancienne société que nous avons connue se transforme avec une vitesse plus qu'étonnante. Il faut nous résigner à mourir dans un monde tout neuf, et combien différent de celui où nous sommes nés! Indro Montanelli groupe son action autour d'une vieille dame qui ne se doute pas de tous ces changements, et que ses familiers veulent, par piété, laisser mourir en cette ignorance. Image symbolique? Oui, mais la tractation reste vériste. Du reste, le talent d'Indro Montanelli est fait de plusieurs qualités modernes qu'il a su doser en un savoureux équilibre.

Nicola Moscardelli, dans une de ses récentes chroniques de l'*Italia che scrive,* proteste contre ceux qui ne veulent voir dans Angelo Gatti que l'écrivain militaire. Il l'a été en effet, et avec un éclat inoubliable. Nous nous souvenons des chroniques que publia le capitaine Angelo Gatti en 1914 et 1915. Il fit ensuite partie, en 1918, à Versailles, de la mission Cadorna qui comptait aussi Tommaso Gallarati Scotti. Les lettres y étaient brillamment représentées. Et il est aussi indéniable que *Uomini e Folle di Guerra* ne soit un livre capital de critique militaire. Notre public aurait eu intérêt à en avoir une traduction. Mais nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître qu'Angelo Gatti, s'il a droit aujourd'hui au titre de général, possède une remarquable souplesse de talent. Son dernier livre le montre bien : **La Terra.** C'est une suite de récits dont l'action se passe au pays de Camerano, dans le Piémont viticole, et terre natale de l'auteur. Oui, récits plutôt que nouvelles, tableaux ramassés en des traits qui conservent la vigueur du modèle; car ces paysans ont de la solidité, mais ils ne sont point rudes. Ils sont même capables de fantaisies, de ces aventures picaresques dont ils ont la tradition et l'humeur. Puis-je dire que même en ce livre on reconnaît le soldat, n'en déplaise à Nicola Moscardelli? Un chef qui a exercé des commandements militaires à

tous les échelons a été à même d'apprécier les qualités humaines les plus profondes des gens de la terre. L'un de ces récits, *le Soldat Musso Stefano,* ne nous le dit-il pas fort clairement?

**La Miseria viene in barca** est le second volume de la sorte d'épopée populaire à laquelle Riccardo Bacchelli a donné pour titre général **Il Mulino del Po.** Pour en déterminer le genre, il convient de se reporter aux *Confessioni di un Ottuogenario* de Nievo, avec çà et là quelques touches à la Fogazzaro, et aussi de l'ironie manzonienne, par exemple cette réflexion que la foule éprouve plus de pitié envers le condamné que de reconnaissance envers le juge, lequel, cependant, la protège. C'est dire, en somme, que Riccardo Bacchelli est dans la grande tradition du roman historique italien, et nous n'avons cité ses prédécesseurs que comme termes de comparaison, car il reste très original. Aussi bien a-t-il compris que nous étions désormais arrivés en un temps où il est possible de retracer très objectivement les vicissitudes de la vie que mena le véritable peuple dans les terres pontificales il y a un siècle. Il a une page très pénétrante sur ce que j'appellerai les réversibilités historiques. Robespierre, dit-il, pouvait de très bonne foi penser qu'il était, lui, un philanthrope alors que Louis XVI était le tyran. Dans l'absolu de l'histoire, nous jugeons aujourd'hui les choses d'une autre façon. Quant à l'Italie, il faut bien que nous admettions que l'idéalisme dynamique du *Risorgimento* s'est prolongé jusqu'à l'époque présente. Ce qui ne nous empêche nullement de reconnaître que les tyrans du siècle dernier furent beaucoup moins noirs qu'on nous les a peints. Si le gouvernement pontifical mérite un reproche, c'est d'avoir été d'une douceur qui tombait dans la faiblesse. C'est l'un des mérites du livre de Bacchelli de susciter ces réflexions, et d'autres encore que nous n'avons pas le temps d'écrire.

Nous avons signalé plusieurs fois la finesse du talent de Bonaventura Tecchi. Il a résidé longtemps dans les pays tchèques et slovaques, il les a souvent décrits, mais jamais peut-être d'une façon aussi prenante que dans ses **Idilli Moravi.** Nous hésitons à dire que c'est un livre d'actualité, tant ce terme a été desservi par la légèreté des journalistes.

Il y a là quelque chose de beaucoup plus profond et durable. Nous ne pouvons rester insensibles à la nostalgie qu'il exprime; et il est certain que Bonaventura Tecchi l'a écrit avec un sentiment qui lui fait honneur. Ce sentiment imprègne tous ces tableaux traités avec une grande légèreté de touche et qui rendent bien l'indicible accent de la vie de ces êtres subtils, artistes, un peu enfants, mais somme toute fort sympathiques. Pour toutes ces qualités aussi bien que pour le sujet, ce livre de Bonaventura Tecchi restera.

Très délicate étude de femme que la **Chiara** de Manlio Dazzi. Crise, drame seraient des mots trop forts. Disons que c'est l'évolution intérieure d'une jeune femme mariée, et dans une atmosphère de parfaite honnêteté. Il est étonnant qu'une telle étude ait été écrite par un homme, tant elle est débarrassée de tout romanesque artificiel. Le livre nous intéresse à un autre titre : le mari de Chiara est un officier d'artillerie qui remplit une mission d'espionnage très dangereuse. Il va installer des forts de défense maritime chez une puissance rivale. Bien qu'il ne soit pas nommé, nous reconnaissons l'endroit. Disons qu'il n'est pas de possession française.

*Nota.* — La vieille et glorieuse maison d'édition Treves ayant été reprise par M. Garzanti, ce dernier nom devient désormais celui de la firme. Il s'ensuit, pendant la période de transition, un certain chevauchement. Nos amis de *l'Italia che scrive*, reproduisant le sommaire d'une de nos chroniques, ont tout aligné sur Garzanti, ne pensant pas qu'ils peuvent ainsi donner bien du tourment aux rats de bibliothèque qui viendront dans cinquante ans.

PAUL GUITON.

## *LETTRES ORIENTALES*

**Louis Bertrand : *Une destinée, t. VI : Jérusalem* (Librairie Arthème Fayard).**

M. Louis Bertrand en est présentement au tome VI de ses mémoires d'outre-tombe, qu'il prend la précaution de publier de son vivant sous ce titre général : *Une destinée,* — la sienne. Il serait pour le moins prématuré d'affirmer que les générations futures, si tant est qu'elles s'occupent d'art et de littérature, ce dont pour ma part je doute fort, prendront à

parcourir la vie de M. Louis Bertrand écrite par lui-même le même plaisir qu'il prit à la conter. Je crains que M. Louis Bertrand ne se fasse là-dessus des illusions. Mais il n'y a de vrai que les illusions, d'aussi vrai que la réalité tant qu'on les gardes. M. Louis Bertrand gardera les siennes jusqu'au seuil de la tombe, où il sera enseveli avec elles, pour l'éternité. *Sanguis Martyrum* ne saurait être égalé aux *Martyrs, Pépéte le bien-aimé* à *Atala,* ni *Saint-Augustin* à la *Vie de Rancé.* On a beau chercher, on ne trouve rien, dans l'œuvre romanesque de M. Louis Bertrand, qui se puisse comparer à *René.* La 6e étape de cette destinée, **Jérusalem,** figure dans les œuvres complètes de M. Louis Bertrand la partie apologétique et exégétique qui, dans les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, se rapporte à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.* C'est à cette ville, sainte aux yeux des juifs et des musulmans, comme à ceux des Chrétiens, de qui c'est la Mecque, qu'aboutit M. Louis Bertrand après avoir traîné ses pas et promené sa curiosité à travers les contrées où le mélancolique (par orgueil) vicomte profila son ombre. C'était en 1906, soit, très exactement, un siècle après la fameuse randonnée de M. de Chateaubriand, mais la malice seule pourrait démêler dans ce hasard une préméditation chez M. Louis Bertrand. Le titre qu'il donna à sa relation marquait de façon non équivoque combien cet itinéraire l'avait déçu. Cela s'appelait le *Mirage oriental.* M. Louis Bertrand refusa de s'y laisser prendre, s'étant préalablement débarbouillé de tous les préjugés favorables, ne se fiant qu'à ses propres yeux et à sa seule intelligence. Il s'était mis délibérément dans le cas d'un Grec, de l'âge d'or, ou d'un Romain, de l'âge d'airain, voyageant chez les «barbares». Faute de sympathie réelle, M. Louis Bertrand se trouva empêché de comprendre bien des choses et bien des gens. Il s'en tint aux apparences et se tint à la surface. M. de Chateaubriand ne sut pas prévoir la destinée de Méhémet-Ali, qu'il jugeait, à tort, sans l'avoir vu et entendu, aussi méprisable qu'un dey barbaresque. M. Louis Bertrand eût-il approché Abbas II, qu'il se fût trompé sur son compte comme il s'est trompé sur celui de Moustapha Kamel.

Certes, je n'imaginais pas d'avance le chef de la Jeune Egypte

sous les espèces d'un cheikh à barbe blanche, écrivait M. Louis Bertrand en 1908. Mais je m'attendais à trouver un homme d'âge mûr, grave, calme, comme le sont d'ordinaire les Musulmans de la haute classe. Et voilà que je me trouvais devant un tout jeune homme, presque un enfant, dont l'exubérance et la vivacité d'allures me frappèrent d'abord. Moustafa Kamel avait alors trente-deux ans, mais il n'en marquait pas plus de vingt ou vingt-cinq. Petit, grêle, le teint pâle et maladif, déjà touché sans doute par la phtisie qui devait l'emporter, avec ses yeux très doux et sa fine moustache d'adolescent, il donnait l'impression d'un être extrêmement délicat et nerveux. Avec cela, un pur type d'Egyptien : le nez arrondi et un peu gros, les lèvres d'une épaisseur toute pharaonique. Ainsi fait, il offrait l'image accomplie d'un jeune effendi Cairote [...] Le plus étonnant, c'est que de ce corps fluet, il s'échappait une voix de basse formidable, une véritable voix de tribune, qui éveillait des échos jusqu'au fond des corridors. Moustafa était né orateur.

Trente ans plus tard, M. Louis Bertrand nous donne un portrait plus concis et plus vivant :

J'ai en ce moment, sous les yeux, une photographie que Moustafa Kamel voulut bien m'envoyer après mon retour en France. Je l'y retrouve tel que je l'ai vu, — coiffé du tarbouch et vêtu à l'européenne, jeune homme un peu pâle, à la petite moustache en pointe et aux lèvres charnues comme ceux [*sic*] de sa race. Il était de taille exiguë, le teint pâle et légèrement rosé, l'air délicat et fiévreux : il devait mourir un peu plus tard, de tuberculose. Ce qu'il y avait d'extraordinaire en lui, c'était la voix formidable qui sortait de ces poumons fragiles, une véritable voix de tribun et d'orateur de place publique. Quand il parlait en français, tout de suite l'accent devenait oratoire, sa conversation tournait au discours ou à la conférence, une éloquence à la Gambetta : sonore et un peu vide, du moins quand il s'exprimait en français.

En français ou en arabe, l'éloquence de Moustapha n'était point ce que dit M. Louis Bertrand, qui ne lisait pas les brochures que le jeune pacha lui envoyait, avec sa photographie. S'il ne l'avait pas jeté au panier, sans daigner le lire, M. Louis Bertrand se fût souvenu du *discours-programme prononcé le* 22 *octobre* 1907, *au Théâtre Zizinia, à Alexandrie par S. E. Moustafa Pacha Kamel,* pour l'amour de ces lignes qui reprirent l'amour de la patrie :

Une nation patriote et désireuse d'obtenir son indépendance ne meurt jamais. Toutes les foudres de la politique ne peuvent empêcher une âme de rester attachée à sa Patrie. Le patriotisme est un. Il n'y a pas plusieurs patriotismes [...] Les peuples les plus ignorants et les plus éloignés des sciences et de la civilisation ont ce sentiment, car il est naturel et sans lui l'homme ne peut pas être un homme. C'est pourquoi les peuples ont protesté vivement contre ceux qui ont condamné ce sentiment à la mort, qui ont déclaré que la patrie est une chimère, que le drapeau est un morceau d'étoffe et qui ont conseillé la grève des soldats pour le cas où la guerre éclaterait et où la nation appellerait ses soldats à la défendre. Regardez la France, cette puissance dont l'histoire est pleine de patriotisme et dont les enfants ont hérité de leurs pères l'amour de la patrie et sa défense, à tel degré que ce sentiment est devenu sacré et que personne ne peut y toucher. Voyez comme elle est secouée du nord au sud, et comme ses serviteurs dévoués disent à haute voix : « Gardez-vous, gardez-vous de Hervé et de ses partisans. Ils veulent détruire l'édifice du patriotisme français, c'est-à-dire l'édifice de l'honneur et de la vie. La contagion de leurs idées est plus nuisible à la France que toute armée conquérante. » Si les peuples forts et puissants s'indignent tant contre les ennemis du patriotisme, combien notre indignation à nous devrait être terrible, à nous qui avons le plus grand besoin de ce sentiment patriotique sans lequel aucun droit ne peut être conquis.

Qu'en pense M. Louis Bertrand? N'a-t-il pas regret d'avoir jugé un peu trop légèrement celui qui tenait à ses compatriotes ce discours que l'auteur d'*Une destinée* n'eût pas manqué d'approuver?

Ce qui intéressait par-dessus tout M. Louis Bertrand, chargé de mission par le Ministre de l'Instruction publique et d'une enquête par M. Francis Charmes, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, c'est, semble-t-il, d'intéresser l'*intelligentzia* de la vallée du Nil à sa propre littérature. Du Caire, villa Victoria, le 30 mai 1906 il écrivait à feu le directeur des défuntes éditions Ollendorff :

J'arrive d'Assouan et de Louxor. Visite aux mines de Philæ, Thèbes, Assiout, — toute la lyre, merveilles, éblouissements! Me voici de nouveau installé au Caire pour jusqu'à la fin de juin, après quoi je m'embarquerai pour Athènes. Le séjour du Caire est assommant, la population passablement dégoûtante, mais je reste quand même, parce que l'Egypte, — comme disent pompeusement

les Jeunes Egyptiens, — est la capitale intellectuelle de l'Islam. Si le mouvement pan-islamique existe et s'il a un sens, c'est ici que je l'apprendrai. En tout cas, il y a une nombreuse jeunesse musulmane qui parle le français et qui lit nos livres. Il faut absolument que je me fasse connaître d'elle. J'ai déjà distribué les bouquins que vous m'avez envoyés par Diemer. Envoyez-m'en d'autres — 6 exemplaires environ : 2 *Jardin de la Mort*, 1 *Sang des Races*, 1 *Pépète*, 2 *Rival de Don Juan*. Je suis au mieux avec Moustafa Kamel, le conducteur de l'élite jeune-égyptienne, — directeur du journal [...] *El Lewal* (*sic*).

Si les Egyptiens avaient pris un extrême plaisir à ses romans, nul doute que M. Louis Bertrand n'eût emporté d'eux une meilleure opinion.

SKENDER ABDEL MALEK

## *VARIÉTÉS*

**Esquisse d'une psychopathologie de Jean Racine.** — Peut-on déterminer la limite qui sépare la névrose de l'état psychique normal? Mais cet état normal existe-t-il vraiment? n'est-il pas un concept purement théorique, utile seulement pour mesurer le degré d'intensité des névroses? Ces questions impliquent leurs réponses; elles impliquent aussi combien il est dangereux de tomber dans cet abus trop souvent renouvelé à l'égard des grands hommes, abus qui consiste à examiner isolément certaines de leurs actions, à les grossir démesurément, à les déformer même, afin de pouvoir les faire entrer dans un cadre psychopathologique arbitraire, pour la plus grande curiosité du lecteur non averti, mais aux dépens de la vérité historique et de la dignité de la science.

En ce qui concerne Jean Racine, dont l'œuvre dramatique demeure un des plus surprenants efforts de l'esprit humain, nous ne pensons pas tomber dans les exagérations signalées ci-dessus, en indiquant deux aspects psychopathologiques de sa personnalité : d'une part, une irritabilité qui apparente l'auteur d'*Andromaque* à la constitution hyperémotive, d'autre part une certaine cruauté, une impulsion sadique, se traduisant assez légèrement dans la vie du poète, mais, par contre, se manifestant violemment dans toutes ses tragédies. Loin de diminuer le génie du grand tragique, notre théorie permettra

de mieux comprendre le caractère profondément humain de son théâtre et replacera dans la réalité des personnages dont l'apparat mythologique, l'éloignement dans le temps et dans l'espace, la noblesse souvent pompeuse des discours, ont souvent voilé la vérité psychologique. Nous voudrions que notre hâtive esquisse (qui ne fait qu'effleurer un sujet comportant de vastes développements) fût, à la conception pédagogique de Racine, ce qu'est le portrait du musée de Langres aux images lourdes, banales et conventionnelles, sous l'aspect desquelles le visage de Racine a été répandu.

Ce qui, dans la vie même de Racine, peut étayer notre thèse est souvent difficile à déceler; en effet, on se rend compte qu'il existe de grandes lacunes dans la biographie du poète. Ceci du fait que son fils, Louis Racine, le débile mental, auteur de *La Religion*, s'est attaché, par une piété filiale, à détruire toutes lettres et documents qui pouvaient donner de Racine une image différente de celle d'un bon père de famille, ayant consacré sa vie à l'exercice du culte et au respect du grand monarque. Néanmoins un certain nombre de circonstances peuvent être citées à l'appui de cette irritabilité, de cette cruauté qu'a souvent manifestée Jean Racine.

Par ordre chronologique, nous rappellerons sa dureté à l'égard de sa jeune sœur, orpheline sans appui à La Ferté-Milon, sentiment qui se traduit dans deux ou trois lettres que la vigilance de Louis Racine n'a pas réussi à supprimer. Nous rappellerons également l'ingratitude noire de Racine à l'égard de Molière qui avait joué sa première pièce, *La Thébaïde*, et l'avait même aidé de sa bourse : en 1665, au milieu des représentations d'*Alexandre*, Racine, mécontent de l'interprétation de la troupe de Molière, n'hésita pas à lui retirer sa tragédie et à la porter aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, non sans ravir également à son bienfaiteur sa meilleure actrice, Mlle du Parc, dont il avait fait sa maîtresse. Plus tard, après le succès d'*Andromaque*, Racine attaqua avec une violence inouïe ses anciens maîtres de Port-Royal, dans une *Lettre en réponse à l'auteur des Hérésies imaginaires*, et ce fut sur les insistances de Boileau qu'il renonça à publier une seconde *Lettre* plus cruelle encore. En 1698, il accueille la mort de son ancienne maî-

tresse La Champmeslé, compagne de ses premiers succès, avec une indifférence et un mépris incroyables. Quant à l'épigramme, genre littéraire où triomphe la cruauté, Racine y est demeuré sans rival. Nous rappellerons celle qu'il écrivit contre deux grands seigneurs qui s'étaient permis de faire des réserves sur sa tragédie d'*Andromaque,* et une autre, dans laquelle il ne craint pas de porter sur la sexualité de sa maîtresse, La Champmeslé, le jugement le plus féroce (ou le plus admiratif) et de la mêler à une histoire de maladie vénérienne :

De six amants contents et non jaloux
Qui tour à tour servaient Madame Claude,
Le moins volage était Jean, son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux;
Lorsqu'un des six lui dit : « Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude.
Ah! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous? »

§

Pour le psychanalyste (et la psychiatrie classique a bien été contrainte de s'intégrer les notions fondamentales de Freud), la névrose constitue une solution anormale et inconsciente des conflits entre les instincts et la censure ou la morale sociale. La solution criminelle d'une névrose peut aboutir au crime ou conduire au seuil de la psychose. La solution de refoulement (la plus habituelle) se traduit par des obsessions, des phobies. Une troisième solution est la sublimation des instincts asociaux, laquelle se traduit parfois sous forme d'œuvres littéraires ou artistiques.

C'est dans le cadre de cette troisième solution que nous ferons entrer un fonds névrotique qui, chez Racine, semble s'apparenter au sadisme, c'est-à-dire à une impulsion sexuelle puisant sa satisfaction dans la cruauté (symbolique ou réelle). Dans presque toutes les tragédies de Racine, il y a une princesse atrocement persécutée sur laquelle il semble que le poète ait accumulé comme à plaisir tous les raffinements de sa cruauté. Comment imaginer une situation plus atroce que celle où se trouve placée Andromaque, dans le choix qui lui

est imposé entre l'amour maternel et la trahison de la piété conjugale? Et Junie, que le tyran force à congédier avec de froides paroles un amant qu'elle adore? Et Atalide contrainte d'encourager une rivale dans sa passion pour celui qu'elle aime? Et Monime? Et Iphigénie? Et la dolente Aricie? Nous citerons un passage magnifique de *Britannicus,* le plus brillant peut-être de toute la poésie française, qui résume admirablement le sadisme de Jean Racine.

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes,
Belle, sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? je ne sais si cette négligence,
Les armes, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs;
Quoi qu'il en soit, charmé d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue.
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que solitaire
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux, je croyais lui parler;
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce,
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.

On ne peut imaginer tableau plus complet de tous les éléments qui concourent à l'élaboration du plaisir sadique : l'impulsion sexuelle provoquée par le spectacle de la douleur physique et morale de l'objet aimé, par le décor offrant à l'esprit des images de contrainte, de force destructive prête à se manifester. Il semble que le soin que Racine a pris de placer ses héroïnes dans d'atroces situations se trouve encore résumé dans ce vers de *Britannicus :*

Je me fais de sa peine une image charmante.

Oui, Racine se fait une image charmante des souffrances

dans lesquelles il plonge ses héroïnes, et le raffinement de son langage ajoute encore à sa cruauté. Mais, par ambivalence (phénomène constant en psychopathologie), Racine a également placé à côté de ses princesses persécutées des princesses persécutrices : Hermione à côté d'Andromaque, Roxane à côté d'Atalide, Eryphile à côté d'Iphigénie, Phèdre à côté d'Aricie.

Dans aucun théâtre il n'existe des personnages aussi frénétiques, aussi passionnés que dans celui de Racine. C'est un véritable « sérail » de bêtes fauves qui se guettent, se flairent, rugissent, se précipitent l'une contre l'autre (1). En résumé, il apparaît que chacune des tragédies de Racine est basée sur un sujet d'une cruauté atroce. Cette persistance du poète à chercher de tels sujets est significative. Les impulsions sadiques de sa nature profonde, refoulées chez lui du fait de la censure intérieure et de la morale sociale, se sont libérées avec une force incroyable dans ses œuvres. Même après sa conversion, Racine a choisi dans la Bible les événements les plus sanglants, pour en faire ses deux tragédies sacrées. Mais bénies soient les névroses qui permettent à de tels génies de se manifester! Et si Racine n'avait pas écrit ses tragédies, s'il n'avait pas été doué de la faculté de sublimation poétique, qui sait s'il n'eût pas été un des plus grands assassins de son siècle? Ou du moins s'il n'eût pas fourni la matière à de sensationnelles « observations » psycho-sexuelles (une « observation » sans défaut vaut seule un long poème (2), oserions-nous dire, parodiant ainsi le fameux vers de Boileau). Ici, il n'est pas inutile de rappeler que Racine fut mêlé à une des plus graves affaires criminelles de l'histoire, à la célèbre affaire des Poisons : on l'a accusé d'avoir provoqué la mort de sa maîtresse, Mlle du Parc. Il y a là une circonstance troublante, mais, hélas, elle ne sera sans doute jamais éclaircie.

GILBERT LELY.

(1) Dans son chef-d'œuvre intitulé : *Poète tragique. Le Portrait de Prospéro*, temple élevé à la gloire de Shakespeare et dans lequel l'architecte égale souvent le dieu, André Suarès fait allusion, en des pages magnifiques, à la cruelle frénésie des personnages de Racine. Nous prions le lecteur de s'y reporter. (Emile-Paul, éditeur.)

(2) « La noblesse intrinsèque des faits », selon l'expression de Maurice Heine, dans une prestigieuse préface (*Observations psycho-sexuelles*, J. Crès, 1936.)

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

**Marc Jarblum :** ***Le Destin de la Palestine juive,*** **Les Editions Réalité, éditeur.**

Sous le titre d'une ironie peut-être involontaire : **Le destin de la Palestine juive,** M. Marc Jarblum analyse avec autant de finesse que de modération le processus de la détérioration politique du Sionisme. A l'aide des documents officiels de source non juive, l'auteur démontre comment ce grand idéal humain, avec les magnifiques promesses qu'il contenait, s'est peu à peu amenuisé et dissous, non dans sa substance qui demeure entière, mais dans sa matérialisation et sa réalisation pratiques. Dans ce récit objectif qui écarte les inductions et les déductions pour ne s'en tenir qu'aux faits officiellement enregistrés, la volontaire aridité de l'exposé rehausse encore ce qu'il y a de poignant dans le drame. Un médecin qui rédigerait le procès-verbal d'une agonie en en notant les symptômes et étapes, ne décrirait pas mieux la lutte entre la vie et la mort que ne le fait pour le Sionisme M. Marc Jarblum.

Les lecteurs du *Mercure de France* qui ont bien voulu s'intéresser à nos travaux à ce sujet connaissent les causes profondes et réelles de ce délabrement sioniste, constaté maintenant par M. Marc Jarblum. Si nous ajoutons que l'auteur est un membre influent du Comité d'Action Sioniste et que son ouvrage a paru sous les auspices du bureau parisien de *l'Agence juive,* — organisme éminemment officiel, — l'accord entre nos constatations hétérodoxes et les conclusions orthodoxes de l'auteur apparaîtra parfait dans tous ses éléments.

Le désaccord ne subsiste que sur les causes de l'effondrement sioniste. La thèse de M. Marc Jarblum est que c'est la politique du gouvernement de Londres et de son administration locale en Palestine qui ont déterminé l'écroulement sioniste. Les causes du revirement du gouvernement britannique, lequel, au début, était favorable au Sionisme, n'apparaissent pas dans l'écrit de M. Jarblum. Sans doute fait-il allusion, en en contestant d'ailleurs le bien-fondé, aux considérations d'opportunité qui interdiraient, dans les circons-

tances actuelles, à la puissance mandataire de s'aliéner les sympathies du monde arabe par une bienveillance excessive à l'égard des Juifs. Mais l'auteur signale lui-même que le revirement anglais est bien antérieur aux « circonstances actuelles ». Au surplus, n'est-il pas évident que pas plus que les Anglais n'ont pu susciter le Sionisme, ils ne pourraient le ruiner : c'est par ses propres forces et pour ses propres raisons qu'il est né, et ce n'est que par sa propre faiblesse et pour des causes relevant de lui et de ce qui l'a engendré qu'il pourrait mourir. Dans le déroulement des phénomènes historiques, la bienveillance et la malveillance de tels ou tels personnages ne joue qu'un rôle assez effacé, et c'est assurément une explication puérile que de dire que le Sionisme a été écrasé par la « méchanceté » britannique. Le fait seul que l'Agence Juive pour la Palestine ose présenter au public français une telle thèse — et cela indépendamment du talent avec lequel elle est défendue par M. Jarblum, nous édifie sur la clairvoyance politique et la valeur intellectuelle de ses dirigeants.

La vérité nous oblige pourtant à dire que ce ne sont pas les dirigeants sionistes qui doivent supporter tout le poids des responsabilités pour leur faillite. Les trois hommes-atlantes du Sionisme : le Président, qui a inscrit dans l'histoire juive une page ineffaçable, le Chef de l'Exécutif, véritable virtuose de la politique intérieure juive, et celui qui dirige le département politique, ont fait chacun tout ce qu'ils pouvaient pour éviter la débâcle. Mais ils furent prisonniers des principes et des idées directrices dont ils se sont inspirés, et victimes des bases mêmes sur lesquelles ils ont voulu édifier leur action. Ils pratiquèrent un socialisme alimentaire et non constructif, un nationalisme honteux et non positif, une « diplomatie » aussi servile que harcelante, ignorants qu'ils étaient du principe : *fortiter in re suaviter in modo* régissant la matière. De sorte que, quand tout croula autour d'eux, ils perdirent la tête et ne surent ni faire face à l'orage ni s'effacer. Au profit de qui eussent-ils pu d'ailleurs s'effacer, puisqu'ils confondaient sur leurs têtes et entre leurs mains, à la fois la politique et l'administration sionistes? Le pathétique drame de la race se double d'une

tragédie personnelle : plaignons les hommes, ne les blâmons pas.

Quoi qu'il en soit du fond de la question pour les lecteurs qui se sont intéressés à nos travaux, depuis *La faillite sioniste* en 1928 jusqu'à *Un Sionisme est mort* en 1939, la lecture de l'ouvrage de M. Marc Jarblum ne saurait être trop recommandée : c'est une confirmation, une conclusion et un aveu.

KADMI COHEN.

## PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

**Un cinquantenaire qu'on a oublié de commémorer : celui de la fondation du *Mercure de France*, en décembre 1889. Une visite que Georges Brandimbourg fit à M. Vallette en 1893, rue de l'Echaudé-St-Germain. La raison d'être du *Mercure* selon son directeur. Où on fait connaissance avec M. Vallette critique acerbe, qui « éreinta » Paul Bourget en une curieuse page publiée dans une petite revue plaisamment dénommée *Le Roquet*. — La sœur de l' « Etrangère », autrement dit Mme de Henska. Où on voit Caroline Rzewska venir en France, épouser Jules Lacroix, le frère de Paul, plus connu sous le sobriquet de « bibliophile Jacob » et, dévorée par l'ambition, pousser cet infortuné auteur tragique dans le monde, dont il a horreur, et jusqu'au seuil de l'Académie, dont il n'a cure. Où, déçue dans ses projets et mortifiée dans son orgueil, Caroline se souvient de son passé et conte à son beau-frère de piquants détails sur la verte jeunesse de Casanova.**

Le 15 décembre 1939, le *Mercure de France* entra dans la cinquantième année de son existence. Nul, que je sache, ne s'en est avisé dans la presse (1). Messieurs les courriéristes littéraires des journaux et des hebdomadaires connaissent bien mal leur métier. Il faut dire que le *Mercure* fut lui-même d'une excessive modestie. Il ne rappela même pas par un écho le **cinquantenaire de sa fondation,** qui marque une date mémorable dans l'histoire littéraire contemporaine. M. Jacques Bernard avait décidé de commémorer cet événement en consacrant le numéro 1.000 de la revue au souvenir de ses principaux fondateurs. La guerre est survenue, le *Mercure* est devenu mensuel. Le n° 1.000, qui devait paraître le 15 février, ne paraîtra que le 1<sup>er</sup> août 1940. Entre temps, mes lecteurs seront bien aise, je pense, de trouver d'ores et déjà quelques menus détails sur notre revue.

Elle avait quatre ans d'âge, quand **Georges Brandimbourg,** qui sous le titre : L'*Avenir littéraire*, faisait dans le *Courrier*

(1) Cette chronique était déjà composée quand MM. Treich et Billy pupublièrent, l'un dans l'*Ordre*, l'autre dans le *Figaro*, des articles à ce propos.

*français* une enquête sur ce qu'on appelait alors, plus ou moins improprement, les revues de jeunes, alla rendre visite à M. **Alfred Vallette :**

Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15, une grande pièce. La jeune littérature y cause, explique, discute. Près de la bibliothèque où s'empilent et s'écrasent livres et revues jetant une note plus claire sur le rouge des tentures, Remy de Gourmont, assis les jambes croisées, écoute, soulignant d'un mot telle appréciation. Près de la fenêtre, Rachilde émousse de sa gaieté si communicative la gravité de nos « futurs ». Figées sur les murs, deux lithographies d'Odilon Redon : *Serpent auréole* et *Yeux clos*, don de l'auteur à la rédaction; l'original du dessin composé par Paul Gauguin pour illustrer *Madame la Mort;* divers états de l'eau-forte de Lauzet d'après la *Fin du jour*, le pastel de Mme Jacquemin; au-dessus, la jolie paire d'épées que, incontestablement, Damoclès offrit à Vallette pour la perforation des mécontents. En face : portraits, héliogravures, photographies : de Flaubert, Verlaine, Laurent Tailhade en robe de moine, Paul Gauguin, Jules Renard, Saint-Pol-Roux le Magnifique, etc. Sur la table s'éparpillent les publications et les livres récents.

L'un après l'autre les invités — presque tous collaborateurs du *Mercure de France* — sortent, me laissant avec le directeur :

— Causons maintenant...

On causa. Plus exactement c'est M. Vallette qui parla. Il dit ceci, entre autres excellentes choses, bonnes à répandre pour dissiper les malentendus et faire justice des ragots malveillants :

« L'unique but des fondateurs du *Mercure de France* était de créer une publication sérieuse, durable, où dire *tout* ce qu'ils voulaient, dans la forme qui leur convenait, sans se soucier le moins du monde de plaire ou de déplaire au public, au risque même de ne point trouver de public : ils en ont maintenant un et qui grossit tous les jours, preuve manifeste que leurs idées jugées si subversives par nos bons Prudhommes correspondent tout de même à quelque chose dans le public. Mais, pour les sortir, ces idées et ces formules d'art *subversives*, il leur fallait une publication à eux, car c'était impossible dans la « grande presse », banale par définition, puisqu'elle se vante de représenter l'opinion de la foule, et que les financiers qui la dirigent sont avant tout

curieux de faire des affaires et par conséquent de plaire à cette foule. »

Telle fut, dès l'origine, l'esthétique et même peut-on dire la politique littéraire du *Mercure de France*, et qui fit et fait sa force et son autorité.

Je veux montrer maintenant M. Vallette sous un autre aspect, celui de critique et je reproduis une curieuse page qu'il écrivit sur **Paul Bourget,** dans une brave petite feuille, qui s'intitulait plaisamment : **le Roquet,** sous la rubrique collective : *Massacre des Innocents*.

Que M. Paul Bourget soit un de nos futurs immortels, personne n'en doute; mais la chose, qu'on se chuchota dès les lointains *Essais de psychologie contemporaine*, est dans l'opinion générale depuis *Cruelle Enigme* du moins, cette déjà vieille victoire du jeune maître : d'où mon étonnement, lors des récentes élections au Palais Mazarin, de ne point voir figurer son nom parmi ceux des candidats. — Qu'attend-il? me demandai-je. Et comme j'en bâyais devant un mien ami, homme judicieux mais laconique, cette seule phrase me fut répondue avec un sourire drôle :

— Il n'est pas mûr.

Pas mûr! Et pourquoi? Il est reçu avec empressement et fréquente chez les gens qu'il faut : volontiers ne se l'imagine-t-on le benjamin des douairières influentes? Il est aimable, certes, galant homme, d'une politesse point commune aujourd'hui et d'autant plus prisable par le solennel aréopage; jamais il ne manifeste ces mœurs bizarres, bohèmes, tapageuses, qui effarouchèrent tant de fois l'Immortelle pudeur, et la très réelle originalité de son génie, pour le moins égale à celle de M. Octave Feuillet, l'éloigne de ces audaces littéraires dont on s'effare un peu sous la Coupole, écrivain à succès d'ailleurs, à grand succès et du meilleur ton — selon le cœur de l'Académie. Voilà pour le principal. Subsidiairement, quant à son « bagage », poésies, critiques, romans, n'est-il pas appréciable par la quantité autant que par la qualité? Il écrit bien, de ce style abondant que Baudelaire abhorrait mais qu'honore l'Institut : sa phrase est à celle de M. Huysmans — qu'il est séant de plaindre, car il ne sera jamais des Quarante — comme le pastel est à l'eau forte; ses images sont douces, choisies ses métamorphoses, ses expressions suffisamment hongres pour ne pas troubler la quiétude de M. Camille Doucet. Ah! ce n'est pas lui qui accueillerait un de ces mots de tolérance qu'on rencontre de ci et de là dans la littérature moderne, et qui allumaient si joliment la fu-

reur en l'âme benoîte du bon Louis Ulbach! Enfin son esprit se plait à des tournois fort goûtés, ce semble, au quai de Conti : nul mieux que l'auteur d'un *Cœur de femme* n'a l'art de pourfendre en quatre, huit, douze ou trente-six, une ténuité psychologique dont il a touché l'écu...

...La diathèse littéraire de M. Paul Bourget, de toute évidence, est dans le développement de la psychologie amoureuse : don précieux, car à qui le possède il suffit, pour faire un livre, de mettre en présence un homme et une femme. Nul besoin donc, d'une de ces idées de granit, comme par exemple dans Gœthe ou Villiers de l'Isle-Adam. Une situation — pivot, tout au plus, et un semblant de fabulation. Mais, de même que les idées véritables sont rares, les observations neuves de psychologie amoureuse ne sont point si communes, l'amour, au fond, étant toujours identique. Un seul volume de cette littérature, pour être original, demanderait à son auteur des années d'observation de soi-même et d'intuition. Or, à quoi bon s'astreindre à l'ingrate tâche de perscrutateur d'âme, alors que la notation des phénomènes généraux, dilués à point, donne au lecteur l'illusion d'une étude à la loupe? Le livre n'est cependant pas debout encore, la matière grise en serait trop liquide si l'on n'y précipitait quelque élément de solidification, trois ou quatre cents aphorismes font on ne peut mieux l'affaire; seulement, l'aphorisme neuf est un oiseau plus rare peut-être que l'observation neuve : il est donc aussi légitime de se servir du premier venu que d'employer les mots du dictionnaire.

En somme, s'il était permis d'évaluer en chiffres la composition d'une œuvre littéraire, voici comment j'établirais le dosage de l'X de M. Paul Bourget, en lui assignant comme équivalence le nombre 100 :

| | |
|---|---|
| Idée et fabulation | 8 |
| Psychologie neuve | 8 |
| Psychologie exacte, mais dans le domaine public | 31 |
| Aphorismes quelconques | 22 |
| Extase devant des objets de luxe | 11 |
| Matière grise | 20 |
| Total d'un roman | 100 |

Que si, maintenant, on s'avisait qu'il n'est vraiment pas malin d'écrire un tel roman, je répondrais : 1°) Que d'abord il fallait l'inventer : c'est l'éternelle histoire de l'œuf de Christophe Colomb; 2°) qu'il est toujours très malin d'écrire un livre, même mauvais, même exécrable, ce qui, bien entendu, n'est pas le cas

de M. Paul Bourget. Cela exige tant de menues connaissances d'aligner des mots et de mettre les corsets noirs en situation! Et le métier d'écrire est si périlleux que l'auteur d'*Un cœur de femme* lui-même, avec toute sa science et tout son acquit, a dit un jour, d'un chapeau à haute forme : « Luisant comme un sabre » [*Le Disciple*, p. 34] et qu'il laisse éclore des phrases comme celle-ci, exquise fleur de boulangisme littéraire, car elle a l'air de signifier quelque chose :

« Mais quoi! Mme de Tillières était une de ces mondaines à côté du monde, réservées et modestes jusqu'à l'effacement, qui déploient à passer inaperçues autant de diplomatie que leurs rivales à éblouir et à régner ». [*Figaro*, 3e colonne du 1er feuilleton].

Y a-t-il jamais eu *rivalité* entre personnes qui n'ont point le même but?

Ceux qui ont eu le privilège de connaître M. Vallette le reconnaîtront dans cette critique acerbe, et d'autant plus cruelle qu'elle est faite, sans violence, avec bonhomie, presque avec sérénité.

§

Adrien Rzewski, petit-fils de Venceslas, grand hetman de la couronne, fut, on le sait, « le dernier ambassadeur nommé par la République de Pologne avant le grand orage, l'épreuve suprême du partage qui devait abattre à jamais l'orgueil, la puissance et l'indépendance politique de la patrie des Sobieski et des Kosciusko (1 *bis*) ». Le comte Adrien mourut sénateur de l'Empire... russe, rassuré sur l'avenir de ses filles, très avantageusement établies. *Marie-Caroline,* l'aînée, et Eveline, la cadette avaient, jeunes encore toutes deux, épousé de nobles seigneurs, qui, par leur fortune, compensaient la grande disproportion de leurs âges. Chacun d'eux fit à son épouse un enfant, en langage d'état-civil, du sexe féminin. La fille de Caroline fut nommée Spiea, celle d'Eveline, Anna. Déçues par le mariage et plus encore par leurs époux les demoiselles Rzewska, lisant beaucoup de livres français, n'eurent qu'un rêve, quitter sans esprit de retour la Russie et aller se fixer à Paris, pour y refaire leur vie. Le Comte

(1 *bis*) Stanislas Rzewski : *le Mariage de Balzac*, le « Gil Blas », 9 mai 1899.

Venceslas de Henski (2), de vingt ans plus âgé qu'elle, ayant, le premier, quitté ce monde pour l'autre, Eveline, la première, se consola de son veuvage en convolant avec M. de Balzac, lequel quelques mois après succombait à cette épreuve pour lui fatale. Son seigneur et maître étant, à son tour, peu après décédé, **Caroline** s'empressa de rejoindre sa sœur en France. Elle s'y remaria avec **Jules Lacroix,** le frère de Paul, plus connu, de son vivant, sous le sobriquet qu'il s'était lui-même donné de bibliophile P. L. Jacob. La rude façon dont Caroline mena, gouverna et régenta le malheureux Jules laisse assez deviner ce qu'eût été le sort d'Honoré entre les mains d'Eveline, si ce grand homme eût survécu quelques années de plus à une union aussi mal assortie que la sienne.

Lacroix (Jules). — *Valeria* est un beau drame, et, quoiqu'il ait été écrit en collaboration avec M. Maquet, c'est encore le meilleur livre littéraire de M. Jules Lacroix. Très grand, blond et des lunettes.

C'est Monselet qui voyait ainsi, par le petit bout de sa lorgnette littéraire, et décrivait cursivement et dédaigneusement l'aîné des Lacroix. La postérité s'est montrée encore plus sévère que l'auteur de *M. de Cupidon,* elle a jeté au rebut *Valeria* avec le reste de ses bouquins.

Caroline avait 14 ans de plus que Jules (3) et, à défaut de beaux restes, guère appréciés chez une femme, passé la cinquantaine, quelque bien, sur l'usufruit duquel son second mari avait compté pour prendre sa retraite littéraire, trouvant qu'il avait assez besogné comme cela, ayant fourni une œuvre honnêtement honorable, considérable par la quantité sinon par la qualité, malheureusement dédaignée presque autant des abonnés aux cabinets de lecture que des lettrés. *Une grossesse, Corps et âme, Une fleur à vendre, Le Tentateur, Le flagrant délit, Les parasites, Les premières rides, Le bâtard, Le Neveu d'un lord, La Rente viagère, Le banquier de Bristol, Quatre ans sous terre, Lucie, L'honneur d'une femme, Le Château des Atrides, L'Alcôve, La Poule aux œufs d'or, La*

(2) Et non Hanski. St. Rzewski, plus qualifié que quiconque pour connaître l'orthographe du nom de la veuve indigne de M. de Balzac, tout au long de son article nomme celle-ci Mme Henska.

(3) Elle était née en 1795, la veille de Noël et lui en 1809.

*tireuse de cartes, La Vipère, Le masque de velours, Une liaison dangereuse, Histoire d'une grande dame, Le voile noir, Un grand d'Espagne, La mort de la Cantatrice, L'étouffeur d'Edimbourg, Les folles nuits, Le mauvais ange,* tous ces romans sous couverture jaune serin et en deux tomes, sauf les *Mémoires d'une somnambule,* qui en comptaient cinq, attestaient la fécondité de Lacroix l'aîné et son éclectisme. Cette activité dévorante s'était également manifestée au théâtre, où le *Testament de César,* aussi bien que la susnommée *Valeria,* avait obtenu le succès très modéré que, par politesse, il est d'usage de qualifier d'estime. Jules Lacroix avait trouvé le temps, en outre, de traduire et publier en vers français les *Odes* d'Horace, les *Satires* de Juvénal et *Macbeth.* Après tant de veilles et des travaux si divers, qui ne lui avaient rapporté ni gloire ni profit, mais l'avaient presque rendu aveugle, sauf quant à la modicité de son talent, s'entendre traiter de rêveur et de paresseux, cela dut paraître aussi injuste que dur à cet homme laborieux. Il avait espéré trouver le repos dans le mariage. C'est une illusion qu'il ne garda pas longtemps. Mme Lacroix était ambitieuse, pour elle et pour lui. Là-bas, à Koraïs, sur la côte méridionale de la Crimée, où, dans une petite maison rose aux persiennes vertes, elle s'était réfugiée sous prétexte d'ensevelir de vagues chagrins, elle avait eu sa petite cour, gâtée et choyée par les Worontzoff, le général de Kisselef, les Potemkine et la vieille princesse Galitzine. Voulant régner sur Paris comme sur Koraïs, elle inaugura un salon franco-polonais. Sa vanité se donna beaucoup de mal pour parvenir. Elle se remua, s'agita, se démena; même malade, on la vit courir le monde, suivre les enterrements, assister aux premières, fréquenter les concerts, inviter la fleur des pois à ses dîners et ses soirées, où parfois, quelque étoile du théâtre, comme la Ristori, daignait se faire entendre, étant entendu que l'hôtesse la recommanderait, pour sa peine à ses hauts et puissants amis de Pétersbourg. Le pauvre Jules en restait tout ébaubi, mais il lui fallait encore, que cela lui plût ou non, passer l'habit et aller dîner chez Mme de Païva. Caroline le traînait partout avec elle, ne refusant aucune invitation, chez Mmes de Lowendal et Kisselef, chez Mme de Balzac, sa sœur, à la table

de qui il rencontrerait Mme Feuillet de Conches; autrement elle le chambrait, et cette tyrannique Egérie ordonnait à sa muse épuisée de versifier des tragédies, qu'elle faisait, par ses amies et connaissances, recommander à Arsène Houssaye et à Camille Doucet. Sous la lampe, le pauvre bougre, reprenant le collier, soufflait, suait et rimait son pensum. Peut-être regrettait-il de n'être pas mort, comme son beau-frère, M. de Balzac, avec ses illusions perdues. Pour le récompenser d'avoir bien travaillé, Caroline lui fit obtenir la rosette, grâce à l'obligeance du général de Castellane et lui offrit des vacances au Tréport.

La nomination de Jules a été pour moi un événement vraiment heureux, écrivait-elle. Je souffrais de le voir dans cette masse de chevaliers sans noms et sans talents qui remplissent les rues et que je ne rencontre qu'avec dégoût. Le voilà décoré ainsi que le mérite un poète, homme de bien et homme de talent. Je regarde sa rosette avec joie et orgueil et je pense à notre bon général avec un profond sentiment de reconnaissance. Notre maison est sur la plage. Nous avons depuis huit jours une véritable tempête d'équinoxe. C'est un spectacle grandiose, mais mes pauvres nerfs commencent à être fatigués de ce mugissement qui par moments a quelque chose de sinistre et de lugubre comme la plainte des damnés.

Cela n'empêchait pas l'implacable Caroline de rêver à d'autres honneurs pour son mari. Elle se mit en campagne, dès la rentrée, guettant les fauteuils vacants, priant Dieu de rappeler à lui deux ou trois immortels chevronnés, dont l'un cèderait la place à son Jules.

Faites-nous un sacrifice, écrivait-elle à Paul Lacroix. Prenez une voiture, laissez-là votre travail pour deux heures et allez voir Ste-Beuve, Nisard et Mérimée. Dites la volonté de Jules de se présenter pour le fauteuil vacant, énumérez ses titres et sachez sur qui il pourrait compter. Vous connaissez Jules, vous savez, cher ami, qu'il mourra peut-être de chagrin et d'isolement après [ceci] mais qu'il ne saura jamais vaincre sa paresse et son indécision, même sachant qu'il s'agit de me faire plaisir... C'est le meilleur et le plus aimable des êtres, mais c'est une nature de poète, n'aimant pas l'action et comptant sur les hasards du lendemain pour rester tranquille et inactif la veille... Rien au monde ne saurait me faire plus de plaisir que de voir Jules de l'Académie.

Ce serait une voie ouverte pour autre chose et une position honorable sous tous les rapports.

Revenant à la charge, quelques jours plus tard :

Il y a jusqu'à présent deux candidats : Théophile Gautier et M. Duvergier de Hauranne, Jules serait le troisième. Il y a de vacant le fauteuil de notre bon ami Viennet, mais... il est probable que deux autres fauteuils vont d'un moment à l'autre rester à prendre.

L'infortuné Lacroix ne s'y fût dirigé qu'en tâtonnant, car sa vue qui s'éteignait d'année en année venait de lui manquer presque tout à fait. Ses lunettes ne lui étaient plus d'aucun secours. Comment s'y prit-il pour traduire en vers *Le roi Lear?* Il dicta sa version sans doute au fur et à mesure que Caroline lui récitait l'original; comme il ne voyait plus sa femme polonaise, il la confondait avec la douce Cordélia. Elle eût préféré qu'on la comparât, comme certains habitués de son salon, à Antigone, Jules ayant également traduit *Œdipe*. Sa ressemblance avec ce héros grec et tragique se bornait, hélas! à la cécité, laquelle a toujours provoqué la pitié, mais n'a jamais constitué un titre académique. Lacroix, qui était fier et discret, de sa nature, effacé même, n'eût point voulu devoir à son mal affreux l'entrée de la parlote académique. A quelque chose, son affreux malheur dut lui sembler bon, qui le dispensait des corvées mondaines que lui imposait l'altière Caroline. Ils passaient pour le modèle des ménages, — mais tels ménages, qui ressemblaient au leur, donnaient la même illusion à ceux qui n'avaient pas le perçant coup d'œil de M. de Balzac. Lacroix, en sa dédicace du *Roi Lear*, loua publiquement l' « admirable » veuve de ce grand homme. Qu'il eût, mué, lui aussi, en Tyrtée, durant la guerre de 1870, exalté la vaillance de sa femme, donna le change à ceux qui se contentent des apparences. Il vécut désormais dans l'obscurité la plus complète, dans le double sens du mot, et son « Etrangère » le laissa en paix, se soumettant, avec le fatalisme slave, aux décrets de la Providence, qui semblait désapprouver les démarches de son orgueil polonais. Repliée sur son passé, elle rumina ses souvenirs qui étaient cosmopolites et d'ordre littéraire et politique. Son beau-frère ayant formé

le dessein de publier un ouvrage sur **Casanova** et l'ayant priée de lui communiquer ceux qu'elle avait pu garder de ce mémorialiste égotiste et galant, elle lui répondit par ces mots, qui confirment ce que nous savions déjà par le prince de Ligne, tout en nous révélant ce que ce prince charmant et qui pourtant était loin d'être bégueule crut devoir céler à l'indiscrète postérité :

Le 10 mars 1884

Mon bon Paul,

Hélas! j'ai bien peu de détails à vous donner sur Kazanova. J'avais à peine quinze ans quand j'entendais souvent prononcer son nom. Cela se passait à Vienne; j'étais confiée à ma tante la comtesse Rozalie Rzewuska, qui, amie intime du maréchal prince de Ligne et de sa famille, allait tous les jours passer la soirée dans cet intérieur et me prenait avec elle. C'est là que j'entendais sans cesse prononcer le nom de Kazanova. On l'aimait beaucoup dans la famille du prince, on racontait qu'il n'y avait rien d'agréable comme son esprit et rien d'original comme son caractère. Il amusait la famille avec des détails sans cesse renouvelés de sa vie aventureuse et de sa fuite de la prison des Plombs à Venise. Le prince de Ligne et sa famille l'avaient adopté; il avait son petit appartement au château de Tœplitz où le prince de Ligne et ses enfants passaient les six mois de la belle saison. Tœplitz appartenait au comte Clary, gendre du prince de Ligne. Pendant les six mois de leur absence Kazanova était logé et soigné comme s'il était de la famille. En leur absence il vivait solitaire, ne voulant avoir aucune relation, vivant de ses souvenirs, de ses projets, et au milieu de ses longues promenades dont la nature si belle faisait un des grands intérêts de sa vie. Il ne m'était pas permis d'écouter tous les détails qu'on racontait sur cet être si remarquable et si bizarre; j'ai pourtant compris qu'on racontait en riant que dans ses promenades il cherchait toujours la rencontre des jeunes filles du pays; il causait avec elles et cherchait à les associer à des mystères qu'elles devaient ignorer. La police s'en était mêlée, il allait être arrêté quand le prince de Ligne est arrivé et l'a couvert de sa protection. Voilà, mon bon Paul, tout ce que j'en sais. Je vous embrasse tendrement.

C. L. R.

Caroline Lacroix-Rzewska décéda l'année d'après, le 16 juillet 1885, à quatre-vingt-dix ans révolus. Paul Lacroix la suivit de près dans la tombe où Jules Lacroix les rejoignit l'un et l'autre, le 10 novembre 1887. Ils reposent tous trois

en paix. Ce n'est sans doute pas ce que souhaitait l'ambitieuse fille d'Adrien Rzewski, mais eût-elle réussi à faire de Jules un immortel à terme, qu'il n'en eût pas été différemment, car Jules, qui n'était rien, n'eût jamais été grand'chose, même sous l'habit vert, — et M. de Balzac qui ne fut pas académicien, est un des rares démiurges dont puisse s'enorgueillir l'humanité et la littérature. C'est pourquoi on s'occupe encore de Mme Henska sa veuve qui ne fut pas abusive, mais indigne de son génie, — non, il est vrai, pour la louer, mais le résultat en est le même, un mort, de quelque sexe qu'il soit, qui fait parler de lui, en bien ou en mal, n'étant pas tout à fait mort.

AURIANT.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

**[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]**

### Histoire

Jacques Bainville : *L'Allemagne*, I. Préface de Albert Rivaud; Plon. 25 »

### Littérature

S. A. R. le Prince Christophe de Grèce : *Le monde et les cours*, mémoires, traduction française de Henri Delgove. Avec 17 gravures h. t.; Plon. 30 »

Jean Dufourt : *Patrice ou de l'éducation des parents;* Plon. » »

### Livres d'Etrennes

May d'Alençon : *T T S cochon aérodynamique*. Images de Françoise Thermarson; Flammarion. 6,50

Andersen : *Ce que fait le vieux*. Illust. d'après Rojankovsky; Flammarion. 6,50

Lida : *Coucou*. Images de F. Rojankovsky; Flammarion. 12,50

Samivel : *Les malheurs d'Ysengrin*, images de l'auteur; Delagrave. 35 »

J. Spyré et Charles Tritten : *Heidi et ses enfants*, suite inédite de *Heidi* et *Heidi grandit*, et *Heidi jeune fille*. Illustr. de Jodelet; Flammarion. 15 »

Charles Trittan : *Richard cœur de lion*. Illust. de Pierre Noury; Flammarion. 16,50

### Ouvrages sur la guerre de 1939

Paul Allard : *Quand Hitler espionne la France. Les dessous de la guerre blanche;* Edit. de France. 18 »

### Philosophie

Georges Bastide : *La condition humaine*, essai sur les conditions d'accès à la vie de l'esprit; Alcan. 60 »

Georges Bastide : *Le moment historique de Socrate;* Alcan. 50 »

Divers : *Mélanges offerts à Monsieur Pierre Janet*, membre de l'Institut (Académie des Sciences morales), Professeur honoraire au collège de France, Commandeur de la Légion d'Honneur, par sa famille, ses amis et ses disciples à l'occasion de ses quatre-vingts ans; Edit. d'Artey. H.C.

H. Lefebvre : *Le matérialisme dialectique;* Alcan. 15 »

## Poésie

Amy Sylvel : *Chansons;* Marsyas, Aigues-Vives. » »

## Politique.

Général H. Mordacq : *Clemenceau* (L'homme politique. L'orateur. Le journaliste. L'écrivain aux armées. Le médecin. L'académicien. L'homme privé, ses défauts et ses erreurs.) ; Edit. de France. 18 »

Vladimir d'Ormesson : *La Pologne notre sœur;* Flammarion. 1,95

Léon G. Turrou: *Espions nazis aux Etats-Unis*, traduit de l'anglais par P.-F. Caillé; Edit. de France. 18 »

## Préhistoire

Baron de Loë : *Belgique ancienne.* Catalogue descriptif et raisonné. III : *La période romaine.* IV : *La période franque.* Avec de nombr. figures dans le texte; Vromant, Bruxelles, 2 vol. » »

## Questions médicales

Docteur Jean Arrii-Blachette : *L'homme devant la médecine;* Plon. » »

Docteur Edouard Rist : *La tuberculose.* Avec 22 figures et 4 planches; Colin. 30 »

## Questions militaires et maritimes

Marc Benoist : *Marine et marins de France.* Avec des illust. documentaires; J. de Gigord. 7,50

Rudyard Kipling: *Carnet de guerre,* traduit par Henry Borjane; Libr. Venot, Dijon. 18 »

## Questions religieuses

Jacques Daurelle : *Une grande figure de religieuse au XIX[e] siècle : La Révérende Mère Marie-Eugénie Milleret de Brou, fondatrice et première supérieure générale des Religieuses de l'Assomption,* 1817-1898. Avec des portraits. Préface de S. Exc. Mgr Audollent, évêque de Blois; Edit. Jean Renard. 15 »

## Roman

André Cayatte : *Le traquenard;* Albin Michel. 25 »

Jean Guirec : *Le crime des indifférents;* Albin Michel. 18 »

Yvonne Pagniez : *Pêcheur de goémon;* Plon. » »

Jules Romains : *Les Hommes de bonne volonté.* XVII : *Vorge contre Quinette.* XVIII : *La douceur de la vie;* Flammarion. 2 vol. Chacun. 20 »

Marcelle Tinayre : *Est-ce un miracle?* ; Flammarion. 19 »

*** : *L'homme qui a tué Hitler;* Edit. de France. 10 »

## Sciences

Maurice Manquat : *Le monde des microbes.* Avec des illust.; J. de Gigord. » »

Docteur René Martial : *Vie et Constance des Races.* (Les Primordiaux et les Immigrants. Racines, Souches, Greffons. Les Crânes et leurs lois. L'Hérédité et les lois de Mendel. Lois des sangs et leurs frontières. Généalogies. Elevage et lois du métissage. Le métissage humain. Le choc des hérédités. Lois de la constance des races. Criminologie, Pathologie. Protection de la race. L'Immigration. Croisement de retrempe ou transfusion de sèves). Avec 21 figures ou cartes; Mercure de France. 36 »

Jean Rostand : *Hérédité et racisme;* Nouv. Revue franç. 10 »

## Théâtre

René Mathieu : *L'illustre Barabbas,* pièce en 3 actes; Libr. Gabriel Enault. 7 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Mort de Roger Frêne. — Prix littéraires. — A l'Académie française. — Ce qu'a fait, jusqu'ici, la Croix-Rouge française. — Le prix Alfred Mortier. — Supplément au premier récit de *Dansons la Carmagnole*. — Protestation d'un chrétien protestant. — Les sentiments religieux de Victor Hugo. — Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. — Sur un conte de K. Mansfield. — Le souvenir de Jean de Tinan. — Les bœufs. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Mort de Roger Frêne.** — Ce poète, depuis longtemps atteint d'une affection grave, s'était depuis peu retiré en province, où il a succombé subitement dans le courant de décembre dernier, à l'âge de 61 ans. Son nom revient assez souvent dans la correspondance de Léon Deubel, éditée au Mercure de France. En effet, c'est Roger Frêne qui, avec Michel Puy, avait fondé la revue l'*Ile sonnante,* qui vécut plusieurs années et disparut devant l'« autre guerre », après avoir rassemblé dans ses fascicules le groupe dont firent partie Louis Pergaud, Deubel, Charles Callet, — pour ne citer que les morts.

Frêne, accaparé par ses fonctions dans l'enregistrement, dut vivre longtemps loin de Paris et ne put se donner que partiellement aux lettres. Après un petit recueil, *Paysages de l'Ame et de la Terre,* édité à Toulouse en 1904, il avait publié quatre ans plus tard, chez Perrin, son principal volume de poèmes, *Les Sèves originaires,* qui fut remarqué et le méritait. Frêne était un homme de goût, un écrivain très distingué. — L. M.

§

**Prix littéraires.** — La *Société des Poètes français* vient de décerner le plus important de ses prix annuels, le prix Marceline Desbordes-Valmore, à Mlle Rose Malhamé, auteur de *Au Dieu inconnu* et de *Avec les Oiseaux*.

Le Prix de Poésie du « Goéland » (3e année) a été décerné le 21 décembre, à Rennes, par un jury présidé par le poète Saint-Pol-Roux. Il a été attribué à André Chardine pour son manuscrit *Murmure des Morts*.

André Chardine est mobilisé dans un régiment d'infanterie régionale.

§

**A l'Académie française.** — La guerre n'a pas interrompu la vie normale de l'Académie, et celle-ci a pu réunir, dans sa séance du 11 janvier, trente membres pour procéder à deux élections, celle d'un académicien et celle d'un secrétaire perpétuel, en remplace-

ment de Georges Goyau, qui était l'un et l'autre. Le nouvel académicien a été M. Paul Hazard, élu contre trois concurrents, MM. Gabriel de Larochefoucauld, Pierre Champion et Louis Artus. Pour le secrétariat perpétuel, dix-sept voix ont désigné M. André Bellessort; neuf se sont portées sur M. Georges Duhamel, une sur M. Bordeaux, une sur M. Chaumeix. M. Bellessort est né à Laval en 1866. P. Hazard, né en 1878, est actuellement mobilisé avec le grade de colonel au commissariat général de l'Information.

M. Duhamel, qui avait été, au début de la guerre, nommé inspecteur général de la Radiodiffusion, a informé la presse le 11 janvier qu'il venait de donner sa démission de ce poste.

§

**Ce qu'a fait, jusqu'ici, la Croix-Rouge française.** — L'absence de grandes opérations militaires et la faiblesse, si heureuse, du nombre des blessés font que beaucoup de Français soupçonnent à peine l'importance de l'œuvre déjà accomplie par les trois sociétés qui composent la *Croix-Rouge française.*

Or, cette œuvre est dès à présent considérable.

Elle a mis sur pied plus de 150 hôpitaux auxiliaires, aussi bien dans la zone des Armées qu'à l'Intérieur. Ces formations sanitaires groupent au total près de 20.000 lits et un certain nombre d'entre elles hospitalisent dès à présent des militaires malades ou blessés. La mise en état rapide des locaux, l'achat de la literie et du matériel, la constitution des stocks d'objets de pansement et l'organisation de tous les services ont demandé un grand effort et exigé des dépenses qui se chiffrent déjà par millions : médecins, pharmaciens, administrateurs, directrices et infirmières sont à leur poste, dès à présent au travail ou prêts à remplir la tâche qu'ils ont assumée, à soigner, aussi bien que les militaires, les civils victimes de bombardements, qui seront, en cas de nécessité, reçus dans les hôpitaux auxiliaires.

En même temps, la Croix-Rouge a mis à la disposition du Service de Santé militaire des milliers d'infirmières diplômées. Depuis la dernière guerre, elle a donné, en effet, un développement considérable à ses services d'enseignement, tant en province qu'à Paris; cela vient de lui permettre de fournir immédiatement toutes les équipes qui lui ont été demandées pour les formations de l'Avant, pour les hôpitaux complémentaires de la zone des Armées et de la zone de l'Intérieur et pour les trains sanitaires.

La Croix-Rouge a donné, d'autre part, un important concours aux autorités civiles chargées de la défense passive. Ce sont, en d'innombrables localités, ses comités locaux qui ont organisé les

postes de secours pour leurs municipalités, et l'on peut voir, lors des alertes, ses infirmières qui circulent dans les rues pour gagner les postes auxquels elles sont affectées.

Enfin la Croix-Rouge a organisé des sections sanitaires automobiles, qui se développent chaque jour, pour le transport des blessés, pour l'envoi aux armées de matériel de pansement, de sérums, etc...

Mais son activité s'étend à d'autres domaines que les soins aux militaires évacués pour maladie ou blessure; pour les bien portants elle a multiplié, sur tout le territoire, ses foyers du soldat, ses cantines de gare et ses centres d'accueil.

Pour les soldats du front, la Croix-Rouge a créé d'importants services d'envoi de colis, alimentés par ses ouvroirs, d'envoi de livres aux Armées, et elle a organisé un service de relations permettant aux familles d'obtenir des renseignements sur ceux qui sont captifs en Allemagne.

La population civile bénéficie, elle aussi, du dévouement de ses infirmières; la Croix-Rouge a donné un précieux concours aux autorités lors des évacuations de populations, ravitaillant dans les gares les trains de réfugiés, créant des comités d'accueil qui ont collaboré avec les municipalités pour améliorer les conditions d'existence des réfugiés.

On voit combien est déjà importante l'œuvre réalisée par la Croix-Rouge; mais ce qu'elle a fait jusqu'ici n'est que bien peu de chose en comparaison de ce qu'elle est en état de réaliser demain si les circonstances l'exigent. Le spectacle de son activité méthodique est réconfortant. — (*Communiqué.*)

§

**Le prix Alfred Mortier.** — On nous prie de rappeler que l'Académie française décernera en 1940 et ensuite tous les deux ans le prix Alfred Mortier, conformément au testament laissé par le poète du *Temple sans Idoles*. Ce prix est destiné à un écrivain français, âgé de 40 ans au plus, auteur d'une pièce représentée sur une scène *à côté* ou irrégulière. Les traductions et adaptations sont exclues.

§

**Supplément au premier récit de « Dansons la Carmagnole ».** — Le premier récit du charmant ouvrage de M. Edmond Pilon, *Dansons la Carmagnole* (1), a pour titre : *La lettre volée de Marie-Antoinette*. M. Pilon y esquisse le portrait de Courtois et nous conte l'histoire de ce conventionnel jusqu'au moment où le

(1) Aux éditions du « Mercure de France ».

gouvernement de Louis XVIII le fit passer, en chaise de poste, en Belgique. Sitôt que Courtois eut franchi la frontière, M. Pilon se tut, non, comme Schéhérazade, parce qu'il vit paraître le jour, mais parce qu'il ignorait ce qu'il était advenu depuis du proscrit. Le hasard vient de me mettre sur sa piste que je m'empresse de signaler à M. Pilon : elle pourra l'amener à compléter son récit et peut-être à le reviser. C'est à Proudhon que je dois la petite communication qui suit. En octobre 1896, M. Clément Rochel publiait dans une revue trilingue, rédigée en anglais, en français et en allemand, et qui avait pris pour titre celui d'un roman de Paul Bourget : *Cosmopolis*, des notes trouvées dans les papiers inédits de l'auteur de *La Guerre et la Paix*, — c'est Proudhon, et non Tolstoï que je veux dire. Proscrit lui-même, et réfugié à Bruxelles, Proudhon y rencontra le professeur Altmeyer, de l'Université de Bruxelles, qui lui parla, le 8 septembre 1859, des proscrits de la Convention qu'il avait connus : Courtois, David, Barère, Thuriot de la Rosière. Voici ce qu'il nota concernant Courtois :

Courtois assistait à la séance des *Cinq-Cents*, au 18 brumaire. Il disait que Thiers avait singulièrement embelli la réalité. Il peignait Bonaparte, petit, laid, jaune, cheveux plats, sale, sans rien qui recommandât sa personne que l'impudence, et s'exprimant avec un accent italien tellement fort qu'il en était inintelligible : *J'ai avec moi lou Diou de la guerra et de la fortiouna!* Telle était la langue parlée de Bonaparte. Même en 1815, il n'avait pu apprendre à parler le français. En famille, il parlait toujours italien...

Courtois, auteur du rapport sur Robespierre, était dépositaire de tous ses papiers. Triste sujet, qui mourut à Bruxelles entre les mains des prêtres. Sous la Restauration, M. Decazes fit le voyage de Belgique pour soutirer à Courtois les papiers importants qu'il avait conservés, lui promettant sa rentrée en France. Courtois livra les papiers et resta en exil. Il s'y trouvait une *vingtaine de lettres* adressées par Louis XVIII à Robespierre : ce sont ces lettres qu'il importait de ravoir. Mais Courtois ne découvrit pas de réponses de Robespierre au prince : il paraît que le Dictateur se contentait de recevoir les communications du Prétendant; elles étaient pleines d'éloges de sa politique; on le félicitait de ses efforts pour le rétablissement de l'ordre; on attendait beaucoup de lui. Autant en disaient les diplomaties étrangères. Cela ne prouve point que Robespierre conspirât la rentrée des Bourbons, comme l'en accusait violemment Thuriot; et, bien moins encore, que Robespierre fût *vendu*. Mais cela accuse insensiblement une tendance politique éminemment du jeune parti républicain formé par Danton, Desmoulins, Marat, la Gironde surtout; c'était en 94; la contre-révolution, un mensonge au peuple, une trahison.

Parmi les papiers de Courtois, se trouvaient aussi de nombreuses lettres de Napoléon Bonaparte à Robespierre; elles furent livrées au général, devenu tout-puissant, par cet infidèle dépositaire, et brûlées immédiatement. Napoléon avait été un des plus grands admirateurs et des plus chauds partisans de Robespierre. C'est un trait que M. Thiers dissimule.

Il y a bien d'autres traits, qui ne sont pas à l'avantage ni à l'honneur de son « héros », que M. Thiers escamote. Aussi n'est-on point surpris de le voir lui-même sur la sellette, en même temps que Napoléon.

L'histoire de M. Thiers, abondant en détails exacts, en faits vrais, très faciles à compléter et rectifier, se réduit à une espèce de *roman historique*, une concurrence à Alexandre Dumas.

M. Thiers a fait école. Ses disciples ont fait au père Dumas une concurrence si effrénée quant aux « hommes illustres « en général et à Napoléon en particulier que le petit ouvrage posthume de Proudhon : *Napoléon et Wellington*, pourrait servir d'antidote.

Détruire les *idoles*, les *prestiges*, les *préjugés* traditionnels, écrit Proudhon, faire l'histoire à la fois réaliste et philosophique, non léchée, doctrinaire, décemment apprêtée, quasi idéale, comme l'histoire classique: voilà le grand service à rendre à la France et au genre humain.

C'est ce qu'il fit, d'une plume alerte et passionnée, mais la France et le genre humain ne s'en sont pas souciés. L'un et l'autre préfèrent les grands « récits historiques » de *Paris-Soir* et des romanciers qui se sont établis historiens, à l'histoire réaliste et critique telle que la concevait Proudhon.

Pour en revenir à Courtois, on ne saurait trop déplorer qu'il se soit dessaisi des lettres que Louis XVIII et Bonaparte avaient adressées à Robespierre : de quoi Leurs Majestés avaient-elles entretenu l'Incorruptible? C'est une question qui défiera éternellement les chercheurs et curieux, fussent-ils aussi sagaces que M. Louis Mandin, qui a tant d'esprit et qui est si habile, comme les lecteurs du *Mercure de France* s'en sont déjà aperçus, à débrouiller les énigmes de l'histoire. — AURIANT.

§

**Protestation d'un chrétien protestant.** — Nous avons reçu la lettre suivante :

Messieurs, Serait-ce me tromper que de croire, malgré ma qualité de protestant, trouver en vos colonnes une courtoise hospitalité pour répliquer à l'article de Mme Henriette Charasson dans le *Mercure de France* du 1er août 1939?

[C'est mal nous juger que d'exprimer un doute sur la liberté d'expression que nous tolérons ici. La revue est ouverte, comme jadis, à toutes les opinions et elle se flatte, actuellement, de n'en rejeter aucune, à l'exception cependant de celles qui seraient, à notre avis, contraires à l'intérêt français.

Voici le texte en question :]

Réplique à l'article de Mme Henriette Charasson dans le *Mercure de France* du 1er août 1939, pages 671 à 676.

Pages 671, ligne 12; 672, 3e alinéa, etc., etc.

N'est pas nécessairement calviniste qui est protestant! Le protestantisme existait au XIIe siècle déjà.

Calvin, 1509-1564, ancien curé catholique et qui par son activité importante a pris place parmi les réformateurs, avait gardé par certains côtés de son caractère quelque chose de l'intransigeance catholique, prompt à

persécuter ceux qu'ils dénomment hérétiques pour s'attribuer à eux seuls le titre de « chrétiens. »

Voir persécutions dès François Ier.

Pages 673, 19e ligne : « L'Eglise catholique exercera toujours ce déconcertant pouvoir de séduction sur les âmes »...

Pardon! sur les âmes qui ont besoin de moyens visibles d'adoration et d'extériorisation de leur foi.

L'Eglise catholique le sait bien quand elle choisit des porte-parole capables d'exercer ce pouvoir de séduction, pour les envoyer faire du prosélytisme en pays protestants! Mais les témoignages de regrets exhalés par ces néophytes lorsqu'ils ont l'esprit libre de faire un retour en arrière échappent à leurs convertisseurs!...

— Tout ce qui paraît à un chrétien protestant regrettable dans « certaines formes, certains refus, certaines objections, certaines erreurs » du catholicisme, M. W. Monod en est conscient. Il tient à sa foi de protestant plus par ses convictions personnelles que par celles de ses pères. Dès lors ses jérémiades — déplacées — sont un symptôme de cet état antichrétien dans lequel, à ses heures, tout humain est tombé, tombe ou tombera, qui consiste à se pencher sur soi-même pour s'attendrir ou à considérer d'autres humains pour les idolâtrer, oubliant que Dieu, seul et dans la personne du Christ, est saint et adorable.

Si M. W. Monod était si près du catholicisme, personne en pays protestant ne l'eût empêché de s'y rattacher! L'intolérance et l'excommunication n'existent pas dans le protestantisme.

— François d'Assise s'était élevé au-dessus de l'atmosphère terrestre d'une religion. En état de grâce divine, il eût communié d'âme avec celle-là seulement, des deux femmes amies, qui avait pu s'agenouiller pour prier dans l'Eglise n'étant pas la sienne, afin de s'y adresser à Dieu seul. — OLEIUS.

§

**Les sentiments religieux de Victor Hugo.** — Un Canadien de langue anglaise, Mr. Donald W. Buchanan, vient de soutenir très brillamment devant la Faculté des Lettres de Besançon une thèse de Doctorat d'Université qui fera date.

Il restait une lacune à combler dans l'étude de la pensée religieuse de Victor Hugo. L'abbé Pierre Dubois l'avait étudiée de 1802 à 1825. Denis Saurat et Charles Renouvier en avaient donné des interprétations plus ou moins discutables en ne considérant que la fin de sa vie. Mr. Buchanan s'est cantonné dans l'époque de la maturité du poète, de 1825 à 1848.

Dans une première partie, l'auteur dépeint, après avoir rappelé les origines d'Hugo, les influences qu'il a subies (Chateaubriand, Ballanche, Lamennais), et l'atmosphère générale de son temps, l'attitude négative qu'il a prise dès sa jeunesse à l'égard du rationalisme voltairien, sa réaction instinctive, et de plus en plus consciente, enfin son attitude positive de combat contre une doctrine qu'il jugeait délétère.

Procédant ensuite du général au particulier, Mr. Buchanan étudie le déisme d'Hugo : comment il puise principalement son sentiment du Divin dans la contemplation de la nature (*Rayons et Ombres*,

*Voix intérieures, Contemplations, En voyage*), et comment ce sentiment s'affirme en lui par la conscience grandissante qu'il prend de sa mission de poète inspiré d'en haut.

Dans une troisième partie, l'auteur en arrive aux notions primordiales de la doctrine chrétienne : la croyance en une Justice immanente, ou Providence; la conception même du Bien et du Mal; la lutte contre le Mal dans la conscience humaine; les notions de Rédemption et de Vie future.

Le Livre IV expose l'attitude d'Hugo à l'égard de l'Eglise : chrétien certes, il n'a guère apprécié dans le catholicisme que l'aspect esthétique du culte, et s'est montré parfois anticlérical, notamment dans *Notre-Dame de Paris;* sa vision du monde serait plutôt celle d'un Protestant, bien qu'il ait sévèrement jugé le clergé calviniste dans *Cromwell* et se soit toujours prétendu catholique.

Mr. Buchanan conclut dans une dernière partie extrêmement originale et importante : la véritable religion de Victor Hugo, c'est une transposition humanitaire du christianisme sur le plan social. Le Mal est avant tout d'origine sociale. Le remède, c'est une sorte de socialisme bien compris, ainsi que le rêvaient les meilleurs esprits en 1848. La misère matérielle des humbles incline au manque de moralité. Le libéralisme démocratique d'Hugo et sa protestation contre les inégalités sociales sont des notions directement issues de la conception chrétienne de l'égalité des hommes devant Dieu. L'humanitarisme est la forme sociale de la charité chrétienne.

Rendant pleinement justice à la sincérité d'Hugo et à la permanence de ses sentiments humanitaires durant toute sa vie, l'auteur a érigé dans ces pages solides, étayées de nombreuses citations indiscutables, un travail de première valeur qui nous permet de mieux comprendre, aimer et admirer le grand poète qui a si bien rempli sa noble mission d'écrivain, et qui nous apparaît ici sous un aspect des plus actuels, comme l'un des grands directeurs de conscience d'aujourd'hui et de demain. — J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

§

**Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.** — M. Georges Maurevert, de qui nous avons publié l'année dernière un article particulièrement documenté, intitulé *Des sons, des goûts et des couleurs, — Essai sur les correspondances sensorielles* (v. *Mercure* du 15 juin 1939). — M. Maurevert nous prie de proposer à la méditation de nos lecteurs l'information suivante, qui a paru le 9 janvier dans le journal *Le Temps :*

O. T. P. — Il s'agit d'une nouvelle découverte américaine : *odorated talking picture*. Ce sont des films qui sont, non seulement parlants, mais odorants. Ainsi, après la vue et l'ouïe, un troisième sens est flatté. Une démonstration récente de ces O. T. P. fut faite à Berne. On projeta d'abord sur un écran de jolies photographies en couleurs prises dans un jardin; tandis qu'apparaissaient des massifs de roses, des touffes de jasmin, des lilas, etc., un appareil répandait dans la salle les parfums correspondants. Ce fut ensuite un atelier de menuiserie, et aussitôt les spectateurs sentirent la bonne odeur du bois fraîchement coupé. Enfin, le film montra un enfant qui mordait à belles dents dans une pêche et tout le monde eut dans la bouche le goût du fruit. L'appareil américain lance ses parfums avec une synchronisation parfaite et il serait beaucoup plus sensible à ceux-ci que l'organisme humain. D'après son inventeur, il serait capable d'enregistrer jusqu'à 4.000 odeurs différentes, alors que notre nez n'en perçoit qu'environ 150.

§

**Sur un conte de K. Mansfield.** — Vers 1910, la vogue du roman russe fut très grande en Angleterre et M. Delattre, dans sa pénétrante étude du roman psychologique de Virginia Woolf, note l'influence de cette pensée sur toute une génération d'écri.-vains.

Les préférences de K. Mansfield vont spontanément à Tchékhov; elle aime la personnalité de l'homme et travaille l'œuvre qui est immense (1). Il est souvent difficile de retrouver dans quelle mesure K. Mansfield en a été inspirée. Pourtant, dans les quatre cents et quelques contes de Tchékhov, il en est un, « L'endormie » (2), qui présente une analogie surprenante avec « L'enfant à bout de forces », paru dans la « Pension de famille allemande ».

Les histoires sont identiques. Une malheureuse enfant est servante dans une famille très dure. Son maître la rudoie; la patronne l'accable de travaux qu'elle doit exécuter tout en surveillant un bébé qui crie sans cesse; sa lassitude est extrême. Un jour, elle sent brusquement que « la force qui lie ses mains, ses pieds, qui l'écrase et ruine sa vie, c'est l'enfant » et elle court au berceau étouffer le bébé.

Cependant, quelques différences sont une preuve suffisante que Katherine Mansfield n'a pas voulu traduire Tchékhov.

Dans la nouvelle russe, Varka, la petite servante, a toujours sommeil; sans cesse, sa tête s'incline et elle s'assoupit. Tchékhov nous donne quelques fines études de rêves où il marque justement

(1) Cela explique sans doute pourquoi miss Muffang s'est dispensée de la lire complètement ici et déclare dans sa thèse de mai 1937 que le conte qui paraît l'étonnante réplique d'une nouvelle de Tchékhov est « sans doute le plus original du recueil » : (*Pension de famille allemande.*)

(2) Cf. *Sleepyhead*, traduit en 1898 par R. E. C. Long, publié en 1911 sous le titre *The Black Monk and other stories*. Cf. également *L'envie de dormir*, tome IX de la traduction française par M. Denis Roche (Plon, 1926).

l'interprétation que subissent nos sensations dans le sommeil.

L'enfant étouffé, Varka tombe sur le sol et « dort aussi profondément que l'enfant mort ».

Katherine Mansfield souffre avec la chétive petite fille, dont elle fait une créature plus poétique que Varka. Le conte est tout rythmé par le rêve intérieur de l'enfant : « une petite route blanche bordée de grands arbres droits » où elle s'élancera dès qu'elle se sera débarrassée de son petit tyran.

C'est là une des premières nouvelles de K. Mansfield, alors que l'écrivain cherche sa formule et s'exerce encore. L'on dirait volontiers que le thème de Tchékhov répondant à son imagination, elle l'adopta comme cadre, tout en l'enrichissant de sa sensibilité particulière.

Dans ce cas, étant un exercice — ce qu'il faudrait savoir — il ne devrait pas figurer dans un recueil au même titre que d'autres contes originaux, mais avec une référence indiquant au moins le thème qui l'a inspiré. — E. C.

§

**Le Souvenir de Jean de Tinan.** — Il est pieusement entretenu en Belgique par quelques *happy few,* dont le chef de file paraît être M. M. Jean Hachelle, qui, en écho à l'hommage rendu dans le *Mercure* du 15 juin à la mémoire de Jean de Tinan, a publié dans un journal de Bruxelles, *Collection,* un bel article intitulé : *Enfin, on parle de Jean de Tinan,* plein de détails originaux.

Jean de Tinan, écrit M. Hachelle, avait le goût très sûr.

...Il en fit la preuve à l'occasion de l'édition de chacun de ses livres. Jean de Tinan n'était pas, que je sache, bibliophile. Il n'en eut d'ailleurs aucun loisir, puisqu'il mourut prématurément. Il abandonnait quantité de projets littéraires, quelques-uns à peine formulés, d'autres esquissés, déjà, au point de nous donner une ébauche vivante et passionnante de ce qu'aurait pu être, de ce qu'aurait été, certainement, l'œuvre parachevée. C'est avec intention que je dis parachevée. Car nul écrivain ne fut plus scrupuleux que Jean de Tinan, quant à la forme littéraire. Nul n'y consacra plus de soins, et nul, peut-être, n'aboutit, comme lui, à laisser au lecteur cette impression de primesaut, de spontanéité, de jeunesse dans l'expression, d'indolence, même, et d'indifférence au résultat final.

Mais voilà que je m'aventure en terrain dangereux. Avant de le quitter pour redevenir bibliophile et bibliographe, on me permettra, j'espère, de rappeler ce roman de Willy : *Maîtresse d'Esthète* qui fut écrit, mes lecteurs le savent, par Jean de Tinan, faisant partie, à ce moment-là de « l'écurie » du père putatif des *Claudine.* Il faut avoir eu, entre les mains, le manuscrit, — mieux vaudrait dire les manuscrits — de ce travail. De longs passages en ont été écrits trois et quatre fois, en versions à peine différentes, et identiques quant au fond, pour arriver progressivement à la forme dépouillée, négligente, nonchalante d'apparence qui trouve grâce devant le critique étonnamment averti qu'était alors, déjà, le jeune écrivain...

Homme de goût, Jean de Tinan le fut dans toute la force du terme. M. Auriant, incidemment, nous parle d'une couverture dessinée par *Toulouse-Lautrec* et il suggère que des exemplaires de l'*Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse,* se vendirent par le seul prestige de cet artiste incontesté... Je veux bien l'admettre, car, en acquérant ce « contenant » sans grand égard, d'abord, au contenu, l'amateur rend hommage, déjà, à celui qui eut le bon esprit de demander cette couverture à un si bel artiste. Or, s'il est doué, lui-même, de quelque raison, cet amateur ne pourra manquer d'être curieux d'un écrivain capable de ce choix... Il lira le livre et, puisqu'il aime Lautrec, il aimera Jean de Tinan. Car il y a concordance parfaite. Nulle autre couverture ne pouvait faire allusion plus subtile au talent comme à l'esprit de Tinan que ce dessin, alertement, spirituellement enlevé. Aucun des amateurs qui ont eu la bonne fortune de voir le croquis original, évidemment plus vivant, plus nerveux que la couverture, pourtant lithographiée, ne me contredira. Car ce dessin, qui mêlait le titre au tracé, épousait de plus près encore, s'il se peut, l'idée fondamentale du livre...

L'*Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse,* et Toulouse-Lautrec, étonnante réussite, mais point unique. Un projet de Tinan, auquel il faut faire allusion ici, en passant, avait permis une autre réussite, s'il avait été plus loin que l'esquisse première. *Agnès Sorel,* ornée de quelque épithète appropriée, eût été le titre d'un autre livre qui, hélas! ne verra jamais le jour, nonobstant une documentation déjà rassemblée et quelques idées dont le développement était amorcé.

Je citais tout à l'heure un autre volume : *Aimienne,* qui parut au *Mercure* en 1899. Jean de Tinan était mort sept mois plus tôt, tandis qu'il travaillait activement. Mais il avait prévu l'édition, dont il avait étudié tous les détails. Et il avait correspondu avec Maxime Dethomas, l'un de ses amis les meilleurs et les plus intimes, à qui était demandée la couverture du livre... Chacun sait la part de vérité vécue qui forme la trame de ce roman. Quelques-uns, sans doute, de mes lecteurs, ont feuilleté ce *dossier authentique,* — le mot est de Tinan lui-même — qui groupait les documents originaux. A ceux-là le dessin de Dethomas, d'abord exécuté en grand, au pastel, donna, par sa vérité criante, un frisson d'émoi. Cette impression a pâti, nécessairement, de la réduction et de la reproduction, mais, une fois encore, *Aimienne* avait trouvé l'artiste qui, dans un raccourci étonnant, la résumait tout entière. L'auteur avait choisi, ici encore, la couverture qui convenait.

Pour un *Document sur l'Impuissance d'Aimer,* paru en 1896, Tinan avait fait appel à Rops, qui, pour interpréter d'autre manière la pensée un peu compliquée, au moins en apparence, de son ami, ne la saisit pas moins dans ses intentions les plus voilées. Pour une autre œuvre de Tinan, parue dans *Le Centaure,* Félicien Rops exécute un autre dessin, *Flirt,* qui est une merveille de finesse et d'allusion... et que l'artiste, par une délicate attention, avait esquissé déjà, en marge de l'original du frontispice évoqué plus haut pour le *Document...* Une fois encore l'interprète était digne du maître...

Au reste, Tinan ne se préoccupait pas seulement de celui à qui incomberait le soin de décorer l'extérieur ou l'intérieur de ses livres. Il accordait l'attention la plus précise et le soin le plus minutieux à leur présentation matérielle et, dans la plupart des cas, il allait jusqu'à exécuter ce que les imprimeurs appellent la *maquette* de chacun des volumes qu'il publia.

J'ai vu, certain jour, le manuscrit d'*Erythrée* qui servit à l'impression de l'œuvre. C'est un cahier in-4° soigneusement présenté conformément à l'idée que l'auteur se fait du volume: page blanche préliminaire, faux-titre, titre, etc., avec toutes les indications techniques, toutes les recommandations nécessaires à la typographie. De fait, le manuscrit, confronté avec l'ouvrage imprimé, avait été suivi de point en point...

Une parenthèse, ici, qui nous en dira long sur l'estime accordée à l'écrivain par l'un de ses amis... Sur une carte de visite, Stéphane Mallarmé

au reçu d'*Erythrée* écrivait à Tinan : « ... *que je vous remercie, en le rangeant dans la bibliothèque, du si bel* Erythrée, *apporté ce printemps... de savoir jusqu'à quel point m'enchantèrent le Prologue, le conte et les notes. Il n'y a plus à tenter d'évocation, ferme et comme qui dirait au premier degré, fût-on Flaubert; mais à jouer légèrement, Louys l'indiqua, de la splendeur passée : peut-être allez-vous au-delà et de façon exquise, avec votre sourire, ou mieux, rentrez-vous dans quelque goût inné...*

... Tout un chapitre devrait être consacré aux dédicaces de celui qui rédigea cette inoubliable *Lettre longue à la Bienaimée...* Mais je préfère finir en vous décrivant la meilleure, qui est la plus caractéristique de la manière délicate de Tinan.

Une dédicace, donc, est promise à Pierre Louys, d'un livre qui n'est pas encore écrit, ou qui ne l'est pas définitivement. Louys est le meilleur ami, qui ne doit pas attendre, et qui aura donc cette dédicace, fût-elle le seul objet du volume... Et Tinan choisit un cahier de beau japon dont les seize pages formeront l'élégant support d'une aimable, d'une amicale et innocente mystification.

Après une page blanche, un faux-titre, avec, au verso, l'annonce de quelques œuvres sur l'antiquité. Le titre : *La Corde d'Argent. Chronique.* 1896. Puis la page de dédicace. L'épigraphe. Le titre de la première partie. Enfin ce texte qui est du Tinan le plus pur :

« *Je n'ai pas voulu vous faire attendre trop longtemps la dédicace qui vous est due. Voici, — déjà — le début de « mon prochain livre ». J'y ai, jusqu'ici, respecté toutes les idiosyncrasies.* (Cf. « Paludes »).

» *A vous.*

» *Jean de Tinan.*

» *Samedi.*

» *P. S.* — Demain *est là pour* après-demain : *il ne faut pas faire de ratures.* »

N'est-ce pas qu'un commentaire quelconque affaiblirait cette aimable épitre?...

M. M. Jean Hachelle a parlé de Jean de Tinan non seulement en connaisseur, mais aussi en ami, — bien que, tout comme le rédacteur de la *Petite histoire littéraire,* il ne connaisse l'auteur d'*Aimienne* que par ses livres et ses autographes posthumes. — AURIANT.

§

**Les bœufs.** — La première révélation, ce fut en Normandie par une radieuse journée de juillet. L'ami qui me faisait les honneurs de la campagne où il séjournait depuis quelques semaines, m'avait proposé d'aller voir « son ami ». Il s'arrêta devant une barrière, scruta l'horizon, poussa un cri d'appel... et du fond du pré, entravé qu'il était par sa patte droite étroitement attachée à la corne correspondante, un jeune taureau vint droit sur nous. Il se rangea du mieux qu'il put contre la barrière, en allongeant vers nous son mufle humide et en tournant des yeux amicaux vers mon ami, tandis que celui-ci, de son bâton rustique, lui caressait le cou et les flancs, et encore le cou et encore les flancs.

Cette attitude d'un grossier bovin bouleversa, je l'avoue, toutes les notions que je possédais sur ses congénères. Ces lourdes ma-

chines faites pour remorquer des chars préhistoriques, somnoler dans leurs étables ou fixer d'un œil rond les trains qui passent, et finalement échouer en pièces détachées dans la casserole de la cuisinière, ces lourdes machines avaient donc une sensibilité, un cœur, ou bien l'ami de mon ami n'était-il qu'une exception dans l'espèce?

C'est un bouvier morvandiau qui me fixa sur ce point de psychologie animale. Comme je m'étonnais de le voir changer une de ses bêtes contre celle d'un voisin visiblement équivalente, il me déclara que son but était de varier les compagnons d'attelage afin d'éviter les accidents. Et comme je m'étonnais à nouveau, l'homme des champs m'apprit que, si deux bœufs ont été accouplés trop longtemps et que l'un des deux vienne à être remplacé, celui qui reste en conçoit un tel chagrin qu'il tombe dans un marasme qui peut finir très mal.

On est sentimental dans la famille.

Il me semble d'ailleurs que ce trait a été signalé par G. Sand dans un de ses romans berrichons. — MARCEL RÉJA.

§

## Le Sottisier universel.

Ce Maurepas, alors âgé de 74 ans, constituait une sorte de phénomène... Ayant reçu un portefeuille au lendemain de la mort de Louis XIV, il allait, soixante-dix ans après, connaître, étant encore ministre, l'aurore de la Révolution. Il faut dire que... il avait été secrétaire d'Etat à quinze ans. — *Le Crépuscule de la Monarchie,* chap. v, page 120 (un volume, Perrin).

Cela se passait il y a six ans. J'avais alors douze ans. J'en ai maintenant dix-neuf. — *Confidences,* 8 décembre.

La brillante victoire britannique a prouvé que le cuirassé de dix tonnes ne résistait pas à la dure épreuve du combat. — *Paris-Soir,* 21 décembre.

Tous les pensionnaires sont revenus au zoo de Vincennes, en retrouvant leur paysage familier : la girafe sa mangeoire, l'hippodrome sa piscine. — *Le Jour,* 13 décembre.

LA FRANCE DERRIÈRE LA LIGNE MAGINOT. — *Signalons ces remarques du journal rural* (JOURNAL DES DÉBATS) : Notre mobilisation devait être conçue autrement... — *Paris-Midi,* 19 décembre.

En première partie, un autre grand film, *Les Travailleurs sans âme,* et les dernières actualités mondiales, dont le bombardement de Varsovie, complètent de la façon la plus charmante ce programme de choix, bien digne de la réputation du Bijou Palace. — *Le Courrier du Havre,* 6 octobre.

Avant d'être inhumé dans le caveau de famille, Me Davras, avocat au barreau de la Creuse, prononça un discours. — *Le Courrier du Centre,* 28 décembre.

CINQ MORTS ET PLUSIEURS TUÉS DANS UNE COURSE D'AUTOS. [Titre d'un article.] — *L'Est républicain,* 19 décembre.

M. Paul Reynaud, en deux jours, a constaté « l'unanimité du peuple anglais ». Notre admirable classe ouvrière travaille 60 heures par jour. — *Le Soir républicain,* 15 novembre.

Les Jeunesses Radicales Socialistes font confiance à Georges Bonnet pour mener à bien l'union totale des pays totalitaires. — *L'Egalité* (Roubaix), 7 juin.

COQUILLES.

Aux fonctions de secrétaire, MM. Frot et Gaillard avaient recueilli respectueusement 66 et 67 voix. — *L'Œuvre*, 5 juillet.

L'on attend que le gouvernement hollandais procède aujourd'hui à l'échange des membres des deux ambassadeurs. — *Le Petit Dauphinois*, 6 septembre.

En terminant, M. Lejeune leva sa croupe en l'honneur de ses hôtes. — *Le Progrès de la Somme*, 26 juin.

Notre aviation a opéré des viols en plusieurs régions. — *L'Intransigeant*, 20 décembre.

§

## Publications du « Mercure de France ».

Vie et Constance des Races. Leçons d'Anthropo-biologie professées à la Faculté de Médecine de Paris. (Les Primordiaux et les Immigrants. — Racines, souches, greffons. — Les crânes et leurs lois. — L'hérédité et les lois de Mendel. — Lois des Sangs et leurs frontières. — Généalogies. — Elevage et lois du métissage. — Le métissage humain. — Le choc des hérédités. — Lois de la constance des races. — Criminologie. — Pathologie. — Protection de la race. — L'immigration. — Croisement de retrempe ou transfusion de sève). Par le Docteur René Martial, chargé du cours d'Immigration à l'Institut d'Hygiène de la faculté de Médecine de Paris, professeur du cours libre d'Anthropo-biologie des Races. Un fort volume in-8 carré, sur beau papier, avec 21 figures ou cartes. Prix, 36 francs.

Les Cahiers intimes de Heou-Tam, *étudiant d'Extrême-Orient*, par Hoang-Xuan-Nhi. Un volume in-16 double-couronne, sur beau papier. Prix, 16 fr. 50. Il a été tiré 22 exemplaires sur Alfa, numérotés 1 à 22, à 30 francs.

*Le Directeur, Gérant* : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1940.